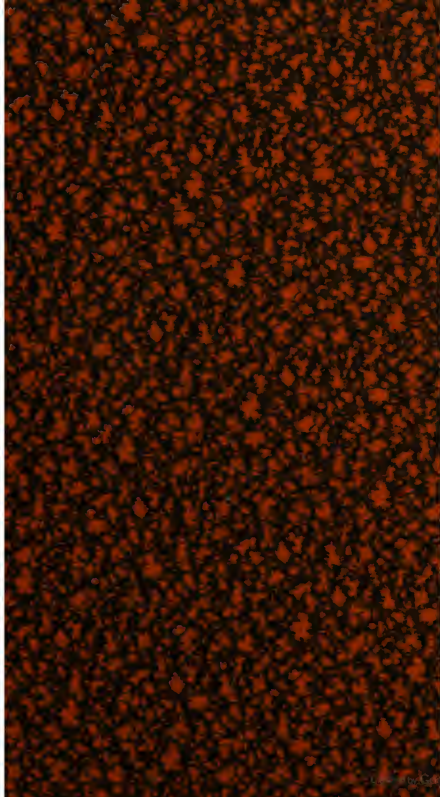


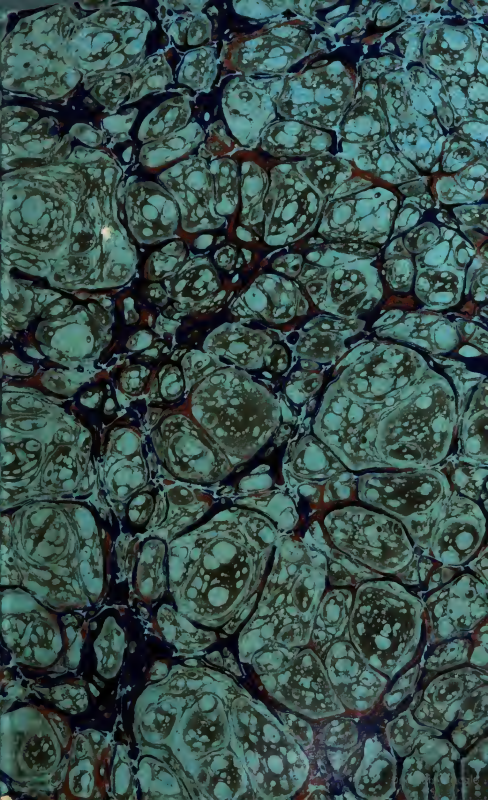


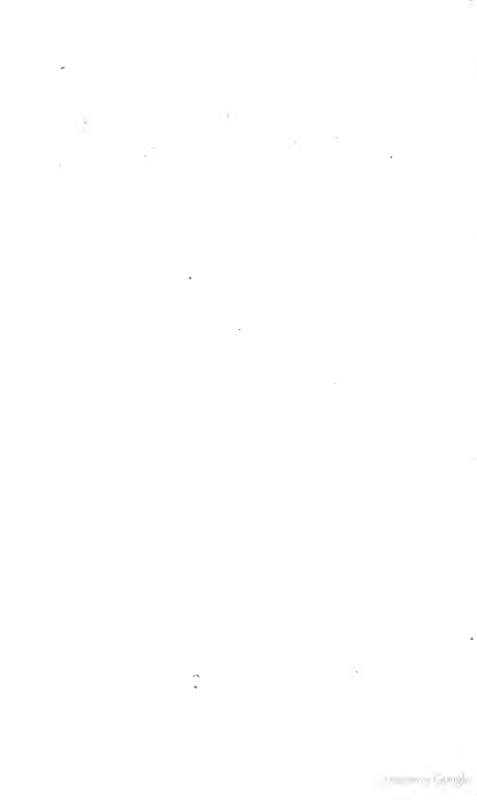
• BIBLIOTECA •
• LUCCHESI • PALLI •



Grande Sala Os

6-11-19





III 6 VI 19



MADemoISELLE
DE CHAMPROSAY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR



Le dernier Amour	1 vol.
Comment on aime	1
Histoire d'une conscience	1
Le roman d'une Altesse	1
L'Amour à vingt ans	1
L'Enfant trouvé	2

19133

LES HONNÊTES GENS



MADemoiselle
DE CHAMPROSAY

PAR

ÉTIENNE ÉNAULT



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

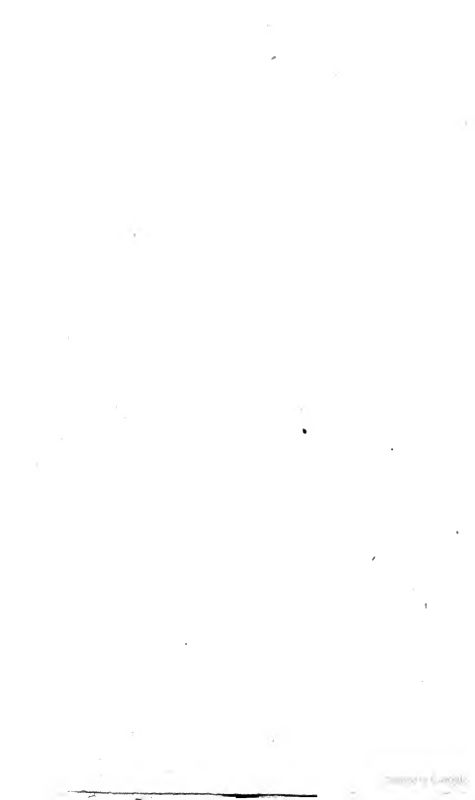
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1869

Tous droits réservés





A MADAME

EDOUARD DENTU

Madame,

Ce roman était à peine en germe dans mon esprit, que j'avais déjà résolu de vous le dédier.

C'était, assurément, m'imposer une tâche délicate dans la réalisation de l'œuvre rêvée. Vous avez, en effet, le droit d'être difficile, vous, la femme d'un éditeur renommé, qui est une intelligence pleine de distinction ; vous, la fille d'un des plus grands peintres de notre temps et de tous les temps, qui semble avoir réfléchi en votre personne le vif rayonnement de sa palette et l'élégante finesse de son pinceau.

Ai-je réussi à produire une conception qui ait le mérite de vous plaire ? Je n'ose m'en flatter. J'espère toutefois que votre indulgence me tiendra compte des efforts que j'ai tentés pour rendre ce livre digne de vous être offert.

Votre serviteur respectueux et dévoué.

ÉTIENNE ÉNAULT.



MADemoiselle DE CHAMPROSAY

I

Le baron Didier de Mervilly revenait de Lisieux et suivait le chemin qui traverse dans toute son étendue une des plus riantes vallées de la Normandie, la vallée qu'arrose l'Orbiquet, petite rivière dont le cours rapide se subdivise à l'infini, répandant sur son passage la fraîcheur et l'abondance. Didier était à cheval. Il pressait par instants le trot d'un poney d'apparence modeste et d'allure paresseuse. C'était, il y a quelques années, vers la fin du mois d'août, une après-midi. Le soleil adoucissait sa lumière en la réfléchissant dans la transparence d'un grand nuage floconneux. Sous cet éclat velouté, les perspectives devenaient suaves ; les prairies herbeuses, les vannes murmurantes, les coteaux boisés, tout se pénétrait d'une grâce délicate qui enchantait le regard. Mais notre cavalier paraissait comme insensible à la beauté du paysage qui se déroulait devant lui.

Ses yeux, chargés de réflexion et de tristesse, se dirigeaient, sans les voir assurément, vers les horizons nouveaux que découvrait chaque repli de la route. Châteaux à demi-cachés sous l'ombrage des parcs, filatures échelonnées sur la rivière et troublant de leur tapage industriel le repos profond de la campagne, villages pendus au flanc des collines et montrant leurs maisonnettes en briques dans un entre-croisement de pommiers, rien ne parvenait à fixer son attention, rien ne distrayait son esprit, qu'absorbait sans doute la préoccupation d'un chagrin.

Comme il venait de franchir le bourg de Cernay, il entendit résonner derrière lui le galop d'un cheval. Il se retourna et vit qu'on le saluait de loin. Il devina sans peine qu'on s'efforçait de le joindre, fit halte, et attendit qu'on l'abordât. Un cavalier s'arrêta brusquement à ses côtés en lui tendant la main.

— Merci de votre complaisance, mon cher baron! dit-il d'un air aimable et gai. La rencontre me ravit!... Je vous ai reconnu à la distance d'un quart de lieue, et je suis accouru, désirant continuer mon petit voyage en votre compagnie, si vous le permettez.

— Voilà un désir dont je vous sais gré, mon cher Félix, répondit Didier en secouant, non sans un peu de peine, la mélancolie de ses pensées et en souriant. Vous vous rendez sans doute à la Roscraye, chez M. Herbault?

— En effet... Je viens de Trouville, où j'ai pris quelques bains de mer, et je vais, selon ma coutume, passer le mois de septembre sous le toit hospitalier de l'ancien associé de mon père. Je compte chasser sur ses terres, bien entendu, et même sur celles de Mervilly, car vous m'y inviterez, n'est-ce pas, cher baron?

Félix Duhautbois lança ces derniers mots avec une

vivacité pleine de bonne grâce. Didier cependant parut étonné, presque ému. Il poussa son cheval en avant, et, tandis que son compagnon l'imitait, il répondit avec un calme légèrement contraint :

— Je n'ai plus désormais le droit de vous adresser une invitation.

— Comment cela ?

— Mervilly a cessé d'appartenir à ma famille. Nous l'avons vendu.

— Quoi ! vous avez consenti à vendre le bien héréditaire dont vous portez le nom ?

Il y avait un sentiment de reproche manifeste dans la voix de Félix. Didier fixa sur lui un regard grave et un peu hautain.

— C'est pour sauver l'honneur de ce nom, dit-il d'un ton ferme, que ma mère et moi nous avons fait le sacrifice qui vous surprend. Il nous a coûté quelque effort, croyez-le bien. Mais nous estimons que la possession d'une fortune ne vaut pas l'accomplissement d'un devoir.

Cette réponse fut suivie d'un instant de silence. Félix Duhaubois était tout confus de s'être permis d'adresser étourdiment à son compagnon une sorte de blâme. Quant à Didier de Mervilly, il avait détourné la tête pour cacher la trace d'une vive émotion, puis il était redevenu pensif, presque soucieux.

Les deux jeunes gens, qu'une parole imprudente avait si péniblement impressionnés, pouvaient avoir trente ans environ. Le baron Didier de Mervilly était simplement vêtu. Une redingote brune, un peu râpée, close jusqu'au menton, dessinait sa taille élancée, bien prise, remarquable de souplesse et de distinction. Son visage, aux traits réguliers, expressifs, était d'une blancheur mate, que faisait ressortir une chevelure noire, naturellement

ondulée sous un chapeau dont les contours manquaient de lustre et de fermeté. Il avait de grands yeux bleus, doux et profonds, à reflets intelligents. Une main fine et nerveuse, un pied étroit et bien cambré achevaient de révéler en lui la race, en dépit de l'humilité de ses vêtements.

Félix Duhautbois, au contraire, était mis dans le dernier goût de la fashion parisienne. Il portait un costume de cheval parfait de tout point : casquette de velours, habit de même étoffe, gilet et culotte en casimir blanc, bottes molles à éperons d'acier, jabot de dentelle, cravate de soie bleue, dont les bouts brodés étaient retenus par une épingle en diamant. Sa cravache était un chef-d'œuvre d'art signé Verdier. Toute cette recherche de la toilette ne parvenait cependant pas à lui communiquer l'extrême élégance de tournure, l'aristocratique délicatesse de physionomie qui charmaient le regard dans son compagnon. Félix n'en était pas moins un assez joli cavalier. Ses cheveux blonds, ses yeux gris perle, son teint rosé, ses dents blanches, offraient un ensemble qui n'était pas sans grâce ; malheureusement ses lèvres trop épaisses, son nez qui se redressait avec effort, en compromettaient un peu l'harmonie. Il avait une taille bien proportionnée, mais légèrement replète, qu'il sanglait pour en amincir les contours. On remarquait d'ailleurs dans toute sa personne une expression de bonté naturelle, de cordialité expansive qui prévenait tout de suite en sa faveur.

Après un instant de silence embarrassé, Félix Duhautbois tendit de nouveau la main à Didier, et reprit vivement :

— Pardonnez-moi ma maladresse, mon cher baron. Je savais que vous aviez eu la douleur de perdre votre père l'hiver dernier, mais j'ignorais que sa mort eût été

pour vous un double motif d'affliction. Ce que vous venez de m'apprendre m'attriste sincèrement.

Le visage assombri de Didier s'éclaira aussitôt. Il accueillit d'un air amical les excuses de son interlocuteur, dont il serra la main avec effusion.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez, répondit-il; mais je m'étonne de voir que vous ne connaissiez pas les malheurs qui ont frappé ma famille. M. Herbault ne vous a donc rien dit, rien écrit à cet égard?

— Il y a un an que je ne l'ai vu. Il correspond rarement avec moi, et ses lettres sont d'un laconisme qui rappelle Tacite. C'est lui cependant qui m'a annoncé le décès de M. de Mervilly, mais sans commentaire et sans explication.

— Eh bien, mon père a succombé sous le coup d'une apoplexie foudroyante, à la nouvelle qu'un banquier de Lisieux, qui avait su lui inspirer toute confiance, s'était enfui lui emportant un dépôt de cinq cent mille francs. C'était là un vrai désastre pour ma famille, et ce n'était pas le seul, hélas! car nous perdions presque au même moment une forte commandite dans une exploitation industrielle, dont le gérant venait de faillir. Et comme l'infortune s'acharne parfois sur celui qu'elle atteint, les créanciers de la faillite prétendirent que M. de Mervilly s'était plusieurs fois immiscé dans les actes de la gestion, et que sa succession devait être obligée solidairement, aux termes de l'article 28 du Code de commerce. Un procès nous fut intenté, un arrêt de la cour impériale de Caen, donna gain de cause aux créanciers. Il nous fallait, par conséquent, ou acquitter les dettes, ou laisser une tache à la mémoire de l'honnête homme que le désespoir avait tué. Ma mère n'hésita pas, et quoique ses biens, seule fortune qui nous restât, fussent à l'abri

de toute action judiciaire, elle les vendit et paya. Voilà pourquoi, mon cher Félix, Mervilly ne nous appartient plus.

Une vive émotion se peignit sur le visage de Félix Duhaubois.

— Ah ! mon ami, s'écria-t-il, voilà une belle et noble action ! En vérité, il n'y a que l'aristocratie pour porter à ce point la solidarité de l'honneur et pour agir avec un désintéressement si chevaleresque. Une famille bourgeoise n'eût jamais fait cela.

— Dans tous les rangs de la société, le courage du sacrifice est rare, répondit Didier. La bourgeoisie compte aussi des cœurs capables de dévouement. M. Herbault en est un exemple, à mon avis.

— Certes, je suis loin de méconnaître ses qualités et ses mérites. Mais, si libéral qu'il soit, je doute fort que, le cas échéant, il se fût conduit comme votre mère et comme vous.

— C'est pourtant grâce à sa générosité que notre domaine s'est vendu le prix qu'il valait.

— Comment cela, mon cher baron ?

— Deux personnes semblaient devoir se disputer Mervilly. Mais, le jour de la vente, elles s'entendirent. L'une d'elles parut seule chez le notaire : notre propriété allait lui être adjugée à vil prix, lorsque M. Herbault, instruit de ce qui se passait et touché de notre situation, accourut. Il engagea la lutte, fit des offres inattendues, poussa les enchères jusqu'au double de la mise à prix, et se rendit acquéreur.

Félix sauta sur son cheval.

— Eh quoi ! dit-il avec un éclat d'enthousiasme, M. Herbault s'est conduit de la sorte ? Ah ! le digne homme ! et comme je vais l'embrasser de tout cœur !

— Vous voyez bien, mon ami, reprit Didier en sou-

riant, que la noblesse à laquelle j'appartiens n'a pas le privilège des élans magnanimes et des beaux sentiments.

— Elle n'en a pas le privilège, soit, insista Félix, mais on ne saurait méconnaître qu'elle possède à cet égard une supériorité, par cela même qu'elle est rarement animée de la passion des affaires et de l'amour du gain.

— Vous êtes trop aimable pour que je cherche à vous contredire. Je ne puis que vous remercier de l'hommage que vous voulez bien rendre à la caste dont je suis le plus modeste représentant.

Comme Didier achevait ces mots, les deux cavaliers arrivaient à l'entrée de Saint-Martin de Bienfaite. Une certaine animation régnait dans le village. Des paysans, armés de fusils et de fourches, couraient çà et là, s'appelant, s'interrogeant, criant : « Où est-il ? » Les paysannes affolées entraînaient leurs enfants et rentraient précipitamment dans les maisonnettes. Un garde champêtre, suivi de plusieurs gars armés, arborda les deux jeunes gens. Le sabre d'une main, le bonnet de coton de l'autre, il leur dit d'un air effaré :

— Est-ce que vous ne l'avez pas vu, messieurs ?

Didier et Félix firent halte, et demandèrent de qui il s'agissait.

— D'un chien enragé qui a mordu des bœufs dans un herbage voisin. Il a traversé tout à l'heure le village. Heureusement, il ne s'est jeté sur personne. Nous sommes à sa recherche, mais nous ne savons point dans quelle direction il s'est enfui.

— Nous ne l'avons pas rencontré, dit Félix.

— Êtes-vous bien sûr qu'il soit enragé ? demanda le baron de Mervilly.

— Quant à ça, il n'y a pas de doute, répondit le garde champêtre. Ceux qui l'ont aperçu sont d'accord sur ce

point. Il a les yeux sanglants, une écume jaune à la gueule et la queue entre les jambes. C'est d'ailleurs une belle bête, grande et robuste : un chien-loup, à ce qu'il paraît.

— Faut-il que nous nous mettions en chasse avec vous ? demanda Félix.

— Oh ! ce n'est point la peine, messieurs... Nous sommes assez de monde pour traquer l'animal et le tuer. Que nous ne vous empêchions pas de continuer votre chemin.

De nouveaux groupes de paysans, portant tout un attirail de guerre, venaient de joindre le garde champêtre et ses compagnons. Les deux cavaliers jugèrent que leur présence n'était pas indispensable à l'expédition. Ils saluèrent et rendirent la main à leurs chevaux.

Pendant quelques minutes, Didier et Félix causèrent de l'incident qui avait interrompu leur entretien ; puis ils reprirent la conversation au point même où ils l'avaient laissée un quart d'heure auparavant.

— Quoique vous ayez vendu Mervilly, dit Félix, j'aime à croire que vous n'en continuerez pas moins à l'habiter ? Je suppose que vous vous êtes réservé la location du château ?

— Y pensez-vous, mon ami ? Une telle condition n'eût pas été raisonnable, elle eût nui à la vente. Et d'ailleurs nous savions que, tous les engagements de la faillite acquittés, il resterait bien juste à ma mère de quoi vivre dans la plus humble médiocrité.

— Ainsi vous êtes sur le point d'abandonner Mervilly ?

— Demain, nous transporterons nos pénates à Orbec, dans une petite maison sur le chemin de Livarot.

Didier réussit à glisser un peu de bonne humeur dans l'expression de sa voix. Une sensation pénible altéra la

physionomie de son compagnon, dont le regard humide eut un reflet de vive sympathie et de sincère admiration.

— Il y a vraiment des malheurs bien immérités, dit-il. Ils semblent parfois mettre en question la justice de Dieu ; mais en même temps ils font ressortir le stoïcisme édifiant avec lequel les belles âmes acceptent les rigueurs du destin. Je remarque que plus l'infortune frappe haut, plus elle rencontre de courage et de résignation... Mon cher baron, vous ajoutez une nouvelle preuve à l'appui de cette vérité.

— Ne vous fiez pas trop à l'apparence, mon bon camarade. Je suis moins ferme, moins vaillant que vous ne l'imaginez. S'il ne s'agissait que de moi, il est vrai, je me moquerais gaiement des cruautés du sort. Mais il y a ma mère, pauvre chère femme, née sous le toit qui ne lui appartient plus, n'ayant jamais quitté le domaine seigneurial dont se composait sa dot, car ma mère est le dernier rejeton de la branche aînée des Mervilly, tandis que mon père descendait de la branche cadette. Vous comprenez dès lors toutes mes craintes, mon ami. Il est si douloureux de rompre une habitude formée depuis l'enfance et cimentée par le temps ! Comment la baronne supportera-t-elle le changement radical qui va s'opérer dans son existence ? Résistera-t-elle à la dure épreuve ? ne succombera-t-elle pas sous le fardeau de l'adversité ? Voilà ce qui me tourmente et ce qui ébranle ma philosophie.

— Oui, je vous comprends et je vous plains. On peut être fort contre son propre chagrin, mais on est faible contre le chagrin de la personne qui nous est chère... J'aime à croire toutefois, reprit Félix, que madame la baronne de Mervilly n'est pas souffrante ?

— Elle se porte mieux que je n'osais l'espérer. Elle se

montre même plus calme et plus souriante que je ne m'y attendais.

— Et mademoiselle Valentine de Champrosay ?

En prononçant ce nom, Félix Duhautbois eut une inflexion vocale qui avait je ne sais quoi de caressant et de respectueux.

— Elle va parfaitement, répondit le jeune homme. Grâce à elle, notre infortune nous semble plus facile à accepter. Elle a une tranquillité d'âme naturelle qui se communique, adoucit les amertumes du présent et donne confiance en l'avenir.

— C'est en effet une jeune fille accomplie. Je ne connais pas une personne plus belle ni plus aimable. Elle a de la race surtout, et la parfaite distinction de sa personne n'enlève rien à la bonne grâce de son esprit.

Félix s'était animé. Didier sourit imperceptiblement.

— Je crois que vous l'appréciez comme elle le mérite, dit-il. Elle aussi, je me plais à le reconnaître, vous rend la justice qui vous est due.

— Est-ce qu'elle daigne se souvenir de moi ?

— Il y a peu de temps, nous causions de vous ; elle faisait votre éloge en des termes qui vous eussent assurément flatté.

Le visage de Félix se colora. Un éclair de joie traversa son regard.

— Cela prouve que mademoiselle Valentine de Champrosay est bien indulgente, dit-il. Je n'en suis pas étonné... Noble, charmante et bonne, reprit-il avec une certaine exaltation, voilà l'idéal !

Il soupira et se tut.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui demanda Didier avec un peu d'étonnement. Est-ce que par hasard vous ne seriez pas complètement heureux ?

— L'est-on jamais ?

— Rien ne vous manque cependant. Jeunesse, santé, bonne mine, fortune, Dieu vous a tout donné.

— Oh ! tout... tout...

— Que désirez-vous encore, ingrat ?

— Ce que je désire?... Mais vous allez vous moquer de moi ?

— Je ne suis guère railleur, vous le savez.

— C'est vrai, et je n'hésite plus à vous confesser une de mes faiblesses... Sachez donc, mon cher baron, que je regrette... de n'être pas *noble*.

— En vérité ?

— Oui. Pour être un peu gentilhomme, un peu vicomte, je donnerais la moitié de mon héritage paternel.

Didier sembla stupéfait.

— Est-ce sérieux ? demanda-t-il.

— Très-sérieux, répondit Félix. Que voulez-vous, j'aime tout ce qui est élégant et aristocratique : les bijoux de prix, les fleurs rares, les chevaux pur sang, les armoiries, les parchemins. Affaire de goût, fantaisie d'artiste. Avoir de la naissance, une particule, un titre, un blason, cela me paraît ravissant... Je vous porte envie, mon cher baron, et je me réjouirais d'être à votre place.

— Si j'étais à la vôtre, je vous assure que je n'ambitionnerais rien de plus, répondit Didier. Qu'est-ce que la noblesse, en effet, de nos jours ? Une institution sans force et sans éclat, un souvenir plutôt qu'une réalité. Autrefois elle reposait sur un principe de hiérarchie sociale. C'était un ordre privilégié, ayant des droits indiscutables, possédant des fiefs, des majorats, des douaires, des bénéfices de toute nature. Aujourd'hui, c'est bien différent. La Révolution a passé le niveau sur cette brillante institution. Si elle n'a pu en détruire complè-

tement le prestige, elle en a du moins brisé à jamais la suprématie et l'autorité. Franchement, je ne m'en plains pas.

— Cela prouve que vous êtes raisonnable. Moi, je le serais moins que vous assurément. Si j'étais le descendant d'une famille ayant jadis appartenu au premier ordre de l'Etat, je garderais une terrible rancune à la mémoire de ceux qui ont sapé l'édifice de l'ancienne société française. Je détesterais le libéralisme moderne.

— A quoi bon? Les choses changent, c'est la loi du mouvement et celle du progrès. S'y conformer est encore ce qu'il y a de plus digne et de plus judicieux.

— Au fait, j'approuve votre opinion, dit Félix. Ce qui me plaît d'ailleurs dans la noblesse, c'est précisément ce qu'elle a conservé, c'est-à-dire la grâce des noms, la coquetterie des titres. Cela rehausse toujours, à mon avis, une personnalité et lui imprime un cachet de suprême distinction... Ah! mon cher Didier, ajouta-t-il avec un nouveau soupir, pourquoi ne me nommés-tu que Duhautbois tout court? Une particule, un simple brevet de chevalier, me feraient tant de plaisir et m'iraient si bien!

Il accentua ces derniers mots avec une vivacité à la fois plaisante et convaincue qui égaya Didier. Je jeune baron ne put s'empêcher de rire.

— Êtes-vous enfant! dit-il. J'avais remarqué, depuis que je vous connais, vos goûts élégants et délicats, mais je ne croyais pas qu'ils allassent jusqu'à vous faire regretter de n'être pas d'une origine aristocratique. Croyez-moi, vous avez tort de ne pas vous montrer satisfait du nom et des avantages particuliers qui vous ont été transmis. Que de gens s'en contenteraient!

— Sans doute, et vous parlez sagement. Mais le penchant que je viens de vous avouer est plus fort en moi

que la raison. Il me plait d'ailleurs, et je ne tiens pas à m'en corriger... Je ne vous en suis pas moins reconnaissant, mon cher baron, reprit Félix, de l'indulgence que vous me témoignez. Je vous ai offert l'occasion de me railler, et vous n'avez pas voulu en profiter. Je vous remercie de tout cœur.

— Chacun de nous a ses faiblesses, mon ami, répondit Didier. On ne doit pas être sévère pour autrui quand on veut être soi-même jugé avec modération.

— Voilà une excellente maxime dont je m'empare. Il est probable qu'elle ne tardera pas à me servir d'arme défensive.

— Contre qui, s'il vous plait?

— Contre M. Herbault, qui, lui, ne manque jamais de se moquer de moi chaque fois que nous discutons à ce sujet.

— M. Herbault est un homme de bon sens, vous en conviendrez.

— Je ne le nie pas.

— Devenu millionnaire par le travail, il est resté simple, modeste, *bonhomme*, dans l'honorable acception du mot.

— D'accord... Seulement je trouve que la fortune ne l'a pas assez changé.

— Comment cela?

— Il n'est pas convenable, en vérité, qu'un richard tel que lui conserve les allures et la tenue d'un simple ouvrier. On le voit presque toujours habillé de froc, la casquette de loutre sur la tête, des sabots aux pieds, même le dimanche. Cela a-t-il le sens commun, voyons?

— Affaire d'habitude, mon ami. M. Herbault aime sans doute ce costume, parce qu'il lui rappelle son ancienne pauvreté. Il y a, ce me semble, dans ce goût-là quelque chose de touchant.

— Vous êtes à son égard d'une bienveillance... que d'ailleurs je comprends à merveille... Mais dites-moi, je vous prie, que va-t-il faire, avec sa façon de vivre et de se vêtir, de sa nouvelle et brillante acquisition? C'est à peine s'il paraît être le propriétaire de la Roseraie, sa gentille bicoque du chemin de Lisieux.

Didier ne répondit pas tout de suite. Son cœur se serra.

— Il est présumable, dit-il en roidissant sa voix, que M. Herbault destine Mervilly à sa fille, mademoiselle Clotilde. Ce sera sa dot quand il la mariera.

— Je le crois aussi... Mais, franchement, un château n'est guère en harmonie avec l'éducation de cette chère enfant.

— Pourquoi? Mademoiselle Clotilde est bien élevée, jolic, gracieuse et bonne.

— Bourgeoise, mon cher, bourgeoise! interrompit Félix. Avec une robe d'indienne, mademoiselle Valentine de Champrosai est cent fois plus distinguée qu'elle avec une toilette de soie, de dentelle et de velours.

— Vous exagérez, mon ami.

Didier venait d'articuler ces mots, lorsqu'un cri perçant retentit dans la direction d'un petit chemin creux qui descendait vers un moulin. Les deux cavaliers s'arrêtèrent brusquement. Ils étaient à une demi-lieue environ d'Orbec, non loin de l'endroit où la route de Thiberville se relie à celle de Lisieux. Par-dessus les haies latérales, on déconvrait la vallée, entre sa double ligne de cotéaux herbeux et boisés, avec ses belles prairies artificielles, ses clôtures de peupliers, ses irrigations serpentines, ses filatures rougeâtres, son horizon vaporeux où se profilait la silhouette d'un clocher. Mais ni Félix Duhautbois ni Didier de Mervilly ne remarquèrent la grâce de ce paysage normand. Droits sur leurs étrières, ils cherchaient

du regard à se rendre compte de la nature du bruit saisissant qu'ils avaient entendu. Soudain un second cri, plus poignant que le premier, les remua jusqu'au fond de l'âme. Ils engagèrent leurs chevaux dans le sentier dont la pente rapide était rendue plus âpre par un semis de cailloux roulants, et, au risque de les voir trébucher et s'abattre, ils les lancèrent au galop.

Ils arrivèrent ainsi devant un pont de pierre jeté sur l'Orbiquet. La petite rivière s'élargissait en aval de ce pont et formait une assez belle nappe d'eau, dont la chute faisait tourner les aubes de la roue du moulin. La berge était élevée, elle s'échancrait et s'abaissait cependant vers le milieu, livrant un passage qui aboutissait à une petite plate-forme sur pilotis, où les paysannes de l'endroit avaient coutume de se réunir pour laver. Mais il n'y avait là aucune lavandière en cet instant. Une scène terrible, quoique muette, n'en frappa que mieux les yeux de Didier et de Félix : une jeune fille se tenait réfugiée sur le bord de l'eau. Elle était tremblante, éfarée; elle s'efforçait de crier, mais elle n'en avait plus la force. Un chien roux et trapu, ayant la mine sinistre, la tête basse, l'œil injecté, la mâchoire écumeuse, la queue flasque et pendante, lui barrait le chemin pour remonter sur la berge, et semblait prêt à se jeter sur elle. Evidemment c'était là le chien enragé à la recherche duquel s'étaient mis les habitants de Saint-Martin de Bienfaite. Le péril était imminent pour la jeune fille, que les deux cavaliers reconnurent, et qui était mademoiselle Clotilde Herbault.

En un clin d'œil, Didier et Félix mirent pied à terre. Didier atteignit le premier le dangereux animal, le cravacha, et le poursuivit jusque près de la vanne du moulin. En cet endroit, le chien qui fuyait fit volte-face, ouvrit démesurément ses yeux ronds et enflammés, mon-

tra ses crocs aigus en grognant, et se replia sur ses pattes de derrière pour bondir. Sans s'intimider, le baron de Merville enfonça son regard comme une lame dans le regard de la bête menaçante, puis il s'avança lentement, d'un pas ferme, la cravache levée, superbe de résolution. Le chien l'attendait immobile et comme magnétisé. Ce fut un moment d'anxiété violente pour Félix, qui se disposait à secourir son compagnon, et pour Clotilde Herbault, que l'émotion suffoquait. Tout à coup l'animal cessa de grogner; il ferma les yeux, qu'aveuglaient sans doute les éclairs du regard de son agresseur. Alors, par un geste aussi prompt que robuste, Didier lui saisit la peau du cou, l'enleva sans peine, et le précipita dans l'écluse, où il disparut sous la roue du moulin.

Cela fait, il revint tranquillement sur ses pas.

La jeune fille manqua de présence d'esprit pour le remercier de vive voix; mais elle rougit en le regardant, et lui adressa un sourire plein de reconnaissance et d'admiration.

— Ah! baron, s'écria Félix, vous avez été magnifique de courage et de sang-froid!

— Vous eussiez agi comme moi, mon ami, si votre affection ne vous eût retenu près de mademoiselle Herbault.

— Vive Dieu! mon cher, je ne me flatte pas d'avoir votre calme effrayant et votre rare intrépidité!

A peine Félix avait-il lancé cette exclamation, lorsqu'un homme, un vieillard de haute mine et de grave allure, apparut. Il s'avança lentement vers Didier, le prit dans ses bras, et l'étreignit contre sa poitrine avec une muette effusion.

— Monsieur le duc, j'ai l'honneur de vous saluer, s'empressa de dire Félix en s'inclinant devant le nouveau venu.

— Je vous salue, monsieur, répondit sommairement le vieillard.

Puis il salua Clotilde, et s'éloigna sans ajouter un mot.

Lorsqu'il eut traversé le pont de pierre et disparu entre les haies du chemin creux, Félix reprit :

— Par la sambleu ! baron, cet excellent duc n'a guère changé depuis un an. Il est toujours avare de sa parole comme un chartreux. Plus que jamais il me semble mériter son surnom : *le Taciturne*.

— En effet, M. Théobald de Trézel se montre de plus en plus triste et silencieux. Il a sans doute quelque deuil au cœur que le temps aggrave, loin de le modérer. Il convient de respecter cela, mon cher Félix, d'autant plus que le mutisme et la mélancolie du duc n'altèrent en rien la délicatesse et la générosité de ses sentiments.

— Oui, je me rappelle combien il est bon pour tous et secourable aux malheureux. Aussi m'inspire-t-il une profonde vénération... Et d'ailleurs, ajouta Félix en souriant, est-ce qu'il en peut être autrement pour moi?... Un duc, c'est si imposant, à mon avis!... Ah ! si j'étais duc!...

— Ne dites donc pas de folies ! répliqua Didier avec un mouvement d'épaules légèrement ironique... Allons voir si le chien est bien mort.

Accompagnés de Clotilde, ils se rendirent de l'autre côté du moulin. Là, ils aperçurent le chien étendu sans vie, le crâne brisé, sur un lit de glaïeuls, de nénufars et de roseaux.

— Vous n'avez plus rien à craindre, mademoiselle, reprit Didier. Je vous laisse avec un ami qui va vous accompagner à la Roseraie. Permettez-moi de prendre congé de vous et de hâter mon retour à Mervilly, où l'on doit m'attendre impatiemment.

Clotilde Herbault, plus calme, trouva de touchantes paroles pour remercier le jeune baron.

— Adieu, monsieur, ajouta-t-elle. Je n'oublierai jamais la scène saisissante qui vient de se passer sous mes yeux.

— Le fait est qu'elle vaut qu'on s'en souviennne, reprit Félix... Au revoir, mon cher Didier.

Didier répondit cordialement, se remit en selle et s'éloigna.

Clotilde le suivit d'un regard à la fois timide si caressant. Elle devint pensive dès qu'elle eut cessé de l'apercevoir.

II

Didier traversa Orbec, prit la route de l'Aigle, qu'il abandonna au bout d'un instant, et s'engagea dans le chemin qui conduit directement à Mervilly.

Après avoir franchi durant un quart d'heure environ les sinuosités de ce chemin, qui se glisse entre des haies d'aubépine, des prés et des champs, il arriva au pied d'un coteau dont le sommet est ombragé de hêtres séculaires. Il gravit la pente et aperçut deux femmes debout sur la hauteur. Il les reconnut : c'étaient la baronne de Mervilly, sa mère, et mademoiselle Valentine de Champ-

rosay. Il fit sentir l'éperon à sa monture, qui se mit à trotter en grimpant et qui arriva tout essoufflée sur le plateau. Là Didier sauta lestement de cheval, enlaça sa mère dans ses bras, et dit d'un ton délibéré, presque joyeux :

— C'est fini ! tout est payé jusqu'au dernier centime ! Les créanciers ont comblé de louanges notre famille, et m'ont adressé les plus cordiales protestations de dévouement.

— Je suis heureuse, mon fils, répondit la baronne avec résolution ; je sens vivement ce qu'il y a de douceur dans le sacrifice accompli pour conserver intact le renom de probité que les aïeux nous ont transmis.

— Oui, l'honneur est sauf ! reprit Didier. Quant à la fortune, c'est bien différent : à peine nous reste-t-il une quarantaine de mille livres. Avec cela, on ne roule guère carrosse ; mais, bah ! on peut marcher, comme disent les bonnes gens. Et nous marcherons, pardieu !... N'est-ce pas, Valentine ?

Il se tournait à ces mots vers la compagne de madame de Mervilly, s'emparait de l'une de ses mains et la portait à ses lèvres avec effusion.

— La richesse a du bon, répondit la jeune fille d'un air tranquille et souriant ; mais il doit être facile de s'en passer, lorsqu'en nous privant de l'opulence Dieu nous conserve ce bien suprême, qui est la tendresse de ceux que nous aimons.

— Voilà une belle et touchante parole, chère enfant ! dit la baronne ; elle résume bien notre situation. Oui, la destinée a pu nous ravir ce qui fait l'existence brillante, mais elle nous a laissé du moins ce qui fait la vie du cœur. Et la part qui nous reste est encore la meilleure des félicités d'ici-bas.

Tandis qu'elle s'exprimait ainsi, Didier et Valentine

avaient les yeux attachés sur son visage. Ils craignaient d'y remarquer une expression de tristesse et de regret : ils n'y virent que le reflet d'une douce exaltation.

Madame de Mervilly avait cinquante ans. C'était une femme d'une distinction exquise, ayant une taille un peu au-dessus de la moyenne, élégante et mince, des traits finement dessinés, harmonieux et charmants. Le temps n'avait marqué qu'avec discrétion son empreinte sur cette figure privilégiée, dont le front était lisse encore, les joues rondes, les lèvres fraîches. De légers indices pouvaient seuls faire soupçonner en partie l'âge qu'elle avait : son teint manquait d'éclat, ses paupières étaient entourées d'un petit cercle de bistre, sa tempe commençait à se sillonner, ses cheveux cachaient mal un certain nombre de fils d'argent. Il y avait d'ailleurs dans l'ensemble de cette aimable personne une grâce qui rajeunissait les apparences, une délicatesse qui intéressait. Aussi n'était-il pas rare qu'on la prit pour la sœur aînée de l'admirable personne qui l'accompagnait, et qui comptait à peine dix-huit ans.

Mademoiselle Valentine de Champrosay était, sans contredit, une beauté aussi parfaite que puisse l'être une créature humaine, un de ces types lumineux qui éblouissent et ne mettent pourtant aucune coquetterie à exercer la puissance de leur rayonnement. Il était visible de prime abord que Dieu, le sublime Sculpteur, s'était plu à la former avec un art merveilleux, et qu'il s'était fait un devoir de ne compromettre par aucune négligence le chef-d'œuvre féminin dont il avait conçu la suave création. Comme Ève, elle était blonde, mais de ce blond céleste qui donne à la chevelure des reflets d'auréole. L'ovale de son visage avait cette pureté ineffable dont Raphaël et le Corrège ont à peine réalisé l'idéal. On sentait comme une caresse d'artiste divin dans chacune des

lignes accomplies qui concouraient à lui faire une physionomie d'ange au regard d'azur profond, au sourire de perles enchâssées dans une rose. Son teint était si blanc qu'il semblait vaporeux; son cou mignon se modelait à rendre un cygne jaloux sous une robe de soie noire, sans ornement; son buste élancé, qu'aucun lien ne comprimait, avait des inflexions ravissantes : on en devinait sans peine les souplesses et les fermetés. Les plis superbes de la jupe dénonçaient à l'œil le moins exercé cette richesse de contours que rêve tout poète amoureux de la forme. Sa main était un miracle de petitesse : elle tentait le baiser en inspirant le respect. Son pied avait je ne sais quoi d'aérien, de féerique : on lui cherchait des ailes, tant il semblait pouvoir se poser sur les fleurs sans les courber. Mais ce qui enchantait surtout dans cette jeune fille, c'était une majesté douce et sereine, qui émanait évidemment d'un cœur tendre et résolu. Elle eût porté le diadème avec une élégance souveraine, mais sans fierté.

En ce moment, les rayons veloutés du soleil au déclin l'effleuraient et l'embellissaient à ravir. Elle avait ces effluves de beauté qui exaltent l'esprit et semblent donner une perception des anges. Didier la contempla en silence : de ses yeux éloquemment muets s'exhalait comme un hymne de tendresse, comme un cantique d'amour. Par un effort de volonté, il secoua cette douce extase, prit le bras de sa mère, toucha du bout du doigt l'épaule de Valentine et dit :

— Rentrons au château.

— Pas encore, cher enfant, répondit la baronne. Il n'est pas l'heure du dîner. Promenons-nous dans la grande allée des hêtres, que j'aime tant ! Tu nous conteras là plus en détail ce qui s'est passé chez notre notaire de Lisieux, puis nous causerons de l'avenir.

Un petit pâtre était assis sur l'herbe à peu de distance : Didier l'appela et lui confia le soin de ramener à l'écurie de la ferme le poney normand dont il s'était servi et qui appartenait au fermier. Depuis quelques mois, par mesure d'économie, les chevaux du baron avaient été vendus, ce qui n'avait pas été un de ses moindres ennuis, car il était excellent écuyer.

La baronne, son fils et mademoiselle de Champrosay se dirigèrent à pas lents vers l'avenue des hêtres, qui s'étend en ligne droite, large et superbe, entre le parc de Mervilly et une sapinière de récente plantation. Ils s'engagèrent sous un dôme de feuillage épais, en marchant sur un tapis velouté de mousse et de lichen. Aucune symétrie ne régnait dans ce repli grandiose de la campagne, et cependant l'aspect en était royal. Le Nôtre eût été séduit par la profonde perspective d'un ombrage si plein de majesté.

Didier fit alors le récit complet de ce qui avait eu lieu dans la réunion des créanciers à laquelle il avait assisté le matin même à Lisieux.

— Lorsque je me présentai, dit-il, je n'eus pas de peine à m'apercevoir que l'on connaissait déjà le sacrifice accompli par toi, ma mère. On se leva et on s'inclina respectueusement devant ton fils. Puis, au nom de l'assemblée, l'un des créanciers principaux prit la parole et déclara que chacun consentait de grand cœur à subir une réduction de trente pour cent sur le montant de ce qui lui était dû. Un murmure approbateur confirma cette déclaration. Je répondis aussitôt que ta volonté formelle était que tout le monde fût désintéressé sans aucune réserve, et que chaque créance reconnue valable fût remboursée intégralement. Il y eut, à ces mots, un mouvement de surprise admirative parmi les créanciers. Ils étaient émus, tant il est vrai que les hommes sont meil-

leurs qu'on ne le dit, et que, si animés qu'ils soient par un mobile d'intérêt, ils se montrent presque toujours sympathiques en présence d'un acte de probité. A plusieurs reprises, ces braves gens insistèrent pour que j'acceptasse les réductions qu'ils me proposaient. Dans l'espoir de m'y déterminer, ils firent valoir les raisons les plus ingénieuses, les arguments les plus décisifs. Mais je tins bon... pour t'obéir, ma mère, et aussi pour donner satisfaction à ce sentiment de fierté légitime que j'ai dans l'âme et qui me vient de toi. Il fallut donc que chacun touchât la totalité de sa créance et donnât quittance absolue et sincère en marge de l'acte de répartition. Ah ! je te jure que j'ai entrevu plus d'un regard humide, et que j'ai entendu murmurer plus d'un regret relatif à l'inflexibilité de mon refus. Comme j'allais me retirer, toutes les mains se tendirent vers moi, et tous les cœurs firent explosion. Les offres de service se multiplièrent à l'envi, et j'eus quelque peine à me soustraire aux élans d'une si chaleureuse manifestation.

— La récompense de ce que j'ai fait est là, dit madame de Mervilly après un silence et d'une voix qui vibrait nerveusement. Un si éclatant témoignage d'estime achève de me consoler.

— Ainsi, ma mère, tu ne ressens aucun chagrin ? tu ne te repens pas d'avoir vendu ton domaine pour sauver l'honneur de notre nom ?

— Je pourrais revenir sur ce qui est désormais irrévocable, que je ne le voudrais pas. Si je me sens un peu de mélancolie au cœur, mon cher fils, c'est que je songe à toi, qui es maintenant sans fortune, et qui vas être obligé de demander ta vie au travail.

— Le travail est la loi commune, ma mère. C'est la nécessité sociale. J'ai eu tort, grand tort de n'avoir pas mis plus tôt cette maxime en pratique. Le coup qui vient

de nous atteindre me semblerait moins cruel si j'avais un état, une profession, si j'avais su trouver déjà la sécurité dans l'emploi lucratif de mon intelligence et de mon temps. Ah ! Jean-Jacques a bien raison lorsqu'il dit que nul n'est à l'abri de l'adversité, et que tout homme devrait, dès sa jeunesse, être en mesure de gagner son pain en travaillant.

— L'auteur de l'*Émile* est un philosophe trop rigoriste, trop exclusif, mon enfant. Sa manie de vouloir que tout le monde se fasse artisan est impraticable. Grâce à Dieu ! il est pour un esprit cultivé comme le tien d'autres ressources que la truelle, le rabot, la doloire ou la lime, et j'ai la certitude que tu obtiendras sans peine, avec l'aide de nos amis, une occupation en rapport avec ton savoir et tes facultés.

— J'en ai sérieusement l'espoir. Ma résolution est déjà prise, mon projet arrêté.

— Et que comptes-tu faire, mon ami ?

— Demander d'abord des lettres de recommandation aux personnes considérables de ce pays qui ont connu mon père et l'ont aimé, puis me rendre à Paris pour solliciter une place, une fonction, que sais-je ? Je suis licencié ès-lettres, docteur en droit ; les titres prouveront que je possède une certaine valeur personnelle, et que je mérite d'inspirer quelque intérêt.

— Ce qu'il te faudrait, mon cher fils, reprit la baronne d'un air réfléchi, ce serait une sous-préfecture... en Normandie, si cela était possible..., ou même dans un des départements circonvoisins.

— Bah ! n'importe où, ma mère. Je n'ai pas la superstition du clocher, et si le ministre m'envoyait administrer Brignolles au fond du Var, ou Orthez dans les Basses-Pyrénées, je l'en remercierais de grand cœur.

— En effet, pourquoi pas Orthez ou Brignolles? Qu'importe la sous-préfecture, pourvu qu'il nous soit permis, à Valentine et à moi, d'accompagner monsieur le sous-préfet!... Qu'en pense mademoiselle de Champrosay?

La jeune fille marchait en silence. Lorsqu'elle entendit la question demi-sérieuse, demi-plaisante qui lui était adressée, elle regarda la baronne d'un air attendri, et lui répondit avec une douce gravité :

— Partout où nous serons ensemble, je serai satisfaite ; mon bonheur est près de vous. Allez au bout du monde, s'il le faut, mais emmenez-moi !

L'inflexion mélodique qui accentuait ces mots leur communiquait un charme pénétrant.

Didier eut un élan de tendresse enthousiaste.

— Oui, chère Valentine, oui, nous vous emmènerons ! dit-il. Au besoin même, nous vous enlèverions!... Il est des habitudes qu'on ne peut plus rompre lorsque le temps les a enracinées au cœur. Qu'on meure pour vous, ma belle amie, cela doit être facile à qui vous aime ! mais qu'on vive sans vous, quand on vous adore, c'est tout bonnement impossible !

Madame de Mervilly posa sa main sur les lèvres de son fils et s'écria en riant :

— Eh bien ! une déclaration à brûle-pourpoint... sans ménagement... devant ta mère?... Et les convenances, monsieur!... et le respect qui m'est dû!... T'imagines-tu, par hasard, reprit-elle, que Valentine ait attendu ce beau langage pour se convaincre de la vivacité des sentiments qu'elle t'inspire?... Il y a longtemps, crois-moi, qu'elle sait mieux que toi-même à quoi s'en tenir sur ce point. Une femme, une jeune fille surtout, c'est si observateur et si fin !

— Vous me flattez, madame la baronne, dit Valentine. Je n'ai fait preuve ni d'observation ni de finesse. Fran-

chement, je ne me doutais guère de la grande affection que me portait Didier. Il s'était toujours montré si cordial, mais si réservé envers moi ! C'est lui, je vous l'avoue, qui a pris soin de m'en instruire, il n'y a pas bien longtemps. Son aveu a été pour mon cœur un événement imprévu, mais le plus doux, à coup sûr, et le plus heureux des événements !

— Allons, allons ! dit la baronne, voilà qui est clair, et il n'y a plus à hésiter. Le mariage entre vous est devenu inévitable. Il s'accomplira... dès que Didier aura obtenu la position qu'il ambitionne et qu'il ira bientôt solliciter à Paris.

— Il est prudent, en effet, de ne prendre les charges d'une famille que lorsqu'on est en état de les porter, réfléchit le baron. Mais tu me fais craindre, ma mère, que l'éventualité de laquelle dépend la chère union projetée n'ajourne un peu trop mon bonheur.

— Je ne désire pourtant pas en retarder la réalisation, mon cher fils. Si donc il vous convient, à Valentine et à toi, de vous marier sans retard, je vous assure que je n'entends pas du tout m'y opposer.

— C'est charmant ! s'écria Didier. J'avoue, quant à moi, qu'il ne me déplairait point d'être le plus ravi des époux avant de devenir le plus zélé des sous-préfets.

— Et maintenant, l'opinion de Valentine ? demanda madame de Mervilly.

Mademoiselle de Champrosay offrit ses deux ravissantes petites mains au baron, et d'une voix calme mais résolue elle répondit :

— La volonté de votre fils sera la mienne, madame la baronne, car mon cœur est à lui. Permettez-moi cependant d'exprimer une opinion : il me semble que Didier devrait être libre de toute préoccupation de famille durant son séjour à Paris ; il serait nécessaire, à mon avis,

qu'il appartint tout entier aux exigences de sa situation de solliciteur. Des raisons d'économie, indispensable, hélas ! l'empêcheraient d'emmener sa femme avec lui. Il partirait donc seul, triste et déjà contrarié dès les premiers pas. Comment ferait-il ensuite pour s'acquitter avec courage, avec entrain, des démarches obligées ? Ne serait-il pas saisi bien vite d'une impatience trop naturelle de retourner vers la compagne de sa vie, vers celle dont l'âme lui adresserait un mystérieux appel, qu'il entendrait sans doute, et auquel il aurait bien de la peine à résister ? Et si ses espérances tardaient à se réaliser, si, comme il arrive souvent, l'effet des recommandations traînait en longueur, où puiserait-il la force de persévérer ? Ne se découragerait-il pas d'autant plus aisément que rien ne viendrait stimuler son ambition ?... J'estime donc qu'il vaut mieux pour Didier que nous ajournions notre mariage jusqu'à son retour de Paris. Notre bonheur serait ainsi la récompense de ses efforts, de sa patience et de son succès.

— Valentine a raison, dit la baronne. Valentine est la sagesse même, et nous devons suivre son avis.

— Valentine est bien sensée, en effet, dit le baron avec un peu d'amertume. A dix-huit ans, elle a déjà la circonspection et la gravité que donnent à une femme l'expérience et la maturité de l'esprit.

— C'est un reproche, mon cher Didier. Je ne le mérite vraiment pas. J'ai parlé selon ma conscience, mais je suis prête à agir selon mon cœur... Je serai donc votre femme quand vous voudrez.

Ces paroles changèrent subitement l'impression de Didier. Il couvrit de baisers les doigts blancs aux ongles roses qu'il tenait dans ses mains, et s'écria :

— Vous êtes angélique, ma Valentine, et j'ai eu tort de paraître douter de vos sentiments ! Oui, quelle que

soit la vivacité de ma tendresse, je reconnais avec vous qu'il convient de retarder notre union jusqu'au jour où mes démarches auront réussi. Ce serait folie, en vérité, de contracter de nouveaux devoirs de famille quand tout nous accable dans le présent, et que rien ne nous garantit le bien-être dans l'avenir.

— A la bonne heure ! dit la baronne. Nous sommes d'accord maintenant. J'espère que Dieu nous sera bientôt propice, qu'il fera succéder à nos dures épreuves, si bravement subies, une ère de réparation et de prospérité... En attendant, poursuivit-elle, j'ai pris mon parti de nos revers, et ne me désole nullement d'aller habiter la maisonnette de la rue de Livarot. Elle est d'ailleurs très-avenante et meublée assez confortablement. Valentine l'a ornée à ravir ; elle en a fait un petit paradis. Aussi je compte bien y être heureuse... autant qu'on peut être heureux après l'écroulement d'une fortune.

Ces derniers mots lui échappèrent comme malgré elle. Un soupir gonfla légèrement sa poitrine et mourut sur ses lèvres. Elle détourna la tête pour cacher une larme qui venait de mouiller son regard et qu'elle dévora.

— A présent, rebroussons chemin, reprit-elle avec fermeté. Allons au château faire notre diner d'adieu.

Durant le retour, l'entretien fut moins animé. Le silence se prolongea même plusieurs fois. L'avenue, il est vrai, était éblouissante de lumière projetée par le soleil qui s'inclinait sur une colline en s'encadrant dans le cintre formé par le feuillage des hêtres. Il y avait là une splendeur dorée qui captivait l'imagination et qui imposait la rêverie.

Madame de Mervilly et son fils y virent un emblème de l'opulence, et songèrent naturellement à la fortune

qui avait si longtemps brillé dans leur existence, et qui s'était évanouie, hélas ! comme allait s'éteindre bientôt l'éclat fastueux de l'astre destiné à disparaître sous l'horizon.

Mademoiselle de Champrosay, elle, se souvenait d'être entrée à Mervilly pour la première fois, dix ans auparavant, par une belle soirée d'automne, dans un moment où le ciel radieux projetait sur la campagne de superbes rayonnements. Elle était bien triste alors, la pauvre enfant ! Un double deuil l'avait faite orpheline. Elle venait d'apprendre la mort de son père, officier de marine, lieutenant de frégate, qu'une attaque de fièvre jaune avait tué au Brésil. Un an plus tôt, sa mère, une douce et charmante créature, tombée subitement en langueur et consumée par un mystérieux chagrin, avait expiré en la pressant sur son cœur dans un suprême élan de tendresse et de désespoir. A la suite de ces sombres événements de famille, qui laissaient la chère petite sans proches parents, presque sans ressources, M. de Mervilly, ancien camarade d'enfance du comte de Champrosay, s'était fait un pieux devoir de la recueillir et une joie de l'élever. Près de franchir avec elle le seuil du domaine, l'excellent gentilhomme lui avait montré du doigt le parc et le château tout inondés de soleil couchant, et lui avait dit d'un ton tendrement paternel :

— Regardez votre nouvelle demeure, ma bonne Valentine ; vous serez là chez vous, car vous êtes ma fille désormais.

Cette scène se retraçait vivement dans la mémoire de la belle orpheline. Mais, hélas ! comme les choses avaient changé ! Son bienfaiteur était mort, la propriété seigneuriale de Mervilly n'appartenait plus à sa famille d'adoption ; la baronne, Didier, et elle-même allaient dans quelques heures abandonner pour jamais le séjour qui

avait abrité si longtemps leur bonheur. Et cependant la nature resplendissait; tant il est vrai qu'elle reste indifférente à nos tristesses comme à nos réjouissances, et qu'elle fête imperturbablement nos infortunes comme nos prospérités.

Les trois promeneurs ne tardèrent pas à entrer dans le parc et à se diriger vers le château. Comme l'avenue, le parc étincelait sous les feux obliques que dardait le ciel. Ainsi saturé d'atmosphère en flamme, il était magnifique avec ses grandes pelouses toutes fraîches, ses beaux massifs de cèdres, de mélèzes et de sapins, ses profondes perspectives qui fuyaient jusqu'au-delà d'Orbec à travers la vallée de Lisieux. Le château, lui aussi, mis en relief par ces effluves d'irradiations, avait des airs superbes. Sa façade, style Renaissance, s'accroissait à merveille. Composée d'un principal corps de bâtiment en retraite et de deux pavillons en retour, elle avait trois rangées de fenêtres dont les vitres réfléchissaient des clartés vermeilles. D'élégantes statues mythologiques représentant Diane, Actéon, Aréthus, Phébé, Hécate et Psyché, se profilaient au premier étage dans des niches de marbre, et semblaient s'animer sous le souffle ardent d'Apollon, dieu de la lumière. Un fronton où se groupaient en un bas-relief finement sculpté les quatre divinités de la campagne, Cérès, Flore, Pomone et Vertumne, se détachait en vigueur sur les teintes grises dont s'estompait l'Orient. Un perron avec rampes à balustres de stuc, avec vasques garnies de géraniums et d'hortensias, donnait accès au rez-de-chaussée du château, qui se jaspait de rose comme un palais florentin.

Sur le point de gravir les degrés, madame de Mervilly s'arrêta; Didier et Valentine en firent autant, et tous trois contemplèrent en silence l'aspect magique qui s'offrait à leurs yeux. S'il y eut un sentiment pénible dans leur

contemplation, on s'en fût difficilement rendu compte, car aucune plainte ne s'exhala de leurs lèvres, aucune tristesse ne se peignit dans leur regard. Après une pause, madame de Mervilly dit simplement :

— Jolie architecture, éclairée surtout comme elle l'est ce soir.

— C'est vrai, se contentèrent de répondre le jeune baron et mademoiselle de Champrosay.

Une minute après, ils pénétraient dans le vestibule, vaste entrée dont le dallage se composait d'une mosaïque, et dont les murs, peints dans les tons du porphyre, se divisaient en panneaux au moyen de pilastres couronnés de chapiteaux d'ordre corinthien. Quatre bustes en marbre posés sur des cippes, et dans lesquels on reconnaissait les types consacrés de Racine, de Voltaire, de madame de Staël et de Châteaubriand, révélaient les goûts littéraires des anciens maîtres de Mervilly. Un escalier monumental, agrémenté comme le perron, conduisait aux étages supérieurs par des degrés lents et doux que divisaient de larges paliers. Ce vestibule annonçait un intérieur dont les dispositions devaient avoir autant de grâce que de majesté.

— Madame la baronne est servie, dit un domestique en livrée qui attendait d'un air grave et dans une attitude de profond respect.

La baronne le regarda et lui sourit.

— C'est bien, mon bon Hubert, répondit-elle. Malheureusement vous venez pour la dernière fois de me prévenir que le repas du soir est prêt, car nous nous séparons demain.

Le domestique resta calme, mais ses yeux se fermèrent à demi comme pour cacher une émotion.

— Demain ! murmura-t-il. Est-ce donc vraiment demain ?

— Mon Dieu ! oui, reprit Didier. C'est demain qu'expire notre droit d'habiter Mervilly. L'acte de vente est formel à cet égard.

Hubert n'ajouta pas un mot. Il étouffa un soupir.

Bientôt la baronne, Didier et Valentine prirent place autour d'une table élégamment dressée et modestement servie, dans une salle à manger de grande dimension, dont les murs étaient revêtus de lambris en chêne sculpté, et ornés de tableaux représentant des scènes de chasse dues au pinceau cynégétique des Desportes et des Oudry. Le mobilier, d'un caractère moyen-âge, d'une distinction sérieuse, se composait de bahuts, de dressoirs, de chaises à haut dossier en bois ciselé, déchiqueté, brodé de feuillages, d'écussons, et divisé en panneaux. De beaux vases des Flandres, de riches faïences de Nevers, des tapisseries de haute lice en lampas rouge et or, achevaient de communiquer à cette pièce un antique et majestueux aspect.

On se serait cru là dans un château du seizième siècle, si le costume moderne de ceux qui s'y trouvaient réunis n'eût dissipé l'illusion.

Les convives mangèrent peu, et le repas fut court. Madame de Mervilly allait se lever de table, lorsqu'une femme de chambre entra vivement dans la salle à manger. Elle paraissait tout émue ; son regard exprimait une certaine irritation.

— Qu'y a-t-il donc, Lucie ? lui demanda la baronne avec étonnement.

La camériste ne répondit pas tout de suite. Elle hésita, comme s'il lui fallait un peu d'effort pour annoncer quelque chose de grave, même d'inconvenant. Enfin elle se décida :

— Il y a, madame la baronne, dit-elle, que M. Herbault, mademoiselle Clotilde sa fille, et M. Félix Du-

hautbois, sont dans le vestibule... Ils désirent vous parler.

— Eh bien ! en quoi cela peut-il vous choquer, mon enfant ?

— Je ne sais trop, madame la baronne ; mais je suis surprise que ces personnes, pour se présenter au château, n'aient pas attendu le départ des anciens maîtres de Mervilly.

— Vous êtes trop susceptible en ce qui nous concerne, ma bonne Lucie. J'aurai du plaisir à voir M. Herbault, son aimable enfant, ainsi que M. Duhautbois. Dépêchez-vous de les introduire au salon, et priez-les de m'attendre un instant.

— Ai-je déplu à madame la baronne ? demanda la femme de chambre d'un air attristé.

— Non, chère petite. Comme toujours, je n'ai qu'à me louer de vous. Je vous prie seulement de vous montrer pleine de déférence pour le nouvel acquéreur de mon château, car je l'estime sincèrement.

— J'obéirai, répondit la camériste en s'inclinant.

Sa physionomie exprimait toutefois que l'obéissance en cette occasion allait lui coûter quelque peine, et qu'elle regrettait d'être obligée de se montrer aimable envers ceux qui devaient remplacer dans leur domaine héréditaire les seigneurs de Mervilly.

Lorsque Lucie eut disparu, la baronne devint pensive.

— Au fait, réfléchit-elle, pourquoi M. Herbault vient-il nous visiter ce soir ?

Didier sourit.

— Je crois le deviner, dit-il.

— Qu'est-ce donc, mon ami ?

— Peu de chose, ma mère ; mais il convient que je laisse à nos visiteurs le mérite de t'apprendre ce dont il s'agit.

— Tu éveillés ma curiosité. J'ai hâte de savoir...

Madame de Mervilly se leva aussitôt; elle prit le bras de Valentine, et, suivie de Didier, elle se dirigea vers le salon, dont le valet de chambre venait d'ouvrir la porte avec un cérémonieux empressement.

III

Le salon où avaient été introduits M. Herbault, Clotilde et Félix Duhautbois, était meublé dans le goût du xvii^e siècle. Canapés, fauteuils et puffs, en bois doré, en damas de soie cramoisie et brochée, avaient cette forme à la fois élégante et sévère dont Louis XIV aimait la richesse et la majesté. La pendule, les candélabres, les glaces, le lustre, les tapis, originaires de Venise ou des Gobelins, rappelaient l'époque classique et fastueuse du grand roi. En réalité, tout cela manquait de fraîcheur et d'éclat, mais il s'en émanait comme un parfum d'aristocratie, comme une essence de poésie royale qui charmait le souvenir et imposait à l'esprit. Aucune toile de maître ne pendait aux lambris, mais on y remarquait de bonnes copies de plusieurs chefs-d'œuvre : *la Kermesse* de Rubens, *la Nativité de la Vierge* de Murillo, *la Tempête* de Ruysdaël, *le Triomphe de Flore* du Poussin, *les Bergers d'Arcadie* de Claude Lorrain, *la Bataille* de

Salvator Rosa. Ces tableaux ajoutaient encore à l'effet superbe de cette pièce, vraiment digne d'être hantée par les nobles fantômes de Saint-Simon et de madame de Montespan.

Quand parurent au salon la baronne, Valentine et Didier, ils ne furent pas tout d'abord remarqués par les trois visiteurs, qui, ne les attendant pas sitôt, s'étaient mis à regarder curieusement toutes les distinctions rétrospectives du mobilier. Félix Duhautbois seul connaissait l'intérieur du château, où il avait été reçu plusieurs fois à l'époque de la chasse. M. Herbault et sa fille n'y étaient jamais entrés, et, quoique le domaine de Mervilly eût été vendu avec la plus grande partie des meubles qu'il contenait, le digne industriel n'avait pas voulu se rendre compte par lui-même de l'état réel des choses : l'énoncé du cahier des charges lui avait suffi.

Comme il examinait attentivement le sujet de la pendule : une *Psyché implorant la pitié de Vénus*, il entendit un frôlement de robe de soie, tourna la tête, et vit la baronne qui s'avancait vers lui. Un peu confus d'être surpris en une contemplation qui pouvait paraître intéressée, il salua profondément, et balbutia une excuse qui amena un léger sourire sur les lèvres de madame de Mervilly. Elle ne put s'empêcher de répondre d'un ton imperceptiblement moqueur.

— Je comprends votre distraction, monsieur Herbault, et vous avez raison d'admirer le groupe qui décore la cheminée du salon : il est charmant. Vous êtes un homme de goût.

M. Herbault devina l'ironie, si dissimulée qu'elle fût par la grâce des manières et la douce inflexion de la voix. Il hocha légèrement la tête, et répondit avec une gravité que l'émotion pénétrait :

— Je ne suis venu ici, madame la baronne, que pour

admirer hautement le courage de M. Didier, votre fils, et le remercier d'avoir sauvé ma fille d'un danger terrible ! Je ne sais si je suis un homme de goût, mais je suis certain d'être un père vivement touché et profondément heureux !

A peine avait-il achevé ces mots, qu'il s'élançait vers le baron de Mervilly, s'emparait de ses mains, et s'écriait avec deux grosses larmes dans les yeux :

— Monsieur Didier, aucune parole humaine ne saurait rendre la joie que je ressens et l'enthousiasme que vous m'inspirez ! Je ne trouve qu'une phrase qui traduise à peu près le sentiment qui m'anime, et la voici : Comptez à jamais sur ma reconnaissance et sur mon dévouement !

La baronne et Valentine demeurèrent stupéfaites, cherchant à s'expliquer ce qui se passait devant elles et n'y pouvant parvenir. Pendant ce temps Didier souriait à M. Herbault, qui lui étreignait les mains avec vigueur.

M. Herbault comptait environ cinquante-cinq ans. De taille moyenne, trapue, musculeuse, il offrait toutes les apparences de la force physique et de l'activité puissante. Son visage était intelligent, ses traits avaient surtout l'expression d'une volonté tenace : ils étaient accentués. Des lèvres épaisses, des yeux bien ouverts et brillants annonçaient en lui la franchise et la bonté. De prime abord, on remarquait que ce n'était point un homme ordinaire. A peine le connaissait-on, qu'on se prenait à l'estimer pour son esprit droit, son caractère loyal, son cœur généreux. Il était du nombre des riches dont on peut dire : « Il a fait fortune honnêtement. » L'opulence, d'ailleurs, ne lui était pas venue sans peine. Il ne l'avait acquise qu'à force de travail, de persévérance, de studieuse application. Né pauvre, presque misérable, il avait commencé par être apprenti dans une filature, puis

il était devenu ouvrier. Son zèle, son aptitude l'ayant mis bientôt en lumière, une place de contre-maitre récompensa son courage laborieux. Mais le but qu'il se proposait secrètement n'était pas encore atteint. Un petit capital, échu par héritage à un bon ouvrier de la fabrique qu'il dirigeait, lui permit de monter une filature en s'associant. Les débuts furent difficiles, douloureux même : la concurrence l'accablait. En dépit des obstacles et des mécomptes, il lutta sans fléchir. Enfin il triompha. Après des années d'une prospérité modeste, mais croissante, il créa dans une prairie, à un quart de lieue d'Orbec, l'une des plus belles manufactures de toute la vallée de Lisieux, manufacture modèle, réunissant une filature et un tissage mécanique. Dès lors tout lui avait réussi : les affaires s'étaient multipliées au-delà de son espérance ; les gros bénéfices étaient venus ; il avait enrichi son associé, qui, sur le point de mourir, lui avait cédé ses droits ; de sorte que la manufacture lui appartenait, et qu'il possédait en outre plus d'un million en terres, en rentes et en valeurs de chemins de fer.

Aucune prospérité, au reste, n'avait pu changer ses habitudes et ses goûts primitifs. Son costume ne différait guère de celui d'un artisan. Sa plus belle toilette consistait en une grande jaquette de froc, un gilet et un pantalon de même étoffe, un chapeau de feutre à larges bords, une paire de souliers à double semelle, noués avec de solides cordons. C'est dans ce vêtement des jours de fête qu'il s'était présenté au château de Mervilly.

Didier répondit à M. Herbault :

— Votre sentiment de gratitude exagère le mérite du service que j'ai rendu à mademoiselle Clotilde. Tout autre à ma place eût agi comme je l'ai fait.

— Oh ! oh ! cher baron, repartit Félix Duhautbois, je proteste énergiquement. J'étais là, j'ai vu, et, quoique

je me sente quelque courage au cœur, je me déclare incapable d'imiter votre bravoure et votre sang-froid.

— Mais enfin de quoi s'agit-il? demanda la baronne. Qu'a donc accompli mon fils de si extraordinaire, de si merveilleux?

— Permettez-moi de vous l'apprendre, reprit Félix en s'inclinant devant madame de Mervilly et devant mademoiselle de Champrosay. En ma qualité de témoin oculaire, je puis retracer exactement la scène à laquelle il vient d'être fait allusion.

— Nous vous écoutons, dit la baronne... D'abord, reprit-elle, asseyons-nous.

Elle indiqua des sièges, prit ensuite la main de Clotilde, qui lui adressait une timide révérence, et la conduisit elle-même à un fauteuil en la complimentant.

— Et maintenant, parlez, monsieur Duhautbois, ajouta-t-elle; nous voici attentifs.

Félix raconta ce qui s'était passé quelques heures auparavant sur le bord de l'Orbiquet. Il fit ressortir l'imminence du péril, l'audace calme de Didier, la vigueur avec laquelle il avait jeté le chien menaçant et vaincu sous la roue du moulin.

Il y eut dans l'auditoire un certain frisson. Oubliant le côté héroïque de la scène qui venait d'être retracée, madame de Mervilly ne se préoccupa que du risque qu'avait couru son fils d'être mordu par un animal atteint d'hydrophobie. Elle lui reprocha son imprudence avec une vivacité toute maternelle. Il repartit gaiement que l'aplomb fait presque toujours le salut, et qu'il était ravi d'avoir exercé l'empire de son magnétisme sur un chien enragé.

— Enfin, mon ami, tout est pour le mieux, dit la baronne, puisque mademoiselle Clotilde est sauvée et que ton audace a réussi.

Se tournant vers la jeune fille, elle lui demanda comment il se faisait que ses cris de frayeur n'eussent point été entendus au moulin et que personne n'en fût sorti pour la secourir.

— C'est qu'il n'y avait personne au moulin, madame la baronne, répondit Clotilde. J'avais pu m'en convaincre quelques minutes avant ma rencontre avec le chien, car j'y étais entrée pour donner à la meunière des nouvelles d'une pauvre vieille femme à laquelle elle s'intéresse et que je venais de visiter. Il est probable que le meunier et sa famille étaient dans un herbage à faner du regain.

En s'exprimant ainsi, Clotilde avait un peu balbutié. Une vive rougeur s'était étendue sur son visage, en un moment surtout où son regard avait rencontré celui de Didier. C'était une timide et gracieuse nature, tendre et impressionnable. Sans être régulièrement jolie, — car ses traits manquaient de correction, — elle possédait ce charme féminin qui résulte de la délicatesse des formes et du doux éclat de sa physionomie. Elle était petite, svelte, mignonne; des yeux d'un gris velouté, des dents couleur de neige, un teint rose, des cheveux châtons très-abondants concouraient à la rendre suave et attrayante comme un pastel. Elle avait une expression de candeur et de bonté qui captivait. On devinait en elle une âme capable d'enthousiasme et de dévouement.

La baronne remarqua l'émotion de Clotilde et sourit.

— Il ne faut pas rougir de vos bonnes actions, lui dit-elle avec une amabilité parfaite. Nous savons que vous êtes la fée secourable de la vallée jusqu'à Saint-Martin de Bienfaite. S'il vous fût arrivé malheur, tout le monde eût été consterné, surtout les pauvres gens.

— C'est la vérité, déclara le baron. Mademoiselle

Clotilde est en effet très-aimée des gens du pays, car elle a soulagé bien des misères et séché bien des larmes.

— Oui, ma fille a un assez bon cœur, dit M. Herbault en dissimulant le plus possible son orgueil paternel. Je suis satisfait de la chère enfant.

— Ses sentiments généreux s'expliquent sans peine, reprit Valentine d'un ton grave et doux, car l'exemple de son père lui a servi d'enseignement.

— Ah! mademoiselle de Champrosay, voilà une parole charmante à mon adresse. Je ne crois pas mériter un si bel éloge; je vous remercie d'autant plus de me l'avoir accordé.

— Il n'y a rien d'excessif dans ce que vient d'exprimer ma chère Valentine, approuva madame de Mer-villy. Je n'oublierai jamais, monsieur, que c'est grâce à vos enchères que mes propriétés ont atteint le prix qu'elles valent réellement. Il ne m'est pas prouvé que vous eussiez un urgent besoin de les acquérir.

— Franchement, madame la baronne, je pouvais m'en passer. Mais en apprenant le noble et touchant motif qui vous déterminait à les vendre, ainsi que l'espoir cupide qu'on avait conçu de les obtenir à vil prix, je me suis ému, je me suis indigné, et j'ai agi. En réalité, vous ne me devez qu'une bien mince gratitude, car l'affaire est encore excellente pour moi au prix de l'adjudication.

— Je me réjouis, monsieur, que vous n'ayez point à vous repentir de votre élan généreux; mais je n'en demeure pas moins convaincue que nous sommes vos obligés, mon fils et moi.

— C'est mon avis, dit le baron.

— Ce n'est pas le mien, répliqua M. Herbault; car il convient d'établir — permettez-moi d'employer ce mot — le bilan de notre situation respective. Or, comme je me flatte d'être encore plus père que capitaliste; j'estime

que M. Didier, en tuant le chien enragé qui menaçait ma fille, a fait cent fois plus que moi en vous sauvant des griffes d'un spéculateur impitoyable qui méditait de s'emparer de vos biens sans les payer leur valeur. Vous voyez donc que c'est moi qui, en bonne conscience, vous suis maintenant redevable, et me trouve dans l'obligation de vous être reconnaissant.

— Bravo ! s'écria Félix Duhautbois. Voilà ce qui s'appelle parler d'or. Cher monsieur Herbault, vous avez nettement exposé les faits et rigoureusement conclu. On ne peut rien répliquer à cela.

— Soit, je ne répliquerai point, répondit la baronne ; je consens même à reconnaître, pour employer le langage commercial, que l'inventaire des services rendus offre un reliquat de compte en ma faveur ; mais je vous préviens que je donne quittance pleine et entière, et que je persiste en outre dans mes sentiments de gratitude et... d'amitié.

Madame de Mervilly accentua cette dernière parole avec une gravité charmante, dans laquelle perçait d'ailleurs un peu de cette fierté aristocratique qui a la conscience de faire honneur. M. Herbault comprit sans peine qu'il y avait une pointe d'orgueil de race sous l'aimable protestation de la baronne ; mais quoiqu'il eût, comme tout fils de ses œuvres, une susceptibilité plébéienne résultant de sa valeur personnelle, il ne se formalisa point. Il lui parut même très-juste que cette admirable femme, qui s'était si chevaleresquement appauvrie, eût la certitude que son amitié conférerait une suprême distinction.

— La bienveillance que vous me témoignez, madame la baronne, répondit-il, me flatte sérieusement. Elle m'encourage surtout à vous adresser une proposition que je serais ravi de vous voir accepter.

— Laquelle, monsieur Herbault ?

— Laissez-moi vous dire d'abord, reprit le fabricant, que dans l'acquisition de vos propriétés territoriales je n'ai songé qu'au placement solide de mes capitaux. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de profiter, quant à présent du moins, des avantages exceptionnels que renferme votre magnifique domaine. Ainsi, par exemple, mon projet n'est nullement, comme on a pu le supposer, d'abandonner ma maison du chemin de Lisieux et de transporter mes pénates au château de Mervilly. Il est sans doute fort tentant votre château, madame la baronne. Je vois et je devine que le mobilier, les objets d'art, les ornements en sont d'un choix qui révèle l'intelligence du beau. Le parc est superbe, il impose l'admiration, j'ajoute même le respect. Eh bien ! dussé-je passer à vos yeux pour un homme vulgaire, je vous avoue que je préfère ma demeure de la Roseraie, et cela se comprend : elle a été construite, distribuée, ornée par mes ordres, sur mes plans, avec les premiers cinquante mille francs, bien liquidés, bien à moi, produits par le courage et la persévérance du travailleur. Comme ameublement, c'est confortable, rien de plus ; comme jardin, c'est gracieux, voilà tout. Mais aussi quelle riante exposition, quelle gaieté de perspective ! Autour de ma maison, des fleurs, beaucoup de fleurs, surtout des roses de cent variétés. Au pied de ma demeure, le joyeux chemin de Lisieux, si animé, si bruyant parfois. Sous mes yeux, les grasses prairies de la vallée, les verts coteaux de l'horizon. Que dis-je ? mieux que cela pour un cœur de négociant : à cent pas, sur l'Orbiquet, ma manufacture avec sa vaste construction de briques percée de cent fenêtres, avec sa haute cheminée qui ressemble à une colonne de basalte ; avec son peuple d'ouvriers dont je suis le père et l'ami. Mais vous connaissez tout

cela, madame la baronne; aussi ne viens-je d'en parler que pour vous convaincre que je n'ai jamais pu avoir l'intention de résider à Mervilly, et pour vous prier de vouloir bien en faire longtemps encore votre séjour.

Cette conclusion n'était pas prévue même par Clotilde et Félix Duhautbois, car M. Herbault ne les avait point avertis qu'il eût l'intention de pousser la reconnaissance jusqu'à ce degré de bonne grâce et de libéralité. La vérité, c'est que le projet lui en était venu soudain, dans le salon même du château, et qu'il avait adressé spontanément sa proposition.

Une expression de surprise, mêlée de contentement chez les uns, d'embarras chez les autres, accueillit l'offre de l'excellent homme. Clotilde et Félix étaient visiblement charmés; madame de Mervilly, Valentine et Didier semblaient un peu interdits. Profitant de cette minute d'hésitation et de silence, M. Herbault reprit :

— Ai-je besoin d'ajouter, madame la baronne, que les frais d'entretien, de réparation et d'embellissement seront à ma charge? Car, qu'il soit habité ou non, Mervilly doit rester ce qu'il est : le château toujours élégant et bien rangé, le parc toujours superbe et bien tenu. En prolongeant votre résidence ici, vous ne changerez rien à mes intentions, vous ne dérangerez aucun de mes plans, et vous me rendrez même service, attendu que, dans un intérêt de conservation, il vaut infiniment mieux qu'une maison soit habitée que de ne l'être point. Permettez-moi donc d'insister pour obtenir votre consentement.

Tandis que M. Herbault s'exprimait ainsi, la baronne échangeait plus d'un coup d'œil avec Didier et Valentine. Elle les interrogeait du regard; elle leur demandait tacitement conseil, et elle recevait d'eux un avis conforme sans doute à son propre sentiment, car son

attitude se raffermir, son visage prit un air de résolution, et ce fut avec une tranquillité souriante qu'elle répondit :

— Vous êtes un homme charmant, cher monsieur. Votre proposition est la plus gracieuse du monde. J'en suis vivement touchée, et je sens s'accroître encore l'estime que vous m'inspirez. Mais j'ai le regret de ne pouvoir accepter votre offre généreuse. Voici les raisons de mon refus : d'abord, il me serait pénible de séjourner dans une habitation qui m'appartenait et qui ne m'appartient plus. Je m'attristerais, sans contredit, en songeant que j'ai cessé d'être chez moi au milieu de ces murs qui m'ont vue naître, où j'ai grandi, où j'ai vécu si heureuse. L'idée que je n'y demeure plus que par tolérance troublerait mon repos, empoisonnerait mon bonheur. Que voulez-vous ? les choses de ce monde nous affectent surtout par leur côté idéal, et l'imagination détermine presque toujours la nature de nos sensations. Il importe donc que j'évite un pareil tourment. J'estime d'ailleurs, cher monsieur, qu'il ne faut pas reculer devant la pauvreté lorsqu'elle a mis la main sur nous. Il convient de l'envisager sans faiblesse, avec calme, et de lui dire en face : « Je te salue, mais je ne te crains pas ! » Après cela, le mieux qu'on puisse faire, c'est de se placer, le moins mal possible, dans une situation qui concorde avec l'infortune, et de s'arranger une existence modeste, restreinte, mais digne, mais indépendante, qui se suffise à elle-même et ne doive rien à personne, fût-ce même à un homme de cœur tel que vous, monsieur Herbault. C'est pour conformer ma conduite à cette manière de voir et de sentir que j'ai loué une maisonnette dans la rue de Livarot, à Orbec, et que je l'ai déjà mise en état de me recevoir. Demain matin je m'y rendrai avec mademoiselle de Champrosay et mon fils.

Nous nous y installerons sans retard, et nous nous résignerons à y vivre humblement jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de favoriser ma famille et de relever notre situation... Je ne vous sais pas moins gré de votre démarche, cher monsieur, ajouta-t-elle, et j'espère bien que vous viendrez me rendre visite, avec mademoiselle Clotilde et M. Félix, dans ma nouvelle demeure, aussi petite que celle de Socrate, assez grande cependant pour contenir les vrais amis que va nous laisser le malheur.

Il y avait dans cette réponse, et dans la douce fermeté dont elle s'accroissait, ce je ne sais quoi d'inhérent au caractère d'une véritable grande dame : c'était un mélange exquis de grâce et de fierté qui touchait et imposait à la fois. M. Herbault se sentit ému de la délicatesse avec laquelle madame de Mervilly refusait d'agréer son offre. mais il n'osa pas insister, dans la crainte de blesser en elle une légitime susceptibilité.

Après un silence, M. Herbault dit un peu confus :

— Je retire ma proposition, madame la baronne. Je vous demande pardon de n'avoir pas compris, avant de la formuler, qu'elle ne pouvait vous convenir. Laissez-moi cependant vous prier de me satisfaire sur un point d'importance trop minime pour que vous m'opposiez une sérieuse objection.

— De quoi s'agit-il ? Je suis prête à vous montrer, si c'est possible, tout mon désir de vous contenter.

— Eh bien, voici ce que je vous demande avec instance : Par une clause du contrat de vente, vous vous êtes réservé le droit d'emporter de Mervilly un certain nombre de meubles, de tableaux, d'objets indispensables à votre installation rue de Livarot. J'ai parcouru la liste qui détaille cette réserve indiquée par vous, et il m'a semblé qu'elle devait être incomplète. Oui, madame la baronne, vous avez sans doute oublié d'y faire inscrire plus d'une

chose qui manquera, comme ornement ou comme utilité, au bien-être de votre nouvelle existence. Je viens donc vous supplier de prendre ici ce qui est à votre convenance, et de ne mettre d'autre limite à votre choix que la satisfaction de vos désirs. Vous me rendrez ainsi très-heureux.

— Soit, cher monsieur. Je n'entends pas vous priver d'un bonheur, et je réaliserai votre vœu. Aussi bien, je le confesse, je me reprochais tout bas d'avoir fait quelques omissions dans la partie du cahier des charges qui concerne ce que je m'étais réservé. Il m'est très-agréable de pouvoir les réparer, grâce à votre obligeante autorisation.

— Voilà qui est parfait! exclama Félix. Il serait à souhaiter que les relations de ce monde, qui sont souvent rendues si pénibles, si hostiles par quelque division d'intérêt, eussent toujours le caractère de bienséance et de cordialité qui anime cette réunion. Quant à moi, je ne sache rien de plus édifiant que le spectacle des excellents rapports qui s'établissent parfois entre la noblesse et la bourgeoisie, et qui rapprochent les cœurs en écartant les préventions et les préjugés. Aussi, je vous assure que j'admire sincèrement ce qui se passe ici sous mes yeux.

Disant cela, il regardait mademoiselle de Champrosay, et semblait s'adresser à elle plus particulièrement qu'aux autres personnes qui l'écoutaient.

— J'admire comme vous, monsieur, répondit Valentine, les sentiments pleins d'élévation et de générosité qui viennent de se manifester devant nous. Je me félicite aussi de voir se former entre la famille de Mervilly et la famille Herbault une sympathie fondée sur l'estime, que l'avenir fortifiera, je l'espère. Rien n'est plus touchant, en effet, qu'une amitié qui résulte, non des avantages

de la naissance, mais de la distinction bien plus rare de l'esprit et du cœur.

En parlant ainsi, mademoiselle de Champrosay n'avait fait que donner poliment la réplique que semblait lui demander Félix Duhautbois. Mais celui-ci, disposé à l'enthousiasme, approuva vivement l'idée qu'elle venait d'émettre, et déclara qu'il considérerait comme un grand honneur pour lui d'avoir quelque similitude d'opinion avec une personne si remarquable à tous égards.

— Vous me flattez, monsieur, reprit Valentine d'un ton un peu froid.

— Je dis sincèrement ce que je pense, répliqua Félix sans remarquer l'expression légèrement contrainte de mademoiselle de Champrosay.

— Toujours galant, cher monsieur Duhautbois ! reprit la baronne. C'est fort bien, et vous avez raison. De notre temps, le fait est assez rare pour mériter un éloge... N'est-il pas vrai, monsieur Herbault ?

— Assurément, madame, répondit le manufacturier. Quoique le travail ne m'ait guère laissé le temps de faire preuve de galanterie, je n'en considère pas moins qu'un jeune homme de bonne famille a pour devoir de se montrer aimable avec les dames. J'augure mal de celui qui ne tient pas à leur plaisir, et qui recherche de préférence d'autres distractions. Quand je marierai ma fille, j'aurai soin de prendre pour gendre qui, par exemple, préférera le salon à l'écurie et sa femme à son cheval.

Cette saillie égaya tous les visages. Il y eut un accès d'hilarité qui se prolongea. Lorsqu'il se fut apaisé :

— Vous n'aurez pas de peine à rencontrer le gendre que vous souhaitez, cher monsieur, dit madame de Mer-villy. Les cœurs aimants et sérieux sont moins rares qu'on ne le suppose généralement.

S'adressant ensuite à Clotilde, la baronne reprit :

— Je souhaite, ma toute belle, que votre père vous unisse bientôt à un homme vraiment digne de vous.

— Je ne songe pas à me marier, madame, répondit la jeune fille avec une visible émotion. Il est même probable que je ne me marierai jamais.

Cette réponse et le trouble qui l'accompagnait causèrent un certain étonnement.

— Voilà pourtant ce qu'elle me répète chaque fois que je lui parle mariage ! exclama M. Herbault. Cela a-t-il le sens commun ?

— Bah ! dit Félix, c'est le langage ordinaire de beaucoup de ces demoiselles ; mais je ne crois guère à leur sincérité. Vienne un soupirant qui leur plaise, aussitôt on les voit changer de sentiment et de résolution.

— La remarque est juste, dit madame de Mervilly. Mademoiselle Clotilde ne tardera pas, je l'espère bien, à nous offrir elle-même une nouvelle preuve de cette vérité.

— J'en doute, madame la baronne, répliqua la jeune fille avec une douceur résolue.

— Prenez garde, reprit Didier ; en persistant dans la détermination que vous semblez avoir prise, vous risquez de chagriner votre père, qui vous aime tant !

— Je suis satisfaite de vivre près de lui, répondit Clotilde ; il ne peut donc trouver mal que je ne veuille point le quitter. Au contraire, il doit s'en réjouir, puis que je lui témoigne ainsi toute la vivacité de mon amour filial.

Tandis qu'elle s'exprimait de la sorte, ses yeux s'étaient fixés sur le baron. Il y avait dans son regard un éclat humide qui révélait le passage d'une larme refoulée avec effort. Didier remarqua cette particularité, mais il l'attribua à la sensation nerveuse qu'éprouve souvent une jeune fille timide lorsqu'elle se voit l'objet d'une attention particulière et quelque peu indiscrete.

Il voulut délivrer mademoiselle Herbault de l'importunité dont on la tourmentait, et il se hâta de détourner l'entretien.

— L'explication est charmante, dit-il. C'est le plus doux éloge qu'un père puisse recevoir de son enfant.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles. Le baron reprit aussitôt :

— Mais j'y songe, ma mère, ce soir encore nous avons le droit de faire les honneurs de Mervilly. Le temps est délicieux, le soleil lance ses derniers rayons. Je propose une promenade dans le parc.

La baronne étendait la main vers un cordon de sonnette : elle allait demander des lumières. La proposition de son fils la retint.

— Au fait, dit-elle, l'idée est heureuse, et, puisqu'il nous appartient jusqu'à demain d'exercer ici l'hospitalité, j'invite monsieur Herbault, mademoiselle Clotilde et monsieur Félix à visiter Mervilly. Valentine, mon fils et moi, nous nous ferons un plaisir de les guider, d'abord à travers les appartements du château, puis sous les ombrages centenaires de notre domaine seigneurial.

Cette phrase, qui décelait un sentiment d'orgueil, était accompagnée d'un soupir contenu. La baronne s'empressa d'adoucir ce qu'il y avait là d'un peu hautain. Elle sourit et ajouta gaiement :

— Mon invitation est-elle acceptée? Oui. Eh bien !...

M. Herbault l'interrompit.

— Nous ne tenons pas à admirer ce soir votre maison, dit-il. On ne voit bien un intérieur que le jour, et il fait presque nuit. Mais nous aurons grand plaisir, madame la baronne, à nous promener avec vous.

— Alors, au parc! exclama en se levant madame de Mervilly. Suivez-moi, j'ouvre le chemin.

On sortit du salon et l'on traversa le vestibule. Le va-

let de chambre, assis sur une banquette, attendait. Il s'empressa d'ouvrir la porte d'entrée, et se tint debout, grave et triste. Un observateur eût remarqué dans son regard et son attitude une expression mêlée de respect et d'ironie dont il n'était pas difficile de deviner le sens. Cela signifiait évidemment qu'autant il honorait ses maîtres devenues pauvres, autant il dédaignait ceux qui, grâce à leur fortune, s'étaient rendus acquéreurs de la propriété de Mervilly.

C'était le même sentiment qu'avait manifesté Lucie, la femme de chambre, en annonçant la visite de M. Herbault. Serviteurs affectueux et dévoués, ils s'irritaient l'un et l'autre à la pensée que les biens de la noble famille qu'ils chérissaient dussent passer en d'autres mains, et, qui pis est, en des mains plébéiennes qui leur semblaient indignes de les posséder. Il y a encore de ces serviteurs-là, ayant un peu de vanité et beaucoup de cœur, aristocrates comme des marquis, aimants et bons comme des chiens.

Resté en arrière, Didier remarqua la physionomie du domestique et comprit ce qu'il ressentait.

— Mon brave Hubert, lui dit-il en désignant ses hôtes d'un coup d'œil, ce sont d'honnêtes gens. Il faut être plein d'égards pour eux.

Le valet hochait la tête tristement.

— Oui, monsieur le baron, répondit-il. Mais, c'est égal, je ne m'habitue guère à l'idée que tout ici appartient à ce M. Herbault.

Le baron n'insista pas. Il vit bien qu'il tenterait vainement de modifier l'impression du digne homme qui depuis dix ans était au service de la famille, et qui, comme tous les serviteurs du château, n'avait jamais eu qu'à se louer de ses maîtres et leur était sincèrement attaché.

On se promena dans le parc.

La lune montait : sa lumière nacrée se mêlait dans le ciel aux reflets pâissants du soleil déjà disparu sous l'horizon. La campagne commençait à s'argenter sous les rayons de l'astre nocturne. Les perspectives s'emplissaient d'ombres épaisses et de mélancoliques lueurs. Mervilly prenait des airs doucement fantastiques : il y avait comme une gaze transparente étendue sur les pelouses ; des milliers d'arabesques qui semblaient phosphorescentes rayaient les allées glissant sous le feuillage ; la profondeur des massifs s'illuminaient de clartés pâles qui pénétraient à travers les interstices des ifs, des mélèzes et des sapins.

La soirée souriait rêveusement, elle exhalait de délicates harmonies et de suaves parfums.

Sous le charme de ce crépuscule éclairé pour ainsi dire *a giorno*, nos promeneurs cheminaient à pas lents. La baronne et M. Herbault s'avançaient les premiers : ils causaient gravement philosophie et parlaient des instabilités de la fortune. Valentine de Champrosay et Félix Duhautbois suivaient : celui-ci vantait chaleureusement la noblesse de race, et moitié sérieux, moitié plaisant, étalait devant sa compagne une science du blason à laquelle elle semblait prendre un vif intérêt. Clotilde et le jeune baron marchaient les derniers : ils n'échangeaient que de rares paroles, mais chaque fois que Didier exprimait une opinion ou un sentiment, elle mettait à l'approuver cet empressement ému qui donne à la jeunesse tant de grâce et tant de séduction.

Après avoir ainsi fait le tour du vaste enclos, on s'arrêta devant la grille principale, qui était ouverte. Une voiture stationnait sur le chemin : c'était un petit char-à-bancs attelé d'un gros bidet du pays, qu'un jeune garçon, en blouse et en casquette, tenait par la bride. L'équipage n'était guère élégant, et la livrée du garçon

n'avait rien de bien distingué. La baronne examina la carriole et l'automédon.

— Est-ce à vous? demanda-t-elle à M. Herbault.

— Oui, madame, répondit le manufacturier. C'est bien modeste, même un peu rustique. Mais, bah! cela me suffit.

— Vous n'êtes vraiment pas difficile! exclama Félix d'un ton gai et légèrement railleur. Richesse oblige, vive Dieu! Vous devriez avoir une calèche et chevaux de prix.

— Qu'est-ce que j'en ferais, juste ciel! avec mes habitudes et mes goûts de simple bourgeois? A la bonne heure si j'étais un dandy comme vous, mon cher ami! J'aurais alors l'ambition de tout ce qui est *noble* et brillant.

En répliquant ainsi, M. Herbault regarda malicieusement Félix, qui sentit la petite piqure et se mit à rire de bon cœur.

— Au lieu de vous moquer de mes penchants aristocratiques et fastueux, dit-il joyeusement, vous feriez mieux de m'en emprunter une bonne part, monsieur le millionnaire. Quoi que vous en pensiez, cela vous siérait à merveille, et je suis sûr que Clotilde, à qui les belles choses plaisent assurément, n'en serait pas fâchée du tout.

— Est-ce vrai, ma fille? Te plaindrais-tu de moi, par hasard, et ma manière de vivre serait-elle blâmable à tes yeux?

— Non certes. Je n'ai rien dit qui puisse autoriser Félix à croire ce qu'il avance. Tu es bon et généreux, mon père : cela me flatte bien plus que si tu avais de riches voitures et de rares chevaux.

Il y eut, à ces mots, comme un concert d'éloges qui rendit de nouveau Clotilde toute confuse. La baronne

lui prit la main, l'attira vers elle, et l'embrassa au front.

— Vous êtes une aimable enfant, lui dit-elle. Venez souvent me voir à Orbec : vous me ferez grand plaisir.

— Et je serai heureuse, moi, de devenir votre amie, ajouta avec une grâce exquise Valentine de Champrosay.

Clotilde balbutia un remerciement expressif et doux comme une action de grâces. Une larme de reconnaissance brillait au fond de son regard attendri.

M. Herbault, lui aussi, était ému. Il adressa encore à Didier l'expression de sa gratitude et de son dévouement; puis, prenant congé de la baronne :

— Votre résolution de quitter demain Mervilly est-elle irrévocable? lui demanda-t-il.

— Irrévocable, répondit-elle avec fermeté.

— Soit, madame... Mon intention formelle est que tout ici, le château et le parc, reste dans l'ordre où vous l'aurez laissé. Si vous le permettez, je vous ferai remettre une double clef de l'habitation, afin que vous puissiez venir visiter votre ancienne demeure chaque fois que vous en aurez le désir.

— J'accepte votre offre, cher monsieur, répondit la baronne avec une visible satisfaction.

Quelques minutes après, M. Herbault, Clotilde et Félix prenaient place dans le char-à-bancs, qui ne tarda pas à s'éloigner. Madame de Mervilly le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eut disparu dans un détour du chemin creux.

Pendant ce temps, Valentine était allée s'asseoir, toute rêveuse, sur le tronc d'un arbre coupé, au bord du plateau. Elle avait là sous les yeux un vallon étroit, encaissé dans de hautes collines, dont l'aspect semblait romantique et charmant. La tranquille clarté de la lune en accusait les moindres contours avec une mélancolique douceur.

Il y avait dans cette perspective une grâce touchante qui invitait à la contemplation. Mademoiselle de Champrosay, accessible à la poésie des belles nuits, s'était mise à contempler et à songer. Didier s'approcha d'elle, se pencha sur son épaule et lui sourit.

— Vous pensez ? lui demanda-t-il. A qui pensez-vous ?

— A vous.

— Vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Oui, je vous aime !

— Bien vrai ?

La noble jeune fille ne répondit pas cette fois, mais son regard étincela comme un diamant. Didier en fut ébloui.

— Ah ! ma Valentine, murmura-t-il avec un frémissement de joie ineffable... moi, je t'adore !

La baronne était à quelques pas d'eux. Grâce au silence qui planait dans l'air, elle entendit la parole enthousiaste de son fils. Alors elle se glissa sans bruit derrière les jeunes gens, les entoura de ses bras ; puis, levant les yeux vers le firmament étoilé, elle prononça ces mots d'un ton solennel :

— La campagne est le grand temple où la prière monte sans obstacle jusqu'au ciel. J'appelle sur votre amour l'indulgence et la bonté de Dieu... Je vous fiance et je vous bénis !

Un homme suivait en ce moment le chemin qui longe le mur du parc. Il s'arrêta soudain, se découvrit le front et fléchit le genou. Lorsqu'il se redressa, sa joue était humide. Il appuya l'une de ses mains sur sa bouche, d'où s'envola un baiser mystérieux. Après quoi il reprit lentement sa marche, et disparut sans qu'on l'eût remarqué.

Cet homme était le duc Théobald de Trézel, surnommé le Taciturne.

IV

Le lendemain, dès l'aube, tout le monde était levé à Mervilly. La baronne mettant, à profit l'autorisation qu'elle avait reçue de M. Herbault, désigna quelques meubles et chargea Luc Imbert, le jardinier, de les porter à Orbec, dans la maison de la rue de Livarot. Elle donna ensuite l'ordre d'approprier les appartements avec le plus grand soin, et se fit un devoir, aidée de Valentine, d'inspecter elle-même jusqu'aux plus petits recoins de la demeure seigneuriale qu'elle allait quitter.

Les domestiques lui avaient obéi ponctuellement : ils s'étaient appliqués à faire disparaître toute trace de poussière et à répandre partout la fraîcheur et l'éclat. Aussi semblait-il à la pauvre grande dame que son château n'avait jamais été si charmant. Elle lui trouvait des dispositions confortables, des grâces exquises, auxquelles elle n'avait accordé jusque-là qu'une attention distraite.

Et c'est ainsi que nous apparaissent presque toujours, à l'heure des adieux, ce qui se sépare de nous ou ce qu'il nous faut abandonner. Il y a une magie dans le regret, et le cœur humain n'apprécie bien ce qu'il aime qu'en le perdant.

Madame de Mervilly d'ailleurs, tout en examinant chaque chose avec une attention minutieuse, n'avait senti faiblir ni son courage ni sa fermeté. Elle était calme et résolue : elle avait dans l'âme cette résignation

grave qui accepte sans se plaindre les faits accomplis, si douloureux qu'ils soient. Elle refusait de se laisser attendrir par le sentiment d'un malheur irrémédiable. Elle poussait même l'abnégation jusqu'à l'héroïsme : elle souriait à l'adversité.

Quand elle eut terminé la revue des appartements, elle se rendit au salon, où l'attendaient Valentine et Didier. Dix heures sonnaient à la pendule qu'ornait une Psyché implorant la pitié de Vénus. Elle regarda le cadran, et se surprit ensuite à admirer, comme M. Herbault l'avait fait la veille, le groupe ravissant dont le piédestal de marbre était surmonté. Mais elle détourna brusquement son attention.

— Tout est en ordre, dit-elle d'un ton délibéré. Il ne nous reste plus qu'à fermer les portes, à remettre les clés et à partir.

Mademoiselle de Champrosay lui annonça que les domestiques, prêts à quitter Mervilly, lui demandaient la permission de la saluer.

— Qu'ils viennent ! répondit-elle vivement. J'ai hâte de les remercier une dernière fois pour le zèle dont ils ont fait preuve à mon service, et l'attachement qu'ils m'ont témoigné surtout depuis que l'infortune s'est appesantie sur notre maison.

— Ils ont refusé, reprit Valentine, de recevoir leurs gages des trois mois qui viennent de s'écouler. Ils rappellent que le jour de la mise en vente de votre domaine, sur leurs instantes prières, vous avez consenti à les garder, sans qu'ils eussent droit à aucune rétribution, jusqu'au moment où vous cesseriez d'habiter Mervilly.

— Je me souviens, en effet, d'avoir cédé à leurs supplications... Braves cœurs !... je ne dédaignerai pas leur libéralité. J'ai trouvé d'ailleurs un moyen de leur montrer ma gratitude... Didier, prie-les de venir.

Le baron sortit. Il rentra un instant après, suivi de tous les domestiques, dont le moins ancien était depuis plus de dix ans au service du château. On en comptait cinq : Hubert, le valet de chambre ; Lucie, la camériste ; Mathias, le cocher ; Gertrude, la cuisinière, et Georgette, la fille de basse-cour. Ils étaient tristes, et contenaient avec un visible effort le chagrin dont ils avaient le cœur gonflé.

— Madame la baronne, dit Hubert d'une voix altérée, vous avez bien voulu nous conserver jusqu'à ce jour. Notre reconnaissance est telle que je ne sais pas comment l'exprimer. Nous sommes bien navrés, je vous assure, de ne pouvoir vous servir toujours, car vous avez été bien bonne pour nous, car monsieur Didier et mademoiselle Valentine nous ont montré beaucoup de bienveillance et d'égards. Si les serviteurs dévoués et qui aiment à remplir leur devoir ne sont pas nombreux, les maîtres indulgents et qui ont le sentiment du juste sont rares aussi. Hélas ! nous craignons de ne pas trouver ailleurs toute la sollicitude qu'on nous témoignait ici. Aussi est-ce avec un grand ennui dans l'âme que nous nous en allons.

En achevant ces mots, Hubert dévora une larme ; sa voix s'éteignit dans un soupir. Ses camarades, eux aussi, avaient les yeux humides : ils étaient bien près de sangloter.

— Mes amis, répondit la baronne de cet air attendri qui n'exclut pas la dignité, je me sépare de vous avec un profond regret. J'ai pu sacrifier ma fortune sans peine, mais je ne me console pas aisément de perdre mes excellents serviteurs. Une louable émulation existait dans nos rapports de chaque jour. Vous aviez le désir constant de me plaire ; moi, je souhaitais sincèrement de vous voir heureux. Si les maîtres se faisaient un devoir

de n'être ni impérieux ni exigeants, ceux qui les servent seraient plus faciles à mener et plus contents de leur sort, qui les oblige à une perpétuelle subordination... J'espère, reprit madame de Mervilly, que vous aurez tous la chance de prendre une place où les domestiques soient traités avec douceur. Je sais déjà que Mathias et Gertrude vont faire partie de la maison du comte d'Angueville, et je les en félicite! les inférieurs y sont considérés, par conséquent très-soucieux de se montrer dignes d'estime et d'intérêt.

— Hubert et moi, dit Lucie, nous sommes demandés au château de Broglie. Madame la baronne nous conseille-t-elle d'y servir?

— Les Broglie... grands seigneurs affables et bons, fort aimés des humbles, jouissant d'une popularité justement acquise. Ne laissez pas échapper l'occasion qui vous est offerte d'avoir des maîtres si nobles sous tous les rapports. Voilà mon conseil.

— Et nous le suivrons assurément, repartit Hubert... Mais d'abord, reprit-il, il importe que madame la baronne fasse un choix parmi nous pour sa maison d'Orbec. La famille de Mervilly ne doit pas rester sans domestique, et comme chacun de nous est à peu près capable de convenir au service d'un intérieur modeste, nous nous offrons tous, en suppliant que l'un de nous soit agréé. Celui qui obtiendra la préférence se considérera, bien sûr, comme le plus honoré et le plus heureux. Cet honneur et cette félicité lui suffiront.

Il était facile de comprendre que la proposition faite par Hubert à madame de Mervilly impliquait le plus entier désintéressement. Il est vrai que, par une convention secrète, celui ou celle que désignerait la baronne devait recevoir chaque mois une somme prélevée sur les gages des trois autres serviteurs. Georgette, la fille de

basse-cour, orpheline, presque idiote, reçue au château par charité, n'était pas admise dans la combinaison.

Madame de Mervilly devina tout. Sa physionomie s'anima d'un vif reflet de reconnaissance et d'admiration.

— Vous êtes meilleurs encore que je ne le supposais, mes amis ! dit-elle avec élan. Je me réjouis de voir que vous m'êtes si dévoués. Mais je ne saurais accepter l'offre que vous me faites, car l'existence que je vais mener rue de Livarot sera trop restreinte pour que l'un de vous y trouve un place convenable. Outre que je refuse d'ailleurs de profiter plus longtemps de votre abnégation, il est convenu entre mademoiselle de Champrosay et moi que nous nous occuperons seules du soin de notre petite demeure. Tout au plus chargerons-nous quelque pauvre femme de la partie la moins agréable et la plus vulgaire de la tâche que nous nous imposons.

— Quoi ! madame la baronne et mademoiselle Valentine feront le ménage et prépareront les repas ? demanda Lucie avec stupéfaction.

— Mais c'est impossible, cela ! s'écria Hubert d'un ton désolé. Il y a des personnes trop délicates et trop bien élevées pour de pareilles occupations ! Il y a des mains trop fines et trop blanches pour toucher aux objets qui peuvent les noircir ou les blesser !

Le sentiment qu'exprimaient Hubert et Lucie était évidemment partagé par Mathias et Gertrude, dont les yeux arrondis comme des verres de télescope reflétaient la surprise et l'incrédulité. Quant à Georgette, elle souriait d'un air béat.

— Nécessité fait loi, répondit gaiement Valentine. Il faudra bien que notre éducation se plie aux exigences de l'infortune, et que nos bras s'accoutument au travail quotidien d'une existence appauvrie. Nous ne sommes pas les premières à subir les rigueurs du sort. Sous la

Révolution, nos aïeules ont eu à souffrir plus encore que nous. Il en est qui ont dû gagner leur pain, et elles s'y sont résignées courageusement. Nous n'en sommes pas réduites là, Dieu merci ! Rassurez-vous donc, et ne nous plaignez pas trop : les devoirs de notre nouvelle position ne nous effrayent pas.

— Non, certes ! ajouta madame de Mervilly avec un peu d'exaltation. Nous envisageons même fièrement les épreuves que la destinée nous impose. Il est bon, en effet, que le monde aristocratique auquel nous appartenons donne parfois l'exemple de la fermeté d'âme, et qu'après avoir montré comment on sacrifie une fortune pour conserver l'honneur, elle enseigne comment on supporte le malheur avec modestie et dignité.

Ces paroles à la fois émues et graves impressionnèrent vivement les serviteurs. Ils comprirent qu'ils ne devaient pas insister et demeurèrent silencieux.

Après une pause, la baronne reprit :

— Vous avez voulu, durant les trois mois qui viennent de s'écouler, rester à mon service à titre gracieux, j'y ai consenti. Tant de dévouement à ma personne m'a profondément touchée, et je vous en exprime la plus sincère gratitude. Mais en même temps je veux vous donner à chacun une preuve de mon amitié, un souvenir des excellents rapports qui existaient entre nous. Tout ce qui est généreux et touchant doit avoir une consécration.

Disant cela, elle tirait d'un pli de sa robe une petite boîte en maroquin et l'ouvrait. Elle y prit l'un après l'autre plusieurs bijoux qu'elle distribua. Hubert eut une montre en or, Mathias une épiugle et des boutons enrichis d'émeraudes, Lucie des boucles d'oreilles à pendoques de perles, et Gertrude deux bagues ornées d'un saphir et de petits diamants,

— Ces objets vous sembleront précieux, ajouta l'excellente femme, non pas à cause de leur valeur, mais parce qu'ils ont appartenu au baron de Mervilly et à moi. Ils vous rappelleront ce qu'il y a de plus doux au cœur humain : un de vos bons sentiments, une de vos bonnes actions.

Les domestiques restèrent ébahis, les yeux fixés sur le cadeau que chacun venait de recevoir. Ces dons, comme prix intrinsèque, dépassaient sans aucun doute la somme qu'eût représentée un trimestre de leurs gages. Ils n'avaient pas de peine à s'en rendre compte, et la vue de ces jolies choses les charmaient évidemment. Toutefois un observateur eût compris qu'il se mêlait à leur joie comme un reflet pudique d'avoir eu la récompense de leur attachement désintéressé. Ils n'en exprimèrent cependant rien, et remercièrent avec effusion.

— Madame la baronne, dit Hubert d'une voix pénétrée, nous priions Dieu de toute notre âme pour qu'il rende à votre famille l'opulence dont vous avez fait l'abandon. Promettez-nous que si nos vœux sont un jour exaucés, si la fortune consent à vous sourire de nouveau, vous penserez à nous, qui ne vous oublierons jamais, et que vous reprendrez vos anciens serviteurs. En quelque lieu que nous soyons, si excellente que soit la place occupée par chacun de nous, nous serons tous heureux d'accourir à votre appel.

— Oui, tous ! exclamèrent Lucie, Gertrude et Mathias.

Madame de Mervilly hocha la tête mélancoliquement.

— Je vous le promets, répondit-elle. Mais, hélas ! mes amis, je doute fort que je sois bientôt en mesure de vous rappeler.

A ces mots, elle leur tendit ses deux mains, sur lesquelles ils appuyèrent leurs lèvres en y laissant tomber

plus d'une larme qu'ils n'avaient pu contenir. Un instant après les quatre serviteurs s'inclinaient devant Valentine et Didier, qui leur adressèrent de cordiales paroles d'adieu. Puis ils sortaient du salon, le cœur oppressé, les yeux gonflés de pleurs.

Tandis qu'ils traversaient le vestibule et quittaient le château, on entendit comme une rumeur de désolation : c'étaient eux qui sanglotaient.

— Bonnes âmes ! murmura Didier qu'une sensation nerveuse avait pâli.

Mademoiselle de Champrosay et la baronne ne dirent mot, mais elles écoutèrent dans une attitude toute contristée cette effusion de désespoir, dont le bruit diminua peu à peu et s'éteignit en s'éloignant.

Madame de Mervilly aperçut alors Georgette qui la regardait d'un air à la fois admiratif et stupéfait. L'idiot semblait en même temps éblouie par la munificence de sa maîtresse, et surprise de n'avoir pas reçu une part de cette libéralité.

— Et moi, dit-elle avec une effronterie naïve, ne me donnera-t-on pas aussi des affiquets pour me parer le dimanche ? J'aime bien les affiquets, oui-dà !

Cette saillie ingénue et comique anima d'un reflet de gaieté les visages assombris de Didier, de Valentine et de la baronne. Celle-ci prit un collier de perles en jais au fond de la boîte de maroquin et le passa autour du cou de Georgette, qui se mit à trembler de joie et d'orgueil.

— Ah ! ciel de Dieu ! s'écria-t-elle, c'est pour moi, ça ?

— Oui, pauvre petite ! Tu vois que je ne t'ai pas oubliée.

— Oh ! que je suis contente, et comme je vais être belle avec ce joli collier-là !

Elle alla se placer devant une glace, et s'y mira en

sautillant. Il n'était pas douteux qu'elle se trouvait avenante et même gracieuse, parée de la sorte. Tant il est vrai que l'humanité est encline à l'illusion, car Georgette n'était rien moins que gentille : elle avait les traits épatés, les yeux louches, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, les cheveux filasse et le front fuyant. En outre, elle était aussi mal bâtie que possible, ayant la taille petite et lourde, les jambes boîteuses et le dos voûté. On remarquait, néanmoins, dans la physionomie de cet être difforme qu'un rayon d'intelligence éclairait à peine, comme une douce émanation de ce que l'instinct a de plus tendre et de meilleur.

— Ma chère enfant, lui dit Valentine, tu n'as guère songé à te chercher une place, n'est-ce pas ? Eh bien, nous y avons pensé, nous, et nous avons trouvé ce qu'il te faut.

L'idiote la regarda d'un air ébaubi, en écartant outre mesure ses grosses lèvres, et en montrant de longues dents aussi blanches que celles d'un jeune loup.

— Quand j'irai à l'église, répondit-elle, préoccupée seulement de l'effet de sa parure, la bonne Vierge sera bien aise de me voir enjolivée comme elle. C'est qu'elle m'aime, allez, la bonne Vierge ! Ah ! dame, elle a si bon cœur pour les pauvres gens !

— Justement, reprit mademoiselle de Champrosay, tu vas être à même de voir souvent celle dont tu es si bien aimée, car tu entreras demain au service de M. le curé, qui consent à t'accueillir.

Georgette, à cette nouvelle, devint toute sérieuse ; puis, brusquement, elle partit d'un grand éclat de rire dont la vibration semblait avoir quelque chose de douloureux.

Il n'était guère possible de se méprendre sur la signification de ce rire violent.

— Eh quoi ! Georgette, dit la baronne, tu refuses la place que nous t'offrons ?

— Oui ! répondit l'idiote d'un ton sec.

— M. le curé est un digne homme, cependant, et tu serais heureuse chez lui.

— Non !

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que je veux rester avec vous... toujours !

Par un geste rapide, elle enleva le collier de son cou, et, le visage enflammé, le regard étincelant, elle s'écria :

— Tenez !... reprenez-le !... Je ne vous quitterai jamais !... jamais !...

Un déluge de pleurs jaillit aussitôt de ses paupières gonflées et ruissela en silence sur ses joues, dont l'incendie redoubla. Cette explosion de tendresse résolue remua le cœur de madame de Mervilly, de Valentine et de Didier, qui cédèrent à un sentiment de commisération.

— Console-toi, Georgette, dit la baronne, et garde ce que je t'ai donné. Puisque c'est ton désir, nous t'emménons à Orbec, et tu vivras avec nous.

L'idiote parut réfléchir à ce qu'elle venait d'entendre. Elle en saisit tout à coup le sens, devint toute radieuse, et remercia avec volubilité.

— Maintenant, ajouta-t-elle, je vas dire adieu à mes bêtes dans la basse-cour.

Et elle sortit du salon en courant presque sans boiter. A l'entrée du vestibule, elle heurta Simonne Imbert, la femme du jardinier, qui venait prendre les derniers ordres de madame de Mervilly.

Simonne Imbert était une jeune Normande récemment mariée, n'ayant pas encore eu le temps de s'attacher aux

maîtres du château, les voyant partir avec regret, mais sans chagrin. Elle se montra triste et calme en les abordant. Elle s'attendrit sans exagération, ce qui permit à la baronne, à Valentine et à Didier de se remettre un peu des fortes émotions qu'ils avaient ressenties quelques minutes auparavant.

— Nous nous en allons, Simonne, laissant tout en bon état, dit madame de Mervilly. M. Herbault vous chargera sans doute de donner chaque jour de l'air aux appartements, et de les tenir en grande propreté. J'aime à croire que cette recommandation sera fidèlement observée par vous. Quoique je ne doive plus habiter ce château de mes aïeux, il me sera doux de penser qu'il est l'objet de soins scrupuleux, presque d'un culte. Je laisse un peu de mon âme dans cette maison, chère enfant, ne l'oubliez pas.

— Soyez tranquille, madame la baronne, répondit gentiment la jardinière. Je me ferai un devoir et un plaisir, en souvenir de vous, de ne rien négliger ici.

Madame de Mervilly l'embrassa au front, après lui avoir fait, à elle aussi, un gracieux cadeau. Puis elle donna le signal du départ.

Dans le parc, Valentine se mit à cueillir un bouquet. Elle voulait emporter avec elle, dans une gerbe de fleurs, comme un parfum du domaine seigneurial où on lui avait prodigué une si vive affection. Didier lui vint en aide, et coupa en se déchirant aux épines les plus belles roses de la saison. Lorsqu'il vit quelques gouttes de sang perler sur ses mains, il se tourna vers mademoiselle de Champrosay :

— Regardez, lui dit-il d'un ton enjoué, les fleurs même nous regrettent. Elles tiennent tant à nous qu'elles nous brutalisent pour nous retenir.

Valentine montra également une égratignure sur la

blancheur soyeuse d'un de ses doigts, et répondit gaie-
ment :

— Soyons fiers, mon ami, et ne cédon pas à la violence; éloignons-nous avec dignité. Mon bouquet d'ailleurs est fini.

Cette double saillie projeta un reflet de lumière et de bonne humeur sur le visage des deux jeunes gens. Mais à ce doux éclat succéda bientôt l'ombre d'une anxiété.

— Où donc est votre mère, Didier? demanda Valentine en promenant pour la seconde fois un regard investigateur dans le parc.

Le baron, par un coup d'œil circulaire, essaya d'apercevoir madame de Mervilly.

— Je ne la vois pas, dit-il légèrement étonné.

Et il l'appela, mais en vain.

Il renouvela son appel avec plus de force : pas de réponse encore. Une vague inquiétude s'empara de lui. Mademoiselle de Champrosay devint également soucieuse. Tous les deux parcoururent plusieurs allées, interrogeant des yeux les sentiers adjacents, mais ils ne rencontrèrent point la baronne. Au détour d'une charmille leur apparurent Georgette et Simonne Imbert. Celle-ci annonça qu'elle avait aperçu madame de Mervilly vers une extrémité du parc, au bout de la pelouse des cèdres du Liban. Cette pelouse, très-étendue et toute luxuriante, ménageait une perspective lointaine sur Orbec et sur la vallée de Lisieux. Elle devait sa dénomination à quatre cèdres haut lancés qui l'ombrageaient.

Suivis de Simonne et de Georgette, Valentine et Didier se remirent à marcher; un secret tourment leur faisait hâter le pas. Arrivés sur une terrasse d'où la vue s'échappe et va planer au-dessus de la petite ville normande et des coteaux verdoyants qui l'entourent, ils poussèrent un cri d'angoisse et se précipitèrent vers un

banc de gazon sur lequel la baronne était renversée, pâle comme une morte et sans mouvement : elle était évanouie.

Ils s'empressèrent de la secourir, et lui firent respirer, à défaut de l'acre senteur d'un flacon de sels, la suave émanation des fleurs que mademoiselle de Champrosay tenait à la main. Ce parfum, qui contenait sans doute une saveur souveraine pour les sens de madame de Mervilly, suffit à la ranimer. Elle rouvrit les yeux, se redressa, reconnut ceux qui l'entouraient, et parvint à sourire pour les tranquilliser.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle. Une légère faiblesse causée par un petit excès de fatigue... voilà tout... Je suis bien maintenant.

Elle voulut se lever, mais elle sentit qu'elle n'eût pu se tenir debout, et attendit que ses forces lui fussent revenues tout à fait.

Tandis qu'elle recueillait silencieusement son courage, elle se rappela ce qui venait de lui arriver. Voyant Valentine et Didier occupés à faire un bouquet, elle avait eu le désir de s'élancer à travers le parc, et d'embrasser dans une dernière étreinte du regard les arbres de haute futaie, les charmilles et les plantes, qui avaient été pour ainsi dire les compagnons de sa vie, et qui, déjà jaunis par les premières brises de l'automne, semblaient en ce moment s'attrister de son départ.

Au bout de la pelouse des cèdres, elle s'était arrêtée brusquement : elle avait fixé son attention tour à tour sur le campanille majestueux du domaine dont elle fouillait le sol, et sur les toits rougeâtres, enfumés, de la modeste cité d'Orbec. Alors son imagination s'était exaltée. Comme en un diorama fantastique, son esprit avait entrevu, l'un près de l'autre, le château de Mervilly qu'elle abandonnait, et la maisonnette de la rue de Livarot où

elle allait habiter. Devant cette double image de l'opulence dans le passé et de la pauvreté dans l'avenir, son cœur s'était violemment serré, un frisson avait glacé le sang dans ses veines; elle était tombée sur un banc d'herbe et y avait perdu connaissance.

Bientôt, cependant, elle se leva par un mouvement subit, et fit quelques pas sans fléchir; puis, prenant le bras de Didier :

— Je suis forte à présent, dit-elle. Rendons-nous à Orbec.

La grande entrée du parc était à peu de distance; le seuil de la grille fut franchi quelques minutes après. Au bord du chemin creux seulement, madame de Mervilly s'arrêta; elle se tourna vers Georgette et la jardinière qui la suivaient :

— Au revoir, Simonne, dit-elle d'un ton doux et calme. Ne nous accompagnez pas plus loin.

La jeune paysanne prononça quelques mots touchants, fit une profonde révérence, et regagna le parc.

La baronne ne se remit pas tout de suite en marche : elle donna de nouveau un coup d'œil au paysage qui l'entourait et dont elle connaissait si intimement les aspects gracieux et les replis bocagers. Aucune défaillance ne se manifesta en elle, aucune larme ne lui vint aux yeux.

Mais soudain elle se pencha vers un des tertres verdoyants dont le chemin est encaissé; tout en plongeant un regard dans le vallon, elle arracha une touffe de bruyère rose, qu'elle appuya furtivement sur ses lèvres. C'était, elle le pensait du moins, le dernier regret que son cœur accordait au bonheur perdu, le suprême adieu que son âme adressait au coin de terre natal.

Mademoiselle de Champrosay vit seule cette manifestation secrète d'un chagrin qui se maîtrise : elle étouffa un soupir.

— Allons, plus de rêverie décevante ! s'écria madame de Mervilly. Marchons résolûment vers la pauvreté !

Et cette fois, refusant l'aide de Valentine et de Didier, qui s'empressaient à lui offrir leur appui, elle descendit rapidement le sentier. Mademoiselle de Champrosay et le jeune baron durent hâter le pas pour la rejoindre. Georgette, elle, chemina philosophiquement, sans se presser.

Tandis qu'ils s'avançaient ainsi à travers la campagne, le soleil leur lançait de vifs rayons et semblait désireux de les égayer ; les oiseaux, voltigeant le long des haies et sur les pommiers du chemin, chantaient en les accompagnant comme s'ils eussent voulu fêter des amis au départ. Mais les nobles exilés de la richesse ne furent pas longtemps sous l'influence de cette scène animée, car au bout d'un quart d'heure ils se trouvèrent en face du cimetière d'Orbec, qui se cache dans une ondulation du terrain, à l'ombre d'un rideau de peupliers. Ils y entrèrent, et fléchirent le genou devant une tombe sur laquelle était gravé un blason : « D'azur, à trois étoiles d'argent posées en barre, » avec cette devise : *Le devoir et l'honneur*. C'était la tombe du père de Didier, du baron Maxime de Mervilly.

Après un instant de silence et de recueillement :

— Cher fantôme, murmura la baronne en posant la main sur le marbre du tombeau, es-tu content de ton fils et de moi ?

Une voix secrète, celle de sa propre conscience, s'éleva pour glorifier l'héroïsme du sacrifice qu'elle avait accompli. Les âmes disparues que nous interrogeons répondent mystérieusement : elles parlent en nous.

Le cimetière est situé à proximité de la route de l'Aigle, qui mène à Orbec. Madame de Mervilly, Didier et Valentine, toujours suivis de Georgette, arrivèrent en vue des

premières maisons de la petite ville comme dix heures sonnaient. Ils ralentirent le pas; on eût dit qu'ils voulaient, en s'attardant, prolonger la distance qui les séparait de la rue de Livarot.

Au moment où ils passaient devant l'église, sombre édifice qui a la physionomie d'un château fort, la cloche carillonna dans sa tour massive comme un donjon. Ils se dirigèrent brusquement vers le porche, et, se réfugiant dans l'ombre d'une chapelle, ils se mirent à prier. La prière relève et fortifie l'âme, quand elle n'est pas une psalmodie banale, quand elle s'échappe du cœur fervente et convaincue pour s'envoler vers le ciel.

Les paroles qu'ils prononcèrent tout bas furent sans doute pleines de spontanéité et d'onction, et durent être agréables à Dieu, car lorsqu'ils sortirent de l'église, ils avaient sur le visage ce rayonnement calme et doux qui émane d'un cœur résigné aux tristesses du présent et confiant dans les consolations de l'avenir.

Ils traversèrent le parvis et s'engagèrent dans la principale rue d'Orbec. Mais à peine avaient-ils fait une vingtaine de pas, qu'ils virent aux portes des boutiques, aux fenêtres des appartements, un nombre inusité de personnes dont l'attention se dirigeait vers eux. Il est probable qu'ils avaient été signalés, et que la curiosité publique s'était émue : elle avait voulu voir passer pédestrement et déchus de leur antique splendeur ceux qu'on avait souvent admirés, opulents et heureux, lorsqu'ils apparaissaient en ville dans leur équipage armorié.

Tout est matière à distraction pour la foule, surtout dans les petites cités, et ce qui l'intéresse le plus, sans contredit, c'est le spectacle des vicissitudes de la fortune et de la grandeur. Il y a là un double sentiment d'égoïsme et de malignité. On aime à reconnaître que l'adversité

frappe et renverse parfois les privilèges de ce monde, d'autant plus meurtris dans leur chute qu'ils tombent de plus haut.

La petite ville d'Orbec n'est cependant point méchante, au contraire. Si, comme toutes les localités restreintes, elle a sa dose de malice et son penchant à la médisance, il est juste de dire qu'elle est plus indulgente que sévère, plus encline au bien qu'au mal. Ce qui prouve en elle un caractère bienveillant, c'est qu'elle est hospitalière : elle accueille toujours avec distinction les étrangers qui lui semblent dignes d'égards.

Cette aimable disposition d'esprit, commune à presque tous ses habitants, elle la doit, croyons-nous, à la grâce pittoresque de sa situation, à l'aspect souriant de la campagne au milieu de laquelle elle est assise. Entourée de collines richement boisées, de prairies à la fois plantureuses et coquettes, elle subit sans doute la bonne influence d'une nature si bien faite pour disposer l'âme aux sentiments généreux. Qui osera nier l'empire qu'exerce en général sur le cœur humain l'habitude des belles perspectives dont le regard est charmé ?

Quand la baronne, Valentine et Didier remarquèrent l'affluence des curieux, il était trop tard pour qu'ils prissent une rue détournée sans paraître rebrousser chemin. Ils jugèrent convenable de poursuivre leur marche, exposés à l'indiscret empressement que leur approche éveillait. Intimidés d'abord, ils ne tardèrent pas à se rendre maîtres de leur émotion, surtout lorsqu'ils virent que les fronts se découvraient devant eux et que les visages exprimaient manifestement une sympathie pleine de respect. Cette ovation touchante les attendait sur tout leur parcours. Ils voulurent un moment s'y soustraire en changeant de direction ; mais ils comprirent bien vite que c'eût été peine inutile, et que les témoignages de

l'estime publique ne les eussent abandonnés nulle part. Ils arrivèrent ainsi à la hauteur de la rue de Livarot. Là seulement une voix aigre se fit entendre, qui résonna comme une note fausse dans le concert d'éloges dont on les saluait.

— A bas les aristocrates! s'écria cette voix. Vive l'égalité, mille tonnerres!

Celui qui troublait de la sorte l'hommage mérité que recevait la famille de Mervilly était un homme de trente ans environ, fruit sec de la littérature, énergumène politique, vrai pilier d'estaminet, qu'une certaine vapeur d'alcool surexcitait en ce moment. Un ouvrier s'approcha de lui, et le décoiffa d'un revers de main, en disant :

— A bas la casquette, et respect aux honnêtes gens dans l'adversité!

Une rumeur d'approbation se fit entendre; puis des bravos éclatèrent. Humilié, furieux, l'insulteur se précipita sur l'ouvrier; mais celui-ci, robuste gars au poignet de fer, le repoussa d'un geste et tint une contenance si résolue, que son adversaire, intimidé, ramassa sa casquette et s'éloigna en proférant des menaces et des imprécations.

Cet incident pénible avait attristé ceux qui en étaient la cause involontaire. Aussi, malgré les protestations sympathiques qui redoublaient, furent-ils presque heureux d'arriver devant la maisonnette qu'ils allaient habiter désormais. La foule fut assez discrète pour ne les point suivre jusque-là.

La porte de la nouvelle demeure était ouverte. Sur le seuil se dressait une femme d'un âge mûr, d'une taille haute et roide, d'une physionomie un peu revêche. Elle fit lentement trois pas, comme pour donner une marque non équivoque de déférence à la noble famille qui venait

prendre possession du modeste refuge de la rue de Livarot; puis, d'un air solennel, elle embrassa la baronne, Valentine et Didier.

— Ah! chère demoiselle Yseult, murmura madame de Mervilly avec attendrissement, que c'est aimable à vous d'être venue ici pour nous recevoir et nous encourager!

— Je me pique d'être fidèle à l'amitié dans le malheur, répondit la vieille fille, comme mes aïeux le furent naguère à la monarchie proscrite!

A ces mots, mademoiselle Yseult de Rechignevoisin prit majestueusement la main de la baronne, et pénétra sous l'humble abri, qui semblait trop étroit pour contenir son aristocratique dignité.

V

C'était une vraie maisonnette normande, la nouvelle habitation des Mervilly. Construite en brique, avec porte et persiennes peintes en vert, elle offrait le style architectonique le plus généralement adopté par les petits propriétaires du pays. Un enclos de cinquante mètres lui formait un jardin ombragé de plusieurs arbres, tapissé d'une herbe drue, égayé par des corbeilles de fleurs. Des fenêtres du premier étage, on entrevoyait un pli de la fraîche vallée de Lisieux, à l'endroit même où s'élevait la manufacture de M. Herbault.

Au rez-de-chaussée, une assez grande pièce, meublée avec une certaine élégance, était destinée à servir de salle à manger et de salon. La baronne y avait réuni, non ce que son domaine héréditaire possédait de plus brillant et de plus précieux, mais ce que le souvenir et l'habitude avaient rendu particulièrement cher à son cœur. Il y avait là un large fauteuil, qui avait été le siège préféré du baron, son époux; une causeuse, dont sa mère avait patiemment brodé l'étoffe; un piano, que Valentine aimait à faire chanter sous ses doigts harmonieux; une bergère, sur laquelle elle-même se plaisait à reposer durant les chaudes après-midi. On y remarquait encore une pendule de Boule, qui avait longtemps sonné les heures prospères sur la cheminée du boudoir de Mervilly; une table de chêne sculptée, devant laquelle Didier avait autrefois coutume de se livrer à l'étude; des rideaux de damas violet, des chaises d'ébène cannées; quelques portraits de famille, choisis dans le mobilier et parmi les ornements du château. Cette pièce hybride, à double destination, n'était rien moins que triste à voir; elle recevait le jour par deux fenêtres dont l'une s'ouvrait sur la rue et l'autre sur le jardin. Plus d'une bourgeoise en eût aimé le confortable aspect.

Mais, il faut bien le reconnaître, tout est relatif en ce monde, et les choses nous affectent toujours dans la mesure de l'éducation que nous avons reçue et du milieu social où nous avons été élevés. Aussi lorsque la baronne, après s'être assise, promena autour d'elle un regard investigateur, éprouva-t-elle une sensation presque douloureuse à l'idée qu'elle allait peut-être passer le reste de ses jours dans l'étroitesse de cette mesquine habitation. N'ayant jamais connu que le luxe d'une grande maison, l'existence opulente que les Anglais appellent la haute vie, il lui semblait que l'air manquait à sa poitrine

et qu'elle ne tarderait pas à étouffer sous l'étreinte des petitesse vulgaires et des sévérités économes dont il lui fallait subir la loi. Elle comprit bien vite, néanmoins, que son devoir l'obligeait à donner l'exemple du courage : elle roidit son cœur, et, repoussant les réflexions poignantes qui venaient l'assaillir, elle dit avec un accent presque gai :

— Eh bien ! nous ne serons pas trop mal ici. Qu'en pense ma bonne Yseult ?

M^{lle} de Rechignevoisin plissa ses lèvres et fronça ses sourcils avec une expression de tristesse et de dédain.

— Je pense, répondit-elle, qu'il est affligeant de voir la noblesse française perdre de jour en jour davantage son éclat et sa majesté. Quand je songe qu'il y avait un chevalier Enguerrand de Mervilly à la bataille de Bouvines, sous Philippe-Auguste, je me sens navrée en présence d'une famille dont l'illustration remonte au-delà du XIII^e siècle, réduite à habiter une bicoque qui satisferait à peine la vanité d'un petit commerçant retiré du négoce. Hélas ! l'aristocratie n'aura bientôt plus même le prestige de l'opulence, et les *manants* enrichis l'écraseront de leur faste et de leur orgueil.

— Que faire à cela, ma mie ? Se résigner, je crois, et vivre dignement dans une sorte de pauvreté. M'eussiez-vous conseillé, par hasard, de laisser protester la mémoire du baron Maxime de Mervilly, mon époux ?

— Oh ! jamais, juste ciel ! L'honneur avant tout ! Mais il est certes fâcheux qu'un vrai gentilhomme se soit lancé dans les spéculations. Affaire de vilain, cela ! Le métier des armes, vive Dieu ! telle est la seule occupation que doive se permettre le descendant d'une race de preux.

— Autrefois, sans doute. Mais de notre temps les choses ont bien changé, et les plus grands noms de

France ont encouragé et patronné beaucoup d'établissements industriels. Il faut être de son siècle, ma chère Yseult, et suivre la voie du progrès. Oui, sous peine d'abdiquer toute influence sur la marche des esprits, la noblesse ne saurait dédaigner les découvertes de la science moderne, ni méconnaître les avantages moraux et matériels qui résultent de leur application. Ainsi pensait celui que j'ai perdu, et il avait raison, selon moi. Malheureusement, la réussite n'a point couronné ses efforts. Qu'importe, après tout ! Succès et revers sont entre les mains de Dieu, qui les répand à sa guise et selon de secrets desseins. Inclignons la tête devant sa toute-puissance, mais espérons en sa bonté.

— Vous parlez sagement et comme une chrétienne, ma chère baronne. Cependant je vous trouve de trop facile composition pour ce qu'on nomme le progrès du siècle. Ce progrès-là, croyez-le, n'est que le désordre dans les idées et l'anarchie dans l'organisation sociale. C'est le produit de cette odieuse révolution de 89, qui a déjà fait tant de mal, et qui en fera plus encore, n'en doutez point. Ah ! je ne transige pas si aisément, moi, avec les principes détestables qui ont renversé et presque détruit l'ancien ordre de choses, et je déplore que mon exemple ne soit pas suivi par tous ceux qui ont intérêt au triomphe des saines doctrines et au retour vers les institutions aristocratiques d'autrefois.

— Je sais que vous êtes une âme rigide, et je vous admire. Mais je ne me flatte pas de vous ressembler. Chacun a son tempérament. Le mien me porte sans peine à l'indulgence et à la modération. Je ne me sens vraiment pas capable de faire le procès au temps où nous vivons. Je ne le crois pas sensiblement meilleur que les âges précédents ; mais j'estime qu'il n'est pas pire, et j'incline à penser qu'il vaut même un peu mieux.

A ces mots, mademoiselle de Rechignevoisin eut un moment d'impatience; ses lèvres se pincèrent, un flux de sang rougit les pommettes saillantes de ses joues, son nez en bec d'aigle se husqua démesurément.

— Pouvez-vous émettre une semblable opinion? s'écria-t-elle. Quoi! une Mervilly, dont les parchemins sont scellés aux armes des premiers rois de la race capétienne, se montre si tolérante à l'égard des tendances subversives de notre époque! En vérité, baronne, c'est désolant!... Eh bien! moi, en revanche, je proteste et je protesterai toujours, quoique les titres dont je m'honore ne datent que du règne de François I^{er}; car, vous le savez, ma famille n'a été anoblie qu'en 1542, après la glorieuse bataille de Cerisoles, où l'un de mes ancêtres, simple varlet, a sauvé la vie au général en chef, le comte d'Enghien. Ah! je porte fièrement le blason que m'ont transmis mes pères, et j'aimerais, ma chère amie, à vous voir en faire autant.

Madame de Mervilly hocha la tête avec une expression légèrement moqueuse, et répondit :

— Les grands airs, ma bonne Yseult, ne me siéraient pas comme à vous. Il convient que ces airs-là soient majestueux et point impertinents. Pour se les donner dans une juste mesure, il faut surtout avoir votre taille élevée et vos traits bourboanniens. Je forcerais ma nature si j'essayais d'être imposante. Permettez-moi donc de rester telle que je suis. Franchement, je n'ai pas à me repentir de m'être toujours montrée bienveillante et sans affectation. Vous avez vu, en effet, comment m'ont accueillie les habitants de cette aimable petite ville d'Orbec. Au milieu des revers de fortune, on ne rencontre pas souvent la déférence et la sympathie qui viennent de m'être témoignées. J'en suis encore tout émue.

— Oh! ne nous fions guère aux dispositions de la

foule ! La foule ! quoi de plus mobile, de plus inconstant ? Aujourd'hui elle acclame, demain elle insultera. L'histoire nous en fournit mille exemples, qui doivent nous mettre en garde contre ce qu'on appelle la popularité. Et tenez, reprit mademoiselle de Rechignevoisin, je suis sûre que dans la manifestation qui éclatait tout à l'heure sur votre passage il y avait moins un sentiment d'estime et d'admiration qu'un certain plaisir de voir une ancienne famille noble n'ayant plus ni château ni terres, et réduite à la médiocrité du commun des mortels. Les petites gens ne valent pas le diable, même quand ils s'avisent de se poser en bons apôtres.

Madame de Mervilly devint sérieuse, et ce fut avec un accent presque froid qu'elle répliqua :

— Je ne m'exagère pas l'importance de l'accueil cordial que j'ai reçu, mais je crois à sa sincérité, et je me sens fière de l'honneur qui en résulte pour mon fils et pour moi. Vous avez peut-être tort, chère demoiselle, de vouloir me désenchanter l'esprit en ce moment. Dans la situation où je suis descendue, j'ai besoin de garder mes croyances, si naïves qu'elles puissent vous paraître. Ne cherchez pas à me les enlever, je vous en prie : elles me sont un encouragement et une consolation.

Didier s'était abstenu jusque-là de prendre part à l'entretien. Il suivait d'un regard attendri les allées et venues de Valentine, occupée à mettre la dernière main à l'arrangement du mobilier. Les paroles de madame de Mervilly frappèrent son attention, et il s'empressa d'intervenir.

— Ma mère a raison, dit-il. Le pessimisme est un mauvais moyen de fortifier l'âme ébranlée par les revers. Une extrême crédulité est déraisonnable sans doute, mais il n'est pas moins répréhensible d'envisager les réalités de ce monde sous un lugubre aspect. Pas de

vaine illusion, soit; mais aussi point de parti pris de dénigrement. J'ajoute que nous avons toujours tort de trop mal penser du genre humain, car notre sévérité peut laisser croire que nous ne faisons pas exception.

Ainsi admonestée, Yseult de Rechignevoisin, qui était assise sur la causeuse, se leva brusquement, et lança au jeune baron un coup d'œil lumineux comme un éclair. Mais Didier n'en parut pas le moins du monde foudroyé. Il s'avança vers la hautaine vieille fille d'un pas délibéré, lui prit résolument la main, qu'elle avait longue et sèche, et la porta à ses lèvres de l'air le plus galant.

— Chut ! ne nous fâchons pas, reprit-il avec un léger ton d'autorité. Voilà bientôt dix ans, chère demoiselle, que vous m'avez autorisé à vous dire franchement mon opinion. Eh bien ! j'use de l'autorisation, et même j'en abuse un peu... pour votre bien... c'est évident ! Mais aussi, pourquoi attristez-vous ma mère par votre manière de voir et de sentir, qui a quelque chose de désespérant ? Convenez que l'instant est au moins mal choisi. A vous entendre, on vous jugerait parfois moins généreuse que vous ne l'êtes. Même on vous croirait... comment m'exprimerai-je ?... un peu méchante. Méchante, vous ! Dieu juste !... Ceux qui vous connaissent bien savent ce qu'il y a de sensibilité sous les rigueurs apparentes de votre langage. Je ne veux citer pour preuve de votre âme affectueuse que l'empressement avec lequel vous avez fait aujourd'hui cortège à l'infortune en venant au-devant de nous. De grâce ! ajoutez encore un titre à notre reconnaissance : épargnez-nous les sévérités de vos appréciations. Il est si doux, quand on n'est pas heureux, d'avoir foi en la justice des hommes et en leur bonté !

Mademoiselle de Rechignevoisin avait, sans l'interrompre, écouté Didier ; il est vrai que tout d'abord elle

s'était montrée contrainte et maussade ; elle avait même essayé de lui retirer sa main ; mais il avait suffi qu'il parût vouloir la retenir pour qu'elle la lui abandonnât. Il était manifeste qu'il exerçait sur la vieille demoiselle un certain empire, car à mesure qu'il parlait la figure crispée de la rigide interlocutrice se dilatait visiblement ; son front, plissé à l'excès, se réduisait au compte habituel de ses rides, peu nombreuses mais profondes. Didier était, en effet, la plus vive affection de mademoiselle de Rechignevoisin. Elle l'avait vu naître, grandir ; elle l'avait fait sauter sur ses genoux ; il avait su la séduire par sa bonne mine, sa franchise et son esprit. Ce qui l'eût blessée de la part de tout autre la froissait à peine venant de lui. Il hasardait rarement d'ailleurs quelque observation de nature à la formaliser ; et, s'il se permettait une quasi impertinence, il avait toujours soin de l'envelopper de précautions oratoires qui en amortissaient le choc. En somme, il avait le don de concilier les égards qu'il devait aux cinquante ans de mademoiselle Yseult avec la résolution qu'il s'était faite de lui dire à l'occasion d'utiles vérités. Ce n'est pas qu'elle eût un mauvais cœur : assurément non ; mais les années et les mécomptes lui avaient aigri le caractère et assombri les idées. Avouons-le, le célibat n'avait jamais été pour elle une vocation ; elle s'y était résignée avec une certaine amertume, après avoir vu les deux seuls gentilshommes qui lui plaisaient épouser de jeunes et jolies personnes, dont le choix s'expliquait même au point de vue de la naissance et de la fortune. L'un de ces dédaigneux, dont elle eût aimé porter le nom, n'était autre, — on l'assurait du moins, — que le baron Maxime de Mervilly. En revanche, plus d'un hobereau, hélas ! de mince origine, avait recherché sa main ; mais elle avait superbement repoussé des avances qui ne s'appuyaient que sur un petit

nombre de quartiers de noblesse. Elle poussait jusqu'au fanatisme le culte de la race, et n'admettait pas qu'on dérogeât. Du reste, on citait d'elle un acte qui la caractérisait sur ce point, tout en montrant ce que son cœur contenait de générosité. Un de ses oncles, le vicomte Gaston de Rechignevoisin, était mort laissant trois filles sans fortune, presque sans ressources. Elle les avait libéralement dotées toutes les trois pour les marier, mais en exigeant que leurs époux fussent de souche aussi aristocratique que la leur et portassent l'épée. Les unions s'étant accomplies selon son vœu formel, elle avait toujours paru plus satisfaite d'avoir prévenu quelque mésalliance que fière de la belle action qui avait réduit de moitié environ ce qu'elle possédait. Telle était la singulière personne à laquelle Didier donnait adroitement la leçon. Type féminin moins rare d'ailleurs, surtout en province, qu'on ne saurait le croire au temps où nous vivons.

— Je n'ai pas la prétention d'être meilleure que je ne le suis réellement, dit-elle d'un ton aigre-doux, mais beaucoup plus pacifique qu'irrité. Je suis d'âge à savoir ce que je vaux, et je ne crois pas avoir fait preuve de malignité en proclamant mon dédain pour les ovations populaires. Si j'ai eu tort de m'exprimer à cet égard comme je me le suis permis tout à l'heure, j'offre mes excuses à votre mère, monsieur le *morigéneur*. Êtes-vous content ?

— Ravi ! répondit le jeune homme en pressant avec force la main de la vieille demoiselle et en affectant une gaieté qu'il ne ressentait guère. Votre soudaine contrition, ajouta-t-il, me démontre encore une fois combien vous êtes plus aimable que vous ne voulez le paraître généralement.

Cette repartie fit sourire malgré elle mademoiselle de

Rechignevoisin. Elle dégagea ses doigts de l'étreinte qui venait de les engourdir et tapa solennellement sur la joue de Didier.

— Vous êtes un railleur, dit-elle avec un accent demi-plaisant, demi-sérieux. Prenez garde, mon ami ! je me fâcherai avec vous.

— Tant mieux ! Il est si charmant de se réconcilier !

Cette fois, mademoiselle de Rechignevoisin se contenta de hausser les épaules, mais avec une expression de bonne humeur ; puis elle se rassit sur la causéuse et dit à la baronne qu'elle désirait rester avec elle seule un instant.

— Didier a le don de m'impatisser aujourd'hui, reprit-elle. S'il se retirait, il me ferait plaisir.

— Soyez heureuse, répliqua-t-il.

Et il disparut en refermant la porte derrière lui.

Après un silence, madame de Mervilly demanda à la vénérable demoiselle ce qu'elle pouvait avoir de si mystérieux à lui communiquer. Celle-ci parut d'abord embarrassée, puis elle sembla prendre la résolution de s'expliquer catégoriquement.

— Chère baronne, commença-t-elle en appuyant avec gravité sur chaque mot, il ne m'appartient pas de provoquer une confidence sur la situation de fortune qui vous est faite après la noble, la chevaleresque conduite que vous avez tenue. Je ne commettrai point l'indiscrétion de vous interroger au sujet de votre patrimoine, hélas ! terriblement réduit sans doute, puisque vous avez jugé indispensable de vous restreindre, comme habitation, à la petite et vulgaire demeure que voici. La réserve que je m'impose ne m'interdit cependant pas de vous adresser une importante recommandation.

— Voyons, dit curieusement madame de Mervilly.

— Il doit exister entre personnes du même rang social

une certaine solidarité. L'aristocratie surtout a pour obligation stricte d'être sévère sur le choix des relations intimes, sur la qualité des gens auxquels, en cas d'urgence, il lui est permis de demander un service. Je vous prie donc instamment, si jamais vous croyez nécessaire de recourir à quelque obligeance, de sauvegarder notre dignité de caste, de ne rien agréer qui puisse porter atteinte à votre légitime orgueil. J'ajoute bien vite que ma plus vive satisfaction serait de répondre à votre appel et de vous venir en aide dans la mesure de mes ressources. Je ne suis plus riche, il est vrai, mais je n'en possède pas moins d'assez fortes économies, qui sont absolument à votre disposition.

Madame de Mervilly ne s'offensa point de la forme un peu revêche dans laquelle la vieille fille lui offrait ses épargnes. Elle se contenta de la remercier de ses cordiales intentions, en lui déclarant qu'elle avait résolu de vivre de manière à ne mettre à l'épreuve aucune amitié, quelle qu'elle fût.

— Ne craignez donc pas, ma bonne Yseult, ajouta-t-elle d'un ton légèrement moqueur, que j'humilie ma fierté devant qui que ce soit d'une naissance inférieure à la mienne. Je compte bien qu'elle ne fléchira pas même devant... mes égaux dans l'ordre des parchemins et du blason.

— Nécessité oblige parfois, ma chère, répliqua sentencieusement mademoiselle de Rechinevoisin. Savons-nous, quand l'infortune nous atteint, jusqu'à quel degré elle pèsera sur nos têtes? Voilà pourquoi il est bon de connaître d'avance les dévouements qui sont tout prêts, et je me plais à vous le répéter avec insistance : mon plus grand bonheur serait de vous obliger.

En disant ces mots, la voix rogue de la vieille fille s'était adoucie sensiblement.

Madame de Mervilly se montra touchée par ce témoignage d'affection.

— Dieu, je l'espère, répondit-elle, mesurera à mes forces les épreuves auxquelles il veut me soumettre. Il m'épargnera dans l'avenir un surcroît de chagrin. Cependant je n'oublierai jamais vos généreuses intentions, et je vous promets d'en profiter si quelque nouveau malheur imprévu me fait une loi de m'adresser à un cœur libéral et dévoué.

— Bien ! très-bien ! L'assurance que vous me donnez me réjouit. Au revoir.

Et mademoiselle de Rechignevoisin posa gravement ses lèvres sur le front de la baronne, qui se leva pour l'accompagner jusqu'à la porte de la rue. Comme elles arrivaient dans le petit vestibule, elles aperçurent, au milieu de la cuisine entr'ouverte, mademoiselle de Champrosay qui vaquait aux soins du ménage et se disposait à préparer le repas, tandis que Georgette allumait le feu. Devant ce spectacle édifiant de la beauté élégante et de la grâce aristocratique aux prises avec les exigences de la vie commune, la noble vieille fille s'arrêta brusquement d'un air choqué ; elle croisa les bras sur sa poitrine avec une sorte d'indignation, et s'écria d'un ton douloureux :

— Que vois-je ? Cela est-il réel, grand Dieu ? Quoi ! une Champrosay épluchant des légumes comme une fille de vilain ! Une Champrosay, dont un ancêtre paternel, le sire Guillaume Ludger de Champrosay, contribua puissamment, sous les ordres du connétable Duguesclin, au temps de Charles V, à chasser les Anglais du sol national ! dont un aïeul maternel, le vidame Bertrand, Onésime de Mercœur, commandant une frégate au combat naval de la Hogue, s'empara de deux vaisseaux ennemis et fut complimenté, d'abord par l'amiral de Tour-

ville, ensuite par le roi Louis XIV en personne ! Quoi ! dis-je, la descendante de gentilshommes si renommés par la richesse de leurs fiefs et l'éclat de leur courage, s'abaissant jusqu'à des occupations du genre le plus infime, le plus plébéien ! Ah ! je remarque là un signe des temps, un stigmate de l'époque déplorable qui tend à tout bouleverser ! Où allons-nous ? miséricorde ! Je m'attends à voir, dans un prochain cataclysme social, les rejetons de la plus haute noblesse française servir humblement les petits-fils enrichis de nos anciens vassaux. Abomination de la désolation !

Un profond soupir s'exhala bruyamment des lèvres d'Yseult de Rechignevoisin. Valentine, tenant d'une main un couteau, de l'autre un pied de céleri, s'était immobilisée en écoutant. Sa physionomie charmante reflétait une lueur de surprise à travers un léger nuage de mélancolie. Elle attendit que l'éloquence de l'objurgation se fût épuisée ; après quoi elle se remit à son modeste travail, et, tout en détachant de la plante potagère les feuilles parasites qui l'entouraient, elle s'avança vers la vieille fille avec une gracieuse lenteur.

— Oui, vous avez raison de vous indigner, ma rigide amie, répondit-elle d'un ton finement moqueur. Tout a dégénéré en ce siècle subversif, les âmes comme les institutions. Je m'accuse moi-même de n'avoir plus cette fierté de race qui a fait la supériorité de ceux qui m'ont transmis leur nom glorieux. Je confesse en toute modestie que je n'éprouve aucune répugnance à m'acquitter des humbles devoirs que m'imposent les revers de fortune de ma famille d'adoption. Et tel est, j'ai honte de l'avouer, l'amoindrissement de mon caractère, que je trouve un certain plaisir dans l'obligation de m'occuper des détails utiles de notre nouvelle existence. Je n'ai qu'un souci, vraiment, et c'est la crainte de ne pouvoir

contenter, autant que je le désire, madame la baronne de Mervilly, dont je suis devenue la servante bien inhabile, sans doute, mais pleine de bonne volonté.

Une révérence villageoise, tirée avec une exquise perfection, accompagna ces derniers mots. La baronne attira Valentine sur son cœur et l'embrassa presque gaiement.

— Vous allez me faire chérir la pauvreté, dit-elle, puisqu'elle est cause que j'ai maintenant à mon service une personne telle que vous.

— Oh ! ne me vantez pas si vite ! repartit mademoiselle de Champrosay. Vous ne savez pas encore au juste ce dont je suis capable. Qui sait ? il vous faudra bientôt peut-être revenir sur la bonne opinion que vous semblez avoir de mes capacités. C'est à l'œuvre que l'on juge du mérite des gens, et je crains fort, par exemple, que ma science culinaire ne soit bien au-dessous des éloges que vous m'accordez par anticipation.

— Vous prenez spirituellement et philosophiquement les tristes choses dont nous parlons, reprit Yseult de Rechignevoisin. Je vous en félicite, ma toute belle. Mais, en dépit de la bonne humeur que vous montrez, je suis sûre que vous ressentez autant que moi, dans le secret de votre âme, ce que la nécessité où je vous vois réduite a de pénible pour vous et d'offensant pour la mémoire des aïeux.

Valentine releva la tête avec une expression de calme fierté.

— Vous vous trompez, dit-elle cette fois d'un ton sérieux : j'estime qu'il n'y a ni humiliation ni déchéance à servir qui l'on aime. Si les ancêtres daignaient parler, je suis convaincue qu'ils me diraient de leur voix austère : Courage, enfant ! Même dans une vie pauvre, tu peux nous honorer par la résignation, la reconnaissance et le travail.

Elle avait à peine élevé la voix en s'exprimant ainsi; mais la douce vibration de son accent s'était glissée jusqu'au cœur de la vieille fille et l'avait remué. Yseult s'efforça néanmoins de réagir contre son émotion, et répliqua avec un peu d'aigreur :

— Cela est fort bien dit, assurément. Je crains toutefois que vous ne pensiez pas longtemps de la sorte.

— Pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que l'imagination s'exalte toujours sous les premiers coups de l'infortune; puis, peu à peu, elle s'apaise et retombe de toute la hauteur où elle s'était élevée. Alors on supporte avec peine le renouvellement quotidien des mêmes occupations mesquines. Alors on reconnaît, non sans tristesse, qu'il est des aptitudes de naissance, fortifiées par l'éducation, et qu'une demoiselle noble n'est point faite pour travailler comme une fille de paysan ou de petit bourgeois.

— Je n'ai point d'exaltation, croyez-le bien. Ma conduite est réfléchie, et je suis sûre de rester ferme dans l'accomplissement de la tâche que je me suis imposée. D'ailleurs elle n'aura rien de rigoureux, car voici Georgette, la bonne Georgette, qui se charge de ce qu'il y a de moins agréable à faire dans les choses du ménage. Elle y mettra beaucoup d'intelligence, de zèle et d'application. N'est-ce pas, Georgette ?

L'idiote soufflait le feu du fourneau. Elle se retourna et se prit à rire niaisement, mais de tout cœur.

— Oh ! pour ça, oui, répondit-elle. A moi la vilaine besogne ! c'est convenu. Je lave bien la vaisselle, da ! et je récuré les casseroles à se mirer dedans. Dame ! je n'ai point peur de déformer mes gros doigts, ni de noircir ma peau rougeaude. Ah ! si j'étais toute blanche et toute délicate comme mademoiselle de Champrosay, ça serait bien différent ! C'est si beau d'avoir des mains d'ange du

bon Dieu ! Si j'en avais de mignonnes, moi aussi je les soignerais du matin au soir, et je les embrasserais à chaque instant... comme ça.

Aussitôt elle s'empara des mains de Valentine et les couvrit de baisers.

Cette familiarité déplut à mademoiselle de Rechignevoisin.

— Assez, petite sotte ! dit-elle sèchement. Une servante doit être plus réservée avec sa maîtresse. Il y a des témoignages d'affection qui sont irrespectueux.

Georgette ne parut pas comprendre la gravité de l'admonestation, car elle ne se troubla point et ne ralentit pas la vivacité de ses caresses. Un instant après, elle retourna en boitant vers le fourneau, et se remit à souffler le feu avec vigueur.

— Ah ! comme je suis bien aise de me rendre utile ! reprit-elle ; tenez, je n'aurais plus rien à souhaiter si j'avais des poules, des canards, des lapins, dans un coin du jardinet. C'est que j'aime tant ça, moi ! A vrai parler, je n'ai jamais eu d'autre famille que celle de ma basse-cour. Les bêtes, c'est mon bonheur ! Nous en aurons, pas vrai ?

— Oui, nous en aurons, répondit la baronne avec bonté.

— Que je suis contente ! s'écria Georgette, et comme je vas soigner tout ce petit monde-là ! Il n'y aura rien de plus beau dans toute la ville d'Orbec.

Mademoiselle de Rechignevoisin haussa les épaules d'un air hautain et dédaigneux ; puis elle se dirigea vers la porte de la rue. Sur le seuil, elle s'arrêta brusquement, et, s'adressant à madame de Mervilly, elle lui dit tout bas :

— En vérité, je m'afflige de voir une Champrosay réduite à faire la cuisine. Je vous conjure, ma chère amie,

de prendre une bonne domestique, et d'accepter comme prêt mes économies, dont je ne saurais trouver un meilleur emploi. Votre acceptation me réjouirait sincèrement : ce ne serait d'ailleurs qu'une sorte d'anticipation sur l'avenir, car ma volonté formelle est de léguer par testament toutes mes épargnes à votre fils.

La baronne, émue, embrassa la vieille fille, dont le visage se penchait vers elle.

— Vous avez un cœur admirable, ma bonne Yseult, lui dit-elle avec effusion. Je vous remercie encore une fois de votre offre charmante; mais souffrez que je n'en profite pas maintenant. Je suis sûre, en effet, que si je changeais quelque chose aux résolutions prises en famille je chagrinerai ma chère Valentine, qui s'est tracé une ligne de conduite sévère, à laquelle elle compte certainement ne rien changer.

— C'est désolant ! soupira mademoiselle de Rechignevoisin. Les temps néfastes sont arrivés. Les supériorités sociales auront bientôt disparu sous le nivellement révolutionnaire du siècle. L'heure est proche, hélas ! où il n'y aura plus de différence entre l'aristocratie et le peuple, où tout se confondra dans une monstrueuse égalité... Quoi qu'il arrive, reprit-elle solennellement, je vous garderai mon affection constante. Il restera toujours une amie dévouée aux Mervilly dans l'infortune. Je viendrai souvent vous voir, plus souvent même que lorsque vous habitiez le domaine de vos aïeux. En tout temps, les Rechignevoisin se sont fait une gloire d'être les courtisans du malheur.

— C'est vrai ! repartit Didier en paraissant dans le vestibule. Sous Louis XIV, un Rechignevoisin a subi l'exil pour être resté fidèle au surintendant Fouquet. En 93, un Rechignevoisin fut jeté en prison pour avoir crié : Vive le roi ! sur le passage de Louis XVI condamné

par la Convention. Vous êtes leur digne descendante, chère demoiselle, et nous le reconnaissons hautement. Vous seriez parfaite, sans contredit, ajouta-t-il avec un reflet de malice dans les yeux, si vous aviez plus d'indulgence pour le temps où nous vivons, plus de paroles encourageantes au service de vos amis malheureux.

— Au revoir, méchant ! s'écria la vieille fille en s'éloignant aussitôt.

— A demain, bonne demoiselle ! répliqua Didier, en même temps qu'il lui adressait un baiser du bout des doigts.

Yseult se dirigea d'un pas lent et majestueux vers la colline du chemin de Livarot. Tout en marchant, son regard se fixait avec une expression d'orgueil sur une tour à demi-ruinée qui se montrait au sommet de la colline, à travers une futaie de chênes séculaires. Cette tour faisait partie de l'antique résidence des seigneurs de Rechignevoisin.

VI

« Il y a une misère presque intolérable, a dit un de nos éminents philosophes, et c'est celle qui vient nous surprendre au milieu des jouissances de la vie. » Cela n'est pas seulement vrai lorsqu'il s'agit de la perte ab-

solue de toute ressource : cela est également vrai quand une pauvreté relative succède sans transition à une existence opulente, dont une longue habitude nous a fait une nécessité. Toute chose influe diversement sur l'esprit des hommes, en raison du rang social où la naissance les a placés, des idées particulières que l'éducation leur a fournies, du degré de fortune auquel ils ont dû longtemps, le bien-être et la sécurité. Telle situation médiocre, qui serait la joie d'un pauvre diable accoutumé à l'indigence, deviendra le désespoir d'un riche ou d'un puissant tombé des cimes lumineuses où tout souriait à ses désirs et caressait son ambition.

La baronne de Mervilly, Didier et Valentine devaient-ils faire exception à cette règle, dont bien peu de personnes, subissant les mêmes épreuves, eussent pu s'affranchir ? Toujours est-il que la journée se passa sans que rien en eux révélât un découragement ou un regret. Chacun voulut faire preuve d'activité : le jeune baron, qui avait hâte de montrer son bon vouloir, mit bientôt le couvert, tandis que la baronne achevait de ranger symétriquement le linge dans les armoires, et que mademoiselle de Champrosay redoublait de surveillance dans l'exercice de l'humble fonction qui la ramenait souvent près des fourneaux. Plus d'une légère maladresse échappa à leur inexpérience ou à leur inattention, et plus d'une pointe de gaieté perça dans leur langage et dans leur allure : si bien qu'un étranger aurait pu croire, en les voyant ainsi pour la première fois, qu'ils étaient pliés sous le joug des habitudes vulgaires, et n'avaient jamais connu l'indolence des loisirs élégants ni le luxe d'un domestique nombreux. A la vérité, un témoin vigilant n'eût pas manqué de surprendre au passage quelque soupir furtif s'échappant des lèvres de Didier à la vue de la résignation un peu contrainte de sa mère, ou quelque

larme rapide éteignant tout à coup la lumière que reflétait le regard de madame de Mervilly. Valentine, seule, ne donnait aucun signe de faiblesse : elle semblait avoir toujours vécu au milieu des rigueurs de sa nouvelle position.

Quand l'heure du dîner fut venue, la baronne prit place à table entre son fils et la noble servante qui avait préparé le repas. Une serviette à la main, Georgette se présenta et se tint prête à faire ce qui lui serait ordonné. Emue et rougissante, elle épiait avec une sorte d'anxiété le moment où il lui faudrait agir. Car c'était un instant solennel pour l'innocente que ce début dans les hautes fonctions qui venaient de lui échoir et qui ne ressemblaient guère à celles dont elle avait été chargée jusque-là. L'ancienne petite fille de basse-cour tremblait instinctivement de ne point sembler digne du service éminent qui lui était confié. Sa subite élévation était bien faite, on en conviendra, pour l'inquiéter et lui donner le vertige. Il importe cependant de reconnaître qu'elle parvint à s'acquitter de ses difficiles devoirs à la satisfaction de ses maîtres. Il y eut bien un peu de précipitation boiteuse dans ses mouvements, d'où résultèrent le bris de plusieurs assiettes et la chute d'une bouteille de vin, dont le contenu ternit sensiblement la blancheur immaculée de la nappe. Mais qui peut se vanter de ne s'être jamais rendu coupable d'une inadvertance ? Quelle main soumise au travail s'est toujours montrée assez habile, assez sûre d'elle-même, pour n'avoir point à se reprocher quelque accident ? Ceux-là seuls qui ne font rien ne sauraient se tromper. Le beau mérite alors ! Il en est d'eux comme de ces généraux d'antichambre qui n'ont perdu aucune bataille, par la raison bien simple qu'ils n'ont jamais combattu. Souvent, hélas ! ces oisifs sont pleins de sévérité pour les fautes d'autrui : ils ont l'intolérance de l'incapacité.

Un doux concert d'éloges récompensa Georgette du zèle et de l'intelligence qu'elle avait déployés durant le repas. Elle devint radieuse : sa poitrine se souleva précipitamment, son regard étincela, et ce fut avec un élan d'exaltation qu'elle s'écria :

— Quel bonheur ! je ne suis plus une sotte, comme m'appelaient toujours les domestiques de Mervilly. J'ai du mérite, moi aussi, puisqu'on me fait de beaux compliments !

Et toute sautillante elle se rendit à la cuisine, où elle se mit à manger avec un appétit robuste, beaucoup plus robuste assurément que celui qu'avaient eu ses maîtres pendant le dîner.

En se plaçant à table, madame de Mervilly, Valentine et Didier s'étaient vantés d'avoir grand'faim. Ils avaient paru déterminés à faire une razzia des mets posés devant eux. Mais à peine leurs lèvres y eurent-elles touché, que toute cette prétendue avidité gastronomique se réduisit aux proportions d'une mince exigence d'estomac, facile à contenter. Tous les trois, il faut bien le dire, essayèrent de dissimuler cette défaillance et de donner le change sur le peu de goût qu'ils apportaient à ces premières agapes de la pauvreté. Dans un sentiment de mutuelle sollicitude, ils eussent voulu paraître faire largement honneur au repas ; mais cette bonne intention ne put réussir, et chacun dut reconnaître qu'il s'était trompé en annonçant beaucoup plus d'appétit qu'il n'en avait éprouvé réellement. On se garda bien d'ailleurs d'insister sur ce point délicat, et tandis que le dessert, composé surtout de fruits, égayait la table et stimulait le désir, tout en rappelant trop vivement peut-être les richesses et les beautés de Mervilly, Didier prit la parole et annonça que le lendemain même il irait visiter les anciens amis de sa famille,

et leur demander des lettres de recommandation pour les personnes dont l'influence serait de nature à lui venir puissamment en aide dans les démarches auxquelles il comptait bientôt se livrer à Paris. Sa mère l'approuva de ne point ajourner l'exécution de ses projets, Valentine en fit autant, puis ils devinrent silencieux.

Il y a des silences qui oppressent et qu'on n'a pas la force de rompre. C'est qu'ils sont pleins de pensées tristes, de visions poignantes, dont on n'ose parler dans la crainte de surexciter en soi une sensibilité douloureuse, ou de causer à ceux qu'on aime un inutile chagrin. Repliée en ses souvenirs, la baronne songeait à sa vie passée, si brillante et si douce; son imagination lui retraçait avec éclat toutes les phases qu'elle avait traversées, depuis les naïfs bonheurs de l'enfant et les frais enchantements de la jeune fille jusqu'aux joies plus profondes et plus sérieuses de la femme adorée par son époux. Tout ce poème charmant de la jeunesse heureuse lui ramenait devant les yeux du cœur chacune des perspectives du verdoyant Eden que le matin même elle avait dû quitter, sans doute pour toujours, et elle ne se lassait pas de contempler avec mélancolie les sites bien-aimés où son âme retrouvait tant de traces des félicités ressenties naguère et des beaux jours disparus. Ah! comme cela rayonnait bien à travers sa pensée assombrie! et aussi comme cela endolorissait son cœur sous l'étreinte des réalités du présent, dont la rigueur contrastait si fort avec les merveilles de l'existence opulente que lui rappelait la vue, même imaginaire, de Mervilly! Pauvre femme! elle se sentait toute navrée, mais elle s'efforçait de garder les apparences du calme et de la résolution.

Didier, lui, ne songeait point aux prospérités de la veille : il pensait à l'avenir. Comme il arrive toujours

aux heures décisives où l'on doit accepter le rôle de solliciteur, il se livrait secrètement aux plus vives espérances, suivies presque aussitôt des plus mornes découragements. Parfois, cédant à l'empire des illusions naturelles à la jeunesse, il voyait tout facile et ne doutait pas de la réussite de ses tentatives et de ses efforts. Parfois, au contraire, subissant l'effet des réflexions les plus amères sur la vanité des protections, il n'apercevait que des obstacles et se jugeait incapable de les vaincre par la patience, la souplesse et l'humidité. Cette dernière disposition d'esprit le dominait en ce moment, et il cédait malgré lui à l'obsession d'un pessimisme qu'il ne parvenait point à maîtriser, en dépit de lui-même. Quant à Valentine, il eût été bien difficile de deviner, d'après l'expression de son visage, la nature des sentiments dont elle était pénétrée en secret. Il y avait plus de calme que de tristesse dans les dehors de sa charmante personne : elle semblait respecter le silence de ses deux amis plutôt qu'obéir au besoin impérieux de se renfermer dans le mystère de ses pensées. On sentait en elle une force cachée, qui ne résultait point d'une âme indifférente, mais d'une constitution morale assez robuste pour ne pas fléchir aisément sous les violences de la destinée, assez énergique pour lutter avec succès contre les mélancolies et les abattements de son propre cœur.

La soirée se passa en grande partie dans un recueillement interrompu à intervalles par quelques phrases échangées avec une tranquillité pour ainsi dire pensive. Un moment on se mit à jouer aux cartes, mais sans aucun entrain, et comme pour avoir un prétexte de ne point causer, tant chacun se sentait de gêne à l'âme et de fatigue dans l'esprit. Lorsque dix heures sonnèrent, la baronne se leva et annonça qu'elle avait sommeil. Elle

allait se retirer dans sa chambre, lorsqu'un léger coup frappé à la porte donnant sur la rue l'arrêta.

— Qui peut venir si tard? demanda-t-elle d'un air surpris.

— Je vais ouvrir, mère, répondit le baron.

Le duc Théobald de Trézel entra.

Le duc était un homme de soixante ans, grand et mince, ayant un visage très-pâle, de beaux traits aquilins, une chevelure blanche, rare et fine, qui s'échappait en boucles légères d'un chapeau de feutre gris, bas de forme et large des bords. Il était vêtu d'une redingote brune boutonnée jusqu'au collet; une moustache bien accentuée achevait de lui donner l'apparence d'un ancien militaire, bien qu'il n'eût jamais servi. Sa physionomie était grave, et même sombre : rarement elle s'éclairait. Depuis cinq années qu'il habitait Orbec, on ne l'avait jamais vu sourire. Il évitait d'ailleurs toute relation, et ne visitait guère que la famille de Mervilly. Il s'excusa brièvement d'oser se présenter à une heure peu régulière au point de vue des convenances, et ajouta qu'en apercevant de la lumière dans la maison il n'avait pu résister au désir de donner, le soir même, une marque de vif intérêt à ses meilleurs amis.

Disant cela, il s'emparait des mains de la baronne, et y appuyait respectueusement ses lèvres; puis il serrait avec force celle que lui tendait Didier. Aussitôt son regard parut chercher une autre personne; il tressaillit bizarrement quand il aperçut dans la cuisine, où elle venait d'entrer, mademoiselle de Champrosay rengeant quelques ustensiles de ménage, que Georgette avait consciencieusement nettoyés.

— Oui, murmura-t-il en refoulant un soupir, malheur oblige, et nécessité fait loi.

Il alla vers la jeune fille et l'embrassa sur le front. Il

y avait une expression de tendresse ineffable dans ce baiser tout paternel. Cependant Valentine accueillit avec une certaine froideur ce témoignage de sympathie, qu'autorisait assurément l'âge du duc, et qu'expliquait mieux encore l'amitié sincère qu'il paraissait ressentir pour les Mervilly, dont elle était l'enfant d'adoption.

L'extrême réserve qu'elle venait de lui montrer produisit un effet étrange sur le cœur de M. de Trézel. Une larme étincela tout à coup dans ses yeux, mais il parvint à la sécher brusquement. Après quoi, il demanda la permission de visiter la maisonnette et d'en examiner les dispositions. La baronne et Didier se prêtèrent de bonne grâce à cette fantaisie du vieillard, et l'accompagnèrent en s'efforçant de plaisanter sur la grandeur et l'élégance de leur nouveau domicile. Le duc ne disait mot : il hochait parfois la tête à l'aspect de cet intérieur mesquin, qui contrastait d'une façon si saisissante avec l'étendue et la majesté de Mervilly. Lorsqu'il pénétra dans la pièce destinée à Valentine, il parut satisfait de voir que, quoique toute petite, elle n'était point inhabitable : un cabinet de toilette lilliputien en dépendait ; elle avait une fenêtre qui s'ouvrait sur la vallée de Lisieux ; une gentille cheminée à la prussienne occupait l'un des angles de la pièce, et promettait une douce température pour l'hiver. Mais ce qui surtout lui plut, ce fut l'ornement tout virginal de cette chambre, à laquelle des rideaux de mousseline blanche et quelques fleurs d'automne dans de jolies porcelaines de Sèvres donnaient un air charmant de jeunesse et de fraîcheur. Il était manifeste d'ailleurs qu'il s'intéressait particulièrement à tout ce qui concernait mademoiselle de Champrosay. Aussi passait-il minutieusement en revue le mobilier modeste dont elle allait être entourée. Soudain il remarqua sur le mur, à l'ombre de la tenture blanche qui enveloppait

le lit, un christ d'ivoire entre deux portraits peints au pastel. Une émotion extraordinaire le saisit, qu'il put à peine dissimuler. Il prit le flambeau que le jeune baron tenait à la main, et en dirigea la lumière sur la sculpture et les tableaux. L'image du Rédempteur des hommes n'avait rien de bien remarquable au point de vue artistique; elle ne fixa guère le regard de M. de Trézel. Il n'en fut pas de même des portraits, qu'il contempla tour à tour, et à plusieurs reprises, avec une insistance qui semblait cependant lui être plus pénible qu'agréable. L'un de ces pastels représentait un capitaine de frégate dont la figure, un peu commune sans doute, avait néanmoins une grande expression de franchise et de loyauté. L'autre offrait le visage d'une jeune et jolie femme, au teint délicatement rosé, aux traits harmonieux et purs, aux yeux nuancés comme l'opale, aux lèvres entr'ouvertes, avec cette langueur qui révèle une âme aimante et douce, trop accessible peut-être aux chimères décevantes de la sentimentalité et de la passion.

— Vous avez connu, je crois, le comte et la comtesse de Champrosay? demanda madame de Mervilly au duc.

Le vieillard répondit par un signe de tête affirmatif.

— Trouvez-vous que ces pastels leur ressemblent? reprit la baronne.

— La ressemblance est frappante. Ils revivent dans ces portraits.

— Valentine, leur fille, n'offre qu'une très-vague similitude de physionomie avec son père et sa mère. C'est du moins mon opinion. Est-ce la vôtre aussi?

— Oui, murmura M. de Trézel, dont le front s'empourpra légèrement.

— Selon moi, reprit le baron, il est facile de remarquer entre le portrait de la comtesse et le visage de mademoiselle de Champrosay un même caractère de beauté,

modifié toutefois en Valentine par plus de calme dans la grâce et de perfection dans les lignes. Si l'on peut apprécier le moral d'après les formes extérieures, il est permis de croire que la comtesse devait être excellente, mais faible, tandis que sa fille, dont l'âme n'est pas moins tendre, possède plus de fermeté d'esprit.

— Je partage cet avis, se contenta de répondre le duc.

Puis, comme s'il avait hâte de rompre un entretien qui l'impressionnait trop vivement, il remit à Didier le flambeau qu'il lui avait pris, et descendit l'escalier avec une certaine précipitation.

Cette fois encore il trouva mademoiselle de Champrosay dans la cuisine, occupée à donner une leçon d'ordre et de propreté à Georgette, qui s'appliquait à la comprendre et s'empressait à lui obéir. Il fronça le sourcil avec une sorte d'impatience nerveuse; son regard exprima la souffrance et l'humiliation.

— Elle! soupira-t-il, mais si bas que personne ne l'entendit... Elle, ma chère Valentine, réduite à l'état de servante. Ah! misérable que je suis!

Le duc parvint à se maîtriser promptement, et, se tournant vers madame de Mervilly qui le suivait :

— Les mariez-vous bientôt? lui demanda-t-il avec animation.

— Qui donc? mademoiselle de Champrosay et mon fils?

— Oui, Hier, vers la nuit, je vous ai vue les fiancer en invoquant le ciel. J'ai passé outre, pour ne point vous troubler.

Madame de Mervilly fit part au duc des résolutions prises en conseil de famille, résolutions qui ajournaient l'union des deux jeunes gens. Elle ajouta que Didier était sur le point de partir pour Paris.

— Il nous quittera, reprit-elle, dès qu'il aura obtenu

certaines lettres de recommandation, grâce auxquelles, je l'espère, ses démarches seront couronnées de succès, Didier se proposait même, mon cher duc, de vous demander l'appui de vos anciennes relations.

— Je suis sans doute, hélas ! bien oublié maintenant. Toutefois, à l'époque où je vivais dans le faste, j'ai eu pour commensaux et pour amis deux hommes qui sont devenus puissants. J'aime à penser qu'ils ne dédaigneront pas de faire honneur à ma signature, et je leur écrirai de grand cœur pour les prier d'accueillir votre fils avec distinction.

La baronne et Didier remercièrent M. de Trézel.

— Vous n'ignorez pas, reprit-il avec une légère pointe d'ironie, que je suis sérieusement brouillé avec ma vénérée sœur, la marquise de Thury-Harcourt. Notre jeune solliciteur fera bien de lui rendre visite à Paris, mais en ayant soin de ne point se recommander de moi. Elle est on ne peut mieux vue en haut lieu, et pourra, si elle veut s'en donner la peine, lui accorder un utile concours.

— J'ai oui dire qu'elle était toujours souffrante. Avez-vous des nouvelles de sa triste santé ?

— J'étais, il y a trois heures à peine, dans la direction de Thury-Harcourt, et j'ai vu maître Ribaud, l'intendant de ses propriétés. Il m'a appris que la marquise allait un peu mieux. Il doute cependant qu'elle parvienne à se rétablir tout à fait.

La baronne regarda le duc avec une singulière fixité, et lui dit d'un ton hésitant :

— Elle est votre aînée, n'est-ce pas ?

— De cinq ans environ.

— Sa fortune est fort belle, dit-on ?

— Elle a deux cent mille francs de revenus en biens-fonds aux environs d'Orbec et dans la vallée d'Auge.

Après un silence, madame de Mervilly ajouta :

— Si je ne me trompe, vous êtes son seul héritier ?

— Oui ; mais elle a pris soin de m'avertir qu'elle avait fait son testament et qu'elle léguait la plus grande partie de ce qu'elle possède aux institutions de charité.

— De la part d'une sœur, c'est mal ! Il faut espérer toutefois qu'elle changera de résolution et modifiera ses dernières volontés.

— La marquise est dévote, c'est-à-dire rigide. Toute espérance serait vaine, et je ne me leurre pas. Je reconnais d'ailleurs que j'ai mérité sa colère en repoussant autrefois ses conseils, qui ressemblaient un peu trop à des injonctions, et en cessant de la voir.

— Une démarche conciliante de votre part la ramènerait sans doute à des sentiments plus fraternels.

Le duc fronça le sourcil.

— Cette démarche, je ne l'accomplirai jamais ! répliqua-t-il. Ma pauvreté refuse de s'humilier devant sa richesse. Qu'elle dispose comme elle voudra de sa fortune ; moi, je garde mon indépendance et ma dignité !

Il y eut un instant de silence pendant lequel mademoiselle de Champrosay abandonna Georgette et vint vers M. de Trézel, qu'elle regarda encore avec cette expression tranquille et un peu froide dont sa physionomie s'était déjà revêtue à l'aspect du duc. Lui, au contraire, eut de nouveau comme un rayonnement dans les yeux en la contemplant. Il lui tendit la main avec effusion. Elle lui présenta la sienne d'un air grave, presque sévère, et la laissa presser sans permettre que ses jolis doigts répondissent sympathiquement à un témoignage de si tendre amitié.

Après avoir salué la baronne et son fils, le vieillard s'éloigna.

Celui qui l'aurait suivi dans la direction du faubourg

montueux du Câble, où il habitait un petit chalet entouré de sapins, l'eût entendu exhiler ces mots avec un accent navré :

— Je n'aime qu'elle en ce monde, et elle ne m'aime pas : voilà mon châtiment !

La première nuit que madame de Mervilly, Didier et Valentine passèrent sous l'humble toit de la rue de Livarot parut bien longue et bien triste à chacun d'eux, surtout à la baronne. On ne s'habitue pas tout de suite aux rapides changements de situation. Il en est de ces vicissitudes soudaines comme des transplantations que subissent certains végétaux et même certains êtres animés, qui restent longtemps souffreteux et débiles avant de s'acclimater aux milieux ambiants où on les contraint de puiser une existence inaccoutumée. Aussi en est-il qui périssent après avoir vainement essayé de se soumettre aux conditions atmosphériques d'une vie nouvelle, dont les éléments ne conviennent point à leur organisation et leur sont par conséquent meurtriers. Telles étaient les sombres pensées qui attristaient cette nuit-là le cœur de madame de Mervilly pendant les heures où le sommeil refusait de la visiter et de lui donner l'oubli. Elle se demandait si elle pourrait supporter longtemps une si complète transformation dans sa destinée, et si elle ne succomberait pas en dépit de ses efforts pour résister au découragement. Il y a d'ailleurs dans l'insomnie causée par les tourments de l'adversité je ne sais quoi de sinistre qui torture l'imagination. Au milieu des ténèbres, durant le silence nocturne, la vie prend une apparence fantastique qui donne à tout ce qui nous menace ou nous blesse un caractère de morne désolation. Le présent semble lugubre, l'avenir se montre impitoyable, les visions sont pleines d'abîmes, et des voix sataniques crient à l'oreille du malheureux : Déses-

père et meurs ! Didier et Valentine ne furent point épargnés par ces chimères navrantes, filles de l'obscurité. Leur sommeil, entrecoupé de sursauts, fut moins un repos qu'une fatigue de l'esprit et du corps. Eux aussi eurent l'âme secouée par la violence des songes et l'âpreté des réflexions ; mais pour combattre et dissiper les fantômes sortis de l'ombre, pour ramener dans leur cœur la confiance et l'espoir, ne possédaient-ils pas cette vitalité toute-puissante qu'on nomme la jeunesse, qui se laisse vaincre parfois, mais se ranime soudain et reprend vite un essor victorieux ?

Vers sept heures du matin, tout le monde était levé dans la maisonnette. Grâce à l'activité de Valentine, secondée par Georgette, le ménage fut mis en ordre de bonne heure. La baronne descendit la dernière ; ses yeux un peu battus, ses joues plus pâles que de coutume, une certaine langueur qui pénétrait ses mouvements, décelaient en elle une lassitude qu'elle n'avait point la force de dissimuler. Elle s'assit dans la bergère, qui était le siège qu'elle préférait. Son fils l'embrassa.

— Et ta santé, mère ? lui demanda-t-il, non sans remarquer l'altération du visage de madame de Mervilly.

— Assez bonne, répondit-elle en se contraignant pour s'exprimer de la sorte.

— Tu n'as pas l'air bien convaincue de ce que tu affirmes, reprit Didier subitement inquiet.

— En effet, votre physionomie et votre attitude semblent protester contre vos paroles, dit alors mademoiselle de Champrosay en posant ses jolies lèvres roses sur le front de la baronne. Chère âme, vous avez mal dormi.

— Eh bien ! oui, je l'avoue, je n'ai eu que des assoupissements. Mais c'est toujours ainsi lorsqu'on change

d'habitation. Quand je serai plus familiarisée avec ce qui m'entoure, mon sommeil deviendra meilleur.

— Je le crois aussi, dit mademoiselle de Champrosay.

— Et vous, Valentine ? reprit la baronne, comment avez-vous passé la nuit ?

— Presque bien. Je me suis réveillée plusieurs fois, mais je n'ai eu aucune peine à me rendormir.

— Et toi, Didier ?

— Moi, ma mère, je n'ai pas à me plaindre. Je redoutais l'insomnie, et elle m'a épargné. Je me sens robuste ce matin.

En répondant ainsi, Valentine et Didier se montraient moins sincères assurément que ne l'avait été madame de Mervilly. Mais ils voulaient la tranquilliser, même au prix d'un léger mensonge, et lui faire espérer qu'elle pourrait bientôt, elle aussi, reposer doucement comme eux sous les lambris modestes de leur nouvelle demeure. Rien ne les trahit dans l'expression de leur visage, car ils avaient cette force intime et résistante qui empêche que la physionomie ne soit altérée par l'action épuisante de quelques heures passées sans sommeil. La baronne crut ou feignit de croire ce qu'ils lui disaient. Elle parut satisfaite d'apprendre qu'elle avait été la seule à trouver longue et pénible la nuit qui venait de s'écouler. Il y avait toujours échange de sollicitude et de tendresse entre ces trois nobles cœurs.

Georgette vint en ce moment mettre le couvert pour le déjeuner.

— As-tu bien dormi, petite ? lui demanda madame de Mervilly.

— Oh ! que oui, da ! répondit l'idiote. Je n'ai fait qu'un somme, comme une vraie marmotte que je suis. Ça a-t-il été de même pour vous ?

— Pas absolument.

— Tant pis ! C'est si bon le sommeil, surtout quand on a de gentils rêves ! Ainsi, moi, j'ai vu le paradis en songe.

— Le paradis ?

— Oui, avec des anges en quantité, et la Vierge, et Jésus-Christ, et Dieu. Tout !

— A quoi ce paradis ressemblait-il ?

— A un grand jardin bien vert, bien fleuri, bien plein de soleil. Ça avait quasiment l'air du parc de Mervilly. Même à travers les arbres j'ai entr'aperçu une maison superbe, mais superbe comme le château que nous avons quitté hier. Hein ! que c'est brillant le paradis, et qu'on doit y être heureux ! Quand nous irons au ciel, nous aurons joliment du plaisir, madame la baronne, monsieur Didier, mademoiselle Valentine et moi, car nous croirons que nous sommes retournés pour toujours dans la grande habitation où nous avions tant d'espace et tant de belles choses sous les yeux.

Disant cela, elle regardait autour d'elle et semblait mesurer l'étendue de la pièce où elle se trouvait.

— C'est vrai, ça ! reprit-elle : tout est vaste et gai à Mervilly, tandis qu'ici tout est petit et triste. Nous avons eu tort de ne point rester là-bas, puisqu'on y était comme dans le paradis.

Cette boutade inattendue de l'innocente impressionna brusquement la baronne ; elle pâlit et ne put empêcher deux larmes de se suspendre à la pointe de ses cils, et d'être surprises par le regard inquiet de Valentine et de Didier.

— Tu jases beaucoup trop, Georgette ! s'écria le baron avec impatience. Parle moins, crois-moi, et fais plus vite. Tu ne finis pas de disposer la table pour le déjeuner.

— Retourne à la cuisine, mon enfant, ajouta made-

moiselle de Champrosay d'un ton doux mais ferme. J'irai te rejoindre dans un instant. Va.

Georgette se montra toute surprise et comme suffoquée.

— Est-ce que je vous ai fait du chagrin ? balbutia-t-elle en regardant ses maîtres d'un air inquiet.

Personne ne répondit.

— Oui ! oui ! reprit-elle, je vois bien que je vous ai tous affligés.

Elle s'enfuit en boitant et en pleurant.

— Pourquoi avez-vous grondé cette enfant ? demanda madame de Mervilly à Valentine et à Didier. Parce que ses paroles m'ont émue malgré moi ? Est-ce sa faute si ma sensibilité est si prompte, si nerveuse ? Et d'ailleurs, est-ce qu'elle a conscience de ce qu'elle dit ? Est-ce qu'elle peut être responsable de la singularité des rêves qu'elle raconte et de la nature des réflexions qui frappent son naïf esprit ? Pauvre petite ! Allez la consoler ; je serai plus raisonnable à l'avenir, je vous le promets.

Mademoiselle de Champrosay et le baron se rendirent aussitôt à la cuisine, où ils trouvèrent l'idiot accroupie : elle sanglotait. Ils eurent quelque peine à la calmer.

— Je ne le ferai plus ! répétait-elle au hasard. Pardonnez-moi.

— Mais on ne te reproche rien, ma chère enfant, lui dit Valentine. Sèche vite tes larmes, et embrasse-moi.

— Oh ! je veux bien ! s'écria Georgette en s'essuyant les yeux et en sautant au cou de mademoiselle de Champrosay.

Après quoi, elle se tourna toute timide et toute confuse vers Didier.

— Ai-je encore mal fait ? lui demanda-t-elle avec un léger tremblement dans la voix.

Didier lui sourit.

— Non, gamine, répondit-il. Embrasse-moi aussi.

— Dieu ! que je suis contente ! exclama-t-elle en bondissant.

Et elle fit retentir deux gros baisers sur les joues du baron.

— A table, maintenant ! reprit Valentine. J'emporte le café ; charge-toi du lait, petite, et ne laisse pas tes larmes tomber dedans.

— Je ne pleure plus du tout, repartit Georgette, dont les yeux en effet étaient secs et brillants.

Tandis que l'on déjeunait, la baronne s'informa de ce que son fils se disposait à faire, et lui demanda par quelles démarches il comptait commencer.

— Aujourd'hui, répondit-il, j'irai chez deux ou trois anciens amis de notre famille dont les châteaux sont à proximité d'Orbec. Je ferai mes visites à pied. Demain, je me procurerai un cheval, puis je me rendrai à Saint-Georges et à Broglie. Dans trois ou quatre jours, je me mettrai en route pour Paris.

Madame de Mervilly s'attrista. Didier s'en aperçut.

— Tu te rappelles, mère, qu'il est convenu que je partirai le plus tôt possible, reprit-il. Si tu désires cependant que je demeure ici jusqu'à ce que tu aies pris un peu l'habitude de ta vie nouvelle, parle ; et je resterai.

— Non, mon ami. Ne changeons rien à ce qui est déjà résolu. Ajourner ton départ serait d'ailleurs ajourner ton retour, et ce qu'il importe surtout, c'est que tu nous reviennes bientôt pour nous annoncer que tes sollicitations ont réussi et pour hâter ton mariage avec notre bonne Valentine, qui t'attendra impatiemment. Qu'en pense mademoiselle de Champrosay ?

— Ce que vous en pensez vous-même, répliqua la

jeune fille avec cette tranquillité gracieuse qui l'abandonnait rarement.

— Est-ce bien vrai cela ? dit le baron demi-plaisant, demi-sérieux. Serez-vous si impatiente de me revoir ?

— Sans doute. Ne le croyez-vous pas ?

— Eh bien ! oui, je le crois, et je me sens bien heureux d'en avoir la conviction !

Il y eut entre les deux jeunes gens un de ces échanges de regard où les âmes s'étreignent ineffablement. Un observateur attentif eût à coup sûr remarqué une égale vivacité d'expansion dans cet embrassement moral ; comme aussi il eût peut-être entrevu plus de passion enthousiaste sur le visage de Didier, plus de tendresse profonde et réfléchie dans les yeux de mademoiselle de Champrosay.

Le baron allait sortir, lorsqu'il rencontra deux personnes sur le seuil de la maisonnette : c'étaient Clotilde Herbault et Félix Duhautbois.

La jeune fille ne put s'empêcher de tressaillir à la vue soudaine de Didier. Son compagnon ne fut pas moins ému en remarquant que Valentine était à deux pas derrière le baron.

— Madame de Mervilly est-elle visible ? demanda Clotilde d'une voix qui tremblait un peu.

— Oui, mademoiselle, répondit le baron avec empressement.

Et il s'écarta pour lui permettre d'entrer. Elle s'avança vers mademoiselle de Champrosay, qui lui prit la main et la conduisit vers la baronne, dans la pièce à double fin, moitié salon, moitié salle à manger, qui, selon la coutume anglaise, devait être désormais appelée LE PARLOIR.

Didier et Félix se rendirent également près de madame de Mervilly.

VII

La baronne accueillit avec affabilité mademoiselle Herbault.

— C'est bien aimable à vous, lui dit-elle, de vous être souvenue de mon invitation, et de n'avoir point tardé à venir me voir. Je vous en remercie affectueusement.

La physionomie de Clotilde gardait encore la trace du trouble qu'elle avait ressenti en entrant. Elle dut faire un effort pour parler.

— Vous me rassurez, madame, balbutia-t-elle, car je craignais d'avoir mis trop d'empressement à vous rendre visite. Mon importunité, il est vrai, a une excuse : J'ai accepté une mission, et je me présente pour l'accomplir.

— Une mission? C'est bien solennel. En vérité, vous n'aviez besoin d'aucune excuse pour me causer un vif plaisir.

— Votre bonté me rend toute timide, madame, et je regrette de me sentir inhabile à vous exprimer la reconnaissance que m'inspire votre indulgente amitié.

En achevant ces mots, Clotilde s'emparait doucement d'une main de la baronne et la portait à ses lèvres, tandis

que madame de Mervilly s'inclinait vers elle et l'embrassait au front.

— Vous êtes charmante, ma chère enfant, dit alors la grande dame, et je suis vraiment fâchée que nos relations ne datent que d'hier. J'eusse aimé à vous recevoir un peu mieux que je ne le puis maintenant, c'est-à-dire dans de plus brillantes conditions. Mon fils, ma Valentine et moi, nous eussions été ravis de vous faire souvent les honneurs de l'opulence à laquelle nous avons dû renoncer.

La baronne ne put empêcher un soupir de gonfler légèrement sa poitrine, mais elle l'étouffa presque aussitôt.

— La bonne grâce que vous me montrez, madame, me flatte ici peut-être plus qu'elle ne m'eût flattée ailleurs, répondit mademoiselle Herbault. Votre nouvelle demeure est loin sans doute d'avoir l'éclat de votre ancienne résidence, mais elle n'en éveille pas moins dans mon cœur un profond sentiment de respect et même... d'admiration.

— C'est très-gracieux, ma toute belle, ce que vous me dites-là.

— C'est surtout très-sincère, croyez-le bien, madame la baronne. Comment ne serait-ce pas ainsi? Votre éloge est sur toutes les lèvres, dans notre petite ville, et mon père a désigné ce matin votre habitation en lui donnant un nom qui la caractérise à merveille.

— Et comment l'appelle-t-il?

— La maison de l'honneur.

Cette expression produisit un certain effet sur l'esprit de la baronne, de Valentine et de Didier : un éclair de fierté traversa rapidement leurs yeux ; un frisson subit, doux tressaillement des âmes honnêtes, répandit une pâleur nerveuse sur leurs joues et sur leur front.

— Cela est bien dit ! s'écria Félix. M. Herbault trouve parfois des mots superbes, et il les applique admirablement. Toutefois, reprit-il, il me semble qu'il conviendrait de spécifier plus exactement le fait en ajoutant un mot.

— Lequel ? demanda Didier.

— Je ne sais, mais je pense qu'il serait juste et bon de bien préciser que c'est une aristocratique qui habite cette maison de l'honneur.

Le baron hocha la tête en souriant.

— Je m'attendais à cette observation, dit-il.

Puis, s'adressant à sa mère, il reprit :

— Cet excellent Duhautbois a le culte fervent de la noblesse. Il la glorifie beaucoup plus que nous n'oserions le faire nous-mêmes. Aussi m'a-t-il avoué très-ingénuement qu'il donnerait la moitié de ce qu'il possède pour avoir une particule, un titre, un blason.

— Et je ne crains pas de renouveler l'aveu, répartit gaiement Félix, car j'ai toujours le courage de mes opinions ! Je sais bien qu'il s'attache un certain ridicule à ma manière de voir, et qu'elle rappelle les prétentions du bourgeois gentilhomme. Mais que m'importe ? Je laisse dire les moqueurs, et je n'en conserve pas moins mes prédilections.

— C'est votre droit, monsieur, dit la baronne, et ce n'est pas moi qui trouverai là matière à critiquer. Je ne puis même que vous accorder mon approbation, car vos sentiments sont un hommage que vous nous rendez.

— Cet hommage doit nous être d'autant plus sensible qu'il est assez rare maintenant, ajouta Valentine. Beaucoup de gens affectent même de dédaigner aujourd'hui les distinctions sociales, mais par jalousie bien plus que par amour de l'égalité.

— Cela est absolument vrai, dit Félix en caressant du

regard le beau visage de mademoiselle de Champrosay. Moi, j'envie franchement les avantages de la naissance, mais du moins ne suis-je pas jaloux de ceux qui les possèdent... Au contraire, je me plais à reconnaître leur mérite, et surtout je me sens prêt à les aimer.

Il accentua cette dernière phrase avec une vivacité qui le surprit lui-même et le fit rougir.

— Je viens de m'animer plus que je n'aurais dû me le permettre, reprit-il d'un ton posé. J'en demande pardon.

— Si c'est une faute de mettre quelque chaleur dans ses convictions, dit la baronne, nous vous pardonnons de grand cœur.

— Mais comme il est plus probable que c'est une louable action, déclara Valentine, nous nous faisons un devoir de vous féliciter.

— Que vous êtes aimable, madame la baronne, et vous aussi, mademoiselle de Champrosay! repartit Félix d'une voix qui vibrerait doucement. Combien je me réjouis de trouver en vous des juges qui apprécient avec si peu de sévérité mes petits travers! Tout le monde n'est pas aussi tendre pour mes défauts. N'est-ce pas, Clotilde?

Mademoiselle Herbault hocha la tête d'un air imperceptiblement moqueur.

— En effet, dit-elle, mon père vous sermonne quelquefois à ce sujet. J'avoue que ces remontrances ne me paraissent pas toujours dénuées de justesse et de raison.

— Parbleu! Aussi vous arrive-t-il à vous-même de me gronder de temps en temps.

— Oh! pas bien fort. Cependant, je ne comprends guère que l'on semble le moins du monde mécontent de sa naissance, quelle qu'elle soit, et qu'on éprouve l'inutile regret de n'avoir point une origine que Dieu, dans sa sagesse, n'a pas cru devoir vous accorder.

— Voilà une parole très-sensée! observa madame de Mervilly. Mais voyons, ma toute belle : dans vos rêves de jeune fille, jolie et riche comme vous l'êtes, n'avez-vous jamais songé à ce que la noblesse eût pu ajouter de grâce souveraine aux dons qui vous sont échus?

— Vraiment non, madame la baronne, jamais.

— Bourgeoise et puritaine! exclama Félix en riant. Elle est la digne fille de son père, un démocrate inflexible et convaincu.

— Un parfait honnête homme, en tout cas! répliqua Didier d'un ton expressif. Mademoiselle Clotilde fait bien de s'inspirer des principes dont M. Herbault est animé.

La jeune fille exprima sa gratitude en s'inclinant devant le baron.

Il y eut un instant de silence, que Valentine interrompit. Elle demanda à Clotilde s'il ne lui siérait pas d'épouser un gentilhomme qui lui conférerait la noblesse en devenant son époux.

Cette question, faite sans aucune affectation, sans aucune arrière-pensée maligne, embarrassa néanmoins mademoiselle Herbault, dont le cœur tressaillit et dont le regard se mouilla. Elle parvint à maîtriser cette émotion subite par un effort de sa volonté.

— J'hésite à vous répondre, mademoiselle de Champrosay, dit-elle avec un calme un peu contraint. C'est la première fois que je réfléchis à ce que vous me faites l'honneur de me demander. Cependant, je crois pouvoir vous assurer en conscience que je n'admets pas qu'on se marie par un calcul de vanité. Si je contracte jamais une union semblable à celle dont vous me parlez, c'est que je serai certaine de confier le soin de mon avenir à un homme de cœur.

— Soit! reprit Félix. Pourtant je confesse que si j'appartenais au sexe féminin, il me plairait infiniment de

m'appeler madame de ***, baronne, vicomtesse, ou marquise. Cela pare une femme à merveille, et cela est plus rayonnant qu'un écriin.

— Je ne tiens pas à briller, repartit Clotilde, et je préférerai toujours l'affection d'un mari à l'éclat d'un nom.

— Oh! alors, répliqua Duhautbois d'un ton ironique et joyeux, il vous suffira, ma naïve amie, d'épouser un parfait notaire pour réaliser votre idéal.

Ce léger sarcasme parut impressionner péniblement mademoiselle Herbault. Toutefois, comme madame de Mervilly, Didier et Valentine eurent le bon goût de ne point s'en égarer, et la complimentèrent même sur sa manière d'envisager le mariage, sa contrariété se dissipa promptement. Avec une certaine présence d'esprit, elle changea d'ailleurs la nature de l'entretien, qui commençait à l'intimider.

— Permettez-moi, madame la baronne, dit-elle, de m'acquitter à présent de la commission dont je me suis chargée avec empressement, parce qu'il s'agissait pour moi de venir vers vous.

— Parlez, ma chère enfant, et croyez que je ressens beaucoup de plaisir à vous écouter.

— Mon père s'est rendu hier soir à Mervilly; il a donné des ordres pour que... votre propriété... soit maintenue dans l'état de parfait entretien où vous l'avez laissée. Elle sera donc toujours digne de vous recevoir. Deux clefs m'ont été confiées pour vous être remises. Vous les reconnaîtrez certainement : elles ouvrent la porte du parc et celle du château. Je vous prie en grâce de vouloir bien les accepter. Les voici.

Disant ces mots, elle posait avec gentillesse dans les mains de la baronne ce qu'elle venait de lui offrir si délicatement.

Elle ajouta aussitôt :

— Combien je suis heureuse de voir que vous ne m'opposez point un refus ! Mon père m'a recommandé de vous dire qu'il se réjouirait d'apprendre que vous consentiez à faire de nombreuses promenades dans votre ancien domaine. Tous vos chers souvenirs sont là, madame la baronne, et il est naturel qu'il vous soit doux de vous retrouver souvent au milieu d'eux. Promettez-moi donc que vous vous servirez fréquemment de ces deux clefs de Mervilly.

— Je ne puis m'engager à cela, ma bonne demoiselle, répondit la grande dame d'un air pensif et d'un ton sérieux. J'agirai à cet égard d'après la nature de mes sensations. S'il m'est plus pénible qu'agréable de me retrouver en présence des traces du passé, je ne m'exposerai que rarement à en subir le douloureux effet. Si, au contraire, je remarque que l'évocation de mon bonheur d'autrefois m'aide à supporter les ennuis du présent, je profiterai de l'obligeance de votre père, et je multiplierai mes petits pèlerinages aux lieux où j'ai pris naissance, et que tant de jours bénis ont consacrés à mes yeux.

Cette dernière phrase fut à peine entendue, car la voix de la baronne avait fléchi en la prononçant. Clotilde reprit vivement :

— Je me plais à espérer, madame, que la vue presque quotidienne de... votre parc, de... votre château... aura sur votre esprit une bonne influence. Vous vous félicitez, je veux le croire, de retremper le plus possible votre cœur dans l'air natal dont vous avez l'habitude, et qui est peut-être pour vous une nécessité. Quoi qu'il en soit, mes vœux vous accompagneront sans cesse, et je prierai le ciel qu'il ne mette aucune amertume dans les séductions qu'exercera sur votre âme l'aspect du beau site que vous aimez depuis si longtemps.

La délicatesse expressive avec laquelle mademoiselle Herbault venait de souligner certaines expressions charma madame de Mervilly, et provoqua un murmure approbateur sur les lèvres de Didier, de Valentine et de Félix Duhautbois.

— Votre gracieuse intercession, ma belle enfant, me sera d'un utile secours, j'en suis certaine, répondit la baronne. J'apprécie, croyez-le bien, vos charmantes intentions. Je vous suis reconnaissante surtout d'avoir voulu, par d'exquises paroles, me bercer d'une riante illusion, en me faisant croire que Mervilly, qui m'appartenait naguère, m'appartient encore aujourd'hui. Ah ! mademoiselle, cela est angélique, et prouve que Dieu vous a mis dans le cœur la qualité suprême qui rehausse la valeur de tous les autres mérites, c'est-à-dire la bonté.

Le regard de Clotilde étincela.

— Merci, madame la baronne ! s'écria-t-elle, merci, non pour moi, mais pour mon père, qui m'a dicté lui-même les formules dont je me suis servie ! Mon père, en effet, m'a dit avec insistance : Ma fille, Mervilly n'est à nous que matériellement. Moralement, c'est la propriété de la baronne et de son fils, car leur âme est là tout entière, car l'ombre de leurs ancêtres n'est pas dépossédée de cette demeure seigneuriale, qui porte leur nom. Ne l'oublie pas, quand tu vas offrir les clefs du parc et du château, et que rien dans ton langage ne soit de nature à froisser une susceptibilité légitime. Telle est la recommandation que m'a faite mon père. C'est donc à lui que reviennent de droit les éloges que vous avez bien voulu m'adresser. Je les lui transmettrai fidèlement.

— Oui, reportez-les-lui ! dit la baronne. Mais ne craignez pas d'en retenir une part pour vous-même, qui

avez accompli votre mission avec tant de tact et de sensibilité.

— Il est assurément impossible de s'en acquitter mieux que ne l'a fait mademoiselle Clotilde. Nous ne tarderons pas à rendre visite à M. Herbault, et nous lui ferons part de notre impression à ce sujet.

Le front de la jeune fille s'empourpra sous le regard approbateur du baron. Elle baissa les yeux pour dissimuler une partie de la vive sensation qui l'agitait. Ni madame de Mervilly, ni Félix, ni même Didier, ne s'étonnèrent de cette impressionnabilité bizarre; ils ne songèrent point à l'interpréter. Mais, plus attentive et plus pénétrante, Valentine soupçonna tout de suite ce qui se passait dans le cœur de mademoiselle Herbault.

Il y a au fond des plus douces natures un levain amer qui s'agite et fermente dès que l'intérêt personnel, qu'il soit matériel ou moral, se sent attaqué. Ce levain aigrit les meilleures pensées, il altère les plus pures émotions, il transforme en élans répulsifs les inspirations les plus généreuses. C'est ce qu'éprouva mademoiselle de Champrosay quand elle eut compris que Clotilde aimait son fiancé. Elle eut comme un tressaillement d'imitation dans l'âme; ses beaux sourcils se froncèrent, ses lèvres éclatantes de fraîcheur pâlirent, sa physionomie si calme d'ordinaire et si lumineuse s'assombrit. Elle allait peut-être lancer une de ces ironies que l'esprit féminin sait rendre cruellement aiguës, lorsqu'une réaction soudaine s'opéra dans ses sentiments. Elle réfléchit à tout ce qu'il y avait eu de libéral dans la conduite de M. Herbault et dans ses rapports avec les Mervilly, à tout ce qu'il y avait encore de gracieux et de touchant dans la démarche que venait d'effectuer Clotilde. Elle remarqua surtout l'attitude modeste, l'embarras naïf de la jolie enfant, et l'indulgence entra dans son cœur : ses traits se détendi-

rent, son visage s'éclaira de nouveau, puis elle murmura presque sympathiquement :

— Pauvre petite !

Un reflet de mélancolie songeuse éteignit ensuite le rayonnement de son regard ; elle devint grave, se replia en elle-même, et parut se livrer au courant mystérieux de quelque profonde méditation. Lorsqu'elle se dégagea de l'entraînement auquel elle avait un instant cédé, elle s'aperçut que Félix Dubautbois la contemplait à la dérobée avec une sorte d'extase. C'est qu'en vérité, sous l'influence magique d'une rêverie pleine sans doute de noblesse et d'élévation, de vagues projets de renoncement et de sacrifice, sa beauté aristocratique avait subitement revêtu une expression si suave, si céleste, si ineffable, que l'attention du jeune homme en avait été frappée soudain, et qu'il n'avait pu contenir la spontanéité de son admiration.

Valentine ne laissa paraître aucune contrariété d'avoir été surprise, tandis qu'elle était si préoccupée, si distraite ; mais elle ramena bien vite sur sa radieuse figure un sourire empreint de sérénité.

— Ah ! mademoiselle, lui dit Félix à demi-voix, je crois bien que vous revenez du pays bleu, des régions étoilées, car tout à l'heure votre physionomie semblait réfléchir le ciel !

— Vraiment ? murmura mademoiselle de Champrosay. Mon imagination, en effet, s'est égarée un instant dans je ne sais quel espace chimérique ; mais elle est revenue promptement vers la réalité, plus attrayante, sans contredit, quand je suis en présence de mademoiselle Clotilde et de vous.

Cette réponse, échappée un peu au hasard à l'urbanité exquise de la jeune fille, qui voulait se faire pardonner une distraction, fut accueillie par Félix avec une singu-

lière vivacité de sentiment, ses yeux brillèrent, sa joue s'empourpra, et il se mit à balbutier un remerciement si hyperbolique, que Valentine le regarda d'un air qui annonçait une certaine stupéfaction. Tout à coup, cependant, soit qu'elle craignit de s'être exagéré l'intention des paroles exaltées qu'elle venait d'entendre, soit que la réflexion l'eût mieux disposée à l'égard d'un enthousiasme très-sincère, du moins en apparence, elle changea l'expression de son visage, qui refléta de nouveau la bonne grâce et la cordialité.

Quelques minutes plus tard, Clotilde se levait pour prendre congé de la baronne. Félix en faisait autant; mais, sur le point de se retirer, il proposa à Didier une partie de chasse, qui fut acceptée pour le surlendemain.

Après avoir embrassé mademoiselle Herbault, madame de Mervilly lui dit :

— Ma chère enfant, ne manquez pas d'annoncer à votre père que j'ai reçu avec plaisir l'envoi qu'il m'a fait par votre entremise. Répétez-lui surtout combien j'ai été sensible à la manière dont il a qualifié ma modeste maison.

— Je ne l'oublierai certainement pas, madame la baronne, car je suis certaine que cette bonne nouvelle sera reçue avec une véritable satisfaction.

Pendant le trajet de la rue de Livarot au chemin de Lisieux, Clotilde et Félix marchèrent d'abord en silence, livrés au souvenir de ce qu'ils venaient de voir et de ce qui s'était dit dans l'entretien qu'ils avaient eu avec madame de Mervilly, Valentine et Didier. Puis, peu à peu, ils se firent part des impressions ressenties par chacun d'eux, et vantèrent à l'envi l'admirable probité, l'héroïque courage, la suprême résignation dont la noble famille donnait l'exemple le plus rare et le plus éclatant.

— En vérité, Clotilde, disait Félix, je me suis senti tout navré en comparant dans mon esprit la triste bicoque du chemin de Livarot dont nous sortons au petit palais habité hier encore par les intéressantes personnes pour lesquelles nous ressentons, vous et moi, une si tendre amitié.

— A leur place, dit la jeune fille, je ne m'habitue-rais guère, je l'avoue, à une vicissitude si poignante de la destinée.

— Certes, il faut un caractère bien supérieur, une âme d'élite pour se soumettre à l'infortune avec tant de dignité. Il est vrai, reprit Félix, que la baronne et son fils ont été eux-mêmes les instruments de leur propre déchéance, et qu'ils ont puisé dans le sentiment du devoir accompli une force qui manquerait sans doute à plus d'un cœur honnête, succombant malgré lui sous les coups imprévus de l'adversité.

— L'observation me semble juste. Je crains cependant, ajouta Clotilde, que madame de Mervilly ne reste pas longtemps ce qu'elle nous a paru être aujourd'hui. N'avez-vous pas remarqué comme moi que ses traits ont subi une grave altération, et que sa belle chevelure a pris des reflets grisonnants ?

— Je me suis aperçu de cela, en effet. La chère grande dame a mis, je pense, toute son énergie dans un premier effort, ce qui a produit en elle un certain ébranlement physique, tandis que son moral se raffermissait. Je soupçonne donc qu'il y a quelque chose de factice dans sa tranquillité apparente. A la longue, la triste vie qu'elle commence à mener, et qui diffère si essentiellement des souvenirs de son brillant passé, lui deviendra peut-être insupportable et lui causera de terribles accès de mélancolie et de désespoir.

Mademoiselle Herbault hocha la tête d'un air attristé.

— Je le crains, répondit-elle. J'espère toutefois que mademoiselle de Champrosay, qui me semble n'avoir rien perdu de son calme et de sa fermeté, saura lui prodiguer les soins et les consolations. Quelle délicieuse jeune fille, n'est-ce pas, que mademoiselle de Champrosay ? Comme elle est belle !...

— Admirable ! s'écria Félix. Je n'ai jamais rencontré une telle perfection. Quel visage ! quelle taille !... et surtout quelle aristocratie... sans orgueil... dans toute sa personne !... Ah ! celui qui l'épousera sera bien fier et bien heureux !

Et il soupira. Clotilde, elle, sentit son cœur se serrer.

— Oui, bien fier et bien heureux ! balbutia-t-elle. Mais croyez-vous, mon cher Félix, qu'il soit question de la marier au baron de Mervilly ?

— Non, je ne le crois pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ne me paraissent point l'un et l'autre songer à s'unir plus étroitement qu'ils ne le sont par les liens d'une bonne et franche amitié. Ils se connaissent depuis si longtemps qu'ils se regardent sans doute comme frère et sœur. Tenez, ma chère Clotilde, ils sont à peu près comme vous et moi, qui avons été élevés ensemble : nous ne songeons guère à nous marier, n'est-il pas vrai ?

Clotilde sourit et fit un geste d'approbation.

— Et d'ailleurs, reprit Félix en s'animant, aujourd'hui que la famille de Mervilly est ruinée, une union entre Didier et mademoiselle Valentine est devenue réellement impossible. Les Champrosay, vieille noblesse normande, ont perdu tout ce qu'ils possédaient pendant la première révolution ; ils n'ont pas touché une obole du milliard des émigrés, et leur descendance est restée sans aucun patrimoine. Si je me souviens bien, leur an-

tique manoir, situé sur le bord de la mer, entre Valognes et Cherbourg, appartient à un négociant qui le démolit pierre à pierre pour employer les matériaux à la réparation de ses fermes. Ce n'est donc point mademoiselle Valentine qui pourrait relever la fortune des Mervilly, et il est probable que Didier épousera tôt ou tard quelque riche héritière, enchantée d'acquérir le titre de baronne et de redorer le blason de son mari.

Félix s'arrêta brusquement et fit claquer ses mains.

— Eh ! pardieu ! j'y songe ! exclama-t-il aussitôt.

— A quoi donc ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— Eh bien, si vous deveniez la femme du baron de Mervilly, il pourrait reprendre possession de l'ancien domaine de sa famille ; vous auriez un époux parfait, et vous porteriez un nom charmant. Ce serait à merveille, cela !

Clotilde tressaillit ; elle chancela même. Son compagnon crut qu'elle allait se trouver mal. Il la saisit par le bras pour la soutenir.

— Tiens, tiens, tiens ! dit-il d'un ton moqueur en voyant qu'elle se maîtrisait, voilà l'effet que vous produit la perspective d'épouser un baron ? Pardieu ! ma chère, je vous croyais plus philosophe que ça !

— Vous vous trompez sur ce que je ressens, mon ami, répondit-elle avec gravité. Vous me savez sincère, et vous consentirez à me croire lorsque de nouveau je vous affirmerai que je n'ai dans le cœur aucun penchant vaniteux. M. Didier de Mervilly me plaît pour ses mérites personnels, et c'est tout.

— En d'autres termes, vous l'aimez parce qu'il est beau, brave et bon ?

— Oui, balbutia la jeune fille après une seconde d'hésitation et en baissant les yeux.

— Peuh ! chacun a sa façon de voir et de sentir, répartit Duhautbois sans remarquer l'émotion de son interlocutrice. Moi, j'avoue nettement, que je n'ai point cette indifférence en ce qui concerne les distinctions sociales, et surtout la noblesse. Ainsi, ce qui me charmerait dans une jeune personne d'origine aristocratique...

— Dans mademoiselle de Champrosay, par exemple ? dit à son tour Clotilde avec une malicieuse inflexion de voix.

— Dans mademoiselle de Champrosay, soit ! L'exemple ne pouvait être mieux choisi. Ce qui me charmerait, ou plutôt ce qui me charme dans mademoiselle de Champrosay, c'est sans doute l'éclat de sa beauté, l'auréole de ses vertus ; mais c'est aussi le prestige de sa naissance et le reflet glorieux des anciennes armoiries de sa famille : *de gueules, aux trois grenades d'or, feuillées et tigées de sinople*, le tout surmonté d'une couronne de comte. Est-ce assez joli, hein ?

— Je ne comprends pas, et ne me soucie guère d'un blason, je vous assure, répondit la jeune fille d'un air ébahi et légèrement railleur.

Duhautbois haussa les épaules avec une sorte de commisération, et se remit à marcher.

— Pauvre petite ! dit-il. Le sens des choses supérieures et privilégiées vous manque absolument. Je vous plains. Ah ! si mademoiselle Valentine de Champrosay consentait à s'unir à moi, je serais ravi d'acquérir...

— Quoi donc ? Il me semble que la femme ne peut conférer la noblesse en se mariant.

— Bah ! il est avec la grande chancellerie de France des accommodements, et, quand je devrais dépenser cent mille francs pour cela, j'obtiendrais bien l'autorisation

d'ajouter le nom de ma femme à mon nom : Duhaubois de Champrosay ! Voyons, ne serait-ce pas charmant ?

— Ce serait très-gracieux, en effet.

— Le droit de m'appeler de la sorte impliquerait évidemment la faculté de me servir des signes héraldiques dont je parlais tout à l'heure. Je les ferais donc sculpter, graver, imprimer... pour être agréable à la noble compagnie de ma vie, pour honorer ses aïeux, et... pour me faire plaisir à moi-même... Ce serait bien naturel, n'est-ce pas ?

Mademoiselle Herbault ne put contenir un élan d'ironique gaieté.

— Oh ! bien naturel, assurément ! s'écria-t-elle. En vérité, mon bon Félix, vous êtes fort amusant avec votre manie d'adorer les particules, les titres, le blason. Cela me rappelle que la lettre datée de Trouville, dans laquelle vous annonciez votre prochaine arrivée à la Rose-raye, était timbrée d'un superbe écusson.

— Que me dites-vous là ? Vous plaisantez ?

— Mais non ! C'est très-sérieux.

— Maladroit que je suis ! Je me serai trompé dans le choix du papier à lettre en écrivant au papa Herbault.

— Vous en avez donc de plusieurs... qualités ?

— Mon Dieu ! oui. J'ai fait timbrer une ramette avec mes simples initiales, et j'en possède une autre qui s'ilustre d'armoiries fantaisistes d'un assez bon goût.

— Expliquez-les-moi.

— C'est très-simple : *d'azur, à la bande d'or*. Rien de plus.

— Si fait. Il y a quelque chose au-dessus.

— Oui, un casque.

— De pompier ?

— Fi ! ma chère : un casque de chevalier ou d'é-

cuyer... Ah ! pardieu ! reprit Félix, votre père, en voyant cela, a dû terriblement s'indigner.

— Vous n'en doutez pas ?

— Comment se fait-il qu'il ne m'ait encore rien dit à ce sujet ?

— Il a oublié, je crois ; mais il se souviendra tôt ou tard, soyez-en certain. Alors...

— Il m'accablait de son éloquence démocratique ? Bah ! j'y suis habitué.

— Oh ! ce sera plus foudroyant cette fois, car vous avez signé bizarrement votre nom.

— Comment donc l'ai-je écrit ?

— En trois mots : « Du Haut-Bois, » avec trait d'union.

— Bon ! Je me serai imaginé que j'écrivais à un autre. J'ai vraiment des distractions inouïes !

Et Félix ajouta d'un ton comiquement terrifié :

— Je suis perdu !

— Perdu, non ! mais en danger, certes ! repartit Clotilde avec une plaisante gravité ; car vous ne vous disculperez guère aisément.

— Je ne veux pas même l'essayer.

— Et vous ferez bien. Le silence a parfois de la grandeur.

Ils n'étaient plus qu'à une petite distance de la Rose-raye, lorsque Duhautbois se frappa le front soudain et s'arrêta de nouveau.

— Une idée ! exclama-t-il. Il me vient une idée !

— Laquelle ? demanda mademoiselle Herbault.

— Je vous propose un traité d'alliance.

— Dans quel but ?

— Dans le but de nous entr'aider tous deux pour favoriser la réalisation d'un projet que je viens de concevoir.

— Et ce projet?...

— Le voici : Pousser à l'accomplissement de deux mariages, le vôtre et le mien. Si nous réussissons, vous épouserez le baron de Mervilly, moi j'aurai la joie de m'unir à mademoiselle Valentine de Champrosay.

Clotilde eut quelque peine à contenir le trouble que cette proposition excitait en son cœur. Elle parvint cependant à ne laisser paraître qu'une légère sensation, qui se traduisit par une petite teinte de carmin sur ses joues et par la trace humide d'une larme dans ses yeux.

— Votre idée n'est pas acceptable, mon cher Félix, dit-elle en souriant avec un peu d'effort.

— Pourquoi, je vous prie ?

— Réfléchissez donc. Comment nous y prendrions-nous pour nous entr'aider au point de faire réussir votre projet ?

— Ce serait très-simple, croyez-moi.

— Voyons ?

— Eh bien, je démontrerais à votre père, ainsi qu'à la baronne, les avantages d'une union entre Didier et vous. Je prouverais à M. Herbault que ce mariage serait votre bonheur, et je convainrais aisément, je pense, madame de Mervilly qu'il ne saurait rien arriver de plus heureux pour elle et pour son fils.

— Je ne sais si la baronne se laisserait persuader ; mais je suis bien certaine que mon père serait peu touché de vos raisonnements.

— Votre père fléchirait, il vous aime tant !

— Soit... Mais enfin, moi, que devrais-je faire dans votre intérêt ?

— Mon Dieu ! peu de chose, en définitive... Vous verrez désormais de temps en temps mademoiselle de Champrosay ; vous aurez l'occasion de causer avec elle amicalement... Chaque fois que la circonstance vous

semblerait favorable, vous auriez la gentillesse de célébrer devant votre noble amie les mérites que j'ai... et même ceux que je n'ai pas. Vous lui diriez tout l'enthousiasme qu'elle m'inspire, et vous lui donneriez à entendre qu'en plaçant sa main dans la mienne elle réaliserait le plus doux de mes rêves et le plus cher de mes vœux. Voilà !

— Parfait !... Me faudrait-il aussi lui apprendre que vous possédez une assez jolie fortune en bois, en herbages, en guérets, situés entre Orbec et Lisieux, et solidement afferchés ?

— Vous vous moquez de moi, ma chère, et vous avez tort.

— Je serais bien plus fautive si j'acceptais votre proposition, car elle exige un petit talent d'intrigue que d'ailleurs j'essayerais vainement d'acquérir.

— Ainsi, vous refusez ?

— Tout net.

— N'importe, je n'en marcherai pas moins vers le double but que je me suis proposé d'atteindre. Je déterminerai votre mariage avec le baron, et, pour effectuer le mien avec mademoiselle Valentine de Champrosay, je me ferai un auxiliaire puissant.

— Qui donc ?

— Mademoiselle Yseult de Rechignevoisin.

— Je me souviens, en effet, que cette hautaine vieille fille daigne vous montrer quelques égards.

— Parbleu ! c'est bien le moins qu'elle me doive ! Chaque année, à l'époque où je suis à la Roseraie, je vais lui rendre visite, je l'entoure de mon respect obséquieux, je ne cesse de vanter la gloire immortelle de ses ancêtres, et je lui offre avec empressement la dime du produit de mes chasses. Après-demain, je lui enverrai du gibier pour la préparer à me bien recevoir, puis j'irai

lui faire ma cour et la disposer en faveur de mes projets d'avenir.

— Bonne chance, monsieur Duhautbois de Champrosay !

— Merci, madame la baronne Didier de Mervilly !

Cette réplique émut visiblement Clotilde, dont le front se pencha et devint soucieux.

— Moi, baronne ! soupira-t-elle. Ah ! je préférerais qu'il ne fût ni noble ni titré !

En ce moment une voix s'écriait :

— Arrive donc, Clotilde !... Et vous aussi, Félix !... Je vous attends depuis une heure, et j'ai à vous parler. C'était la voix de M. Herbault.

Le digne industriel était sur la terrasse du jardin de la Roseraie, au bord de la route de Lisieux. Il tenait une lettre à la main.

— Diable ! fit Duhautbois, serait-ce là ma fameuse missive aux armoiries « d'azur, à la bande d'or, » avec casque de chevalier et signature en trois mots ?

— J'en ai peur ! répondit sa compagne égayée par la risible appréhension de Félix. Pauvre garçon ! reprit-elle, le tribunal révolutionnaire va sans doute vous juger.

— Soit ! je brave la proscription et même l'échafaud !

VIII

Les deux jeunes gens poussèrent la grille d'entrée, suivirent une allée sinueuse qui menait à la terrasse, et arrivèrent près de M. Herbault. S'ils s'attendaient à le voir froncer le sourcil et prendre un ton sévère, ils furent agréablement surpris, car il commença par leur demander avec un accent plein de sollicitude des nouvelles de la famille de Mervilly.

— M. Didier et mademoiselle Valentine nous ont paru n'être point affectés de leur nouvelle situation, répondit Clotilde. La baronne, au contraire, a dû passer une nuit sans sommeil, car Félix et moi, nous lui avons trouvé l'air souffrant.

— Cela se conçoit, reprit M. Herbault. La secousse a été terrible pour elle, et son grand courage ne pouvait guère y résister sans être un peu abattu... A-t-elle accepté les clefs que tu lui as offertes de ma part? ajouta-t-il.

— Oui, mon bon père, et elle m'a priée de te transmettre ses remerciements les plus vifs.

— Elle s'est surtout montrée très-sensible, dit Félix, à la manière dont vous avez caractérisé ce matin la petite maison qu'elle habite rue de Livarot.

— Est-ce vous qui le lui avez appris?

— Non. C'est Clotilde.

— Tu as bien fait, ma fille. Il faut toujours honorer l'infortune des honnêtes gens.

La gracieuse enfant embrassa son père avec vivacité, et comme le soleil, en se dégageant d'un nuage qui l'avait éclipsé, répandait une rayonnante chaleur, elle entraîna M. Herbault vers une tonnelle de chèvrefeuille et de roses blanches qui occupait une des extrémités de la terrasse. Félix Duhautbois les y suivit.

En ce moment, et sous le reflet lumineux dont elle s'animait, la propriété bourgeoise du riche industriel offrait un aspect charmant, avec son jardin plein de rosiers en fleur; avec sa maison blanche, carrée, haute sur perron, à persiennes et contrevents gris; avec sa vaste cour normande, plantée de mille pommiers, et contenant cinq ou six vaches qui pâturaient; avec les riantes perspectives dont elle était entourée : en face d'elle, les grasses prairies de la vallée de Lisieux; derrière elle, la verte colline du bois des Capucins. Tout cela s'égayait encore du voisinage de la manufacture de M. Herbault, ainsi que du passage continu des citadins et des paysans qui, à pied, à cheval, en charrette, en cabriolet, se rendaient à Orbec ou bien en revenaient.

Félix, Clotilde et son père s'assirent à l'ombre de la tonnelle sur des chaises rustiques en bois de coudrier.

M. Herbault dit alors à sa fille qu'il avait reçu le jour même deux demandes en mariage pour elle : l'une de vive voix, l'autre par écrit. La première émanait d'un négociant considérable de Lisieux qui proposait son fils, un jeune homme de vingt-cinq ans, intelligent, capable, plein d'avenir. La seconde était adressée par un notaire de Bernay au nom du comte de Beaulieu, un de ses

clients, peu favorisé sous le rapport de la fortune, mais riche d'espérances à bref délai, et d'ailleurs d'une noblesse aussi authentique que celle des Montmorency.

En s'exprimant ainsi, M. Herbault eut une légère crispation de lèvre qui semblait exprimer une sorte de dédain.

— Voici la lettre, ajouta-t-il. Lis toi-même, ma fille, et réponds.

A vrai dire, Félix ne fut pas fâché de voir qu'il ne s'agissait point de son inadvertance dans le choix du papier sur lequel il avait écrit au père de Clotilde. Il espéra même que l'industriel démocrate ne songerait point à lui en faire le reproche. Il aimait et respectait sincèrement M. Herbault, tout en plaisantant parfois la vulgarité de sa mise et de ses goûts. Aussi s'effrayait-il toujours un peu, en dépit de lui-même, d'avoir mérité une réprimande de cet honnête homme, aux capacités duquel il devait certainement une grande partie de la fortune qu'il possédait.

Après avoir lu la lettre du notaire de Bernay, la jeune fille répondit qu'elle n'était nullement désireuse d'épouser le comte de Beaulieu, quels que fussent l'éclat de son titre et l'ancienneté de ses parchemins.

— Bravo, ma chère enfant ! s'écria M. Herbault. Je reconnais mon sang plébéien, et j'en suis tout joyeux ! Tu m'eusses chagriné, en effet, si tu avais mis de l'hésitation dans ta réponse, si l'espoir de devenir comtesse avait paru te séduire. Il y aurait eu là pour moi une cruelle déception, car j'ai pleine confiance en ton bon sens, et je me plais à croire que tu ne m'exposeras jamais à te refuser mon consentement quand tu te prononceras en faveur d'un prétendant à ta main.

— Quoi ! papa Herbault, exclama Félix, vous auriez résolu de repousser systématiquement tout noble qui

exprimerait le vœu de devenir votre gendre, même si Clotilde l'aimait et ne pouvait aimer que lui ?

— Oui, même dans ce dernier cas !

— Vous êtes, pardieu, trop absolu !

— Un père ne saurait l'être assez, lorsqu'il y va du bonheur de son enfant. Je ne veux point que ma fille me reproche un jour d'avoir été faible en lui permettant de s'allier à quelque famille entichée de ses aïeux et l'accablant de son orgueil blasonné... Mais je suis maintenant bien tranquille à cet égard, car Clotilde vient de me prouver qu'elle n'accordera sa tendresse qu'avec la certitude d'obtenir mon approbation.

Cette assurance paternelle fit sourire Duhautbois. M. Herbault s'en aperçut.

— Eh bien ! reprit-il étonné, qu'est-ce qu'il y a, et pourquoi prenez-vous cet air moqueur ?

— Parce que... commença Félix.

Il s'interrompit aussitôt : ses yeux avaient rencontré le regard suppliant de Clotilde, qui craignait de l'entendre prononcer en ce moment le nom de Didier de Mervilly.

— Parce que, reprit-il en modifiant sans doute sa première pensée, le diable est bien malin, et il aime à jouer ses tours pendables à ceux qui comme vous, papa Herbault, se montrent trop pleins de sécurité.

— Que signifie ce verbiage-là, mon cher ami ?

— Il signifie clairement qu'il pourrait bien arriver le contraire de ce que vous prévoyez avec tant de certitude et d'aplomb.

— Qu'arriverait-il alors ?

— Que votre fille se mit à aimer, sans votre assentiment et peut-être en dépit d'elle-même, quelque digne rejeton d'une vieille souche aristocratique, pas du tout infatué de sa naissance, beau, brave, que sais-je, moi ?

car enfin, si Clotilde refuse d'épouser le comte de Beau-lieu, qu'elle ne connaît pas, ce n'est point une raison pour qu'elle s'interdise d'accorder son cœur et sa main à un loyal gentilhomme qu'elle connaîtrait bien, et qui lui semblerait devoir mériter toute confiance et tout amour.

— Ta, ta, ta!... Je suis sûr qu'il n'en sera jamais ainsi. Que nous fait la noblesse, à nous? Elle ne nous éblouit guère, n'est-ce pas, ma chère enfant?... Et à ce propos, je me hâte d'ajouter que nous ne ressemblons point à un étrange quidam, ici présent, qui pousse jusqu'au fétichisme le culte de la caste et des signes hiéroglyphiques de l'armorial.

En parlant de la sorte, M. Herbault s'était animé. Il avait appuyé sur la physionomie de son interlocuteur une attention mêlée d'ironie et de mécontentement.

— Nous y voilà! pensa Félix.

Il reprit tout haut, avec une apparence d'ingénuité :

— Est-ce que c'est à moi que vous faites allusion? demanda-t-il.

— A qui donc serait-ce, monsieur *l'aristocrate*, illustre fils d'un ancien ouvrier tisserand, qui écussonne sa correspondance et coupe sa signature en trois morceaux pour lui donner la mine d'un nom seigneurial?

Duhautbois affecta de paraître surpris.

— Quoi! dit-il, j'ai fait cela? c'est extraordinaire, parole d'honneur!

Et il pria tranquillement M. Herbault de lui montrer la preuve de ce qu'il avançait.

— Parbleu! vous pouvez vous vanter d'avoir du sang-froid! s'écria le père de Clotilde. Je vais vous confondre, mon cher.

Et il tira d'une poche de sa veste de froc une lettre qu'il dégagea de son enveloppe, déplia, et mit sous les yeux de Félix.

— Voyez, coupable ! ajouta-t-il et rougissez !

Félix, sans la moindre confusion, examina la lettre, et répondit d'un ton calme :

— Tiens, c'est pourtant vrai !

Puis il parut étudier avec intérêt la gravure héraldique qui attestait sa culpabilité, et il en vanta la gracieuse composition.

— D'azur, à la bande d'or, reprit-il en souriant. Qu'en dites-vous, papa Herbault ? Avouez que c'est réellement mignon.

Le manufacturier resta comme ébahi en entendant ces mots. Une minute après son front s'assombrit, sa lèvre se plissa.

— Mignon, ça ! répliqua-t-il. Ridicule, à la bonne heure ! Est-ce que vous perdez la tête, mon pauvre Félix ? ou bien est-ce que je rêve ? Franchement, j'ai peine à croire ce que je vois. Vous avez souvent hasardé devant moi des idées follement enthousiastes au sujet de la noblesse et de ses attributs. J'en plaisantais le plus souvent ; je me moquais de vous sans me fâcher, et cela n'allait pas plus loin. Mais, juste ciel ! voici que vous affublez d'un blason, comme si vous étiez le descendant d'un Noailles ou d'un Broglie. Que dis-je ? voici que vous dénaturez le nom de votre père pour lui communiquer l'aspect d'une dénomination de fief et vous attribuer la qualité d'un seigneur Du Haut-Bois. Ah ! pardieu, c'est trop fort, et je vous déclare que vous m'affligez sérieusement !

— A ce point-là, papa Herbault ?

— Oui, monsieur !

— Quoi ! pour si peu de chose ? de petites armoiries bien anodines, et une façon toute naturelle de diviser ma signature sans altérer l'orthographe du nom ? Vous êtes vraiment trop rigide.

— Trop rigide !... Mais, malheureux, vous ne comprenez donc pas la gravité de votre action ? Vous ne soupçonnez donc pas que vous reniez ainsi votre origine plébéienne et que vous semblez avoir honte du souvenir paternel ?... Trop rigide !... Mais si votre père, ce vieil ami de ma jeunesse, existait encore, si ce brave homme, qui était si heureux en mourant de vous léguer un nom honorable et une fortune acquise par son travail, était ici et pouvait vous parler, combien plus sévère et plus attristé ne serait-il pas, lui ? — Félix, vous dirait-il d'une voix émue et grave à la fois, tu as perdu ta mère dès les premières années de ta vie. Je suis resté seul à prendre soin de toi, à t'élever, et j'ai accompli mon devoir avec zèle, avec amour. J'étais un ouvrier modeste, et, pour t'enrichir, je suis devenu un industriel ambitieux. J'avais donc le droit d'espérer que ton cœur serait pour moi affectueux et reconnaissant, et j'ai la douleur de m'apercevoir, hélas ! que mon fils n'est qu'un indifférent et un ingrat !... Voilà ce que vous dirait votre père, et il aurait raison !

— Il aurait tort ! répondit Duhautbois d'un ton pénétré.

Sa physionomie, si gaie d'ordinaire, venait de revêtir un caractère de tristesse et de recueillement.

En même temps, sa main droite se glissait sur sa poitrine, entre un gilet taillé à la dernière mode et une fine chemise de batiste : elle attirait une petite chaîne en filigrane d'or, délicatement ouvragée, à laquelle pendait un médaillon ; puis il se mettait à contempler avec attendrissement une miniature qui y était enchâssée, et qui représentait un visage d'homme aux cheveux grisonnants, aux traits un peu vulgaires, mais d'un ensemble doux et sympathique. Après quoi, il appuyait ses lèvres avec un tendre respect sur cette précieuse image, et la montrait ensuite à M. Herbault.

— Mon cher maître, lui dit-il, vous reconnaissez ce portrait? Eh bien! il ne m'a jamais quitté depuis que mon père a disparu de ce monde. C'est la seule réponse que je veuille vous faire, pour vous prouver que je ne suis ni un indifférent ni un ingrat.

M. Herbault et sa fille restèrent silencieux. Ils étaient surpris et touchés.

— Je vois bien, poursuivit Félix, que je vous étonne et que votre esprit cherche à concilier le sentiment filial qui m'anime, et qui me rend pieux envers une chère ombre, avec le penchant très-prononcé, et que je ne cache guère, qui me porte à aimer tout ce qui donne tant d'élégance et de cachet aux privilégiés de la naissance, à l'aristocratie des vieux parchemins. Ma foi! n'exigez pas que je vous explique cela. Je m'en acquitterais sans doute fort mal. En somme, c'est un fait qui résulte d'un instinct plus fort que ma raison, d'un goût si impérieux, que je n'ai pu résister à la fantaisie de me composer des armes coquettes, et d'arranger mon nom roturier avec une grâce qu'envieraient les plus vaniteux hobereaux.

— Ils en riraient, mon cher, et ils feraient bien! repartit M. Herbault, dont la physionomie s'était déridée et avait pris une apparence d'ironique bonne humeur. Voyons, reprit-il, raisonnons un peu...

Félix l'interrompit :

— Non, ne raisonnons pas! s'écria-t-il d'un air comiquement effrayé. Vous me feriez déraisonner. Je sais d'ailleurs tout ce que vous voulez me dire, et je pourrais vous réciter mot à mot le petit réquisitoire que vous avez l'envie de fulminer contre moi. Soyez généreux, papa Herbault, et n'abusez point de l'avantage que vous procure l'aveu de ma faiblesse. N'oubliez pas enfin que je suis votre hôte, et qu'à ce titre j'ai droit à tous vos égards.

Après un silence, il ajouta en souriant :

— Vous n'insistez pas : c'est bien ! Aussi, pour vous plaire, essayerai-je de me corriger.

— A la bonne heure, morbleu !

— Oh ! mais je ne vous promets pas d'y réussir. L'habitude a tant d'empire sur mon esprit ! Le pli de mes idées et de mes sentiments est si tenace en moi !

— A quoi bon tenter l'impossible ? objecta Clotilde.

— Au fait, c'est bien inutile ! repartit naïvement Duhanthois.

Puis ses yeux se fixèrent de nouveau sur la lettre armoriée qu'il tenait encore à la main, et il murmura ces mots :

— D'azur, à la bande d'or, avec casque de chevalier !... Ou a beau dire, c'est gentil, ça !... Et ma signature... divisée par syllabes et illustrée de plusieurs majuscules, quelle jolie mine elle a !... C'est un vrai bijou !

M. Herbault entendit cette réflexion, quoique faite à demi-voix. Il haussa les épaules, et se contenta de répliquer en ricanant :

— Dites : un bijou faux, et vous serez dans le vrai.

Laissant alors Félix comme atterré sous le coup de ce sarcasme, il se tourna vers sa fille, à laquelle il demanda si elle consentait à voir le jeune négociant de Lisieux dont le père lui avait rendu visite tandis qu'elle était chez la baronne de Mervilly. Clotilde répondit d'un ton doux et ferme qu'elle refusait d'y consentir.

— Pour quel motif ?

— Je te l'ai déjà dit : je ne veux pas encore me marier.

— Cela n'est point naturel, mon enfant. A ton âge, à dix-huit ans révolus, toute jeune personne est secrètement impatiente d'avoir un mari.

— Alors je fais exception, car moi, mon père, je n'ai

qu'un désir : c'est de ne rien changer à l'existence que je mène près de toi.

— Oui, oui, je connais cet aimable refrain. Tu m'en as déjà caressé plusieurs fois l'oreille, et dernièrement encore, à Mervilly. Cela me flatte à coup sûr, mais cela m'inquiète aussi par moments.

— Pourquoi t'en tourmenter ?

— Parce que... parce que...

— Achève.

— Parce que les jeunes filles ne sont d'ordinaire si hostiles au mariage que lorsqu'elles ont dans l'esprit ou dans le cœur quelque secret qu'elles n'osent avouer.

Clotilde tressaillit imperceptiblement.

— Voyons, ma chère petite, reprit M. Herbault, dis-moi ton idée ; explique-moi ce que tu ressens.

Il l'attirait sur sa poitrine, et l'embrassait au front.

— Je n'ai rien à révéler, père, répondit-elle, mais en baissant les yeux pour empêcher de voir qu'ils se mouillaient.

— Es-tu sincère, mon enfant ? J'en doute un peu.

— C'est mal, et tu as tort de ne pas croire à ma sincérité.

En s'exprimant ainsi, Clotilde balbutiait. L'hésitation de sa voix semblait protester contre l'assurance de ses paroles. En outre, comme pour se faire pardonner son défaut de franchise, elle s'emparait des mains de son père et les pressait vivement.

M. Herbault hocha la tête d'un air soucieux.

— Regarde-moi bien en face, ma chérie, dit-il. Je veux interroger ton visage, qui ne me trompe jamais, lui...

La jeune fille mit lentement à découvert sa jolie figure, après s'être efforcée d'en rendre l'expression aussi tranquille que possible. Mais le regard paternel ne s'y méprit pas.

— Vous me cachez quelque chose, mademoiselle, reprit-il avec gravité.

— Parbleu ! c'est clair, ça ! exclama Félix.

Cette interjection produisit un instant de silence et d'embarras.

Le père de Clotilde, stupéfait, dirigea son attention sur la physionomie de Duhautbois.

— Ah ! vous êtes dans le secret, vous ! dit-il en apuyant sur chaque mot.

— Peuh ! je crois que oui.

— Et que savez-vous?... Puisque ma fille se tait, parlez.

— Je veux bien ; mais encore faut-il que Clotilde m'en donne l'autorisation.

— Allons, fillette, autorise Félix ; cela t'épargnera la peine de me faire toi-même un aveu qui semble te coûter.

Mais, loin de consentir, mademoiselle Herbault fit un geste de refus si rapide et si adroit que Duhautbois seul l'aperçut.

— Eh bien ! j'attends ! dit le manufacturier que l'impatience gagnait.

— Cessez d'attendre, répondit Félix. Vous ne saurez rien aujourd'hui.

— Pourquoi cela ?

— Dame ! le jour propice aux confidences n'est pas venu... A huitaine ! selon la formule des tribunaux.

Et Duhautbois sourit malicieusement. Il se réjouissait de taquiner son hôte, de se venger ainsi de la réplique terrible qui l'avait foudroyé quelques minutes auparavant.

M. Herbault repoussa sa fille d'un air contraint, se leva résolûment, et sortit de la tonnelle. Mais il n'avait pas fait dix pas, qu'il revint vers les jeunes gens. Une

réflexion soudaine avait dissipé sa mauvaise humeur et ramené un reflet lumineux sur son visage assombri. Il parut même enchanté de voir que Clotilde et son confident s'étaient rapprochés l'un de l'autre et se serraient la main.

— Je gage que j'ai deviné ! s'écria-t-il gaiement.

Félix et sa compagne demeurèrent interdits.

— Ah ! les sournois ! reprit M. Herbault du même ton joyeux. Comprend-on tant de mystère, tant de cachotteries... pour ce qui est si conforme à toutes les exigences d'âge, de fortune et de position ? Mais que diable pensez-vous donc avoir à redouter de ma part ? Craignez-vous que je veuille m'opposer à la réalisation de vos secrètes espérances ? Allons donc ! c'est le contraire qui est la vérité ! Rien ne saurait, en effet, m'être plus agréable que la nouvelle d'une entente cordiale entre vos deux cœurs, et la certitude que vous souhaitez d'être unis !... Tenez, je vous dispense de la demande d'usage, et j'accorde tout de suite mon consentement... A quand la noce ?...

Clotilde et Félix s'entre-regardèrent ébahis et muets. Ils se manifestait en eux un tel épanouissement de physionomie que M. Herbault dut être un instant convaincu qu'il avait touché juste, et que les prétendus amoureux étaient plongés dans le ravissement.

Enchanté lui-même d'avoir si bien deviné les choses et si lestement dénoué la situation, il s'appuya contre une des solives enguirlandées de roses de la tonnelle, et se remit à parler avec entrain.

— Mon cher Félix, dit-il, je connais, à un centime près, l'état de votre fortune. Vous avez quarante bonnes mille livres de rente en biens-fonds qui ne doivent absolument rien à personne, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! absolument rien !

— C'est gentil, ça ! et les jeunes gens à marier de votre importance ne pullulent point en Normandie, ni même sur l'asphalte parisien. J'ai le droit d'en dire autant de ma fille, qui est également un beau parti, selon le terme consacré par le dictionnaire de l'hymen. Je compte en effet lui donner en dot la propriété de Mervilly, que j'ai payée quatre cent mille francs, et qui les vaut bien. J'ajouterai à cela deux excellentes fermes qui entourent le domaine et qui en doubleront la valeur. Je ne parlerai point de ce que je laisserai un jour à Clotilde : un riche denier, ma foi ! Mais, Dieu merci ! j'ai bon pied, bon œil, bon estomac, et je lui ferai attendre ma succession le plus longtemps que je pourrai.

La jeune fille s'élança vers son père et lui entoura le cou de ses deux bras mignons et charmants.

— Tais-toi, mon père ! dit-elle avec émotion. Je n'admets pas que je doive jamais te perdre, et j'espère bien que je serai la première à mourir.

— Bah ! nous ne mourrons jamais ni l'un ni l'autre, repartit M. Herbault en caressant le visage de la jolie enfant qui l'embrassait avec effusion. J'en conviens, reprit-il, j'ai eu tort de mêler à notre joie une idée quelque peu funèbre. Oublions cela, et ne songeons plus qu'à votre mariage. Donc, je le répète, à quand la noce !

Il y eut encore un silence, pendant lequel Clotilde se dégagea de l'étreinte paternelle et alla se rasseoir près de Félix.

— Quelle noce ? demanda bientôt ce dernier avec une certaine affectation d'étonnement.

— La vôtre, pardieu ! Celle de ma fille et de vous !

Duhautbois se prit à rire bruyamment.

— Mais elle n'aura jamais lieu ! répliqua-t-il. Mais vous vous trompez tout à fait sur les sentiments dont

— nous sommes animés l'un pour l'autre, Clotilde et moi, Nous nous aimons de grand cœur, c'est incontestable, mais pas au point de vouloir nous marier. Oh ! non. Elle n'en a guère l'envie, ni votre serviteur non plus.

L'éroulement de la tonnelle eût à coup sûr produit sur le manufacturier un choc beaucoup moins brusque que cette révélation. Il fut un instant comme suffoqué, et ne se maîtrisa que par un effort.

— Ah ça ! qu'est-ce que tout cela signifie ? demandait-il avec un accent que l'irritation faisait vibrer. Je ne comprends plus rien à ce qui se passe entre ma fille et vous.

— C'est pourtant bien simple, papa Herbault. Nous nous entendons à merveille, elle et moi, mais l'amour n'entre pour rien dans la mutuelle sympathie que nous ressentons... L'amour !... Ah ! Dieu !...

Et Félix soupira d'un air demi-sérieux, demi-moqueur.

— Eh bien ! après ? dit avec insistance l'honnête fabricant.

— Si je voulais, certes, je vous indiquerais sans peine dans quelle direction il aimerait à faire son nid, le bel oiseau bleu, couleur du printemps.

— De grâce, expliquez-vous !

— Encore une fois, pas aujourd'hui.

— Allez au diable !

Et le père de Clotilde se précipita de nouveau hors de la tonnelle.

Vers le milieu de la terrasse, un homme en blouse, brun, pâle, au visage maigre, à la taille grêle, à l'œil fiévreux, l'aborda. C'était le contre-maitre de la manufacture de M. Herbault.

— Que me veux-tu, Manuel ? lui demanda brusquement le manufacturier.

— Je ne me sens pas bien du tout, patron, répondit le contre-maitre. Permettez-moi d'aller prendre un peu de repos.

— Est-ce que tu as besoin de ma permission pour cela, malheureux? Mais il y a un mois que je te supplie chaque jour de rester chez toi, de garder le lit, de te faire soigner enfin, et, têtue que tu es, tu n'as pas voulu céder à ma prière.

— C'était impossible : la fabrique travaillait dur, ma présence y était indispensable. Or, le devoir avant tout...

— Le devoir, c'est fort bien, morbleu! mais la santé commande aussi... Ah! te voilà joli maintenant, mon vieux camarade! reprit M. Herbault dont la voix venait de s'adoucir. J'espère que tu vas m'écouter et m'obéir désormais?

— Oui, patron.

— Tu ne reparaitras à la fabrique qu'après t'être complètement rétabli. C'est entendu.

Le contre-maitre fit un signe de tête négatif.

— Plait-il? exclama le fabricant.

— Ne vous fâchez point, mais écoutez-moi : le travail s'est ralenti, c'est très-réel; cependant il y a encore dans les ateliers trop de monde et trop d'activité pour que je puisse m'absenter longtemps. Qui surveillerait?...

— Moi, parbleu!

— Vous? Allons donc! est-ce que le patron doit tenir ainsi la place de son subordonné?

— Alors je nommerai un second contre-maitre qui te viendra en aide et te remplacera au besoin.

Manuel tressaillit. Une rougeur ardente colora les pommettes de ses joues.

— Vous ne ferez pas cela! balbutia-t-il avec oppression. Ce serait me punir, et je n'ai pas démérité.

l'interrogeât de nouveau. Son cœur s'était serré; elle le sentit se détendre quand elle eut la certitude que son appréhension n'était pas fondée.

— Ma chère enfant, lui dit-il sans le moindre signe de mécontentement, Manuel a la fièvre; son état présente, selon moi, un grave danger. Fais prier notre médecin d'aller le voir tout de suite, et va toi-même le visiter aujourd'hui.

— Oui, père.

— Le digne garçon a de lourdes charges de famille; je crains qu'il ne soit un peu gêné comme argent. Remets à sa femme quelques pièces d'or... bien délicatement surtout, car ces gens-là sont très-fiers, et ils ont bien raison.

— Sois sûr, père, que mon offre ne les blessera point.

— Oh! je sais que tu accomplis toujours à souhait les petites missions de charité.

— Cela se conçoit : je mets à profit tes bonnes leçons.

— Flatteuse, va!

Et M. Herbault s'inclina pour embrasser sa fille; mais il se rappela aussitôt qu'il devait lui tenir rigueur, et se redressa soudain avec dignité.

— J'oubliais que je suis furieux contre toi! dit-il en fronçant le sourcil, mais d'une voix qui n'avait rien d'irrité. Donc, je te prive de mes caresses. Chacun se montre réservé comme il l'entend.

Félix arrivait en ce moment près d'eux.

— Papa Herbault, vous êtes un père dénaturé! exclama-t-il. Je vous dénonce à l'indignation de l'univers.

Le père de Clotilde s'efforça de prendre sa physionomie la plus sérieuse, et répliqua avec un accent dont la sécheresse cachait mal une velléité de bonne humeur :

— Je ne ris pas, moi, monsieur, surtout avec un per-

— Georgette ! appela mademoiselle de Champrosay.

L'idiote était à la cuisine : elle se hâta de répondre à l'appel.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-elle d'une voix qui résonna comme un gloussement de basse-cour.

Apercevant Félix à l'entrée de la pièce nommée le parloir, elle s'arrêta ébahie :

— Tiens, reprit-elle, voilà M. Duhautbois. Bonjour, monsieur Duhautbois. Vous aimez donc bien mes maîtres, que vous venez les voir sitôt ? M'est avis que notre demoiselle de Champrosay vous plaît joliment, hein ? Ah ! dame ! c'est qu'il n'y en a guère comme elle à Orbec, ni peut-être tout là-bas, dans la grande ville de Paris !

Et, tandis que Valentine cherchait du regard et du geste à lui imposer silence, elle ajouta d'un ton compatissant :

— Pauvre monsieur ! ça vous irait fièrement de l'avoir pour épouse, pas vrai ? Eh bien ! il faut vous marier avec elle, oui-da ! Un bon moyen tout de même que je vous donne là ! Est-ce votre avis ?

Ce bizarre propos eut la puissance de troubler Félix. Il ne répondit pas. Mademoiselle de Champrosay resta calme, mais elle prit la parole avec une douceur pleine de fermeté :

— As-tu fini de bavarder à tort et à travers, Georgette ? dit-elle. Ecoute-moi maintenant.

— Allez-vous me gronder ? balbutia l'idiote, soupçonnant qu'elle avait débité quelque sottise et s'attristant tout à coup.

— Ne la réprimandez pas, l'innocente ! supplia Félix.

— Rassurez-vous, monsieur, repartit Valentine. Je n'attache aucune importance au verbiage de cette enfant.

En articulant ces mots, elle regarda son interlocuteur et fut frappée de l'altération répandue sur ses traits.

— Ah! mademoiselle, murmura-t-il, mais si bas que la jeune fille l'entendit à peine, je voudrais bien, moi, pouvoir attribuer une signification sérieuse à un langage qui me paraît certainement moins insensé qu'à vous.

Dans les paroles qu'elle avait distinctement perçues, mademoiselle de Champrosay ne comprit qu'une chose, c'est que Félix avait voulu lui adresser un compliment. Elle ne s'en formalisa point, et répondit même avec une gracieuse inflexion de voix :

— Toujours galant, cher monsieur! En vérité, vous eussiez dû naître au temps de Galaor et des Amadis.

— Je le crois, mademoiselle, car il m'eût été doux de vivre et de mourir pour mon Dieu, pour mon roi, et surtout pour ma dame.

Comme il achevait cette repartie, il s'inclina devant Valentine avec une déférence si expressive, il attacha sur elle un regard si tendrement passionné, qu'elle se sentit interdite et se prit à réfléchir.

Mais soit qu'elle craignit de se méprendre sur la nature des sentiments de Duhautbois, soit qu'elle éprouvât de l'indulgence pour ce jeune homme qui se montrait si délicatement épris d'elle, soit plutôt qu'elle eût la conscience de sa force et qu'elle fût sûre de l'inviolabilité de son cœur, elle ne manifesta aucune contrariété, et se contenta de dire à Georgette avec une certaine finesse d'accentuation :

— Monte le balai et le plumeau, petite, et prévient M. Didier de Mervilly que M. Félix Duhautbois l'attend.

Georgette s'empressa d'exécuter l'ordre qu'elle avait reçu. Tout en grimpant l'escalier, elle se mit à fredon-

ner d'une voix nasillarde ce refrain d'une chanson du pays :

Pierre est bien amoureux ;
Jeanne est sage et l'évite :
Eh ! mariez-vous vite
Pour être heureux !

Mademoiselle de Champrosay et Félix ne purent s'empêcher de rire en entendant cette mélopée campagnarde, dont la modulation exhalée par l'idiote rappelait le grincement d'une crécelle, et que Georgette destinait sans doute à reproduire sous une forme musicale le judicieux conseil qu'elle avait déjà donné.

Cet accès d'hilarité dura un instant et dissipa la gêne qui commençait à se glisser entre Valentine et Duhautbois. Félix se souvint alors qu'il n'avait pas demandé des nouvelles de la santé de madame de Mervilly. Il se hâta de réparer l'inadvertance qu'il avait commise. Mademoiselle de Champrosay répondit que la baronne, après une promenade faite la veille dans son ancien domaine, s'était sentie toute fiévreuse ; mais qu'elle avait passé une bonne nuit et ne souffrait plus.

Une vive sollicitude se peignit sur les traits de Duhautbois.

— Madame de Mervilly, dit-il avec tristesse, n'aura pu revoir sans une pénible sensation la propriété seigneuriale où elle a vécu heureuse si longtemps, où tout ranime en elle la mémoire des jours regrettés, où chaque chose qu'elle regardait a dû prendre un accent ému pour lui dire : « Hélas ! nous ne sommes plus à toi. » Ah ! je comprends qu'elle soit revenue toute navrée de son pèlerinage au coin de terre natal consacré par le souvenir des aïeux, et je crains bien qu'il n'en soit toujours de même lorsqu'elle le recommencera.

— Vous m'effrayez, monsieur, murmura Valentine avec un peu d'oppression. Mais non, reprit-elle, votre crainte ne se réalisera pas. Les sensations s'émoussent en se renouvelant. Aussi je me plais à penser que la baronne s'habituera bientôt à se retrouver, sans chagrin et seulement avec une douce mélancolie, au sein de l'antique résidence qui conserve la trace de ses pas et l'empreinte de son cœur.

— Je souhaite ardemment que vous ayez raison, mademoiselle Valentine, répondit Félix. J'aime madame de Mervilly autant que je la respecte, et j'apprendrais avec enthousiasme que ses visites réitérées au château de ses pères eussent une influence bienfaisante sur son esprit et sur sa santé.

— Oui, je sais que vous êtes vraiment de nos amis, monsieur Duhautbois, reprit avec onction mademoiselle de Champrosay, et je vous remercie de l'intérêt sérieux que vous portez à ma famille d'adoption.

— Cet intérêt est plus profond encore que vous ne sauriez le supposer, repartit Félix dont les yeux rayonnèrent soudain, et dont la voix vibra nerveusement. J'espère qu'une occasion prochaine me permettra de donner la mesure de mon affection et de mon dévouement.

Valentine eut un reflet de surprise dans le regard.

— Je ne devine pas, dit-elle, ce que cache l'espoir que vous avez conçu.

— Souffrez que je ne vous le révèle point en ce moment. Mais soyez convaincue que je serais le plus heureux des hommes si je pouvais contribuer à faire renaître la prospérité et la joie dans l'existence des nobles habitants de cette maison de l'honneur.

Comme il terminait ces mots, le baron parut.

Didier portait un habit de chasse en velours gris un

peu usé, mais lui seyant à merveille. La suprême distinction de sa personne ressortait bien sous la forme dégagée de ce costume. Félix, malgré l'éclat du vêtement qui serrait sa taille replète, ne brillait que médiocrement à côté du baron.

Celui-ci s'excusa de s'être fait attendre un instant.

— Quand vous êtes arrivé, mon cher Duhautbois, dit-il, j'achevais de mettre en ordre quelques papiers d'affaires, quelques titres de famille... Le temps me presse, car je me dispose à partir demain pour Paris. Tel est le motif de mon petit retard.

— Quoi ! vous ne restez pas même une semaine ou deux à Orbec ? exclama Félix visiblement stupéfait et contrarié.

— Non, mon ami. Je vais me faire solliciteur auprès des puissants de ce monde, et j'ai hâte de commencer mes démarches en les appuyant de plusieurs lettres de recommandation qui viennent de m'être remises par des personnes considérables de ce pays.

Félix garda le silence, mais sa physionomie devint pensive et prit même une expression de contrariété.

— Peste ! murmura-t-il, voilà un fâcheux contretemps !... Il compromet mes espérances, il ajourne mes projets.

Didier alla détacher son chien de chasse, qui était retenu au jardin. Il revint ensuite presser avec une secrète effusion la main de Valentine, devant qui Duhautbois s'inclina d'un air solennel. Puis les deux chasseurs sortirent de la maisonnette, traversèrent la petite ville, firent quelques pas sur la route de l'Aigle, et s'engagèrent dans le chemin qui mène à Mervilly.

La matinée était délicieuse : la fanfare sonore des oiseaux, les reflets roses du soleil levant, le bruissement mélodieux des arbres agités par un souffle, l'éclat dia-

manté de la verdure couverte de rosée, tout dans la campagne enchantait le regard et ravivait le cœur.

Didier et Félix lancèrent leurs chiens à travers champs et les suivirent avec entrain.

Quelques heures plus tard, M. Herbault et Clotilde étaient assis sur la terrasse de la Roseraie, à l'ombre de la tonnelle. La jeune fille, placée devant un métier à tapisserie, travaillait avec ardeur à l'exécution d'un dessin qu'elle avait tracé elle-même très-artistement. Son père parcourait d'un œil attentif l'une des feuilles les plus démocratiques de Paris, *le Siècle*, dont les principes étaient en parfaite concordance avec ses idées et ses convictions.

Soudain leur attention fut distraite par un dialogue échangé entre deux personnes qui se rencontraient sur le chemin de Lisieux.

— Savez-vous la triste nouvelle? dit l'une avec émotion. .

— Qu'est-il donc arrivé? demanda l'autre curieusement.

— Un nouveau malheur a frappé la baronne de Mer-villy.

— Comment cela?

— Son fils chassait avec M. Félix Duhautbois. En franchissant un fossé, la détente de son fusil s'est abattue sous le choc d'une branche, et M. Didier a reçu la charge en pleine poitrine. Hélas! il est mort...

A peine ces derniers mots étaient-ils prononcés, qu'un gémissement se fit entendre sur la terrasse; une rumeur se produisit ensuite, déterminée par la chute d'un corps.

Clotilde, en effet, venait de perdre connaissance et de glisser à terre, avant que M. Herbault eût eu le temps de la retenir.

IX

Les domestiques de la Roseraie s'empressèrent autour de Clotilde. On la plaça dans un grand fauteuil du jardin, on lui frictionna les tempes, on lui fit respirer des sels, et elle ne tarda pas à donner signe de vie. M. Herbault voulut alors rester seul avec son enfant; les serviteurs s'éloignèrent. Ils avaient à peine disparu lorsque Félix arriva. Il était pâle, mais sa figure n'avait rien de lugubre, rien de navrant.

Après s'être débarrassé de son fusil et de sa gibecière, il s'élança vers la tonnelle.

— Qu'a donc votre fille? demanda-t-il avec inquiétude au manufacturier.

— Elle s'est évanouie tout à l'heure en apprenant que le baron de Mervilly s'était tué à la chasse. La syncope se dissipe, heureusement. La chère petite commence à rouvrir les yeux.

A peu près rassuré sur l'état de Clotilde, dont il soutenait le visage décoloré sur sa poitrine, M. Herbault porta son attention sur le chasseur. Celui-ci avait pris toutes les apparences de la colère et de l'indignation.

— Quels sont les imbéciles qui ont osé dire que Didier

avait reçu un coup de feu en chassant et qu'il venait d'expirer ? s'écria-t-il.

— Un passant a donné tout haut cette nouvelle. Mon émotion m'a empêché de voir qui c'était.

— Voilà bien la manie des gens ! En circulant de bouche en bouche tout s'aggrave, et l'on transforme en catastrophe ce qui n'est qu'un simple accident.

— Mais enfin, qu'est-il donc arrivé ?

— Un petit malheur qui, je l'avoue, pouvait avoir les plus sombres effets. Le baron, en courant sur la piste d'un lièvre, a franchi un fossé. Tout à coup son fusil s'est accroché dans une broussaille, une détonation s'est fait entendre, et les plombs sous forme de balle ont entamé au-dessous du coude le bras gauche de Didier. Le sang a jailli en abondance, mais la blessure est sans danger. Dans huit jours ce ne sera plus rien.

— Dieu soit loué ! exclama M. Herbault avec un soupir d'allègement. Vous répéterez cela à ma fille dès qu'elle sera en état de vous comprendre, mon cher Félix, et je suis certain que vous achèverez ainsi de lui rendre la force et la tranquillité d'esprit.

— J'en suis plus convaincu que vous, repartit Duhautbois avec une expressive lenteur.

— Ah !... Et me direz-vous pourquoi ?

— Oui. Le jour des confidences est venu. Ecoutez.

— J'écoute.

Au même instant Clotilde redressait la tête, rouvrait les yeux, et promenait devant elle un regard doux mais sans rayon. Puis elle se laissait retomber sur l'épaule de son père, souriait vaguement, et murmurait avec un accent ineffable le nom de Didier de Mervilly.

— Avez-vous entendu ? demanda Félix au manufacturier.

— Sans doute... Après ?

— Eh bien ! c'est elle qui a parlé et qui vous a dit en un mot ce que j'allais vous apprendre avec des périphrases et des ménagements.

— Si je vous comprends, je veux être pendu !

— Quoi ! vous ne devinez pas que votre fille aime de toute son âme l'héroïque baron, et que si elle refuse obstinément de se marier, c'est qu'elle a résolu de n'épouser que lui ?

M. Herbault demeura comme abasourdi par cette révélation. Lorsqu'il eût secoué sa torpeur :

— Allons donc ! dit-il, ce que vous affirmez là est impossible ! Que Clotilde porte un vif intérêt à ce Didier de Mervilly qui l'a secourue si à propos et si vaillamment, je le crois sans peine ! Il y a mieux : je serais désolé qu'il n'en fût pas ainsi ! Mais qu'elle soit éprise de ce gentilhomme jusqu'à exclure systématiquement tout projet de mariage qui n'aurait point pour but de les unir, voilà ce que je n'admets pas, ce que je n'admettrai jamais ! Ma fille est une personne sensée ; ma fille pense comme moi.

— Je le nierais en vain.

— Au moral encore plus qu'au physique, elle me ressemble ! reprit M. Herbault en s'animant. Son esprit raisonnable repousse le fétichisme de ces bourgeois niais qui tombent en pâmoison devant le grimoire des vieux parchemins et les hiéroglyphes de l'art héraldique. En un mot, ce n'est point une sotte, capable de se fabriquer des armoiries et de couper le nom de son père en plusieurs morceaux !

— C'est pour moi, ça. Merci bien ! Mais, bah ! je ne veux pas me formaliser aujourd'hui et j'excuse votre sarcasme. Cependant, je n'en persiste pas moins à vous déclarer, sévère plébéien, rigide démocrate, que mon assertion est exacte et que j'ai dit la vérité.

— Votre assurance me stupéfie ! De qui tenez-vous ce que vous n'avez pas craint d'avancer là ?

— De Clotilde elle-même.

— Elle a osé vous dire qu'elle aimait à ce point le baron ?

— Oh ! elle y a mis bien de la mesure, bien de la délicatesse. Son secret lui est échappé malgré elle. Une jeune fille d'ailleurs doit être comprise à demi-mot, et, quoique je ne sois qu'un *sot*, un *niais*, que sais-je encore?... allons ! dictiez-moi d'autres qualificatifs !... j'ai vu tout de suite, moi, ce que vous n'avez pas seulement soupçonné, vous ! Je n'ai pourtant pas l'âme d'un père... non ! mais, en revanche, j'ai le cœur d'un ami !

Duhautbois eut, en lançant la fin de cette repartie, une vivacité à la fois caustique et touchante qui parut calmer un peu l'irritation subite du fabricant. C'était toujours, il faut le reconnaître, avec une adresse empreinte d'une certaine sensibilité que Félix coupait court aux altercations survenues entre M. Herbault et lui altercations qui se renouvelaient souvent quand ils se trouvaient ensemble, car ni en politique, ni en philosophie, ni en quoi que ce fût, ils ne partageaient la même manière de voir et de sentir. Ils ne s'en aimaient pas moins sérieusement, puisque l'un ne manquait jamais, vers l'automne, de venir passer un mois à la Roseraie, et que l'autre eût de grand cœur confié l'avenir de sa fille à celui dont il critiquait assez énergiquement les petits travers, tout en appréciant ses grandes qualités. Une sympathie réciproque, malgré le désaccord des idées, est un phénomène curieux qui se rencontre souvent.

M. Herbault plaça avec une légère brusquerie la tête de son enfant contre le dossier du fauteuil rustique et se

précipita hors de la tonnelle. Tout soucieux, il se mit à marcher sur la terrasse. Duhautbois s'assura que Clotilde était calme et livrée seulement à cette somnolence qui suit presque toujours les crises nerveuses; puis il rejoignit le manufacturier, devant lequel il se planta résolûment.

— Ah ça ! lui dit-il en l'obligeant à s'arrêter, quelle mouche vous pique, et pourquoi prenez-vous cet air de désolation ? En conscience, je ne conçois rien à votre façon de penser et d'agir. Est-il convenable que votre esprit se bouleverse parce que vous apprenez que votre fille aime très-sérieusement Didier de Mervilly ? Qu'y a-t-il là de si extraordinaire, de si monstrueux ? N'est-il pas naturel, au contraire, qu'une jeune personne bien élevée éprouve un penchant irrésistible pour un homme distingué à tous égards, dont elle a souvent entendu faire l'éloge, et qui en outre lui a sauvé la vie avec un héroïsme éclatant ?

— Mais cet homme est un noble, un baron ! Y avez-vous réfléchi ? Mais cet homme appartient à cette caste aristocratique dont je suis l'adversaire politique et social, moi, l'enfant du peuple, l'ancien ouvrier, le bourgeois libéral ; moi enfin, Pierre Herbault !

— Cette raison vous a-t-elle empêché de voler au secours de la famille de Mervilly lorsqu'elle était sur le point de devenir la victime d'une misérable spéculation ?

— Entendons-nous, mon cher ! Je n'ai nullement voulu rendre service à la noblesse ; j'ai prétendu venir en aide à une grande probité. Il n'y a pour moi que des honnêtes gens et des coquins, et j'eusse tenu la même conduite s'il se fût agi de secourir un brave paysan dans le malheur.

— Oh ! oh !

— Il n'y a pas de oh ! oh !... c'est formel.

— Bah ! reprit Félix en souriant, vous conviendrez bien avec moi que votre bonne action a eu un mobile spécial.

— Lequel ?

— Eh ! mon Dieu ! le désir de prouver que si l'aristocratie de titres porte haut le sentiment de l'honneur, l'aristocratie d'argent sait pousser loin l'élan de la générosité. Voilà !... Ai-je raison ?

— Soit. Je consens à avouer qu'il y avait quelque chose de ce que vous dites dans la pensée qui m'anîmait. Mais c'est tout, absolument tout. La noblesse ne m'intéresse pas autrement. Son éclat plus ou moins historique ne m'éblouit guère, et ses attributs bizarres n'exercent sur mon esprit aucune séduction.

— J'en suis convaincu, papa Herbault.

— Je me plaisais à croire, reprit le manufacturier, que Clotilde partageait sur ce point mes idées et mes goûts. Même après ce que vous venez de m'apprendre, je ne puis admettre qu'il n'en soit pas ainsi, et que ma fille ait résolu de renoncer au mariage si elle n'épouse pas le baron Didier de Mervilly.

Tous deux étaient en ce moment éloignés de Clotilde. Duhautbois l'aperçut debout, à l'entrée de la tonnelle, sous une arcade de roses blanches. Elle avait la pâleur des touffes fleuries qui entouraient d'une auréole embaumée son front gracieux.

— Tenez ! dit vivement Félix, votre chère enfant a tout à fait repris connaissance. Interrogez-la.

— Je m'en garderai bien.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas d'humeur ; si ce que vous prétendez est réel, à encourager sa folle passion.

-- Préférez-vous qu'elle se consume en un secret chagrin et qu'elle vieillisse dans le célibat ?

— Allons donc ! Elle réfléchira ; elle se raisonnera ; elle consentira à devenir la femme de quelque digne garçon sans particule et sans titre, qui se fera un honneur de s'allier à ma famille, et ne rougira ni de ma veste de froc ni de mes gros souliers.

— Eh bien, je doute fort que les choses se passent ainsi.

— Comment se passeront-elles, selon vous ?

— Peuh ! vous ne tarderez pas à vouloir que votre fille soit heureuse, non sous l'empire de vos préjugés, mais d'après les inspirations de son cœur, et vous vous arrangerez pour cela.

— Avez-vous résolu de me faire endiabler ?

— Au contraire. Je médite le bonheur de tout le monde... de vous, de Clotilde, de la famille de Mervilly, de mademoiselle de Champrosay... et de moi-même, naturellement.

M. Herbault ne prit pas garde aux dernières paroles de Duhautbois. Il avait vu sa fille se diriger vers lui en chancelant un peu, en s'appuyant de la main sur l'entablement du petit mur de la terrasse, et il avait fait quelques pas au-devant d'elle, moins par un élan volontaire que par l'impulsion irréfléchie de son amour paternel.

Quand elle fut près de lui, il ne put s'empêcher de s'attendrir, car il remarqua qu'elle était toute faible, tout endolorie, et que deux grosses larmes essayaient de se dérober sous la frange de ses longs cils. Il lui prit la taille entre ses bras, et lui dit avec une expression mêlée de brusquerie et de douceur :

— Console-toi ! la nouvelle qui t'a si violemment émue est fausse. M. de Mervilly n'est que blessé, blessé même assez légèrement. Félix va te confirmer le fait.

— Oui, ma chère Clotilde, s'empressa d'ajouter Du-

hautbois, ce que vous venez d'entendre est l'exacte vérité. Pendant quelques jours Didier aura le bras en écharpe, mais il ne sera pas tenu de garder la chambre. Il devait partir demain pour Paris, où il a hâte d'aller solliciter une place, un emploi; son accident l'oblige à retarder son départ. Voilà tout.

Tandis qu'il parlait, une sorte de transfiguration s'opérait en Clotilde; ses joues s'animaient, ses yeux devenaient brillants, sa taille se redressait avec souplesse, et la dentelle de son corsage révélait en s'agitant les joyeuses palpitations de son cœur.

— Ah ! Dieu soit béni ! murmura-t-elle avec une pieuse exaltation.

Cette suprême action de grâces acheva de dissiper les doutes de M. Herbault. Il fronça le sourcil.

— On ne m'a donc pas trompé, dit-il d'un ton grave et froid : tu aimes le baron, et ton plus vif désir est de l'épouser !

Clotilde se laissa glisser aux genoux de son père, et cacha son visage entre ses deux mains.

— Pardonne-moi ! soupira-t-elle. C'est plus fort que ma volonté.

L'attitude et l'accent de la jeune fille remuèrent visiblement le cœur du manufacturier. Il s'efforça néanmoins de réagir contre sa propre faiblesse ; et, après avoir relevé son enfant par un mouvement d'irritation plus affecté que sincère, il lui dit avec une inflexion de voix destinée à bien traduire sa ferme résolution :

— Ma fille, je te conseille de détruire en toi un sentiment que je désapprouve, et de placer ta tendresse d'une manière plus conforme à mes opinions. Je te préviens, en effet, qu'il ne me convient pas que tu te maries avec un noble. Si cela t'arrive jamais, c'est que tu te passeras de mon consentement.

Après cette déclaration, trop solennelle pour être bien irrévocable, M. Herbault s'éloigna. Il sortit de la Rose-raye, et se dirigea vers la manufacture, laissant Clotilde l'âme ulcérée, l'esprit abattu.

Duhautois se rapprocha d'elle, mit son bras sur le sien, et la conduisit vers la tonnelle en lui adressant les plus douces paroles de consolation.

— Ne désespérez pas encore, ma gentille amie, lui dit-il. Je connais à merveille votre père : il est moins rigide qu'il ne veut le paraître. Son premier mouvement n'est pas toujours définitif : un autre lui succède parfois qui le modifie ou l'annule. L'excellent homme vous aime trop, soyez-en sûre, pour que la vivacité de son affection ne l'emporte pas bientôt sur le rigorisme de ses idées. Ayez confiance : on n'est jamais si rapproché du bonheur que lorsqu'on s'imagine en être le plus loin.

— Vous êtes bon, Félix, répondit Clotilde, et je vous remercie des encouragements que vous me donnez.

A ces mots, elle se replaça devant son métier à tapisserie et essaya de se mettre à travailler. Duhautois examina ce qu'elle faisait. La broderie de laine était à peine commencée, mais il n'en distingua pas moins le dessin.

— Eh ! dit-il, c'est la scène du chien enragé que vous allez reproduire sur ce canevas !

— Oui.

— Vous avez choisi le moment où Didier soulève la bête hydrophobe et la lance sous la roue du moulin.

— Est-ce passablement rendu ?

— Cela s'annonce très-bien, ma foi ! et ce sera sans doute exécuté dans la perfection, car vous avez des doigts de fée, ma chère petite, et pour les rendre encore plus habiles, si c'est possible, votre cœur ne manquera pas de les guider.

Clotilde se pencha sur la tapisserie, fit voler l'aiguille à travers la trame, et garda le silence. Félix comprit qu'elle avait besoin de calme et de recueillement. Il aperçut sur une chaise un journal et s'en empara. C'était *le Siècle*, la feuille politique que préférait M. Herbault. Une légère grimace plissa les lèvres de Duhautbois à l'aspect de cet organe de la démocratie.

— N'importe ! murmura-t-il d'un ton dédaigneux, lisons.

— Il parcourut du regard les colonnes du journal, et arriva très-promptement à la troisième page, que les annonces remplissaient. Tout à coup il poussa une exclamation.

— Qu'est-ce donc ? demanda Clotilde en tressaillant.

— Oh ! rien qui soit de nature à vous émuvoir. Rassurez-vous.

— Mais encore, qu'y a-t-il ?

— Un avis que je trouve inséré dans *le Siècle*, et qui annonce que le domaine de Champrosay, situé entre Valognes et Cherbourg, sera prochainement vendu sur licitation.

— Eh bien ?

— Eh bien ! cela me décide.

— A quoi ?

— A me rendre aujourd'hui même chez mademoiselle de Rechignevoisin.

— Pour la prier sans doute de demander en votre nom la main de mademoiselle Valentine de Champrosay ?

— Justement. Si la demande est agréée, si j'épouse la noble jeune fille, je rachète l'ancien fief de ses pères, je fais reconstruire le manoir qu'ils habitaient, et je mène avec la plus admirable des femmes une vie délicieuse de hobereau.

— Sous le beau nom de... Du... Haut... Bois... de Champrosay, n'est-ce pas ? dit Clotilde avec un effort de malice.

— Certes, ma chère !... et en remplaçant mon modeste blason par les armoiries plus brillantes dont je vous ai parlé : de gueules, aux trois grenades d'or, feuillées et tigées de sinople, le tout surmonté d'une couronne de comte. Ce serait charmant !

— Allons ! bonne chance, Félix. Chacun est heureux selon ses goûts. Moi, je me passerais si bien de ce qui vous séduit tant !

— J'ai l'idée que vous posséderez un jour le bonheur qui est votre rêve, et, par-dessus le marché, tous les attributs que vous n'ambitionnez pas.

Clotilde hocha mélancoliquement la tête : elle n'osait avoir confiance dans la prédiction.

Un domestique en petite livrée venait de paraître sur la terrasse. C'était le groom de Duhautbois, qu'il avait emmené de Paris pour s'épargner le souci des bagages et pour avoir toujours à ses ordres un serviteur zélé. Le domestique se présenta devant son maître.

— J'ai vu à l'instant même, dit-il, que monsieur était de retour de la chasse, et je me suis empressé de venir. Monsieur a-t-il des ordres à me donner ?

— Oui, répondit Félix. Savez-vous où demeure mademoiselle Yseult de Rechignevoisin ?

— L'an dernier, je me suis rendu chez cette demoiselle pour lui offrir du gibier de la part de monsieur. Elle demeure près d'ici, sur la colline du chemin de Livarot.

— C'est cela. Prenez dans ma gibecière un lièvre et quatre perdreaux. Faites-en une bourriche que vous porterez tout de suite chez cette vénérable personne.

Le domestique allait se retirer. Duhautbois le retint.

— Un instant, Victor ! dit-il. J'ai une recommandation à vous adresser.

— Laquelle, monsieur ?

— Montrez-vous plein de déférence pour dame Pélagie, la servante de mademoiselle Yseult de Rechignevoisin, et inclinez-vous respectueusement quand vous passerez devant la tour féodale de l'habitation.

Le domestique, jeune garçon de bonne tenue, à la physionomie grave et douce, crut que son maître plaisantait : il sourit ; mais Félix lui déclara qu'il était très-sérieux, et le groom reprit aussitôt toute sa gravité.

— Vous annoncerez, ajouta Duhautbois, que j'aurai l'honneur... L'HONNEUR ! soulignez le mot... d'aller offrir, dans l'après-midi, mes hommages à mademoiselle Yseult de Rechignevoisin... Allez !

Le serviteur s'éloigna en emportant le carnier et le fusil. Il rallia le chien de chasse accroupi sous un arbre, et rentra dans la maison.

— Êtes-vous toujours satisfait de Victor ? demanda Clotilde à Duhautbois.

— Très-satisfait. C'est une rareté, ce domestique-là. Ses mérites sont nombreux, et je ne lui connais qu'un défaut.

— Quel défaut ?

— Hélas ! il a du goût pour la littérature malsaine des romans de vol et d'assassinat, et il est abonné au journal *l'Omnibus*. On n'est pas parfait !

Cette boutade projeta un reflet de gaieté sur le visage de mademoiselle Herbault.

Quelques heures plus tard, Félix, à cheval, en grande toilette, suivi de son groom vêtu d'une élégante livrée, sortit de la Roseraie, entra dans Orbec, et prit la rue de Livarot. Là seulement une inquiétude s'empara de son esprit. Il se demanda s'il ne manquait pas aux con-

venances en accomplissant une démarche quelque peu solennelle le jour même de l'accident qui avait atteint son compagnon de chasse et attristé la nouvelle demeure de madame de Mervilly. Comme il s'adressait cette question avec une certaine anxiété, il vit trois personnes au bout de la rue, et il les reconnut aussitôt. C'étaient la baronne, Valentine et Didier. Il allait piquer des deux et les joindre, lorsqu'il remarqua que le groupe charmant tournait à droite pour s'engager dans un joli chemin vert, qui serpente entre deux talus couronnés de haies vives, sous l'ombrage frais et léger des trembles, des coudriers et des ormeaux. Il était évident pour notre cavalier que ses nobles amis voulaient faire une promenade, ce qui indiquait que le baron ne souffrait point de sa blessure. Duhautbois se sentit rassuré; son scrupule se dissipa; il se raffermir dans sa résolution, gravit le coteau, et arriva devant le domaine de Rechinevoisin.

Un vieux mur crénelé, couvert de plantes parasites, un fossé profond, herbeux, plein de flaques d'eau verdâtre; un pont-levis à demi vermoulu, immobile depuis un siècle, aboutissant à une porte massive, ornée d'un écusson et flanquée d'une longue chaîne de fer, tel était l'aspect extérieur de l'habitation de mademoiselle Yseult.

Félix descendit de cheval et jeta la bride à son domestique. Il fit ensuite quelques pas en avant, puis il donna le branle à une cloche qui retentit avec la sonorité d'un beffroi. Après deux ou trois minutes de silence, un battant roula sur ses gonds, et dame Pélagie montra sa taille petite et replète, sa figure vieillotte et embéguinée dans l'ouverture, dont elle sembla défendre l'accès.

Duhautbois salua cérémonieusement la respectable ca-

mériste, et la pria de prévenir sa maîtresse qu'il sollicitait l'insigne faveur de la voir.

— Mademoiselle de Rechignevoisin est dans son oratoire, répondit d'un ton claustral dame Pélagie. Entrez, monsieur. Vous voudrez bien attendre dans la salle des ancêtres que ma maîtresse ait terminé son oraison.

Félix déclara que le temps lui paraissait court en compagnie des illustres aïeux dont les portraits imposants animaient le salon du vieux manoir. Dame Pélagie tira une révérence pour témoigner qu'elle était satisfaite du compliment adressé aux ancêtres dont elle venait de parler. Cette satisfaction devait être d'autant plus vive que la fidèle servante n'était guère habituée aux délicatesses d'un si respectueux langage, car la morgue aristocratique et l'humeur revêche de mademoiselle de Rechignevoisin avaient indisposé depuis longtemps contre elle aussi bien la bourgeoisie de la ville que les familles nobles de la campagne, et elle recevait rarement une visite, surtout une visite pleine de déférence comme l'était celle de Duhanthois. Madame de Mervilly, Valentine et Didier, dont l'esprit indulgent avait toujours fait l'admiration du pays, étaient seuls parvenus à conserver avec la difficile vieille fille des relations de bon voisinage et de sincère amitié.

Dame Pélagie ferma avec soin la porte au verrou, puis elle guida le rare visiteur.

Ils traversèrent une cour d'un aspect peu féodal, sorte d'herbage à l'ombre d'une plantation symétrique de pommiers, et ils arrivèrent devant une tour en ruine, débris d'un vieux donjon tout brodé de lierre, de vigne vierge et de scolopendre. Félix s'arrêta et se tint une minute en contemplation.

— Toujours superbe ! murmura-t-il, mais assez haut pour que son guide l'entendit.

— C'est la gloire de notre demeure, dit avec fierté dame Pélagie. Le reste est peu de chose en comparaison.

En effet, ce qui était resté debout du vieux manoir consistait dans l'aile droite de l'ancien corps de logis, avec deux tourelles en nid d'aroude. Cette construction, dans le style ogival tertiaire du quinzième siècle, avait subi de maladroites restaurations, qui en altéraient sensiblement le caractère primitif et en rendaient l'aspect mesquin. Par une bizarre inconséquence, mademoiselle Yseult de Rechignevoisin, si orgueilleuse de son origine, se montrait toujours très-économe de son argent lorsqu'il s'agissait de réparer les délabrements ou de relever le lustre de l'antique domaine paternel. Il est vrai que cette réserve dans la dépense ne l'empêchait pas d'être généreuse lorsqu'une circonstance émouvante et solennelle la sollicitait.

La vieille servante introduisit Duhautbois dans la salle des ancêtres, vaste pièce carrelée de marbre blanc et noir, de plain-pied avec le sol, prenant jour par quatre fenêtres, dont deux s'ouvraient sur le préau de l'entrée, et les deux autres sur un petit bois qui s'étendait derrière la maison. Un meuble sculpté, écussonné, couvert en velours jaune d'Utrecht, des tentures de même étoffe, une pendule incrustée de cuivre, trente portraits de famille représentant des châtelains et des châtelaines, des abbés et des abbesses, des chevaliers bardés de fer et des gentilshommes de cour brillamment parés, remplissaient cette salle, y répandant comme un parfum des siècles écoulés, et lui communiquant un air à la fois rigide et majestueux.

— Mademoiselle sera ici dans un instant, dit dame Pélagie à voix presque basse, ainsi qu'on parle dans un lieu saint.

Puis elle tira une nouvelle révérence, moins cette fois pour saluer Félix que pour rendre hommage aux aïeux, et elle disparut.

Duhautbois connaissait le salon dans lequel il venait d'entrer. Il y avait été reçu déjà, et ne devait point être surpris de ce qu'il y voyait. Cependant, son imagination était disposée de telle sorte qu'il ne put se défendre d'une sensation quasi religieuse en se retrouvant au milieu de ce musée du souvenir, dont les images, comme autant de fantômes des anciennes légendes, semblaient le regarder fixement.

La porte de la salle s'ouvrit, et mademoiselle de Rechignevoisin s'avança vers lui, aussi droite, aussi imposante que les trente portraits de sa race pendus aux panneaux du salon. Après avoir indiqué un siège à Félix, elle prit place dans un grand fauteuil armorié, et elle commença l'entretien par un remerciement au sujet de la bourriche de gibier qui lui avait été remise le matin même. Il y avait dans son attitude et son accent, tandis qu'elle remerciait, cette dignité protectrice des seigneurs du bon vieux temps qui recevaient une redevance à laquelle ils avaient droit. Duhautbois ne songea guère à s'en formaliser.

— Je suis toujours heureux, mademoiselle, répondit-il, de vous prouver, dès que je suis à Orbec, mon vif désir de vous plaire et mon empressement à vous offrir moi-même l'hommage de mes respects.

— Oui, oui, je sais, monsieur, que vous êtes un digne jeune homme, ayant de bons principes et de louables sentiments, sachant vénérer ce qui est vénérable. Je vous en félicite d'autant plus que vos relations en ce pays ne sont pas toutes de nature à vous entretenir dans de saines idées. Par exemple, ce M. Herbault, l'ancien associé de votre père...

— Est un homme très-estimable ! repartit vivement Félix. Nous ne pensons pas de même, c'est vrai, mais je ne dois pas moins lui rendre cette justice qu'il a de grandes qualités.

— J'ai peine à le croire ; mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il a la réputation d'être un contempteur de la noblesse, un démocrate, un jacobin, et je le déteste cordialement.

La vieille fille acheva cette phrase d'un ton si sec que Dubautbois en fut intimidé. Il ne voulut pas néanmoins désertier la cause de son hôte de la Roseraie, et, quoiqu'il lui fût pénible de voir la conversation si mal engagée dès le début, il répliqua avec une douceur insinuante :

— Vous oubliez, mademoiselle, que si la propriété de Mervilly a été payée le prix qu'elle vaut, on le doit à l'intervention toute spontanée, toute généreuse de l'honorable manufacturier. Cela n'indique-t-il pas que M. Herbault a du cœur et que ses opinions ne sont pas si noires qu'elles en ont l'air ?

— Peuh ! la vanité bourgeoise a trouvé son compte dans cette affaire, en humiliant par une adroite libéralité l'orgueil aristocratique. D'ailleurs, votre fabricant ne sera-t-il pas bien récompensé de ce qu'il a fait ? Ne va-t-il pas pouvoir se prélasser avec ses écus dans le beau domaine de Mervilly ?

— Oh ! je vous assure que telle n'est point son intention. Il a déclaré qu'il ne changerait nullement sa manière de vivre, et qu'il continuerait à n'habiter que sa maison du chemin de Lisieux.

— C'est ce que nous verrons ! Moi, je ne puis admettre que votre M. Herbault, en poussant les enchères, n'ait pas eu quelque arrière-pensée impertinente. Je ne serais pas surprise même qu'il cachât au fond de cette

acquisition un projet plus ou moins hétéroclite, qui ne tardera pas à nous être révélé. Mais brisons sur ce sujet, selon moi, peu édifiant et peu récréatif.

Félix fut tenté de répondre que ce n'était pas lui du moins qui l'avait entamé; mais il craignit, par une observation ayant l'apparence d'un reproche, de nuire au motif secret qui l'avait amené, et il demeura silencieux.

Yseult reprit la parole pour demander à Duhautbois s'il avait déjà vu la famille de Mervilly.

— Oui, mademoiselle, répondit-il. J'ai même chassé ce matin avec le baron, et c'est de notre chasse que provient le gibier que j'ai eu le bonheur de vous offrir.

— Vous n'avez pas longtemps battu les guérets, Didier et vous.

— Un accident a malheureusement interrompu notre partie.

— Qu'est-il donc arrivé?

Félix raconta comment le baron s'était blessé. Mademoiselle de Rechignevoisin devint toute tremblante et se leva brusquement.

— Ah! le pauvre ami! s'écria-t-elle avec un accent de douleur et d'effroi. Mais il a failli se tuer! Maudite soit la chasse! Je cours rue de Livarot!

S'apercevant que Duhautbois restait assis :

— Eh bien! monsieur, reprit-elle, qu'attendez-vous!

— J'attends, mademoiselle, que votre agitation bien concevable se soit un peu calmée pour vous dire qu'il est inutile d'aller en ce moment chez madame de Mervilly.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est sortie avec son fils et mademoiselle de Champrosay.

— Ah!... Mais alors la blessure du baron n'a aucune gravité?

— Aucune... S'il n'en était pas ainsi, les convenances m'eussent empêché de vous rendre visite aujourd'hui.

— C'est juste, et vous me rassurez. J'attendrai donc quelques heures, pour être certaine de rencontrer chez eux, la baronne, Valentine et Didier... Maintenant, ajouta la vieille demoiselle, dites-moi ce que vous pensez de l'état de madame de Mervilly. Hier, elle m'a paru plus souffrante qu'elle ne voulait l'avouer. Vous l'avez sans doute vue ce matin : quelle a été votre impression ?

Duhautbois hocha la tête tristement.

— Pauvre grande dame ! dit-il avec un soupir. J'ai peur que la force, sinon le courage, ne lui manque bientôt pour supporter sans fléchir les rigueurs de son sort.

— Je le crains aussi !... Et mademoiselle de Champrosay, comment jugez-vous qu'elle accepte la condition humiliante où la voilà réduite, la malheureuse enfant ?

Cette question devait être agréable à Félix, car elle lui offrait une transition facile pour aborder le sujet dont il était préoccupé. Aussi répondit-il en s'animant :

— Mademoiselle Valentine m'a semblé aussi vaillante que possible. Elle rehausse par la grâce et la dignité les occupations vulgaires auxquelles elle se soumet. Il n'en est pas moins triste de voir une si belle et si aristocratique personne obligée de faire le ménage et de préparer les repas.

— Cela est navrant, en effet ! cela m'irrite au dernier point ! Si j'étais homme et riche, je voudrais faire cesser cet abaissement d'une jeune fille de si haute naissance et de si grande distinction.

— Que feriez-vous ?

— Je l'épouserais, vive Dieu !

Une étincelle de joie traversa le regard de Félix. Il se

recueillit un instant; puis d'un air enthousiaste et d'un ton résolu :

— Mademoiselle Yseult de Rechignevoisin, dit-il, il est un homme, jeune encore, possédant plus d'un million, qui ambitionne sincèrement de s'unir à celle qui vous inspire un si touchant intérêt. Il se ferait un devoir et un honneur de racheter en partie l'ancien patrimoine de Champrosay, qui va être mis en adjudication, de relever ainsi la fortune de l'illustre maison à laquelle il serait si heureux de s'allier. Eh bien, il dépend de vous d'aider à l'accomplissement de ce projet, d'affranchir mademoiselle Valentine de la sujétion que lui impose la ruine de sa famille adoptive, de lui rendre, en un mot, une existence digne de sa noblesse, de son esprit et de sa beauté. Daignerez-vous concourir à ce but?

— Sans doute, déclara la vieille demoiselle; mais d'abord je veux savoir qui se présente pour solliciter la main de mademoiselle de Champrosay.

— Moi ! balbutia Félix en s'inclinant.

Lorsqu'il releva la tête, il resta tout stupéfait à la vue du changement soudain qui avait transformé l'attitude et la physionomie d'Yseult, dont le buste s'était roidi, dont le visage avait revêtu une expression de froid dédain.

— Vous ? dit-elle durement. Est-ce vraiment de vous qu'il s'agit ?

— Mais... oui... articula Duhautbois, inquiet et troublé.

Mademoiselle de Rechignevoisin ne répliqua pas tout de suite : elle se leva, fit lentement le tour du salon, et parut interroger d'un coup d'œil chacun des portraits de famille qui l'entouraient; puis, sévère et hautaine, elle s'arrêta devant Félix, qui attendait, debout, triste et confus.

— Monsieur Duhautbois, dit-elle d'un ton violent, quoiqu'elle s'efforçât d'adoucir un peu l'âpreté de sa voix, je me plais à croire que vous ne vous êtes pas rendu un compte exact de la gravité de votre communication. Je me refuse à penser que vous m'ayez crue capable de vous accorder mon concours pour faire réussir l'étrange projet de mariage que vous avez conçu. En vérité, vous me connaissez bien mal, si vous avez pu espérer un seul instant que je me déciderais à favoriser une MÉSALLIANCE. Mais vous ignorez donc, jeune homme, que je me suis résignée au célibat plutôt que de déroger en me mariant ? J'ai repoussé les avances de plus de dix hobereaux dont les parchemins de fraîche date ne suffisaient point à ma fierté de race... Il y a mieux encore peut-être ! Trois de mes parentes vinrent un jour à moi : elles étaient orphelines et pauvres, mais jeunes et belles. Je pouvais, sans les doter, les unir à des bourgeois enrichis. J'ai mieux aimé partager ma fortune avec elles, m'appauvrir enfin, et leur donner pour époux de vrais gentilshommes n'ayant que la cape et l'épée, comme on disait jadis... Et j'irais après cela, reniant le culte des aïeux, repoussant les principes de toute ma vie, engager la baronne de Mervilly à placer dans votre main la main de mademoiselle Valentine de Champrosay ! jamais, monsieur ! jamais ! Si j'étais assez oublieuse de mes devoirs pour consentir à vous seconder, les grandes figures qui nous regardent en ce moment prendraient une voix pour me reprocher mon inconséquence et ma trahison !

L'éloquente vivacité de cette tirade anéantit Duhautbois. En faisant sa démarche auprès de mademoiselle de Rechignevoisin, il s'était attendu assurément à quelques objections plus ou moins disgracieuses, mais il avait été loin de croire qu'il recevrait un refus catégorique et même indigné. Aussi eut-il besoin de toute son énergie

pour vaincre la stupeur mêlée d'humiliation dont il se sentait paralysé.

Il ne s'était pas encore rendu maître de lui, lorsque la vieille fille sembla s'émouvoir du coup qu'elle avait porté, et voulut par un léger sentiment de compassion en amoindrir l'effet.

— C'est bien entendu, mon cher monsieur, reprit-elle sur un ton d'aménité aigrette; ne comptez point sur moi pour remplir le rôle que vous avez eu la bizarre inspiration de me réserver. Mon caractère s'oppose absolument à ce que je sois l'intermédiaire officieux qu'il vous faut. Cependant, je me hâte d'ajouter que si mes idées avaient dû fléchir un instant, c'eût été dans la circonstance qui se présente, car vous êtes le seul jeune homme sans naissance et sans distinction héréditaire, auquel je rendrais volontiers service en toute autre occasion.

Ce liniment adoucissait en effet l'acuité de la blessure faite à l'amour-propre de Duhautbois. Il s'excusa de n'avoir pas compris plus tôt ce qu'il y avait d'inadmissible dans la démarche qu'il venait de tenter, exprima le regret de n'être pas né sous une brillante constellation, et prit tristement congé de mademoiselle de Rechignevoisin, qui le reconduisit jusqu'au seuil de la salle des ancêtres, où elle le salua d'un air majestueux.

Dame Pélagie parut. Elle précéda le visiteur dans l'avenue qui menait à la grande porte. Comme elle arrivait devant la vieille tour chargée de verdure, elle s'arrêta, croyant que celui qu'elle guidait allait se remettre à contempler le séculaire donjon; mais elle se trompait: il ne songea pas même à le regarder, continua rapidement sa marche, et sortit de l'habitation sans répondre par un salut à la révérence que la respectable camériste lui adressait.

Il se mit en selle et s'éloigna.

— Décidément, se disait-il tandis qu'il descendait la colline du chemin de Livarot, tout n'est pas couleur de rose dans les relations de la bourgeoisie avec la noblesse, et le papa Herbault n'a pas tout à fait tort de craindre et d'éviter l'orgueil des patriciens.

Un instant après, il reprit :

— Mais, bah ! il y a peu d'Yseult de Rechignevoisin dans le monde aristocratique. Quelle différence, par exemple, entre cette arrogante vieille fille et la gracieuse madame de Mervilly ! Réflexion faite, je présenterai moi-même ma demande à la baronne. C'est ainsi que je réussirai.

Sur le point de franchir la rivière en traversant le pont qui donne accès rue de Livarot, il aperçut, vers la gauche, l'ouverture du sentier ombreux et charmant dans lequel s'était engagé le baron en compagnie de sa mère et de mademoiselle de Champrosay. Il prit cette direction, et chemina bientôt sous un dais de feuillage que le soleil oblique dorait délicatement de ses rayons suaves et frais. Il y avait dans l'air des aromes vivifiants d'herbe et de fleurs, dans la verdure des concerts sonores de voix d'insectes et d'oiseaux. Grâce à la douce influence de ce repli bocager, Duhautbois oublia l'impertinent accueil que lui avait fait mademoiselle Yseult de Rechignevoisin.

Parvenu dans un petit carrefour, devant une croix de bois plantée sur un tertre à l'ombre d'un quinconce de tilleuls, il s'arrêta. Là se croisaient plusieurs chemins caillouteux et resserrés entre deux haies, les uns grim pant sur un coteau, les autres descendant vers la vallée. Après une minute d'hésitation, notre cavalier s'engagea dans un sentier qui déclinait en serpentant, et au bout duquel on entrevoyait, derrière un rideau de peupliers, la manufacture de M. Herbault.

Comme il venait de faire halte près de la porte à claire-voie qui défend de ce côté l'entrée de la fabrique, il entendit un bruit de pas, à proximité, dans une allée du jardin qui entoure l'établissement industriel, et il perçut distinctement ces mots :

— Je vous prie, madame, de m'accorder quelques minutes d'entretien particulier. Je me décide à tenter auprès de vous une démarche qui vous paraîtra sans doute irrégulière dans la forme et très-grave dans le fond ; mais je suis un homme de premier mouvement, et j'ai l'habitude d'aller droit au but dès que j'ai résolu d'agir. Je réclame donc toute votre indulgence, et je sollicite de nouveau votre attention.

— Je vous écoute, monsieur. Vous pouvez être certain que mes meilleurs sentiments vous sont acquis.

Félix, stupéfait, se pencha sur le cou de son cheval, et vit M. Herbault entrer et disparaître dans une char-mille avec madame de Mervilly.

X

Une demi-heure plus tôt, et tandis que la baronne, Valentine et Didier se promenaient à travers les ondulations du sentier verdoyant, ils avaient rencontré Clotilde

qui revenait de chez Manuel, le contre-maitre malade, qu'elle avait soin de visiter chaque jour. A la vue du baron, le bras en écharpe, un peu pâle, mais ferme et souriant, un rayonnement de bonheur avait éclairé les traits de mademoiselle Herbault.

— Ah! monsieur, s'était-elle écriée, quel douloureux saisissement j'ai ressenti, quand j'ai ouï-dire que vous aviez reçu à la chasse un coup mortel.

— Dieu merci! je n'ai eu qu'une égratignure, avait répondu le baron après avoir remercié la jeune fille de l'aimable sollicitude qu'elle lui témoignait.

— Retournez-vous à la Roseraie, ma belle enfant, avait demandé la baronne.

— Oui, madame, en passant par l'enclos de la manufacture, ce qui abrège le trajet.

Madame de Mervilly avait aussitôt exprimé le désir de voir l'intérieur de la fabrique qu'elle ne connaissait qu'extérieurement, et qu'on citait comme un modèle de prévoyance hygiénique et de parfaite installation.

On s'était alors mis en marche, et l'on avait pénétré dans l'enceinte de l'établissement industriel.

En apercevant sa fille avec les trois personnes qui l'accompagnaient, le manufacturier s'était ému malgré lui. Cependant, à la prière de la baronne, il n'avait pas hésité à faire lui-même les honneurs de la manufacture. Mais à peine madame de Mervilly avait-elle parcouru quelques ateliers, qu'elle s'était sentie suffoquée par la chaleur, étourdie par le vacarme assourdissant des métiers, et qu'elle avait accepté le bras de M. Herbault pour aller respirer le grand air du jardin.

C'est alors que Félix était arrivé devant la porte à claire-voie, et qu'il avait vu le fabricant se réfugier avec la baronne sous un berceau de charmille, au milieu duquel s'élevait un banc de gazon.

Madame de Mervilly prit place sur le siège rustique. M. Herbault, lui, préféra rester debout, et commença ainsi :

— Il y a un instant, je ne me doutais guère, madame, que je me résoudrais à vous faire une confidence et à vous soumettre une proposition. Cette confidence et cette proposition sont d'une nature si peu conforme aux bienséances mondaines, aux usages établis, que je suis tout surpris, tandis que je parle, de ma persistance à vouloir vous les adresser. Le mobile qui m'anime est, il est vrai, digne d'éveiller votre intérêt, car il contient, j'ose le dire, un sentiment qui n'est pas sans une certaine générosité.

— Je vous connais assez, monsieur, déclara la baronne, pour être bien sûre que votre conduite en cette circonstance vous est dictée par une touchante inspiration.

— Je vous rends grâces, madame, de votre bonne opinion à mon égard, et je me hâte d'aborder le sujet qui motive cet entretien.

Il y eut cependant une pause qui prouvait que M. Herbault avait besoin de faire un effort sur lui-même pour continuer.

— Madame la baronne, reprit-il d'un ton ferme jusqu'à la roideur, ma fille est sérieusement éprise de votre fils. Clotilde aime de toute son âme monsieur Didier de Mervilly : voilà ma confidence!... Quant à ma proposition, la voici : Qu'une union se réalise entre elle et lui, et je vous restitue avec joie Mervilly; car cette propriété, accrue de deux ou trois fermes des environs, composera la dot de mon enfant... Vous voyez, madame, ajouta-t-il, que ma démarche est contraire aux règles les plus simples du savoir-vivre, et pourtant je n'ai pas craint de l'accomplir, dans le double espoir de rendre

ma fille heureuse selon son cœur et de vous refaire autant que possible la douce et riante existence à laquelle vous avez renoncé avec tant de courage et d'abnégation.

Cette ouverture inattendue impressionna diversement l'esprit de la baronne; elle tressaillit d'abord, tant la perspective soudaine de posséder à nouveau Mervilly la pénétrait d'une vive émotion; puis elle s'étonna de la manière brusque et insolite dont le fabricant lui offrait de marier sa fille avec le baron. Elle se sentit alors un peu froissée du soin qu'il avait eu de signaler les avantages résultant pour elle et son fils de l'accomplissement d'une telle union. Enfin elle réfléchit un instant, et un soupçon lui vint qui mit sur ses lèvres un sourire moqueur.

— Je comprends tout maintenant! se dit-elle avec ironie. Le millionnaire a résolu de blasonner son opulence, et ses élans généreux n'ont eu d'autre intention que de préparer une alliance entre les Herbault et les Mervilly. Que les voilà bien tous, ces bourgeois enrichis, ces rigides démocrates! Dès qu'ils voient poindre une occasion de s'apparenter à la noblesse, ils la saisissent avec un empressement qui ne conserve pas même les apparences de la bonne grâce et de la dignité. Avec moins de franchise et de modestie, M. Herbault n'est assurément qu'un Félix Duhautbois.

Le manufacturier aperçut le reflet railleur dans les yeux de la grande dame, et surprit l'idée caustique qui la préoccupait. Il se redressa fièrement, ses bras se croisèrent sur sa poitrine, son regard étincela.

— Je vous jure que vous vous trompez, madame! dit-il d'une voix qu'accentuait un léger frémissement d'orgueil. Oui, vous vous méprenez au dernier point, je l'affirme sur l'honneur, en m'attribuant dans le secret

de votre pensée une préméditation digne de M. Jourdain, le ridicule personnage de la comédie de Molière. Certes, la bourgeoisie riche de notre temps compte un bon nombre de pères de famille assez sots pour vouloir envelopper une dot dans de vieux parchemins, assez imprudents pour ambitionner de mettre au front d'une fille bien-aimée quelque tortil de baron ou quelque couronne de comte, au risque de voir ce front chéri saigner tôt ou tard sous les aspérités du brillant joyau. Eh bien ! croyez-moi, je ne ressemble pas le moins du monde à ces gens-là, et si ma conduite ici paraît exactement la même que la leur, c'est une vaine illusion qui n'aurait pas dû tromper une personne de votre intelligence et de votre esprit.

Madame de Mervilly était trop franche pour contester la pénétration de M. Herbault. Elle avoua même qu'il l'avait vraiment surprise en flagrant délit de malignité.

— Je vous félicite de votre finesse d'observation, dit-elle. Vous avez deviné juste ce qu'à tort sans doute je me permettais de penser de vous tout à l'heure. Il est vrai, — et vous le reconnaissez vous-même, — que mon opinion était naturelle, puisque je n'ai fait que vous supposer un penchant assez répandu dans la classe moyenne et opulente à laquelle vous appartenez.

— Je ne veux pas, madame la baronne, reprit avec animation le manufacturier, qu'il vous reste le moindre doute sur mes sentiments. Je n'ai nulle envie de passer à vos yeux pour une manière de bourgeois-gentilhomme, car j'ai mon orgueil, moi aussi ! Et si vous êtes fière à juste raison de votre origine aristocratique, je ne le suis pas moins de mon point de départ plébéien. Chacun de nous a sa gloire : vous êtes la fille d'une race de preux ; moi, je suis l'enfant de mon travail et de

mes œuvres. En toute conscience, je n'échangerais pas l'honorabilité de ma vie et de mon nom contre l'existence resplendissante et les titres fastueux d'un duc et pair.

— Mais alors, monsieur, quel mobile vous porte à me proposer d'unir mademoiselle Herbault au baron de Mervilly ?

— Eh ! madame, je vous le répète : Clotilde aime M. Didier ! Cet aven, je l'ai reçu ce matin même, et j'en ai ressenti la plus violente contrariété, en dépit de mon estime et de mon admiration pour votre fils. Aussi ai-je déclaré à ma fille, au risque de lui briser le cœur, qu'elle devait abandonner tout espoir, résolu que j'étais à ne faire aucune démarche auprès de vous et à ne jamais accorder mon consentement. Jugez maintenant si je ressemble à un monsieur Jourdain, et si j'ai pu avoir l'ambition d'*aristocratiser* ma fortune en m'alliant à une famille noble, voire même à la vôtre, qui possède mieux que des armoiries, car elle a ce qui m'enthousiasme le plus : l'éclat d'une héroïque probité.

La baronne tendit la main à M. Herbault. Toute trace de moquerie avait disparu de ses traits. Elle avait l'air attendri et sérieux.

— Pardonnez-moi, dit-elle. Je confesse que je me suis trompée, et que j'ai eu tort de vous croire animé d'une préoccupation vaniteuse. Je vous rends pleine justice à présent ; il ne m'arrivera plus de méconnaître l'élévation de votre caractère et la sincérité de vos opinions.

Le manufacturier prit aussitôt dans ses deux mains un peu rudes la main douce et fine de madame de Mervilly, et la pressa respectueusement.

— Ce sont là de bonnes paroles, dit-il ; elles me font le plus vif plaisir. Je suis touché surtout de voir que vous ne reprochez pas à ma conduite de contredire mes

principes, et mes déclarations, car enfin je viens de donner un démenti à mes idées libérales et de trahir l'engagement que j'avais pris de ne rien faire pour amener une union entre ma fille et votre fils. Que vous dirai-je, madame? C'est un chapitre à ajouter au grand livre des contradictions humaines. J'adore mon enfant; l'explication de ma conduite imprévue est tout entière dans ce mot. Cent fois je me suis répété depuis ce matin que j'avais eu raison de parler sévèrement à Clotilde; je ne me suis pas moins senti triste et mécontent de lui avoir causé un chagrin. Aussi, comme je subis aisément l'impulsion de la spontanéité, n'ai-je pu me défendre, en me trouvant seul avec vous, du désir de provoquer moi-même un mariage contre lequel, il y a quelques heures à peine, je m'étais très-énergiquement prononcé. Et d'ailleurs, laissez-moi vous le redire, vous êtes pour beaucoup dans cette conversion de mes idées. Il m'a paru, en effet, qu'il ne vous déplairait point de reprendre possession de Mervilly, que vous regrettez sans doute beaucoup plus qu'il ne vous convient de le montrer.

En s'exprimant ainsi, il appuyait son regard sur le visage de la baronne, et remarquait que ses joues étaient amaigries, ses yeux demi-éteints, ses cheveux grisonnants. Elle était devenue pensive et ne répondait pas.

M. Herbault reprit :

— Pourquoi ce silence, madame, et que dois-je en augurer? Vous faut-il le temps de réfléchir, d'interroger votre fils avant de prendre une résolution? Soit. J'attendrai.

Madame de Mervilly hocha la tête : il y avait de la mélancolie en elle; ses paupières s'étaient abaissées comme si elle eût craint de laisser voir le reflet d'une larme. Elle répondit enfin d'un ton calme et doux :

— Il m'eût été agréable, mon cher monsieur, de vous donner en cette circonstance une preuve de gratitude et d'affection. Mais cela m'est tout à fait impossible; et, quoique votre confiance ait flatté mon amour-propre maternel, quoique vos excellentes intentions aient souri à mon vieux cœur, je me vois obligée de vous paraître ingrate, car je ne puis accepter votre proposition.

— Refusez-vous de me dire pourquoi?

— Non. Je vous dois le motif qui m'empêche de mettre la main de mademoiselle Clotilde dans celle de mon fils. Ce motif est péremptoire; le voici : le baron de Mervilly et mademoiselle de Champrosay s'aiment depuis longtemps. Je les ai fiancés l'un à l'autre; ils se marieront dès que Didier aura obtenu une place, un emploi, une position, qui lui permettra de vivre honorablement.

— J'aurais dû m'en douter! exclama M. Herbault. Ce projet d'union entre mademoiselle Valentine et votre fils est si naturel! Je comprends donc à merveille votre fin de non-recevoir, et je suis convaincu que ma fille la comprendra aussi bien que moi.

— Pauvre enfant! murmura la baronne. Ah! je vous l'affirme, monsieur, ajouta-t-elle tout haut, si mademoiselle de Champrosay, cette admirable personne que je chéris de tout mon cœur, ne devait pas devenir la femme de Didier, c'est votre charmante Clotilde que je choisirais pour la donner à mon fils.

— Voilà un mot ravissant! Je le répéterai, n'en doutez pas, car il renferme une consolation... Et maintenant voulez-vous essayer encore de faire la visite de mes ateliers?

— Oui. Je me sens forte. Allons.

La baronne se leva; elle s'appuya cette fois avec un gracieux abandon sur le bras du manufacturier. Comme

tons deux passaient sous l'arcade de verdure formant l'entrée de la charmille, ils rencontrèrent mademoiselle de Champrosay.

Valentine était étrangement pâle, mais une légère nuance de carmin colora son visage dès qu'elle se vit en présence de madame de Mervilly et de M. Herbault.

— J'étais inquiète, et je vous cherchais, dit-elle avec une certaine oppression, d'ailleurs facile à expliquer.

— Rassurez-vous, ma belle, répondit la baronne. Je suis entièrement remise de ma petite indisposition. Aussi vais-je reprendre ma promenade à travers la manufacture... Où est mon fils?

— En compagnie de mademoiselle Clotilde. Il ne se lasse pas d'admirer l'ingénieuse puissance des machines et les superbes dispositions de l'établissement.

— Oh ! cela ne me surprend pas ! dit madame de Mervilly. Il a les goûts de son père, qui aimait l'industrie jusqu'à la passion.

Elle aurait pu dire « jusqu'à l'imprudence, » mais l'excellente femme ne songea pas même à adresser ce reproche à la mémoire de son époux.

Tandis qu'elle se dirigeait avec M. Herbault et Valentine vers les ateliers, un homme, qui s'était caché derrière la charmille, apparaissait. C'était Félix Duhautbois. Il n'avait pu résister à la tentation d'entendre ce que le manufacturier voulait confier à la baronne, et, malgré les murmures de sa conscience, il avait mis pied à terre, avait renvoyé son domestique avec les chevaux, et s'était glissé sans bruit dans un repli de verdure, d'où il avait pu distinguer nettement la voix des deux interlocuteurs.

— Ainsi, plus d'espoir ! exhala-t-il dans un soupir... C'est égal, si j'avais su que le baron dût épouser mademoiselle de Champrosay, je ne me serais pas mis dans

le cas d'essuyer les rebuffades de cette orgueilleuse Yseult de Rechignevoisin.

Il rejoignit alors les trois personnes qui s'éloignaient, et les atteignit au moment où elles allaient entrer dans la filature. Il expliqua brièvement son arrivée, et bénit le hasard qui lui faisait rencontrer madame de Mervilly et mademoiselle Valentine.

— Où donc est Didier? ajouta-t-il.

— Sans doute dans les ateliers du tissage mécanique, répondit M. Herbault.

On s'engagea dans l'atelier de l'*épluchage* et du *louvreage*, où il ne s'agit que d'étendre la laine à la main et de la présenter aux machines qui la battent et la nettoient; mais on n'y resta qu'un instant, car, malgré une forte ventilation qui rejetait au dehors la poussière et les détritüs, l'air était si épais, l'odeur de l'huile si désagréable, qu'on y respirait difficilement. On passa ensuite dans l'atelier des *préparations*, c'est-à-dire de la *carderie*, de l'*étirage* et du *doublage*; vaste atelier, bien aéré, rempli de machines espacées largement, dont l'inconvénient unique consiste d'ordinaire en une température sèche de plus de vingt degrés. La baronne et sa compagne prirent un certain intérêt au travail des ouvrières qui présentaient à la carde la laine enroulée sur des cylindres, surveillaient attentivement la marche des machines, et rattachaient avec prestesse les nattes qui s'étaient rompues. Tout à coup Felix poussa un cri et attira vivement à lui mademoiselle de Champrosay.

— Qu'est-ce donc? demanda toute tremblante madame de Mervilly.

— Qu'y a-t-il? s'écria M. Herbault.

Valentine regarda Duhautbois avec un calme mêlé d'étonnement.

— J'ai ressenti une peur affreuse, répondit Félix très-

ému, car un terrible accident a failli se produire. La robe de mademoiselle de Champrosay a été sur le point d'être saisie dans l'engrenage qui donne le mouvement à la machine près de laquelle nous sommes arrêtés.

— Comment se fait-il que cet engrenage ne soit pas enfermé dans une boîte ? interrogea le manufacturier avec agitation.

— La boîte s'est détachée ce matin, dit une *soigneuse de carderie*. Le menuisier n'est pas encore venu pour la rétablir.

— Qu'on aille le chercher à l'instant ! répliqua M. Herbault irrité. Je ne veux pas qu'un engrenage demeure une seule minute sans être entouré.

Un ouvrier, occupé au *débouillage* et à l'*aiguillage* des cardes, sortit en courant pour exécuter l'ordre du patron. Celui-ci s'informa aussitôt s'il n'y avait pas dans l'atelier d'autres boîtes qui exigeaient une réparation. Les ouvriers répondirent négativement.

Il se tourna alors vers la baronne et Valentine, auxquelles il exprima ses regrets de l'incident qui venait de les troubler.

— C'est la première fois, ajouta-t-il, qu'un engrenage ait menacé quelqu'un dans ma manufacture. Grâce aux mesures de préservation qui ont toujours été prises, je n'ai eu jusqu'à présent aucun malheur à déplorer.

Madame de Mervilly n'était pas encore tout à fait remise de la secousse qu'elle avait ressentie ; quant à mademoiselle de Champrosay, elle s'était rapprochée tranquillement du mécanisme, et en examinait avec attention les rouages composés d'un système de dents qui entraient les unes dans les autres avec une violence paisible et une rigidité effrayante.

— Ah ! mon cher ange, lui dit la baronne, comment

ne frissonnez-vous pas à la vue de ce monstre de fer qui pouvait vous broyer !

Valentine adressa un coup d'œil bizarre à madame de Mervilly. Un observateur eût peut-être aperçu dans cet éclair du regard une étrange lueur de tendresse exaltée, de courage et de résolution. La belle jeune fille sourit ensuite avec une grâce pleine de sérénité.

— Je ne m'effraye pas aisément, vous le savez, dit-elle. Et d'ailleurs, comme le péril n'existe plus pour moi, grâce à M. Félix, je ne puis que me réjouir de mon salut.

— Oui, vous êtes vaillante, je le reconnais ! reparut la baronne. Au moyen âge ou pendant la révolution, vous eussiez peut-être fait une héroïne. Mais de nos jours les femmes ne trouvent plus l'occasion de donner de preuves de bravoure et de chevaleresque dévouement.

— Dans la vie publique, soit ! mais dans la vie privée, c'est différent. Que de nobles actions, que de courageux sacrifices, dont l'histoire ne parlera jamais ! Faut-il vous rappeler ce que vous-mêmes avez accompli ?

— Non. Taisez-vous, flatteuse !

Et madame de Mervilly enlaça la taille élégante de sa compagne, qu'elle entraîna loin de l'engrenage menaçant.

— J'espère bien, ma mie, ajouta-t-elle d'un air enjoué, que vous n'aurez point à mettre en œuvre avec nous votre impétuosité et votre penchant à l'abnégation.

— Qui sait ? murmura Valentine, mais si bas que nul ne l'entendit.

Un instant plus tard on entra dans la partie de la fabrique qui renferme les métiers à filer. Cet atelier, comparé aux deux précédents, semble toujours un palais, tant il est facile de le tenir propre et de le bien or-

donner. Chaque métier exécute là deux fonctions : d'abord, se lamine et s'étire une dernière fois la laine entre des cylindres qui se meuvent avec vitesse; ensuite, au moyen d'un chariot qui va et vient rapidement, passent et repassent six ou huit cents broches autour desquelles les fils sont pelotonnés et tordus. Ce travail exige de la part des fileurs une grande présence d'esprit et beaucoup d'activité. Il est curieux et intéressant. Aussi la baronne et Valentine prirent-elles plaisir à s'arrêter souvent près des renvideurs mécaniques (*mill-Jenny self-acting*) qui avancent et reculent tout seuls avec une merveilleuse régularité.

— Et maintenant rendons-nous dans les ateliers du tissage, dit madame de Mervilly à M. Herbault.

— Ils sont en face, de l'autre côté de l'Orbiquet, répondit le manufacturier. J'ouvre le chemin.

On quitta la filature en sortant par une porte qui donnait sur le bord de l'eau. Entre les deux rives verdoyantes et ombragées était jeté un pont de bois, non loin d'une écluse dans laquelle tournait une grande roue à aubes qui ajoutait la puissance hydraulique à celle de la vapeur. M. Herbault traversa la passerelle; la baronne et Duhautbois en firent autant. Mais mademoiselle de Champrosay demeura en arrière : elle avait aperçu sur la berge en pente, couverte d'herbes et de fleurettes, des touffes de salicaires aux épis pourprés, des iris jaunes, des glaïeuls, et elle s'était arrêtée pour les cueillir. Tout à coup, tandis qu'elle détachait ces jolies plantes qui avaient fleuri tardivement, son pied glissa; elle allait être précipitée dans la rivière, lorsqu'une main robuste la saisit et la retint.

Valentine se retourna et reconnut le duc Théobald de Trézel.

— En vérité, monsieur le duc, dit-elle tranquillement,

vous ne pouviez arriver plus à propos. Vous m'avez empêchée de prendre un bain assez dangereux, ce me semble, et je vous en remercie de tout mon cœur.

M. de Trézel garda le silence, mais il y eut dans l'expression de sa physionomie une sollicitude ardente que la jeune fille ne vit pas ou feignit de ne pas remarquer.

En ce moment, la baronne, Félix et M. Herbault arrivaient près d'eux. De la rive gauche, où ils avaient attendu quelques minutes mademoiselle de Champrosay, ils s'étaient aisément rendu compte de ce qui se passait, et ils étaient accourus.

— Mais, malheureuse enfant, s'écria madame de Mervilly, vous voulez donc mourir aujourd'hui ?

— Non... pas encore, répondit la jeune fille d'un air réfléchi et enjoué à la fois.

— Qu'est-il donc arrivé déjà ? demanda le duc stupéfait.

Il pressait en même temps la main de la baronne et saluait le manufacturier. Celui-ci retraça l'incident de l'engrenage dans la filature. Un frisson parcourut les veines du duc.

— C'eût été affreux !... murmura-t-il en blémissant. A propos, reprit-il, il paraît que Didier s'est blessé à la chasse ce matin... Ce n'est point grave, n'est-ce pas ?

— Non, par bonheur ! répondit la baronne. Mon fils est ici.

Le duc aperçut alors Duhautbois, qui se courbait profondément devant lui. Il le félicita de la présence d'esprit dont il avait fait preuve dans la filature, puis il expliqua brièvement son arrivée. Il s'était rendu rue de Livarot pour remettre à Didier ce qu'il lui avait promis : des lettres de recommandation. N'ayant trouvé que Georgette dans la nouvelle demeure des Mervilly, il s'en était

allé, et avait pris au hasard la direction du chemin de Lisieux, d'où l'on domine le vallon. Parvenu devant la fabrique, il avait cru distinguer dans le jardin la baronne et Valentine, accompagnées de M. Herbault, et il était entré.

— Ce n'est pas la première fois, monsieur le duc, lui dit d'un ton poli mais digne le manufacturier, que vous faites à mon établissement industriel l'honneur d'une visite. Mais aujourd'hui, et après ce qui vient d'avoir lieu sur le bord de l'eau, vous êtes deux fois le bienvenu.

M. de Trézel inclina la tête en signe de remerciement.

Madame de Mervilly passa son bras sous celui de Valentine, et lui dit :

— Je ne vous quitte plus. Vous êtes trop distraite, trop imprudente, pour que je vous laisse ici la liberté.

Se tournant ensuite vers le duc :

— Nous nous rendons aux ateliers de tissage mécanique, reprit-elle ; venez-vous avec nous ?

Le duc répondit par une geste affirmatif.

Alors la baronne entraîna mademoiselle de Champrosay ; mais celle-ci obligea bientôt sa compagne à faire halte au milieu du pont. Elle se mit à examiner le site qu'elle avait sous les yeux, et particulièrement la rivière, qui formait en cet endroit un assez vaste bassin bordé de sagittaires, de nénufars et de jones, entouré d'aunes, de saules et de peupliers.

— C'est charmant ! exclama-t-elle d'un air contemplatif.

— L'eau est limpide et transparente comme celle d'un lac des Pyrénées, observa madame de Mervilly ; j'aperçois les cailloux du fond.

— Il y a là pourtant de quinze à vingt pieds de profondeur, dit le manufacturier.

— Beaucoup plus qu'il n'en faut pour noyer Ophélie, repartit Duhautbois.

— Vous entendez, ma belle ? reprit la baronne avec un peu d'effarement ; si jamais vous revenez ici, méfiez-vous ! Ne vous penchez plus sur la berge pour cueillir des fleurs.

Mademoiselle de Champrosay ne parut pas avoir entendu ; elle concentrait toute son attention sur le réservoir formé par le barrage de l'écluse. Ses yeux devinrent sombres, ses lèvres s'agitèrent imperceptiblement.

— Et pourtant, si je mourais, se dit-elle, ma bienfaitrice et Didier ne tarderaient sans doute pas à reprendre possession de Mervilly.

Le duc s'était approché d'elle ; il la regardait en silence avec fixité. Peut-être craignit-elle qu'il ne devinât le secret de ses réflexions, car elle se remit aussitôt en marche, et la première, cette fois, elle franchit le pont.

Les différentes salles du tissage mécanique furent alors parcourues. M. Herbault dirigeait ses hôtes ; il leur expliquait les opérations des divers ateliers, opérations qui sont au nombre de quatre : le *dévidage*, l'*ourdissage* des chaînes, le *parage* ou encollage, enfin le *tissage* proprement dit. Ce fut seulement dans le vaste atelier où s'exécutait ce dernier travail que le manufacturier et les personnes qui l'accompagnaient aperçurent Clotilde et le baron.

Didier était si absorbé dans la contemplation des métiers en mouvement, qu'il ne remarqua point l'approche de ceux qui le rejoignaient. Il fallut que sa mère lui touchât l'épaule pour qu'il se retournât et la vit. Il est vrai que le vacarme produit par les *taquets* qui chassent

les *navettes* avec violence, par les *battants* qui frappent la trame cent vingt ou cent quarante fois en une minute, était si infernal qu'il assourdissait complètement. Aussi personne n'essaya-t-il de parler, tant on était sûr que la voix ne dominerait pas le bruit. Le duc et Félix pressèrent la main de Didier, puis chacun devint attentif à l'opération ingénieuse du tissage, où la vapeur fait tout. C'est elle qui lance la navette, qui la ramène et la lance de nouveau; c'est elle qui enroule l'étoffe sur le cylindre après qu'elle est formée. Quand un fil se casse, elle arrête le métier. Le travail du tisserand est donc très-simple. Il consiste à rattacher les fils qui se brisent et à replacer la courroie sur la poulie, afin que la machine puisse recommencer son évolution. Les femmes, comme les hommes, sont aptes à remplir cette tâche, qui exige bien moins de force que d'attention et d'agilité. De sorte que des ouvriers de l'un et l'autre sexe, également très-habiles, gouvernaient les nombreux métiers autour desquels circulaient en ce moment les nobles visiteurs de la manufacture de M. Herbault.

Il vint un instant où le tapage de la salle parut insupportable à la baronne. Elle sortit, et l'on ne tarda pas à la rejoindre dans le jardin.

— Que tout cela est beau et bien aménagé ! disait le baron avec un sincère enthousiasme ; quelle exquise propreté ! quelle rare élégance ! Cette fabrique réjouit la vue ; elle ne donne point l'idée d'un travail fatigant et dangereux ; elle annonce une activité féconde, bien conduite, rémunératrice des dépenses et des efforts.

— Rien de plus vrai, ajouta madame de Mervilly. Quant à moi, j'ai surtout apprécié les détails qui révèlent la sollicitude du maître à l'égard du travailleur : d'abord le soin avec lequel les salles sont drainées, ventilées, chauffées en hiver, au moyen d'appareils nouveaux

et coûteux ; puis la prévoyance qui a placé des stores aux fenêtres pour intercepter le rayonnement direct du soleil, et posé de distance en distance des robinets qui distribuent l'eau à volonté. Ouvriers et ouvrières ont chacun une armoire fermant à clef, dans laquelle ils peuvent ranger leurs vêtements du matin et serrer les provisions destinées à leur repas. Tout cet ensemble est vraiment digne d'éloge ; tout y est utile et bien ordonné ; tout y glorifie M. Herbault.

— C'est certain, dit le duc. On en est encore plus convaincu quand on sait que cet établissement renferme une école pour les enfants de la fabrique, qui sont nombreux, et une petite pharmacie pour les malades, qui sont rares. On respecte à la fois ici la santé et la dignité du travailleur.

— Je remplis de la sorte un devoir sacré, répondit M. Herbault ; je tiens même un serment.

— Un serment ? répéta Didier.

— Oui, monsieur... Durant ma jeunesse, j'ai travaillé dans une filature étroite, encombrée, malpropre, affligeante à voir. Un jour, au nom de mes camarades, presque tous souffrants, je priai le patron, qui s'était enrichi, d'ordonner quelques réparations pour assainir les ateliers. « Je fais de l'industrie, me répondit-il sèchement, et non de la philanthropie. — Eh bien ! moi, répliquai-je, je jure que, si je deviens jamais le maître d'une fabrique, je ferai de l'industrie et de la philanthropie en même temps. Je m'efforcerai d'être un industriel humain, et non un méprisable spéculateur. » A ces mots, je quittai la filature pour n'y plus revenir... Depuis lors, ajouta le manufacturier, la chance m'a favorisé, et je me suis souvenu.

— Existence laborieuse, libérale, honnête, bien remplie ! dit M. de Trézel avec animation.

Puis son front se pencha soucieusement, et son regard se teignit d'un lugubre reflet..

Peut-être songeait-il à son passé.

On arrivait devant la salle de l'école. Ce n'était pas l'heure de l'étude, et personne ne s'y trouvait. La baronne voulut néanmoins y entrer. M. Herbault et Clotilde restèrent seuls pendant quelques minutes dehors.

— Mauvaise nouvelle, pauvre petite ! dit rapidement à sa fille le manufacturier.

Et il lui apprit le résultat de l'entretien qu'il avait eu avec madame de Mervilly.

Tandis qu'il parlait, elle respirait à peine. Ses yeux étaient gonflés de larmes, sa poitrine se soulevait avec précipitation. Elle ne tarda cependant pas à se rendre maîtresse du trouble qui l'agitait.

— Ah ! que tu es bon, mon père ! lui dit-elle en l'enlaçant de ses bras et en lui couvrant les joues de baisers ; comme je te suis reconnaissante de ce que tu as fait là !

Après une pause, elle reprit gravement :

— Je suis plus raisonnable que tu ne le supposes sans doute, va !... Je considère qu'il est tout simple que M. de Mervilly et mademoiselle de Champrosay s'aiment et soient destinés à s'unir. Ils sont si beaux et si parfaits tous deux ! Je me consolerais, sois tranquille, et j'épouserai bientôt celui que tu me désigneras.

— Nous songerons à cela plus tard, ma fille. En attendant, sois ferme et ne laisse rien deviner de ton émotion.

Elle essuya son visage humide et sourit.

La baronne reparut, suivie de ses compagnons. Aucun d'eux ne surprit la plus légère trace de chagrin dans la physionomie de M^{lle} Herbault.

Comme on passait devant le corps de logis composé

du bureau du contre-maitre et du cabinet de pharmacie, le manufacturier s'arrêta brusquement et poussa un cri de surprise. Il venait d'apercevoir, à travers une fenêtre ouverte, Manuel assis devant une table et compulsant un livre de commerce.

— Qu'es-tu venu faire ici ? lui demanda-t-il d'un ton irrité.

— Réparer un oubli et donner un ordre, répondit le contre-maitre en se levant.

— Ne pouvais-tu en charger ma fille, qui était il y a une heure chez toi ? Allons, va-t'en tout de suite, ou je te fais enlever par mes ouvriers !

— Mais, monsieur, le devoir avant tout !

— Mais, insensé, tu as peine à te soutenir ! La fièvre brûle ton visage, le mal dévore ta poitrine. Tu veux donc mourir ?

— Mourir !

— Oui !... Laisser ta femme veuve, tes quatre enfants orphelins ?

— Oh ! je ne suis pas inquiet pour eux ! Vous êtes là, et vous ne les abandonnerez pas, car j'ai toujours été pour vous un serviteur laborieux et zélé.

— Trop laborieux, trop zélé même ! répliqua M. Herbault, et cela contre ma volonté la plus formelle !

Se tournant vers le duc, la baronne, Valentine et Didier :

— Je vous présente l'homme le plus insupportable que je connaisse, reprit-il. Intelligence vive, dévouement rare aux intérêts qu'il surveille, probité exemplaire, il a cent qualités, et il serait le meilleur des contre-maitres, s'il n'en était le plus orgueilleux et le plus têtue. Il ne peut souffrir qu'on le supplée, qu'on le remplace. Depuis dix ans qu'il dirige les travaux de ma manufacture, il a préféré obstinément rester debout nuit et jour, que céder

à un autre, par intervalles et pour quelques heures, une portion de son autorité. Et c'est ainsi qu'à force de veilles et d'excès de fatigue il s'est mis dans l'état où vous le voyez. Impossible de le contraindre à prendre soin de lui ! Il m'avait pourtant promis de s'aliter, d'obéir aux prescriptions du docteur, de se reposer un mois. Voilà comment il a tenu parole ! Et pourquoi ? Parce qu'il a cru que je lui avais donné un remplaçant, et qu'il a voulu savoir si son bureau était occupé. Il est incorrigible dans son orgueil et dans son entêtement.

— Pardonnez-moi ! dit Manuel d'une voix faible et d'un air confus. Je m'en retourne, et je ne reparaitrai plus ici que lorsque vous m'aurez accordé vous-même l'autorisation de revenir.

— Ah ! pardieu ! je prends acte de ce nouvel engagement. Si tu l'enfreins, je te fais saisir par quatre de mes plus robustes tisserands et transporter de vive force chez toi. Tu m'as entendu ?

— Parfaitement. Je ne m'exposerai point à subir ce petit affront, et je placerai désormais le devoir après tout.

Disant cela, le contre-maitre affecta une sorte de bonne humeur ; mais sa gaieté malade eut je ne ne sais quoi de navrant.

Il sortit alors du bureau, fit un salut, et s'éloigna.

— Le pauvre diable est phthisique, murmura le duc.

— Hélas ! c'est l'avis du médecin, dit M. Herbault.

— Et il a une famille nombreuse ! exprima la baronne avec un accent de compassion.

— Oh ! je l'approuve de ne se point tourmenter à cet égard ! Il m'a puissamment aidé à faire ma fortune. Quand il mourra, je pensionnerai sa veuve, et je me chargerai de l'avenir de ses enfants.

Il y eut entre les personnes auxquelles s'adressait

M. Herbault un échange de regards émus et pénétrés d'admiration.

— Vous êtes vraiment un homme de bien, monsieur ! s'écria Didier.

— Je m'efforce d'être un homme juste, et c'est tout, repartit le fabricant.

Lorsqu'on se sépara, à l'entrée de la manufacture, près du chemin de Lisieux, madame de Mervilly embrassa Clotilde avec effusion, dit ensuite quelques mots aimables à Félix, puis s'inclina devant le maître de l'établissement :

— Au revoir, monsieur ! lui dit-elle d'un ton expressif. Mon estime pour vous s'est encore accrue aujourd'hui. Soyons amis, amis sincères ; voulez-vous ?

— De tout cœur, madame ! répondit vivement M. Herbault.

Une poignée de main spontanée scella cette protestation sympathique de la grande dame et du riche industriel.

Le duc accompagna la baronne, Valentine et Didier jusqu'à leur demeure de la rue de Livarot. A peine eurent-ils dépassé le seuil, qu'ils se trouvèrent en présence de mademoiselle de Rechignevoisin, debout à la porte du parloir.

— Arrivez donc ! exclama-t-elle. Je vous attends avec impatience, car j'ai à vous parler.

Elle aperçut alors M. de Trézel. Sa haute taille se redressa, ses traits se tendirent jusqu'à l'extrême roideur.

— Bonjour, monsieur le duc, dit-elle froidement.

Le vieux gentilhomme répondit par un salut muet et légèrement dédaigneux. Puis il alla s'asseoir sur une chaise, vers une extrémité de la pièce, dont Yseult avait

permis l'accès en prenant place elle-même dans un fauteuil.

Quand la baronne fut assise dans sa bergère, son siège préféré, elle dit à mademoiselle de Rechignevoisin :

— Je vous écoute, ma chère amie. Qu'avez-vous de si grave à me communiquer ?

Mais la vieille fille semblait avoir changé de résolution, et vouloir taire ce qu'elle se disposait à révéler. Evidemment la présence du duc la gênait. Elle n'aimait pas M. de Trézel, dont la taciturnité, parfois ironique, lui imposait et la froissait. Il est vrai que, de son côté, M. de Trézel se montrait médiocrement sensible aux grands airs de cette descendante des Rechignevoisin, qu'il considérait comme une relique armoriée et prétentieuse des âges disparus.

Yseult s'informa avec un véritable intérêt de l'état de la blessure que s'était faite Didier.

— Je ne souffre pas du tout, répondit le baron.

— Dieu soit loué ! Je craignais que votre longue promenade n'eût aggravé le mal ; car vous avez dû aller loin.

— Nous nous sommes arrêtés en route, et nous avons parcouru la manufacture de M. Herbault.

— Est-ce vrai ? articula mademoiselle de Rechignevoisin avec une contraction de visage. Quoi ! vous avez rendu visite à ce voltairien, à ce révolutionnaire, à ce bourgeois ?

— Certes, ma mie, dit la baronne. D'abord, j'ai des raisons toutes particulières pour être très-gracieuse envers lui. Et puis, croyez-moi, sa fabrique vaut la peine qu'on l'examine de près. Elle est magnifique et tenue admirablement.

— Comment pouvez-vous vanter cette succursale de

l'enfer, avec sa cheminée rouge qui semble menacer le ciel, avec son effrayant appareil de machines qui sont autant d'inventions du diable ! Ah ! que je regrette, moi, le fuseau, la quenouille et le rouet du bon vieux temps ! Quand ils étaient les seuls instruments de travail de nos fileuses, les âmes étaient plus honnêtes, plus croyantes, et les paysans respectaient leurs seigneurs.

— Les regrets sont libres, répliqua madame de Mervilly. Je vous avoue, ma chère, que je ne ressens pas les vôtres. J'ai plutôt un penchant qui me porte à rendre hommage aux inventions du génie moderne. Elles concourent, selon moi, au bien-être général. Et si elles émancipent l'esprit humain, si elles diminuent un peu trop peut-être les anciennes habitudes de respect et de soumission, je ne suis ni assez égoïste ni assez vaine pour m'en offenser.

— Et tu as raison, ma mère ! approuva Didier. En définitive, la tendance de notre siècle à ne reconnaître et à n'honorer que le mérite personnel est de toute justice. Il n'y aura plus, dans un avenir prochain, d'autre supériorité que celle-là. Il faut que chacun en prenne d'avance son parti.

— C'est positif ! déclara le duc.

— C'est monstrueux ! gémit mademoiselle de Rechi-gnevoisin dans un accès d'indignation. Qu'ai-je entendu, grand Dieu ! se peut-il que la noblesse abdique elle-même sa suprématie sociale et proclame sa propre déchéance ? Quoi ! un baron de Mervilly ne craint pas d'émettre une opinion subversive, et il se trouve un duc de Trézel pour la sanctionner par son approbation ! Un duc de Trézel, dont l'origine aristocratique se perd dans les profondeurs de la féodalité ; car il y avait un Jehan de Trézel parmi les seigneurs qui se sont croisés à la voix de Pierre l'Ermite et se sont emparés de Jérusalem, en

1099, sous le commandement de Godefroy de Bouillon!...
Où allons-nous, juste ciel?

— Où Dieu nous mène! répondit gravement le duc.

— Vers l'avenir, ajouta Didier, c'est-à-dire vers la science, le progrès et l'équité.

— Non! mille fois non! répliqua la vieille fille avec véhémence. Nous allons vers les ténèbres, le renversement et le chaos!... Hélas, reprit-elle d'un air désolé, quand on voit des gentilshommes parler comme vous le faites, comment s'étonner de l'audace qui pousse les gens de rien, dès qu'ils sont riches, à vouloir s'allier aux familles les plus anciennes et les plus nobles de France. Ils ont raison, ces *vilains*, puisque vous prétendez que l'aristocratie ne sera bientôt plus même une distinction!

Cette argumentation bizarre parut étonner les interlocuteurs d'Yseult. La baronne et Valentine, surtout, montrèrent une surprise qui se traduisit par deux questions presque simultanées.

— Quels sont ces *vilains*? demanda madame de Mervilly.

— Les connaissons-nous? ajouta mademoiselle de Champrosay.

La hautaine vieille fille hésita un instant à répondre, puis ses traits manifestèrent une détermination subite.

— Vous en connaissez un du moins, dit-elle: il se nomme Félix Duhautbois.

— Félix Duhautbois! fut-il répété aussitôt.

— Oui, poursuivit d'un ton dur et railleur mademoiselle de Rechignevoisin... J'avais résolu, reprit-elle, de ne rien dire devant M. le duc. Mais il me plaît à présent de lui bien démontrer jusqu'où va l'étrange aplomb des *manants* qui croient désormais que leurs écus valent nos parchemins.

Et elle raconta la démarche tentée auprès d'elle le jour même. Elle termina son récit par cette conclusion :

— Voilà pourtant ce qui résulte des doctrines que l'on préconisait tout à l'heure, de ces doctrines maudites, qui éteignent le prestige et détruisent l'autorité de la noblesse à laquelle nous appartenons !

Un léger haussement d'épaules fut la seule réponse du duc, que l'ostentation aristocratique de la vieille fille impatientait.

— Je m'étonne, dit le baron, que Félix ne m'ait point fait part de son intention et demandé conseil.

— Il a cru sans doute qu'il aurait meilleur marché de mes scrupules, répondit mademoiselle Yseult. Cela ne prouve guère en faveur de son jugement. Aussi je vous affirme qu'il ne doit pas être charmé de la manière dont j'ai accueilli ses prétentions, car j'ai refusé tout net de présenter sa demande et de l'appuyer.

— Il y avait un assez louable sentiment dans sa conduite en cette circonstance, fit observer la baronne, puisque, ayant su que l'ancien domaine de Champrosay était à vendre, il songeait à l'acquérir en se mariant.

— Oh ! ne vous y trompez pas, baronne. Si ce petit monsieur Duhautbois comptait agir de la sorte, c'était moins pour rendre hommage à celle qu'il eût épousée que pour caresser davantage l'instinct vaniteux dont il est pourvu.

— Croyez-vous cela ?

— Absolument !... Mais, voyons donc ! reprit mademoiselle de Rechignevoisin, regretteriez-vous, par hasard, la fermeté que j'ai mise dans mon refus ? Eussiez-vous aimé mieux que j'acceptasse la singulière mission qu'on voulait me confier ?

— Non, vraiment !

— A la bonne heure, vive Dieu !

— Je vous eusse répondu, en effet : Ce que vous me demandez est impossible.

— Bravo ! Je reconnais là le légitime orgueil de race, la suprême dignité du sang patricien !

— Oh ! prenez garde, ma chère Yseult ! ma réponse m'eût été dictée par un motif moins superbe que vous ne le supposez.

— Par quel motif, s'il vous plaît ?

— C'est très-simple. Mon fils doit épouser ma belle Valentine dès qu'il sera de retour de Paris, où il va se rendre pour tâcher d'obtenir un emploi digne de son intelligence et de son nom.

— A merveille ! s'écria la vieille fille. Voilà une bonne nouvelle ! et ce sera un beau jour pour nous que celui qui verra s'accomplir une alliance entre les Champrosay et les Mervilly !

Elle se leva majestueusement à ces mots ; puis, s'approchant de Valentine et de Didier, elle les complimenta d'avoir eu l'idée triomphante de mêler les rameaux de deux arbres généalogiques qui avaient de si profondes racines dans le passé.

Après quoi elle prit congé de la baronne, s'inclina comme à regret devant le duc, et sortit.

M. de Trézel remit alors deux lettres au baron.

— J'adresse l'une à un ministre, dit-il ; l'autre à un député très-influent. Tous deux ont été autrefois mes commensaux, mes obligés, mes amis. J'aime à croire qu'ils s'en souviendront.

Didier remercia le duc.

Celui-ci alla vers Valentine, et lui dit avec une expression de tendresse et de fierté :

— Certes, je ne partage pas les idées excessives de mademoiselle de Rechignevoisin, qui exagère jusqu'à la déraison le fétichisme aristocratique. Je crois pourtant

que noblesse oblige dans une certaine mesure, et je suis heureux de la certitude que mademoiselle de Champrosay ne deviendra point madame Duhautbois.

Valentine sourit d'un air pensif, mais elle ne répondit rien.

Lorsque M. de Trézel se fut retiré, la baronne demeura un instant seule avec son fils.

— Mon cher enfant, lui dit-elle, moi aussi, comme Yseult, j'ai reçu aujourd'hui une proposition bien inattendue, relative à un projet de mariage. Il s'agissait, non de Valentine, mais de toi, et les avantages qui se présentaient à nous ne manquaient vraiment pas de séduction.

— Cette ouverture, qui te l'a faite ? demanda Didier.

— M. Herbault. Il m'a offert, avec beaucoup de tact, de délicatesse et de dignité, de te confier l'avenir de sa fille, à laquelle il attribuait une riche dot, composée surtout du domaine de Mervilly.

— Et tu as répondu ?

— Tout juste ce que j'ai dit il n'y a qu'un moment à mademoiselle de Rechignévoisin.

— Bien, ma mère ! Mademoiselle Clotilde est une gracieuse personne, son père un homme très-estimable. Mais un Mervilly n'oublie pas sa devise : « Le devoir et l'honneur. » Il dédaigne l'intérêt qui ne peut se concilier avec l'estime de soi. Il reste fidèle à qui il aime, dût-il passer sa vie dans la pauvreté !

Comme il achevait ces mots, un léger bruit annonça le retour de mademoiselle de Champrosay, qui s'était rendue à la cuisine pour donner un coup d'œil aux modestes préparatifs du dîner.

— Voici Valentine, dit la baronne à son fils. Faut-il que je lui apprenne la démarche dont je viens de te faire part ?

— Non, ma mère. Cela pourrait l'impressionner péniblement, et il convient de lui en épargner l'ennui. Nous semblerions d'ailleurs vouloir établir une compensation entre l'initiative de M. Herbault et celle de Félix. Or, il y a là je ne sais quelle apparence de calcul qui me déplaît.

— Tu as raison, mon enfant : je me tairai.

— Je sais ce dont il s'agit, dit la jeune fille en se montrant à la porte du parloir.

— Quoi donc ? demanda madame de Mervilly d'un air stupéfait.

— J'ai entendu les dernières paroles de votre entretien avec M. Herbault dans la charmille ; cela m'a suffi pour tout deviner.

— Et quel est votre avis, chère Valentine ? dit le baron.

— Mon avis est qu'il n'y a rien de changé dans notre nouvelle position, mais que nous attendrons ici très-impatiemment le résultat de vos démarches à Paris.

— Ne regrettez-vous pas un peu Champrosay ? reprit Didier en souriant.

— Je ne regrette que Mervilly... pour votre mère et pour vous, repartit la jeune fille avec une expressive gravité.

Elle s'était avancée vers la baronne, qui l'attira sur sa poitrine et la pressa contre son cœur, tandis que Didier s'emparait d'une boucle soyeuse de ses cheveux abondants, et l'appuyait sur ses lèvres avec une muette exaltation.

Quelques jours plus tard, le baron annonça qu'il était prêt à partir. C'était la première fois qu'il se séparait de sa mère, du moins pour un temps indéterminé. Il y eut alors plus d'une larme répandue dans la maisonnette du chemin de Livarot. Il y en eut surtout plus d'une refou-

lée courageusement, et qui retomba dans les replis du cœur. Mademoiselle de Rechignevoisin et Georgette étaient présentes : la vieille fille avait l'œil humide, elle se reprochait sa faiblesse; l'idiote sanglotait sans trop savoir pourquoi, et parce qu'elle voyait tout le monde ému.

Didier prit bientôt place dans la voiture qui correspond avec le chemin de fer, à la station de Saint-Mards. Il était le seul voyageur. La diligence roula sur le chemin de Lisieux, et lorsqu'elle fut à proximité de la Roseraie, il vit trois personnes debout sur la terrasse : elles semblaient attendre pour le saluer au passage. Il pria le conducteur d'arrêter, sauta vivement à terre, et se dirigea d'un pas rapide vers M. Herbault, Clotilde et Félix. Les adieux furent simples et touchants : on y sentait cette déférence mutuelle des âmes honnêtes qui sont pénétrées de sympathie et de respect. Le baron remonta en voiture, se pencha à la portière pour adresser un dernier signe d'adieu, et disparut au détour du chemin, laissant le manufacturier, mademoiselle Herbault et Duhautbois attendris et charmés.

La diligence ne tarda pas à abandonner la route de Lisieux pour prendre celle de Thiberville. Une longue côte bien escarpée s'offre dès le point de départ. Didier voulut la gravir à pied. Comme il marchait pensif, un bras se glissa sous le sien : le duc Théobald de Trézel venait de l'aborder.

— Je suis accouru jusqu'ici pour vous accompagner un peu, lui dit-il.

— Vous avez eu là une bonne idée ! répondit le baron.

Ils cheminèrent lentement, presque toujours en silence. Lorsqu'ils furent arrivés au sommet de l'âpre colline, le duc prit son compagnon dans ses bras et l'étreignit.

— Aimez-la bien, aimez-la bien, la noble et belle enfant! murmura-t-il.

— Qui donc? ma Valentine? demanda Didier.

— Oui, mon ami.

— Ah! je l'aime tant, que je crains parfois de l'aimer trop!

— Il faut l'aimer trop pour l'aimer assez! repartit le vieillard avec animation.

Et ils se séparèrent.

La diligence partit au galop de trois vigoureux bidets normands, tandis que le duc, s'écartant de la route, s'enfonçait dans la solitude et sous les ombrages d'un chemin creux.

XI

Après le départ de Didier, la vie s'écoula doucement et tristement dans la maisonnette de la rue de Livarot. La tranquillité monotone qu'on y remarquait ne différait guère de l'uniformité sérieuse qui caractérise les existences modestes en province. Il semblait que madame de Mervilly et mademoiselle de Champrosay se fussent assouplies aisément aux habitudes mesquines que leur imposait une pauvreté relative. A les voir accepter sans effort, du moins apparent, leur nouvelle situation, on

devait croire que la résignation était entrée dans leur âme et qu'elles ne souffraient pas de leur humilité. La baronne, en effet, ne laissait échapper aucune plainte : elle ne se permettait aucune allusion qui fit croire qu'elle regrettait la richesse disparue. Quant à Valentine, elle se livrait à une activité laborieuse que rien ne parvenait à lasser. Avec l'aide de Georgette, elle suffisait à tout ; elle s'acquittait des soins les plus minutieux du ménage sans avoir l'air de s'en préoccuper ; elle réalisait des miracles d'économie à force de courage et d'ordre. Il y avait une sorte de prestidigitation magique dans sa vivacité sans bruit. Elle rappelait ces fées propices qui, au temps des légendes bretonnes, accomplissaient mystérieusement les travaux familiers de la chaumière, à la grande stupéfaction de la maîtresse du logis. Aussi madame de Mervilly lui disait-elle parfois : « Je ne comprends pas bien comment vous vous y prenez, ma chérie, mais on croirait que les choses se font ici par enchantement. » Le prestige s'expliquait sans peine : mademoiselle de Champrosay se levait avant le jour ; elle était plus matinale que le soleil.

Si le bonheur en ce monde résultait inévitablement de ce petit bien-être qui donne la sécurité, de ces satisfactions intimes que l'on trouve dans la tendresse des siens et l'estime d'autrui, la baronne eût dû se considérer comme une femme heureuse, car elle possédait les éléments d'une telle félicité. Mais l'imagination, surtout après les crises et les revers, exerce un empire souvent décisif sur nos sentiments ; elle s'en empare peu à peu, elle en détermine la nature, elle les égaye ou les assombrit à son gré ; puis, comme le moral influe presque toujours sur le physique, elle finit par agir indirectement sur les organes, et prend alors une influence irrésistible sur la santé. Cette considération physiologique

pouvait seule expliquer l'altération de plus en plus manifeste qui se produisit bientôt dans toute la personne de madame de Mervilly, en dépit des soins qu'elle prenait d'elle-même, malgré l'énergie avec laquelle elle s'efforçait parfois de combattre le mal inconnu qui commençait à la miner. Ses joues se creusèrent, ses yeux devinrent languissants, sa chevelure s'argenta, son corps fléchit, et les grâces féminines que le temps avait jusque-là respectées en elle diminuèrent jusqu'à la rendre presque méconnaissable. Elle était charmante encore, mais comme ces paysages des premiers jours de l'automne que les bises ont dépouillés soudain d'une grande partie de leur verdure luxuriante, et qui n'offrent plus que de mélancoliques aspects.

Rien ne parvenait à enrayer le dépérissement dont la lenteur progressive avait je ne sais quoi de sinistre et de fatal. Cela était d'autant plus inquiétant que la baronne ne semblait pas souffrir. Elle répondait invariablement à ceux qui l'interrogeaient : « Je suis un peu faible, mais je n'ai point la fièvre, et n'éprouve aucun malaise douloureux. » Cependant ni la sollicitude filiale de mademoiselle de Champrosay, ni les visites fréquentes de quelques amis fidèles, ni la considération respectueuse témoignée par tout le monde, ne pouvaient dissiper la langueur dont elle était atteinte. Dans l'espoir que l'habitude presque quotidienne de se retrouver en présence des souvenirs de sa vie heureuse distrairait son esprit et raviverait son cœur, elle fit de nombreuses promenades poussées jusqu'à Mervilly. Mais elle ne s'aperçut guère de l'efficacité de ce régime ; elle crut même remarquer bientôt que, loin de retremper son âme, la vue du domaine qu'elle avait possédé si longtemps l'énervait et contribuait encore à diminuer en elle la force de résistance au principe destructeur qui se cachait dans son

sein. Elle résolut alors de ne plus retourner que rarement vers son ancienne habitation seigneuriale, dont le contraste avec l'humble maisonnette de la rue de Livarot ajoutait sans doute un dissolvant aux causes mystérieuses qui s'attaquaient à la source même de son existence. On ne la voyait se ranimer, revêtir les apparences du bonheur, que lorsqu'elle recevait de son fils une lettre pleine d'espérance et de foi dans l'avenir. Malheureusement sa correspondance avec Didier n'était pas toujours de nature à lui reconforter l'âme, à produire sur son esprit une action salutaire. Après s'être montrée d'abord ravi de l'accueil bienveillant fait à ses démarches, des encouragements et des promesses dont on le comblait, des invitations flatteuses qui lui rendaient accessibles les salons les mieux hantés, le baron n'avait pas attendu longtemps pour reconnaître toute l'inconsistance et toute l'inanité de ces démonstrations mondaines, eau bénite de cour que tant de gens aimables répandent bénévolement sur le front incliné d'une foule de solliciteurs. Son enthousiasme s'en était amoindri d'une manière sensible, et les lettres qu'il écrivait à sa mère avaient exprimé dès lors bien moins la confiance que le découragement. De là, pour la pauvre baronne, un sujet fréquent de tristesse et d'affliction, qui devait porter une atteinte de plus en plus grave à l'ébranlement de sa frêle constitution.

L'automne se passa de la sorte, sans qu'une bonne nouvelle venue de Paris annonçât le prochain succès de la persévérance mise par Didier dans ses sollicitations. Il semblait au contraire, d'après ce qu'il mandait, non à madame de Mervilly, qu'il craignait d'impressionner trop péniblement, mais à mademoiselle de Champrosay, dont il connaissait toute la fermeté de caractère, que les chances de réussite devenaient plus incertaines à mesure que le temps s'écoulait.

« Je connais maintenant à fond le métier que je fais, « écrivait-il à Valentine, et c'est assurément le plus odieux « de tous les métiers, car il oblige peu à peu celui qui « l'exerce à l'abdication de tout amour-propre et de toute « dignité. Je ne me doutais guère, en le commençant, « que j'arriverais au point où j'en suis, c'est-à-dire à « l'humilité la plus contrainte avec ceux qui veulent bien « me protéger. Si j'avais soupçonné cela, si j'avais su « réellement ce qu'il faut de patience, de souplesse, de « longanimité pour obtenir ce que l'on ambitionne, et « même pour ne le point obtenir, je n'eusse certes pas « tenté l'aventure. J'aurais pris en main le rabot, la « doloire ou la lime, et je me serais fait ouvrier. Mais « pouvais-je croire, il y a trois mois, qu'avec l'appui « des plus instantes recommandations, signées de noms « considérables et même illustres, je me verrais encore « dans la nécessité de prier, de supplier, en un mot de « m'humilier? Ah! ma belle amie, quelles illusions j'a- « vais, et comme je connaissais mal la réalité des choses « d'ici-bas!

« Ce n'est point, je me hâte de le dire, que mes pro- « tecteurs se montrent désormais peu bienveillants à mon « égard : loin de là. Ils mettent encore de la complai- « sance et du bon vouloir dans leurs rapports avec moi. « Mais l'insuccès des démarches qu'ils ont tentées jus- « qu'à ce jour a naturellement ralenti leur ardeur, et ils « m'obligent parfois à stimuler leur zèle et à ranimer « leur persévérance par une sorte d'importunité. L'hom- « me est ainsi fait : il se décourage aisément devant l'ob- « stacle, quand il ne s'agit pas pour lui d'un intérêt per- « sonnel, et ne tarde guère à négliger ce qui semble ne « point vouloir réussir. Il y a d'ailleurs dans la déveine « du protégé je ne sais quoi de blessant pour l'orgueil « du protecteur dont l'influence échoue et paraît consé-

« quement ne pas exister. Aussi l'infortuné que sa
« mauvaise étoile persécute sent-il bientôt qu'il devient
« une cause d'ennui pour le puissant auquel il a recours.
« Il entrevoit sans peine, à travers l'accueil poli de
« l'homme bien élevé, la contrariété secrète de l'homme
« déjà las de ses efforts inutiles et médiocrement dési-
« reux de les renouveler. Heureux encore lorsque la
« porte ne se ferme pas au nez du solliciteur éconduit,
« et quand le pauvre diable, accablé par la malchance,
« n'essuie pas un affront!

« Dieu merci! je n'en suis point arrivé là, ma bonne
« Valentine, et j'espère n'y arriver jamais. Ceux qui
« veulent bien s'occuper de moi me témoignent toujours
« de l'estime et me donnent des preuves incontestables
« d'amitié. Cependant je ne puis méconnaître que la
« vivacité des premières protestations n'est plus qu'un
« souvenir, et qu'une certaine tiédeur de sentiment lui a
« succédé. Par exemple, les invitations qui se multi-
« pliaient naguère sont devenues assez rares maintenant.
« Les fêtes où l'on me conviait avec expressement il y a
« quelques semaines se passent fort bien de ma présence
« désormais. On daigne s'excuser à l'occasion; on allè-
« gue une inadvertance, un oubli, que sais-je? Comme
« les distractions mondaines ne sont point de nature à
« me séduire, je me réjouirais certes de n'y être pas
« convoqué, si je ne remarquais là un symptôme fâcheux,
« si je ne soupçonnais qu'on commence à éviter en moi
« le solliciteur. Ah! ma fierté tressaille parfois sous l'é-
« treinte de cette réflexion! Mais quoi! il s'agit bien de
« redresser la tête quand on demande une place, quand
« on mendie une faveur! Il faut savoir être conséquent,
« prendre patience et se courber!

« Je me courbe donc lorsqu'il le faut, ma noble amie,
« mais pas bien bas, car ma colonne vertébrale manque

« un peu de ressort. Je ne recule d'ailleurs devant au-
« cune démarche nécessaire, ou seulement utile, ayant
« la ferme résolution d'atteindre le but. Le ministre m'a
« promis formellement la première sous-préfecture va-
« cante. Cette promesse, qu'aucune instance, aucune
« recommandation n'avait pu lui arracher jusqu'à pré-
« sent, il me l'a faite sans hésitation, après avoir pris
« lecture d'une lettre de la marquise de Thury-Harcourt.
« Le duc de Trézel avait bien raison d'affirmer l'influence
« et le crédit de sa sœur. Elle les doit sans doute à ce
« qu'elle est liée depuis longtemps avec la famille de Son
« Excellence, et surtout à ce qu'elle est très-considérée
« et très-estimée en haut lieu. Du reste, la pauvre mar-
« quise est bien malade, bien sérieusement menacée :
« sa faiblesse est extrême; sa maigreur effraye. Il est
« visible que la fièvre, une fièvre constante, la brûle
« et la consume pour ainsi dire à petit feu. Je soup-
« çonne que par des pratiques dévotes, trop rigoureuses
« pour son triste état de santé, elle accélère les progrès
« du mal auquel elle est en proie. Elle supporte d'ail-
« leurs ses souffrances avec une patience stoïque. Elle
« ne se plaint jamais, dit-on, et semble offrir au ciel,
« comme un hommage pieux, le tribut de ses douleurs
« et de sa résignation. Je l'ai vue plusieurs fois, elle
« m'a toujours accueilli avec une politesse en quelque
« sorte monastique, et m'a demandé tout récemment
« si j'accomplissais avec ponctualité mes devoirs reli-
« gieux. Ma réponse respectueuse, mais franche, n'a
« point dû la satisfaire, car elle s'est montrée plus grave
« et plus froide avec moi depuis lors, et je crains bien
« que ses bonnes dispositions ne se soient modifiées dé-
« favorablement à mon égard. La dévotion est souvent
« rigide : elle n'a pas toujours cette tolérance évangé-
« lique qui est la grâce de la vraie piété. La marquise

« doit avoir une âme inflexible en matière de religion, et
 « je comprends qu'elle ne pardonne guère au duc de
 « Trézel, son frère, qui ne pense pas comme elle, et qui
 « ne pratique point. Aussi ne s'est-elle pas encore in-
 « formée de lui. J'imité son silence, et je m'abstiens de
 « lui parler du duc.

« Ne montrez pas cette lettre à ma mère, ma bonne
 « Valentine. Je ne lui ai déjà que trop laissé voir mes
 « doutes et mes découragements, à la pauvre femme
 « aimée ! Je me promets de lui écrire bientôt, mais j'au-
 « rai soin de lui cacher mes ennuis, de ne lui montrer
 « que mes espérances à travers un objectif grossissant. Il
 « importe de lui épargner les émotions tristes, puis-
 « que sa santé, loin de se raffermir, paraît décliner
 « de jour en jour. Ah ! je crains qu'elle ne s'habitue
 « jamais à la mesquine situation où elle est réduite, et
 « je tremble que ma mauvaise fortune ne me permette
 « point d'apporter dans son existence un élément de
 « prospérité. Elle a renoncé, dites-vous, à la promenade
 « de Mervilly, par la raison que la vue de son ancien
 « domaine lui troublait parfois l'esprit et lui serrait le
 « cœur. Je n'en suis pas étonné, car j'ai eu le pressen-
 « timent qu'elle trouverait bientôt plus d'amertume que
 « de douceur, plus de tourments que de consolations,
 « dans la possibilité de revoir souvent tout ce qui a
 « cessé de lui appartenir. Il n'y a pas de bonheur à es-
 « pérer là où on était le maître et où on ne l'est plus,
 « surtout quand on a lieu de regretter ce que l'on possé-
 « dait et ce que l'on aimait. Ma mère a donc raison de
 « ne plus retourner à Mervilly, puisque l'aspect de cette
 « chère demeure des temps heureux commençait à lui
 « faire paraître insupportable l'idée de son retour à la
 « maisonnette de la rue de Livarot. Cependant, je ne
 « suis pas d'avis que les deux clefs, offertes si gracieuse-

« ment par M. Herbault et mademoiselle Clotilde, leur
« soient rendues à présent. Pourquoi hâter cette restitu-
« tion? Cela contrarierait peut-être le digne industriel
« et son aimable enfant, qui comprendraient sans peine
« qu'un leur intention généreuse a produit plus de mal
« qu'un de bien. Il convient d'attendre une occasion favo-
« rable pour rendre ces clefs naturellement. Ménageons
« les bons cœurs.

« Mais à ce propos, ma belle amie, je dois reconnaître
« que si la gratitude, cette fauvette à la voix caressante,
« s'est nichée quelque part, c'est assurément dans le
« jardin fleuri de votre âme, où elle chante à ravir des
« actions de grâces d'une exquise douceur. Vive Dieu!
« quel enthousiasme est le vôtre, et comme vous célé-
« brez d'un ton dithyrambique, dans les charmantes let-
« tres que je reçois de vous, les mérites et les vertus de
« nos amis de la Roseraie! Vous proclamez que le père
« est un homme d'une rare distinction de cœur et d'es-
« prit sous la simplicité de ses dehors. Vous prodiguez
« l'éloge à la fille, dont rien n'égale, selon vous, la
« beauté mignonne, la grâce délicate, le naturel exquis.
« Vous insistez même avec tant d'éloquence sur les qua-
« lités physiques et morales de mademoiselle Herbault,
« que vous me la feriez aimer si je n'aimais déjà d'un
« amour indestructible la plus belle et la meilleure per-
« sonne que je connaisse ici-bas. Ah! ma chère âme,
« comme le temps me paraît éternel loin de vous! Que
« de siècles dans les heures qui s'écoulent sans me rap-
« procher de celle qui est toute mon espérance, toute ma
« félicité! Il y a des instants où je me reproche avec
« amertume d'avoir ajourné cruellement mon bonheur,
« où j'ai des tentations presque irrésistibles de m'élancer
« vers l'ange de ma vie, de lui crier : « C'est assez de
« patience, assez d'attente! Ceux-là sont fous qui ne sa-

« vent pas être heureux dès qu'ils peuvent le devenir !
« Il ne faut jamais reculer devant les joies du mariage
« que Dieu bénit ! Que notre union s'accomplisse donc
« au plus vite ! Ma force et mon courage se retrempe-
« ront dans cette fusion de nos deux existences et de
« notre mutuel amour ! » Mais la voix sévère de la rai-
« son parle ensuite dans ma pensée ; elle me répète les
« arguments si graves, si sérieux, qui ont empêché votre
« main et la mienne de se lier à toujours. Mon exalta-
« tion se calme, le bon sens me maîtrise de nouveau,
« et je me résigne à persévérer, en restant à Paris, dans
« mon rôle de solliciteur, si plein d'anxiétés et de dé-
« ceptions.

« Je veux me montrer reconnaissant, moi aussi, et je
« n'hésite pas à vous apprendre que Félix Duhautbois,
« l'excellent garçon, m'aide à supporter les tourments
« de l'absence, les ennuis de l'exil. Il s'évertue à me
« distraire ; il s'ingénie à m'encourager. On n'est pas
« plus amical ni plus dévoué que lui. Dernièrement il
« m'a fait l'aveu de sa démarche auprès de la terrible
« Yseult de Rechignevoisin, et s'est excusé très-gentiment
« de ne m'avoir point d'abord demandé conseil. Du reste,
« ses éloges ne tarissent jamais sur votre compte ; il est
« toujours en veine d'admiration lorsque nous causons
« de vous. Le lyrisme qu'il met à vous vanter ne me
« déplaît pas, je l'avoue, et, quoique j'y sente une rivalité
« de tendresse qui perce malgré lui, je ne lui sais point
« mauvais gré d'être parfois un peu trop vif dans l'ex-
« pression de ses sentiments à votre égard. Eloigné de
« ce que j'aime le plus au monde, ne cessant pas un seul
« jour de vous contempler dans mon cœur, il m'est
« vraiment doux d'entendre cette voix louangeuse qui
« est comme un écho sympathique de mes plus intimes
« préoccupations. Chose bizarre, je m'impatiente quand

« il tarde à évoquer votre souvenir, et j'excite alors moi-
« même l'enthousiasme que vous lui inspirez. Si je suis
« heureux de le voir, c'est qu'il me parle de vous ! Inutile
« de vous dire qu'il est toujours affolé de noblesse. Il
« m'entraîne souvent avec lui pour se procurer le plaisir
« de m'appeler devant le monde : Cher baron ! Sachez
« cependant que sa passion pour les particules et les
« titres n'est nullement platonique, comme on devait le
« supposer. Elle est très-positive, très-réaliste, si je puis
« m'exprimer ainsi. En effet, j'ai découvert le mois der-
« nier qu'il s'est anobli lui-même par un décret person-
« nel en date de... je ne sais au juste quelle époque.
« Toujours est-il qu'il signe Félix du Haut-Bois, en trois
« mots, et qu'il porte « d'azur, à la bande d'or » sur ses
« cartes de visite. Ce n'est pas tout. Il y a quelques jours
« ses armoiries étaient surmontées d'un casque de che-
« valier ; maintenant elles soutiennent une couronne de
« vicomte. En s'élevant de sa propre autorité dans la
« hiérarchie nobiliaire, il a sauté par-dessus le simple
« tortil de baron. Cela m'humilie bien un peu. Mais,
« bah ! je lui pardonne ce petit dédain. Je ne me charge
« pas d'ailleurs de corriger le ridicule dont il s'affuble.
« Tôt ou tard quelque rude mercuriale, déterminée par
« un hasard, le fera renoncer, je l'espère, à son blason
« et à son titre postiches. Affranchi de son unique tra-
« vers, il restera tout simplement ce que la nature l'a
« fait, c'est-à-dire un esprit vif et gai, un cœur obligeant
« et affectueux.

« Je ne vous demande pas, ma chère Valentine, si
« mademoiselle Yseult de Rechignevoisin est toujours la
« même : orgueilleuse de son origine jusqu'à la roideur,
« amèrement bonne jusqu'à l'abnégation. On ne se mo-
« difie plus guère à son âge. Elle mourra, j'en suis sûr,
« après avoir accompli non sans aigreur quelque géné-

« reuse action, et en priant Dieu de la placer au milieu
« de ses ancêtres dans un coin privilégié du paradis.
« Quand vous m'écrirez, donnez-moi des nouvelles du
« duc, qui a été assez gravement malade, et que vous
« avez soigné, m'a dit ma mère dans sa dernière lettre,
« avec le zèle d'une sœur de charité. Cela m'a paru
« d'autant plus édifiant que vous vous êtes toujours mon-
« trée presque froide à son égard. Il a dû être très-
« touché de votre témoignage d'intérêt, car il est visible
« qu'il ressent pour vous une grande affection, qu'auto-
« risent ses soixante ans. Ah! s'il était moins âgé, je
« serais peut-être sensiblement inquiet, car plusieurs
« personnes qui l'ont connu autrefois à Paris m'ont donné
« sur son compte de singuliers renseignements. Sa vie,
« assure-t-on, est loin d'avoir été jadis ce qu'elle est
« aujourd'hui : grave, silencieuse, austère. Il a eu,
« paraît-il, une jeunesse des plus orageuses, et cette
« ardente jeunesse s'est prolongée, sans trêve ni repos,
« jusqu'au delà des limites de l'âge mûr. Ses duels ont
« été nombreux, ses passions excentriques, ses prodiga-
« lités folles. On incrimine même sa conduite, qui aurait
« été, il y a vingt ans environ, déloyale, impitoyable,
« envers une jeune fille sans fortune, mais d'une nais-
« sance égale à la sienne. Du reste, rien de précis, rien
« de formel sur ce point. Les accusations sont vagues,
« et ne reposent que sur des ouï-dire presque oubliés.
« En revanche, on s'accorde généralement à reconnaître
« qu'il savait conserver jusque dans ses excès les plus
« répréhensibles les goûts relevés et les fières allures
« d'un véritable grand seigneur. Il a dissipé des millions,
« mais on cite de lui des libéralités princières. Il s'est ré-
« duit à la pauvreté, mais il ne s'est jamais avili. Il a
« laissé dans les cercles les plus aristocratiques du monde
« parisien de charmants souvenirs et de sincères regrets.

« Mais, juste ciel ! que ma lettre est longue, et quelle
« intempérance de style je me suis permise ici ! C'est
« qu'il me semble ineffablement doux de causer avec
« vous, ma bien-aimée ! Je ne m'aperçois alors ni du
« temps qui s'écoule, ni des feuillets qui se multiplient
« sous ma plume intarissable, et je vous écrirais un vo-
« lume si je ne mettais à me verve un frein qui l'oblige
« à s'arrêter. Je termine donc avec un certain effort, en
« baisant mille et mille fois vos adorables petites mains,
« en embrassant ma mère par l'entremise de vos lèvres
« si délicieusement roses. Après cela, je retourne à mon
« rôle, à mon triste rôle de solliciteur. »

Mademoiselle de Champrosay se garda bien de montrer cette lettre à la baronne, qui en reçut une le surlendemain, dans laquelle son fils faisait briller à ses yeux un faisceau de rayons dorés par l'espérance. Il y mettait surtout en relief la promesse explicite du ministre, promesse due à l'influence de la marquise de Thury-Harcourt. Madame de Mervilly en conçut une joie si vive que durant plus d'un mois ses forces lui revinrent comme à miracle, et qu'il se produisit en elle un épanouissement. Elle redevenait toute charmante, elle rajeunissait à vue d'œil, elle n'avait plus que trente ans. Mais, hélas ! cette heureuse transfiguration fut de courte durée, car les trois mois de l'hiver disparurent avec lenteur dans l'abîme du passé sans que la baronne vit se réaliser ce qu'elle attendait impatiemment. Lorsque les premiers beaux jours du printemps ranimèrent la nature engourdie et réchauffèrent les âmes, elle était retombée dans un état de langueur et de dépérissement. Plusieurs médecins, consultés en secret, déclarèrent qu'elle était atteinte d'une sorte de nostalgie de la richesse, et qu'elle se mourait de ne plus habiter Mervilly.

Un matin de la fin d'avril, par un tiède soleil qui s'élevait dans un ciel bleuâtre, elle alla s'asseoir à l'ombre des lilas de son petit jardin, près d'une plate-bande exhalant des senteurs de violettes, de roses et de narcisses. Sa pâleur était extrême, ses traits amincis avaient une diaphanéité qui rappelait un peu la blancheur spectrale des fantômes créés par l'imagination. Mademoiselle de Champrosay était à quelques pas d'elle; elle s'occupait à redresser quelques plantes frêles en les attachant à des tuteurs, et de temps en temps elle regardait à la dérobée la baronne, dont l'aspect maladif l'inquiétait et la navrait visiblement.

Bientôt Georgette accourut vers madame de Mervilly. Elle lui remit deux lettres que le facteur venait d'apporter, puis elle se rendit en sautant de son pied boiteux dans un angle du jardinet, dont, à sa grande joie, un treillage et quelques plantes avaient fait une basse-cour où les poules gloussaient, où bondissaient les lapins.

La baronne décacheta précipitamment l'une des deux lettres; mais à peine l'eut-elle parcourue du regard qu'elle exhala un profond soupir. D'une main fébrile, elle brisa ensuite la seconde enveloppe, et en tira un papier qu'elle lut. Alors elle poussa un sanglot.

— O malheur, s'écria-t-elle, tu ne viens jamais seul!

Au même instant, sa tête se renversa contre le dossier du fauteuil dans lequel elle était assise, ses yeux devinrent fixes, ses membres se roidirent, deux grosses larmes glissèrent lentement sur ses joues, et elle resta immobile, comme anéantie.

Aussi rapide que l'éclair, Valentine s'élança vers madame de Mervilly; elle se mit à ses pieds, l'entoura de ses bras, et lui demanda avec une anxiété poignante la cause d'une si étrange émotion. Ne recevant point de

réponse, elle renouvela ses questions d'une voix suppliante. La baronne secoua enfin sa torpeur, se redressa non sans effort, prit les deux lettres posées sur ses genoux, et les tendit à mademoiselle de Champrosay. Puis elle cacha son visage dans ses deux mains, et pleura silencieusement.

L'une de ces lettres, écrite par Didier, était ainsi conçue :

« Mon courage est à bout, ma mère ! La malignité du
« sort a vaincu ma patience. Je ne veux plus solliciter !

« Il y a quinze jours, je croyais avoir obtenu ce qui
« m'avait été formellement promis. Mes protecteurs
« m'affirmaient que ma nomination allait être signée, et
« vingt renseignements me donnaient la certitude que la
« nouvelle était bien fondée. Soudain, à la dernière
« heure, le ministre, qui n'a pas la force de vouloir et
« de tenir sa parole, se laisse contraindre par le caprice
« impérieux d'un de ses collègues, et substitue à mon
« nom un nom banal, imposé sans que rien motive cette
« préférence et ce passe-droit.

« Cependant cette cruelle déception ne parvint point
« à m'abattre. Il est vrai que je revis immédiatement le
« ministre, et qu'il daigna s'excuser. Il me déclara même
« que mes espérances ne subissaient qu'un léger retard
« dans leur réalisation, et me fit entrevoir une compen-
« sation à bref délai. Je me remis à croire en lui et à
« attendre de nouveau. Mais l'avenir n'appartient pas
« plus aux Excellences qu'aux plus humbles mortels. Un
« changement de front dans la politique vient de l'obli-
« ger à offrir sa démission, et *le Moniteur* annonce qu'il
« est remplacé. Comptez donc sur le lendemain pour ac-
« complir une promesse ! Le devoir ne veut pas qu'on
« l'ajourne !

« Ainsi toute ma persévérance, toute mon énergie,
 « toute ma souplesse ont échoué. Le nouveau ministre
 « ne saurait m'être favorable, d'abord parce qu'il est
 « l'ennemi personnel de celui qu'il remplace, ensuite
 « parce que ceux qui m'ont appuyé jusqu'à présent de
 « leur crédit ne le connaissent pas ou ne l'aiment guère,
 « et par conséquent ne se disposent point à lui adresser
 « des recommandations. Ils sont d'ailleurs las et un peu
 « humiliés de n'avoir pas réussi dans leurs démarches,
 « et se réjouissent sans doute d'avoir un bon prétexte
 « pour ne pas recommencer. Moi-même, je l'avoue, je
 « suis moralement harassé, mortifié, brisé. J'ai hâte de
 « fuir la vie pleine de courbettes et de génuflexions que
 « j'ai menée à Paris depuis plus de sept mois. J'ai grand
 « besoin de respirer un air libre et pur, loin des salons
 « officiels où fume un éternel encens. J'éprouve surtout
 « un désir ardent de t'embrasser, ma mère, d'embrasser
 « Valentine, de retremper mon cœur aux sources vives
 « de votre tendresse, qui peut seule le ranimer.

« Après demain, je serai là, près de toi, près d'elle.
 « Ah ! cette pensée me console déjà ! »

La seconde lettre était du premier clerc de maître Grivel, notaire à Lisieux. Elle ne contenait que ces mots :

« Madame la baronne,

« J'ai le regret de vous apprendre que mon patron
 « s'est enfui, en laissant un déficit considérable dans
 « sa caisse. Les quarante mille francs qui figurent à
 « votre actif dans nos comptes, et dont il s'était chargé
 « de vous servir les intérêts, sont entièrement perdus
 « pour vous.

« J'ai cru devoir vous prévenir de ce désastre,

« quoiqu'il me soit pénible de vous affliger. Excusez-moi. »

Malgré toute sa fermeté d'esprit, Valentine se sentit ébranlée par ce double choc. Ce qui se passa dans son âme fut étrange : son regard se leva brusquement vers le ciel, et elle ne craignit pas de demander compte à Dieu de sa cruauté.

— Où est la justice souveraine ? murmura-t-elle d'un air sombre et résolu. Est-ce ainsi que sont récompensés en ce monde le courage, le désintéressement et l'abnégation ? Le juge suprême condamne donc la vertu au malheur ?

A ces mots, triste et soucieuse, elle se replia dans la profondeur de ses pensées. Mais bientôt son front se couvrit de sérénité, ses yeux s'adoucirent, des sentiments graves et pieux se dégagèrent de sa mystérieuse méditation.

— Où serait le mérite d'être honnête, loyal et bon, reprit-elle, si l'on était sûr de toujours obtenir le prix de ce que l'on a fait de bien ? Qui peut d'ailleurs apprécier en toute connaissance de cause la sagesse et l'équité de la Providence ? Sait-on si les dures épreuves du présent ne sont pas destinées à payer par avance la rançon des félicités à venir ? Dans notre ignorance de ce qui sera, sommes-nous aptes à bien définir le sens de ce qui est ? Non. Il convient donc d'accueillir avec résignation l'excès même de l'infortune, d'attendre patiemment, de ne désespérer jamais.

Tandis que mademoiselle de Champrosay achevait de s'exprimer ainsi de manière à n'être point entendue, madame de Mervilly laissa retomber ses mains et mit son visage à découvert. Elle ne pleurait plus, mais une

expression douloureuse et navrante était répandue sur ses traits.

— Eh bien ! soupira-t-elle d'un ton amer et poignant, est-ce assez de revers ? Est-ce assez de violences du destin ? La mesure était pleine : elle déborde. Nous avons la pauvreté : voici venir la misère. Ah ! le ciel est sans pitié !

Valentine, toujours agenouillée devant la baronne, s'inclina vers elle, l'étreignit de nouveau entre ses bras, et trouva pour la consoler des paroles admirables de tendresse et d'unction.

— Il en est de l'adversité comme de la tempête, reprit-elle avec une douce solennité : Il y a un point culminant qu'elle ne saurait franchir. Arrivée là, elle décroît, elle s'apaise ; l'espoir se ranime, le bonheur renaît lorsqu'on le croyait disparu pour toujours. Il est évident que le malheur vient de vous porter ses derniers coups, chère âme. J'augure donc que les temps néfastes sont sur le point de finir dans votre existence, et que les beaux jours ne tarderont pas à commencer.

La noble jeune fille continua de parler ainsi avec une éloquence pénétrante. Lorsqu'elle se tut, la baronne essaya de lui sourire, mais elle n'en eut pas la force. Elle ne put que lui dire en la pressant sur son cœur :

— Oui, j'ai tort de me désoler. Aussi longtemps qu'il me restera mon fils et vous, aussi longtemps que Dieu me conservera vos deux affections, mes plaintes contre la destinée, si implacable qu'elle soit, seront un acte d'ingratitude. Puisque je n'ai perdu ni ma Valentine ni mon Didier, que m'importe la ruine ? que m'importent les rigueurs du sort ?

— C'est bien vrai, ça ! s'écria Georgette qui venait d'accourir et de se placer près de madame de Mervilly.

Cependant elle parut se recueillir, et reprit bientôt :

— Mais voyons donc ! qu'est-ce que c'est que ça, la ruine et les rigueurs du sort ? Je ne comprends point du tout.

La baronne soupira.

— La ruine, pauvre petite, répondit-elle, c'est le pain qui manque à la huche, c'est le bois qui manque au foyer, c'est le vêtement qui manque dans l'armoire. Quant aux rigueurs du sort, ce sont les méchancetés du démon qui empêchent d'obtenir un travail, une occupation, une place, qui donnerait tout cela.

— Ah !... dit l'idiote d'un air réfléchi... Mais vous êtes donc ruinée, vous, ma bonne maîtresse ?

— Hélas ! oui... tout à fait.

— Ah !... Et notre bon M. Didier, il n'a donc point rencontré là-bas, dans la grande ville de Paris, ce qu'il comptait y trouver pour nous rendre tous bien heureux ?

— Non. Il n'a pas réussi, et nous le reverrons demain.

— Alors il va nous revenir bien affligé ? Tiens, comme ça sera drôle ! J'aurai grand plaisir à le revoir, et en même temps grande envie de pleurer... Mais j'y pense ! ajouta-t-elle, demain on ne doit pourtant pas avoir du chagrin. Oh ! mais non, da !

— Pourquoi, chère enfant ?

— Dame ! ce sera le jour de votre fête. A preuve qu'on vous offrira des bouquets aujourd'hui. Moi, j'ai déjà le mien : il trempe dans l'eau pour se conserver bien frais.

Au milieu de ses préoccupations et de ses tristesses, madame de Mervilly avait oublié cette particularité. Elle regarda mademoiselle de Champrosay comme pour lui demander confirmation de ce que l'idiote annonçait.

— Cette petite bavarde a raison, dit Valentine. Le jour est venu de vous fêter !

— La fête a commencé bien mal, murmura la baronne avec oppression.

— Elle finira mieux, j'en ai le pressentiment. Vous recevrez aujourd'hui quelques visites cordiales qui vous distrairont, je l'espère, et demain vous embrasserez votre fils, dont le retour, en dépit des circonstances pénibles, saura bien vous réjouir le cœur.

— Oui, sans doute, la vue de mon fils me causera une joie profonde qui aura la puissance de dissiper momentanément mes ennuis. J'attendrai donc demain son arrivée avec une vive impatience, mais aujourd'hui je me sens si faible, si souffrante, si incapable de sourire à l'amitié, que je préfère ne voir personne. Je vais me retirer dans ma chambre. Quand je serai parvenue à reprendre un peu de force, de calme et d'empire sur moi-même, je recevrai nos amis; vous m'excuserez auprès d'eux, ma bonne Valentine, et vous les prierez de revenir demain.

L'accablement de madame de Mervilly était trop manifeste, sa physionomie accusait une prostration trop douloureuse, pour que mademoiselle de Champrosay essayât de changer sa détermination. Elle garda le silence, se leva, tendit ses deux mains, qui furent acceptées; puis elle sortit doucement la malade par la taille, et toutes deux rentrèrent à pas lents dans la maisonnette, laissant l'idiote toute contristée d'avoir appris que la fête ne serait pas souhaitée ce jour-là.

Dans l'après-midi, tandis que la baronne reposait et que Valentine, seule dans sa chambrette, écrivait une lettre dont elle semblait peser les termes avec réflexion, trois personnes se rencontraient dans la rue de Livarot, devant la demeure de madame de Mervilly : c'étaient le

duc de Trézel, Clotilde Herbault et mademoiselle de Rechignevoisin. Le Taciturne avait entre ses doigts une splendide rose du Bengale; Clotilde, elle, portait une belle touffe de violettes de Parme encadrant un superbe camellia; quant à mademoiselle Yseult, elle tenait dans sa main droite un bouquet de forme conique, au sommet duquel s'épanouissait un lis majestueux. Elle salua froidement le duc, qui ne se montra pas moins glacial à son égard; puis elle daigna s'incliner légèrement devant mademoiselle Herbault, dont elle recevait un salut plein de déférence et de respect. M. de Trézel, en revanche, se fit un devoir d'être d'une politesse exquise envers la jeune fille, qui le remercia par un regard attendri et reconnaissant.

Georgette ouvrit la porte, et parut sur le seuil.

— Madame la baronne est visible, n'est-ce pas? lui dit la vieille fille d'un ton sec.

— Non-da! ma maîtresse n'est point vaillante aujourd'hui, et elle dort.

— Qu'a donc madame de Mervilly? demanda Clotilde avec émotion.

— Elle a... qu'elle est ruinée... tout à fait.

— Que dites-vous, petite sotte? reprit mademoiselle de Rechignevoisin.

— Eh! ce qui est la vraie vérité! Mais ça n'est point encore tout, car notre chère madame est aussi malade... à cause des rigueurs du sort.

— A cause des rigueurs du sort? répéta mademoiselle Herbault avec étonnement.

— Oui donc! c'est comme qui dirait à cause des méchancetés du démon... qui empêche d'avoir de quoi mettre du pain dans la huche... du bois dans le foyer... de... Enfin, n'importe!... Ce qui fait que notre monsieur revient demain, par la raison que rien ne lui a prospéré

à Paris, une vilaine grande ville, où on n'est guère bon, à ce qu'il paraît.

L'idiote avait débité cette tirade avec un aplomb qui révélait que dans son verbiage, en apparence incohérent, se cachait quelque chose de sérieux. Le duc, mademoiselle Yseult et Clotilde soupçonnèrent tout de suite qu'un nouveau malheur était venu frapper la famille de Mervilly.

— Où est mademoiselle de Champrosay? demanda M. de Trézel d'un air anxieux.

— Me voici, répondit Valentine en paraissant au fond du petit vestibule sur les marches de l'escalier.

Mademoiselle de Rechignevoisin repoussa Georgette, qui barrait le passage; puis elle se dirigea vers la jeune fille. L'inquiétude hâta sa démarche et diminuait sensiblement la solennité de son air habituel.

— Qu'y a-t-il donc encore? s'écria-t-elle, et quel excès d'infortune la noblesse a-t-elle à déplorer de nouveau dans l'existence de la baronne, de son fils et de vous?

Mademoiselle de Champrosay ne répondit pas immédiatement à cette question. Avec la bonne grâce tranquille qui ne l'abandonnait jamais, elle fit entrer les visiteurs dans le parloir, et, lorsqu'ils y eurent pris place, elle confirma le sens des propos tenus par Georgette, propos qu'elle avait entendus en grande partie, au moment où elle se portait à la rencontre de mademoiselle de Rechignevoisin, de Clotilde et du duc.

— Oui, dit-elle, l'adversité ne se lasse pas de frapper sur madame de Mervilly et sur M. Didier. Leur notaire a pris la fuite en emportant le dernier débris de leur ancienne fortune. Et comme si ce n'était point assez d'un coup funeste en un seul jour, la démission du ministre qui avait contracté des engagements envers le baron est

venue presque à la même heure détruire le résultat de sept longs mois de patientes sollicitations. De sorte que notre ami va nous revenir plus sombre et plus découragé sans doute qu'il ne l'était l'année dernière en nous quittant. Pour comble de tristesse, il apprendra ici la nouvelle que la ruine de sa mère vient d'être achevée par un vol.

— Mais c'est affreux cela ! dit en gémissant mademoiselle de Rechinevoisin. Il y a peu d'exemples de revers si acharnés.

— Il faut que la destinée soit bien aveugle, soupira Clotilde, pour éprouver si cruellement madame la baronne et M. Didier.

Le due garda le silence, mais ses yeux se fixèrent sur le visage de Valentine, et rayonnèrent soudain. Il sembla puiser dans sa contemplation une sorte d'énergie morale pour accomplir quelque secret dessein.

— Madame de Mervilly n'est point en état de recevoir aujourd'hui, dit alors mademoiselle de Champrosay. Elle m'a confié le soin de vous offrir ses excuses, et de vous prier avec instance de revenir demain.

— Demain, soit, répondit la vieille fille. En attendant, voici mon bouquet de fête. Donnez-le de ma part à cette chère baronne, et n'oubliez pas de lui dire formellement que j'ai accepté son invitation. Plus le malheur s'appesantit sur ceux que nous aimons, plus les gens de ma sorte font preuve d'empressement et se montrent dévoués.

Elle accentua ces derniers mots avec une intention manifeste de les rendre très-expressifs.

Mademoiselle Herbault remit ensuite son camellia entouré de violettes de Parme à Valentine, en lui disant d'un ton doux et pénétré :

— Je me console un peu, mademoiselle, de ne pouvoir présenter moi-même ces fleurs à madame de Merilly, car je suis certaine que votre entremise saura leur communiquer beaucoup de grâce et de fraîcheur.

• — Ce bouquet est joli comme votre personne, ma chère Clotilde, repartit mademoiselle de Champrosay. Rien ne saurait ajouter à son éclat charmant. Je regrette néanmoins qu'il ne soit point offert par vous : il est des choses qui entre elles s'harmonisent à merveille.

— Vous me rendez toute confuse.

— Mon éloge n'est pourtant pas exagéré. J'en appelle au jugement de mademoiselle Yseult et de M. de Trézel.

— Sans doute, le compliment n'a rien d'excessif, répondit la vieille fille d'un air légèrement gourmé.

Puis elle ajouta *in petto* :

— Cette petite bourgeoise n'est point mal, en effet. Minois de soubrette; c'est gentil, voilà tout. Point de race : on voit que ça n'est pas né.

Le duc, lui, approuva par un signe de tête l'opinion qu'avait émise Valentine. Son regard, attaché sur Clotilde, avait une expression qui attestait sa sincérité.

— Nous vous reverrons demain, n'est-ce pas, ma belle? reprit mademoiselle de Champrosay.

— Je crains de paraître importune, répondit mademoiselle Herbault.

— Rassurez-vous. Nous vous attendrons avec impatience.

— Alors je m'empresserai de venir... Je ne viendrai toutefois qu'après avoir assisté à une triste cérémonie.

— Laquelle?

— L'enterrement du contre-maître de notre manufacture, décédé hier au soir.

— Il se nommait Manuel, si je me souviens bien, dit Valentine, et il était malade depuis longtemps?

— Oui, mademoiselle. Vous l'avez vu l'année dernière, le jour de votre visite dans nos ateliers de filature et de tissage mécanique.

— Il laisse une veuve et quelques orphelins, je crois?

— Mon père a déjà régularisé leur situation et assuré leur avenir.

— Cela est vraiment bien! repartit avec onction mademoiselle de Champrosay.

— A demain! dit alors le duc en se levant et en tendant à Valentine la splendide rose du Bengale qu'il destinait à madame de Mervilly.

Quelques minutes plus tard, mademoiselle de Rechi-gnevoisin remontait dans une attitude réfléchie la colline du chemin de Livarot, tandis que Clotilde regagnait toute songeuse la route de Lisieux, et que M. de Trézel gravissait à la hâte la pente du faubourg du Câble, au sommet duquel était situé son chalet dans un repli sourcil-leux du bois des Capucins.

Ce chalet, d'étroite dimension, de teinte sombre, d'aspect mélancolique sous l'ombrage des sapins, se dorait en ce moment d'un vif rayon. Entouré d'une haie d'épine, d'un clos semé de gazon, mais sans plates-bandes ni corbeilles de fleurs, il avait toute l'apparence rigide d'un refuge d'ascète, en dépit des sourires du soleil et de la verdoyante perspective des horizons boisés.

Le duc pénétra dans l'enclos, et se dirigea vers une paysanne qui, assise au pied d'un arbre sur un escabeau, filait une quenouille et tournait un rouet. C'était une vieille femme du pays, qui le servait depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis qu'il avait acquis la propriété de la petite sapinière, au milieu de laquelle il s'était fait cons-

truire le modeste chalet où il avait résolu de passer le reste de sa vie dans la retraite et l'austérité.

— Gervaise, dit-il, il me faut un bon cheval. Procurez-le-moi.

La respectable Normande ressemblait à son maître sous un rapport : elle était taciturne. Aussi ne répondit-elle pas verbalement ; mais elle se leva, posa sa quenouille sur l'escabeau, et se mit en devoir d'exécuter l'ordre du duc.

— Qu'on m'amène le cheval sellé, bridé, prêt à partir, ajouta M. de Trézel.

Gervaise inclina la tête, et sortit de l'enclos en courant.

Resté seul, le vieux gentilhomme franchit l'escalier du chalet, qui était pratiqué à l'extérieur et s'abritait sous une saillie du toit en auvent ; puis il entra dans la principale pièce, meublée comme une cellule de cloître, sévère sans exagération. Il y avait là un lit, une commode, une bibliothèque, une table et quelques chaises en bois blanc. Point de tentures aux fenêtres, point d'objets d'art sur les murs. La cheminée n'avait ni pendule ni candélabres. Pour tout ornement, on y remarquait, dans un cadre en ébène sculpté, une délicieuse tête de jeune fille peinte par Prud'hon, et reproduisant d'une manière frappante les traits ainsi que la physionomie de mademoiselle de Champrosay. Une telle ressemblance avait déterminé le duc à acquérir cette peinture quelques années auparavant.

M. de Trézel alla droit au tableau, le prit dans ses deux mains, et le regarda avec un inexprimable sentiment de tendresse et d'admiration.

— Ah ! chère image, murmura-t-il, je ne me lasse pas de te contempler ! Chaque fois que mes yeux se fixent sur toi, je remercie le hasard qui t'a fait tomber en ma

possession. Tu es une ravissante fantaisie d'un pinceau qui charmaît naguère, et cependant tu es moins brillante que la réalité dont tu me rappelles l'élégance suave. Elle est si éblouissante, ma Valentine! Dans ma longue existence de dissipations et de folies, que tant de belles créatures ont traversée comme des météores lumineux, jamais, non, jamais je n'ai vu une femme qui lui soit comparable en distinction et en beauté! C'est un rêve de poète sous une forme humainement divine! C'est un ange matérialisé par Dieu et mis sur la terre pour nous faire croire au paradis!

Deux larmes se suspendirent à ses cils blancs. Après une pause, il reprit à voix basse et d'un air accablé :

— Hélas! elle ignorera toujours sans doute à quel point je l'aime et pourquoi je l'aime tant! Je n'ai pas le droit de le lui dire : elle me repousserait peut-être si je le lui révélais. Mais s'il ne m'est pas permis, surtout dans la misérable position où m'a réduit une vie insensée, de lui avouer mon triste secret, je puis du moins lui prouver mon dévouement, et sacrifier pour elle ce que j'ai conservé intact jusqu'à ce jour : mon orgueil! Oui! je l'ai résolu : je vais courber la tête, frapper ma poitrine, m'efforcer d'attendrir un cœur presque inflexible; en un mot, je vais m'humilier devant la marquise de Thury-Harcourt, ma sœur.

Il effleura délicatement de ses lèvres la radieuse image qui ressemblait à mademoiselle de Champrosay; puis il remplaça le tableau à l'endroit même où il l'avait pris, et descendit l'escalier du chalet.

Vingt minutes s'étaient à peine écoulées, lorsque la vieille servante parut, tenant par la bride un cheval d'allure solide, élevé de garrot, nerveux de jarret, évidemment capable de fournir une longue traite sans effort ni fatigue. Le duc sauta en selle et partit. Après

avoir descendu le faubourg du Câble, il atteignit la route de Livarot, la parcourut rapidement, et traversa Falaise vers cinq heures du soir. Comme il n'était plus qu'à six kilomètres du château de Thury-Harcourt, où il savait que la marquise, de plus en plus souffrante, était venue passer la saison du printemps, il aperçut de loin une calèche qui s'engageait dans le bois de Soulangy. Il piqua des deux et ne tarda pas à se convaincre qu'il avait devant lui une voiture aux armes des Thury-Harcourt. Lorsqu'il fut arrivé près de l'équipage, il vit une femme d'apparence débile, légèrement penchée sur les coussins, un livre d'heures sur ses genoux, les mains jointes, murmurant une oraison, et reconnut sa sœur.

— Madame, lui dit-il en la saluant avec une sorte d'humilité, je vous prie de m'accorder un instant d'entretien.

XII

La marquise était une personne petite, grêle, au visage mince et parcheminé; ses yeux gris, dénudés de cils, étaient enfoncés dans un cercle de bistre; elle avait le nez moyen, mais étroit et busqué à l'excès. Ses lèvres sans épaisseur se recourbaient aux commissures; ses

joues creuses avaient des pommettes saillantes, empourprées par un tempérament fiévreux. Elle était vêtue de soie noire et coiffée d'un large chapeau de paille de couleur sombre, aux bords rabattus, d'où retombait un grand voile de deuil, destiné par elle à consacrer le souvenir de son époux, le marquis de Thury-Harcourt, ancien général de brigade, mort en Crimée. On devinait sans peine qu'elle portait un cilice sur sa poitrine, qui se bombait rigidement. Sa dévotion ardente était d'ailleurs très-sincère, quoiqu'elle manquât d'élévation et de douceur, c'est-à-dire de tolérance et de charité.

Au moment où le duc la rencontrait, elle revenait de la chapelle de Notre-Dame de Frenay, que tous les ans ses pieuses offrandes enrichissaient avec un peu d'ostentation. Lorsqu'elle reconnut son frère, elle cessa de prier et le regarda d'un air stupéfait. Il y avait près de dix ans qu'elle ne l'avait vu. Elle resta calme et froide à son aspect; ses sourcils se froncèrent même avec une expression de sévérité.

— Parlez, monsieur, dit-elle d'un ton sec.

— Ce que je désire vous apprendre et vous demander est d'une nature toute confidentielle. Permettez-moi donc d'être seul avec vous.

— Je ne soupçonne guère le motif qui, après tant d'années de rupture et d'éloignement, vous ramène vers moi et vous oblige à me parler en secret. Je consens néanmoins à vous écouter comme il vous plaît de le vouloir.

— Je n'exige pas, madame, je prie; soyez assez bonne pour le remarquer.

— Soit, monsieur. Mais laissez-moi vous répondre que vous ne m'avez guère habituée jadis à une telle révérence de votre part.

Elle donna aussitôt l'ordre à son cocher de faire

halte, et descendit de la voiture sans accepter l'aide de M. de Trézel, qui avait mis pied à terre et lui tendait la main.

Un calvaire se dressait à peu de distance sur la lisière du chemin, dans une échancrure du bois. La marquise l'aperçut et prit cette direction. Elle se prosterna dans la poussière au pied de la croix et y demeura quelques minutes immobiles, comme abîmée dans un profond recueillement. Lorsqu'elle redressa la tête, ses yeux se fixèrent avec une sombre exaltation sur l'image sculptée du Christ.

— Seigneur, murmura-t-elle, donnez-moi la force de rester inflexible envers les impies qui se sont écartés de la voie religieusement austère qui seule mène à Dieu !

Elle se leva ensuite, alla s'adosser contre un chêne, se croisa les bras et attendit impassiblement les confidences du duc.

Après avoir attaché son cheval par la bride, M. de Trézel rejoignit la marquise ; puis, maîtrisant son orgueil, le front découvert, humble et doux, il commença ainsi :

— Ma sœur, vous souvient-il qu'à l'époque déjà bien éloignée où s'est accompli entre nous le partage de nos biens héréditaires, un petit reliquat de compte vous rendait ma débitrice d'une dizaine de mille francs environ, une vraie misère pour nous deux en ce temps-là, une somme presque importante pour moi depuis que j'ai follement dissipé ma fortune patrimoniale et qu'il ne me reste plus qu'une simple rente viagère constituée avec le dernier débris de mon opulence d'autrefois ? Je n'ai pas oublié que vous avez voulu souvent me rembourser cette somme ; mais mon insouciance en matière d'argent m'a toujours empêché de la prendre et de vous

libérer ainsi envers moi. Eh bien, je viens aujourd'hui réclamer ces dix mille francs de votre obligeance, en ajoutant que je compte les offrir à des amis dans le malheur.

— Leur destination ne me regarde pas, monsieur. Je me rappelle vous les devoir. Ils figurent sur mes livres avec le chiffre des intérêts capitalisés jusqu'à ce jour.

Cette observation parut surprendre le duc et même le froisser. Il se contint cependant, et répondit avec une tranquillité souriante :

— Pardon, ma sœur. Je considère que j'ai fait un dépôt et non un placement entre vos mains. Ne parlons donc pas d'intérêts, car il ne saurait me convenir d'en accepter.

— A votre aise. Je n'insisterai pas. Aussi bien me sera-t-il facile de distribuer aux pauvres en votre nom ce que je regarde comme vous étant dû.

M. de Trézel ne répliqua pas. Il s'efforçait évidemment de ne point indisposer contre lui la marquise de Thury-Harcourt.

Elle ouvrit alors un petit agenda de poche, et traça quelques lignes au crayon sur un feuillet qu'elle détacha et remit au duc.

— Maître Ribaud, mon intendant, est à Falaise, dit-elle. Sur la présentation de ce mot d'écrit, il vous comptera vos dix mille francs... Mais, en vérité, reprit-elle, je ne vois rien de si mystérieux dans votre réclamation, et je ne comprends pas que vous m'ayez obligée à descendre de voiture pour si peu.

— Aussi n'est-ce pas tout. Je puis même ajouter que ce n'est rien en comparaison de ce qu'il me reste à vous dire. Accordez-moi donc votre plus indulgente attention.

— Voyons, monsieur, de quoi s'agit-il ? Je vous écoute. Expliquez-vous.

L'accent de la marquise n'annonçait guère une disposition à l'attendrissement. M. de Trézel eut une minute d'hésitation. Il fut sur le point de s'éloigner en toute hâte de cette femme dont l'accueil était si glacial et qui pas une seule fois ne l'avait appelé « mon frère. » Mais la pensée qui l'avait fait agir jusque-là fut plus forte que son amour-propre en révolte : elle le retint irrésistiblement. En outre, il se sentit encouragé par la grâce toute élémentaire du printemps. Il lui sembla que mille voix fraîches chuchotaient à son oreille ce mot divin : « Espère ! » voix de la brise balsamique, de la verdure murmurante, de l'oiseau gazouilleur, de l'air sonore, voix de la terre ensoleillée qui célébrait avec enthousiasme le renouveau de la nature et l'épanouissement des cœurs sous un ciel bleu. Le duc reprit courage et se mit à espérer.

Il s'exprima en ces termes, d'un ton grave et lent :

— Vous voyez devant vous, ma sœur, un homme malheureux, et malheureux par sa faute, ce qui ajoute à l'infortune le cruel sentiment qu'elle est bien méritée. Oui, je n'hésite pas à le reconnaître, quoiqu'il en coûte à mon orgueil, je subis justement aujourd'hui la peine des fautes de mon passé, des désordres de ma jeunesse, des folies de mon âge mûr. Car, hélas ! sur la pente dangereuse où ma vie ardente était entraînée, je n'ai pas su me retenir au point intermédiaire où il est encore possible de s'arrêter, de revenir sur ses pas, de se recueillir, de s'amender. Mon tempérament fougueux devait précipiter ma chute sans que je ressentisse, même à cinquante ans, le besoin de réagir par lassitude ou de me refréner par raison. Je m'accuse donc hautement d'avoir mal vécu durant de longues années, et je ne chercherai pas ici à pallier mes excès en en rejetant une partie sur la destinée qui, m'ayant fait naître riche, m'a-

vait doné d'une organisation passionnée, énergique, que rien ne lassait, et qui presque fatalement devait me livrer sans résistance au cours vertigineux de tous les plaisirs, de toutes les dissipations. Chacun de nous — je veux le croire — dispose à son gré de lui-même : aussi est-il bien amer mon repentir d'avoir gaspillé ma fortune et dépensé stérilement une existence que j'aurais pu rendre si utile, si bienfaisante, si digne de tous les respects !

— Avouez du moins, monsieur, que les avertissements ne vous ont pas manqué, interrompit la marquise. Vingt fois j'ai voulu vous arracher à l'abîme, vous enlever à Satan pour vous ramener à Dieu. Mais vous n'avez répondu à mes efforts que par la raillerie et le dédain.

— Je vous rends justice, ma sœur. Il n'a pas dépendu de vous que je vinsse à résipiscence. Vous avez souvent tenté la conversion du pécheur, et j'ai eu sans doute grand tort de repousser vos sages conseils, de ne tenir aucun compte de vos sévères remontrances. Que vous dirai-je ? J'étais dans le tourbillon et je m'y abandonnais comme un fou, obstinément. Il est vrai — laissez-moi vous le rappeler sans aucune intention mauvaise, — il est vrai qu'il y avait toujours un peu de dureté dans vos reproches, de hauteur dans vos leçons. Ma fierté s'en offensait ; elle me déconseillait de me soumettre et m'inspirait de répliquer à l'injonction par l'ironie. Ah ! qui sait si une prière de ma sœur n'eût pas obtenu de moi ce que je refusais à un langage trop rigoureux ? Malheureusement la prière ne vint pas ; mais je reçus un jour la mise en demeure formelle de cesser le *scandale* de ma vie si je ne voulais être déshérité par vous. Devant une telle menace, que devait faire un duc de Trézel ? Sauvegarder d'abord sa dignité. Je vous déclarai donc que je

conservais mon indépendance et vous laissais libre de disposer de vos biens. Si j'avais eu la faiblesse d'agir autrement, j'eusse mérité votre mépris.

— Non, monsieur. Vous eussiez acquis mon estime. Qu'importe, en effet, comment l'homme endurci est touché par la grâce ? Ce qu'il faut, c'est qu'il se convertisse et revienne à la vertu. Ne parlez donc pas de votre dignité, elle n'avait rien à faire en cela. Il vous a plu de continuer votre existence extravagante, dissolue, impie, voilà tout ! Et vous avez achevé votre ruine en bravant le ridicule et le déshonneur.

Le duc tressaillit à ces mots. Ses yeux étincelèrent, sa physionomie devint sombre. Mais soudain, par un suprême effort de volonté, il éteignit les éclairs de son regard et dissipa le nuage qui venait d'obscurcir son front.

— Ma sœur, dit-il avec une solennité douce, vous avez tort de prétendre que j'ai bravé le ridicule et le déshonneur. Je n'ai pu les braver, par la raison que je ne les ai jamais vus s'attaquer à moi. Je dois me rendre cette justice, après m'être accusé si franchement tout à l'heure, que j'ai toujours su garder, même au milieu de mes écarts les plus répréhensibles, les convenances de l'homme du monde et les allures du grand seigneur. Partout, en toute occasion, je me suis imposé le devoir de faire respecter ma personne et mon nom. Aussi celui-là mentirait-il effrontément qui oserait affirmer le contraire, et je retrouverais alors sans peine toute ma vigueur d'autrefois pour le châtier. Oui, j'ai le droit de dire en conscience et tout haut que mes passions n'ont nui qu'à moi-même, que les prodigalités qui m'ont appauvri ont parfois séché plus d'une larme et fait plus d'un heureux.

— A merveille ! Pourquoi n'ajoutez-vous pas qu'il

est juste de vous accorder des éloges pour avoir enrichi des courtisanes et des parasites? Allons, monsieur, plus de contrainte, plus de fausse modestie; proclamez hardiment que vous n'avez accompli que d'édifiantes actions!

Cette amère répartie n'émut pas M. de Trézel. Il secoua la tête avec mélancolie, et répondit sans s'animer :

— Je suis venu vers vous, ma sœur, non pour me vanter, mais pour faire acte de contrition. Je n'essayerai donc pas d'excuser ma conduite passée; j'ai résolu, au contraire, de soulever le coin du voile qui cache mon action la plus détestable, et de vous montrer que j'ai été plus coupable encore que vos préventions contre moi n'ont pu vous le faire croire.

— A quoi bon cet aveu? Je ne vous le demande pas.

— Je vous supplie de me le permettre. Vous verrez, après cela, comment Dieu, qui est le vrai Justicier, sait providentiellement éveiller en nous le repentir et nous infliger une expiation. Je compte d'ailleurs vous adresser ensuite une supplique qui vous prouvera combien mon orgueil a fléchi sous la main puissante qui seule nous frappe toujours avec discernement et précision.

— Jè suis souffrante et lasse, monsieur. Hâtez-vous.

— Il y a là, tout près, un sentier creux, bordé d'un tertre couvert de mousse, dit le duc avec sollicitude; allons nous y asseoir, ma sœur. Vous m'écoutez ainsi sans peine et sans effort.

— Je préfère rester debout, endolorie, à l'ombre de la croix. Il convient de souffrir en présence de celui qui a tant souffert pour nous.

— Le Christ était la mansuétude même, hasarda timidement M. de Trézel; il ne peut donc se réjouir que de nous voir heureux.

— Le bonheur n'est pas fait pour la terre, répliqua

d'un ton d'infailibilité la marquise de Thury-Harcourt; il importe de se mortifier en ce monde pour mériter le ciel.

Elle sembla recueillir alors ce qui lui restait de courage et d'énergie; sa petite taille, qui commençait à s'affaïsser, se redressa; son visage, où se manifestait une expression de fatigue, revêtit un caractère d'âpre vigueur. Le duc fut saisi d'étonnement à l'aspect de cette transfiguration produite par le fanatisme et la volonté; il ne put même se défendre d'une sorte d'admiration. Mais il comprit plus que jamais qu'il avait peu à espérer d'une femme dont le mysticisme était si rigide, si absolu. Il n'en prit pas moins la parole pour exécuter jusqu'au bout la démarche dont il s'était imposé l'accomplissement.

— Il y a près de vingt ans, dit-il, j'avais déjà jeté au vent de mes caprices plus de la moitié de mon patrimoine. Je venais d'être gravement malade, et j'achevais une convalescence assez longue, lorsque mon docteur me conseilla d'aller respirer le grand air de l'Océan. Je partis pour Trouville, où ma santé ne tarda pas à se rétablir complètement sous l'influence vivifiante des robustes émanations de la mer. Comme je me promenais un matin sur la plage, je fis la rencontre de deux personnes que j'avais déjà vues trois ou quatre fois chez vous, au château de Thury-Harcourt, car elles étaient vos voisines de campagne, et habitaient, si je ne me trompe, un petit manoir sur la lisière de vos propriétés, dans la direction du Bois-Harbout.

— S'agit-il de madame de Mercœur et de Célestine, sa fille, mortes toutes les deux depuis plusieurs années? demanda la marquise en fronçant le sourcil.

— Oui, ma sœur.

— Je me rappelle, en effet, avoir entendu parler jadis

de je ne sais plus quelle ténébreuse affaire survenue entre ces dames, le comte de Champrosay et vous.

— Je viens justement confier à votre discrétion cette affaire mystérieuse, dont la conclusion vous expliquera le mobile de ma conduite en ce moment.

— Je me résigne, monsieur, à vous écouter jusqu'à la fin.

Sans se formaliser de la mauvaise grâce contenue dans ces paroles, le duc continua son récit.

— La vie des eaux nous promptement les intimités, reprit-il, surtout entre gens du même monde qui ont eu déjà quelques relations. Je devins bientôt le compagnon assidu, le cavalier servant de madame de Mercœur et de mademoiselle Célestine. A cette époque, madame de Mercœur avait à peine trente-cinq ans; elle était grande, superbe; elle avait cet épanouissement et cet éclat qui sont le privilège de la femme lorsqu'elle touche pour ainsi dire au zénith de l'âge et de la beauté. Sa fille entraînait alors dans sa dix-septième année. Moins élancée, moins resplendissante que sa mère, elle était toutefois admirablement jolie. Sa jeunesse semblait réfléchir la lumière rose et suave d'une délicieuse matinée de printemps. A force de les contempler l'une et l'autre, un sentiment étrange s'empara de moi; j'éprouvai — je l'avoue avec une sorte de honte — une double passion, un double amour qui me troubla profondément. Étais-je seul près de madame de Mercœur, je m'exaltais l'imagination, je me surexcitais l'âme, j'étais tout à elle, je n'aimais qu'elle. Le hasard, au contraire, m'isolait-il avec Célestine, mon cœur s'électrisait au rayonnement de ses yeux d'ange, mon enthousiasme se concentrait sur elle, et j'oubliais les rares perfections de la mère devant les grâces exquisés de l'enfant. Je vous laisse à penser ce que devait être mon état moral dès que nous étions réu-

nis tous les trois ! Mes sensations devenaient tout à coup incohérentes et contradictoires... Tantôt un entraînement subit me persuadait que madame de Mercœur était celle que je préférais, tantôt une émotion soudaine me donnait la certitude que Célestine était la seule qui m'eût conquis. Parfois — phénomène bizarre ! inconséquence inouïe ! — je demeurais hésitant, indécis, suspendu entre les deux forces secrètes qui m'attiraient comme un morceau de fer entre deux magnétismes, entre deux aimants. Une particularité contribuait sans doute à entretenir cette fluctuation de mes sentiments, cette duplicité de mon cœur. Je m'étais aperçu, en effet, que je plaisais également à la mère et à la fille ; bientôt je voulus avoir la conviction que j'étais aimé de l'une et de l'autre. J'imposai silence à la voix de mes scrupules, et j'obtins un double aveu.

— Cette infamie ne me surprend pas ! s'écria la marquise ; elle était digne d'un libertin tel que vous.

— Ce n'est rien encore, répondit M. de Trézel ; vos sévérités auront tout à l'heure, hélas ! de plus graves motifs d'indignation.

— Je m'y attends, monsieur.

— Vous vous souvenez peut-être, ma sœur, reprit le duc, que la nature m'avait doué exceptionnellement. Les années, qui laissent souvent des empreintes cruelles sur le visage des hommes, m'avaient à peine effleuré du bout de leur aile froide et brutale. A quarante ans, je paraissais en avoir trente au plus. J'avais d'ailleurs contracté, grâce à mon éducation et à ma fortune, des goûts de toilette recherchée, des habitudes d'élégance qui faisaient disparaître habilement toute trace de mes fatigues, et rehaussaient avec art les mérites réels de mon organisation. Je dus en partie, sans doute, à ces dons extérieurs la puissance de séduction que j'exerçai

à la fois sur une femme d'expérience, qui était armée pour la lutte, et sur une jeune fille ingénue qui n'avait que son innocence pour la défendre contre moi. Je ne me dissimule pas néanmoins que l'éclat de mon titre et le faste de mon opulence ajoutaient irrésistiblement un charme à l'attrait qui m'était personnel. Quoi qu'il en soit, un mois après la rencontre que j'avais faite sur la plage, il me parut évident que j'avais pris possession de deux âmes et que je disposais de deux existences. Mais quelle conduite allais-je tenir ? A quel parti devais-je m'arrêter ? Je ne veux point me montrer ici meilleur ni pire que je n'étais. J'affirme donc que je ne conçus pas un seul instant l'odieux projet d'exercer tour à tour mon empire sur madame de Mercœur et sur sa fille, de tenter perfidement de faire de toutes deux les victimes de leur confiance en ma loyauté. Tout en jouant avec leur tendresse, je ressentais pour elles du respect, et je ne songeais qu'à prolonger une situation sentimentale qui me semblait douce, car elle caressait mon amour-propre. Je me promettais toutefois d'y mettre brusquement un terme, soit en épousant la mère, qui était veuve depuis un an, soit en obtenant la main de Célestine, après avoir fléchi la colère inévitable de celle qui était sa rivale sans le savoir. J'étais dans une extrême perplexité, et ne savais encore quelle résolution prendre, lorsqu'un incident bien imprévu vint fixer mon choix et précipiter le dénouement.

— Croyez-vous donc que je m'intéresse à ce récit, qui met en relief vos mauvaises passions ? dit la marquise d'un ton dédaigneux. Les misérables vanités de la terre ne me touchent plus, sachez-le bien.

— Un peu de patience, ma sœur. Il vous en sera tenu compte là-haut.

— Je l'espère, monsieur !

Et le duc continua :

— Un jour, madame de Mercœur, sa fille et moi, nous étions assis sur la terrasse du Casino. Tout à coup madame de Mercœur tressaillit : elle venait de surprendre au passage un regard étincelant que j'échangeais avec Célestine. Ce fut une révélation pour elle, et je crus qu'elle allait s'évanouir. Mais elle était énergique : elle parvint à maîtriser son trouble. Dès qu'elle se sentit presque calme, elle renoua elle-même l'entretien, qui s'était rompu. Sa voix était brève, son œil sévère : elle parla mariage, et, comme si elle se hâtait de réparer un oubli, elle m'annonça soudain qu'elle avait fiancé sa fille au comte de Champrosay, un jeune officier de marine récemment promu au grade de lieutenant de frégate. Elle ajouta que le comte commandait à bord d'un bâtiment qui faisait partie de l'escadre d'évolution de la Méditerranée, qu'il serait en Normandie dans deux ou trois mois, et que l'union projetée se réaliserait aussitôt. Célestine devint pâle comme une morte ; moi, je me sentis furieux : je dus me contenir pour ne point éclater. Il y a d'incroyables tempêtes dans le cœur humain ; l'un de mes deux amours venait de sombrer, tandis que l'autre demeurerait victorieux et plus puissant que jamais. En ce moment je haïssais madame de Mercœur et j'adorais sa fille. Comme nous étions si péniblement impressionnés, un jeune homme en petite tenue d'officier de marine se présenta devant nous. J'eus tout de suite le pressentiment que c'était le comte de Champrosay. La joie qui brilla soudain dans les yeux de l'aînée de mes compagnes, la surprise inquiète qui se peignit sur les traits de la plus jeune, confirmèrent mes soupçons. Madame de Mercœur accueillit le nouveau venu avec des démonstrations très-vives. Il n'en fut pas de même de Célestine : elle montra une réserve, une

tiédeur dont je lui sus un gré infini. Le comte ne parut point s'en formaliser, attribuant sans doute à la timidité, à la modestie, la retenue qu'elle observait à son égard. Cependant on nous présenta l'un à l'autre; nous nous adressâmes un salut froidement poli. M. de Champrosay n'avait rien de remarquable, ni le visage, ni la taille. Un emboupoint précoce, des traits incorrects, je ne sais quoi d'un peu vulgaire dans la physionomie, ne lui permettaient point d'être un héros de roman pour l'imagination d'une jeune fille. Il serait pourtant injuste de méconnaître qu'il y avait en lui toutes les apparences de la franchise et de la bonté. En quelques mots il nous apprit qu'à la suite d'avaries considérables sa frégate avait dû rentrer à Toulon pour être réparée; il avait mis à profit cette circonstance, qui lui procurait quelques semaines de liberté, et il était accouru près de madame et de mademoiselle de Mercœur. Madame de Mercœur affecta de se réjouir bien haut du hasard qui amenait le comte de Champrosay quelques mois plus tôt qu'il n'était attendu, mais sa fille garda le silence : elle me fit comprendre, par un sourire d'une tristesse expressive, qu'elle ne partageait nullement l'enthousiasme de sa mère, et qu'elle refuserait de souscrire à l'accomplissement du mariage convenu. Aussitôt ma résolution fut prise; je me promis de l'exécuter promptement.

Le lendemain, en effet, je me rendis près de madame de Mercœur. Elle avait envoyé sa fille sur la plage, en compagnie d'une femme de chambre, et elle était seule. Elle me reçut avec une sorte de roideur, ne daigna pas se lever du fauteuil qu'elle occupait, et m'indiqua un siège à quelques pas d'elle. Je fus frappé de ce qu'il y avait de majestueux, de solennel dans sa beauté. Jamais je ne l'avais vue si imposante, si superbe. Je l'admirai,

en dépit de moi-même, et je fus sur le point de tomber à ses pieds en lui déclarant que c'était vraiment elle que j'aimais. Comme j'allais obéir sans doute à cette impulsion bizarre de mon cœur, un reproche amer dont elle ne craignit pas de m'accabler me retint. Elle me reprocha d'une voix âpre l'hypocrisie de ma conduite, puis elle me dit sèchement qu'elle se priverait sans peine de revoir désormais un homme dont les sentiments avaient une si perfide inconsistance, une si cruelle légèreté. Mes dispositions se transformèrent à l'instant même. Je répliquai du ton le plus doux que j'avais eu le tort incontestable de me laisser surprendre par un double entraînement, mais que j'étais enfin parvenu à y échapper, et que je venais, comptant sur la générosité de son amour maternel, lui demander la main de mademoiselle Célestine de Mercœur. A peine eus-je achevé ces mots, qu'elle me foudroya d'un regard éclatant de colère et d'indignation. Elle se leva ensuite avec violence, et toute droite, le front hautain, le sourcil tordu, la lèvre crispée, la poitrine frémissante, elle me répondit que sa fille était destinée au comte de Champrosay, et que rien n'empêcherait le mariage de s'accomplir. Cette déclaration m'exaspéra. « C'est ce que nous verrons ! » répliquai-je d'un air menaçant ; et je sortis. J'arrivai sur le bord de la mer. La première personne que je rencontrai fut mademoiselle de Mercœur. D'un coup d'œil j'écartai la camériste, que j'avais déjà mise dans mes intérêts, et j'appris à Célestine l'accueil impitoyable fait par sa mère à la démarche que je venais de tenter. Deux larmes jaillirent de ses yeux ; elle les essuya rapidement, me serra la main par un geste furtif, et me dit tout bas de compter sur sa résistance à la volonté tyrannique qui, sans son aven, disposait de son avenir. Je la quittai après lui avoir promis de réfléchir sérieusement à notre situation et de

lui faire connaître mon avis sans retard. Il y avait bal le soir au Casino. Je m'y rendis, croyant y rencontrer madame et mademoiselle de Mercœur, espérant échanger un regard d'intelligence avec Célestine et lui glisser, au milieu de la foule, dans le tumulte des quadrilles, un billet contenant la proposition d'un rendez-vous adroitement combiné pour le lendemain. Mais j'attendis en vain toute la nuit : je ne vis ni la mère ni la fille. Vers la fin du bal seulement, on m'annonça qu'elles avaient subitement quitté Trouville dans l'après-midi, en faisant un mystère de l'endroit où elles allaient. Toute la matinée je courus aux informations, et je n'obtins aucun renseignement précis. Désappointé, confus, fiévreux, je roulais mille desseins extravagants dans mon cerveau, mais je n'agissais point, craignant de me tromper de direction, comme un chasseur lancé sur une fausse piste, lorsque je reçus une lettre dont l'écriture m'était inconnue. Je l'ouvris à la hâte, et j'y lus cette simple phrase : « Nous sommes à Etretat. » Mes sensations étaient alors aussi énergiques qu'à vingt ans. J'eus un éclat de joie, et je bondis comme un fou. Une heure après, je m'embarquais pour le Havre; le jour même, j'arrivais dans le repli de la côte romantique où s'était réfugiée madame de Mercœur avec sa fille et le comte de Champrosay.

L'esprit de vengeance m'animait, je l'avoue, plus encore que le souffle ardent de mon amour. Je voulais enlever Célestine, moins peut-être pour la conserver à ma passion que pour atteindre l'orgueil de sa mère et le blesser cruellement. Je comptais la décider à fuir en faisant appel à tout le dévouement de son cœur, en exerçant surtout la puissance de ma volonté sur une certaine faiblesse de caractère qui était en elle, et dont l'indice ne m'avait pas échappé. Afin d'assurer la réussite de mes

projets, je mis une extrême prudence dans ma façon d'agir. Je ne me nommai pas à l'hôtel où j'étais descendu; je sortis rarement, jamais dans la direction de la plage; je chargeai un garçon, qui me parut fin, adroit et discret, de remettre secrètement un pli cacheté à mademoiselle de Mercœur. Il s'acquitta le mieux du monde de la difficile mission que je lui avais confiée, et je le récompensai bien au delà de son attente, en lui recommandant le silence le plus absolu. La lettre que j'avais écrite à Célestine la suppliait de m'accorder une entrevue secrète, dans laquelle nous pussions délibérer ensemble et prendre une détermination. La réponse se fit attendre; elle vint cependant par l'entremise de la femme de chambre, dont je m'étais assuré le dévouement. Je lus ces mots : « Ce soir, vers neuf heures, sur la falaise, dans la valleuse du Douanier. » Je tressaillis indiciblement. Jamais je n'avais eu le cœur remué par une impression si violente et si douce. Tout me ravissait dans le rendez-vous obtenu, surtout le caractère bizarre et romanesque de l'endroit où il devait avoir lieu. Etretat est resserré entre deux montagnes dont les sommets dominent la mer à une hauteur de deux et trois cents pieds. Des sentiers rapides et rugueux descendent du haut des escarpements jusque sur la plage à travers des aufractuosités, sous des voûtes d'un aspect mystérieux et saisissant comme un décor d'opéra. Ces sentiers se nomment des valleuses : celle du Douanier est la plus accessible et la moins dangereuse de la côte d'amont. Je m'y rendis à l'heure indiquée. La camériste m'attendait. « Elle est là ! » me dit-elle en me montrant l'ouverture encaissée de l'âpre chemin. Je descendis aussitôt, et je trouvai mademoiselle de Mercœur, qui se tenait debout dans une échancrure de la falaise, sur une crête, où pas un rebord, pas une saillie ne pouvait la défendre contre le danger

d'un accès de vertige, d'un brusque défaut d'équilibre. Je lui saisis les mains et l'attirai vers moi. « J'avais envie de me précipiter dans l'abîme, » murmura-t-elle, et elle frissonna. Sans lui répondre, je l'entraînai à quelques pas du gouffre dont la profondeur sinistre, éclairée par un mélancolique reflet de lune, effrayait en même temps qu'elle semblait attirer. Là, elle me dit comment elle avait pu venir au rendez-vous. Sous le prétexte d'une indisposition subite, elle avait refusé de se rendre avec sa mère à un concert de bienfaisance où le comte de Champrosáy s'était fait un devoir d'accompagner madame de Mercœur. Grâce à leur absence, elle était accourue jusqu'à la valleeuse, dont la solitude nocturne promettait à notre entrevue une complète sécurité. Je lui proposai alors de l'emmener en Suisse, en Italie, partout où il lui plairait de se soustraire aux prétentions du comte et de s'isoler avec moi. Elle refusa obstinément de fuir, mais elle n'en protesta pas moins que tout son cœur m'appartenait. J'attribuai ce refus persistant à la faiblesse de caractère que j'avais observée en elle, et qui devait la rendre craintive en présence des mesures extrêmes dont l'exécution exigeait une certaine force de volonté. Tandis que j'insistais pour obtenir la promesse formelle, l'engagement de me suivre au loin, nous cheminions pas à pas vers la plage. Arrivés là, nous nous assimes sur le galet blanc, au pied des hautes falaises, devant la vague qui déferlait avec mollesse, sous la lueur nacrée de l'astre des nuits. Ce que nous dimes en cet instant solennel, le sais-je? Dussiez-vous me railler, ma sœur, je vous assure que nos âmes à l'unisson chantaient cette mélodie éternellement suave de l'amour, dont les paroles, toujours les mêmes, empruntent aux modulations inspirées de la voix un charme indéfinissable qui exalte et ravit. Depuis la création, l'humanité

répète avec enthousiasme cette chanson divine aux heu-
res de la jeunesse et de la folie, et elle ne se lassera ja-
mais de l'exhaler tant qu'il y aura deux cœurs bien épris
dans la solitude, sous l'aile invisible des sylphes qui
murmurent ce mot si vulgaire et si sublime à la fois :
« Aimez ! »

Quand nous remontâmes la valleeuse, Célestine était
pensive ; il y avait même une larme suspendue à la
pointe de ses cils comme au bout d'un brin d'herbe une
perle de rosée. Moi, je me sentais tout transporté de
joie et de reconnaissance. Nous étions silencieux, car il
est de ces rapides instants de félicité où le silence seul
est éloquent. Notre ascension était lente, en raison de
l'escarpement du sentier, si resserré d'ailleurs qu'il nous
obligeait souvent à marcher l'un après l'autre. Mademoi-
selle de Mercœur s'avauçait la première ; je la suivais
en la soutenant. Tout à coup elle poussa un cri et s'ar-
rêta. Nous étions parvenus à l'endroit où j'avais rencon-
tré Célestine, c'est-à-dire à deux pas de l'anfractuosité
qui s'ouvre menaçante sur la mer. Un homme était là,
devant nous. Je ne le reconnus pas d'abord : « Ah ! made-
moiselle, dit-il d'un ton de reproche ému, je crains bien
que votre faute ne vous cause plus tard un chagrin et un
repentir ! » Je bondis à ces mots, et, me dressant en face
du comte de Champrosay : « Pas un mot de plus, répli-
quai-je avec une véhémence froide, ou je vous lance à
travers l'espace ! — Je ne m'adresse pas à vous, mon-
sieur ! me dit-il sèchement. — Moi, je vous parle, et je
vous menace, entendez-vous bien ! » Aussitôt je le saisis,
l'enlevai, et fis un pas vers l'abîme. J'étais frémissant,
hors de moi. Une prière désespérée de Célestine me retint.
Le comte était sauvé ! Je dois reconnaître qu'il ne sour-
cilla pas, qu'il resta impassible à l'aspect du vide où je
voulais le précipiter. Calme et doux, il expliqua sa pré-

sence inattendue : Madame de Mercœur, inquiète, l'avait envoyé prendre des nouvelles de sa fille. Ne la trouvant pas, une vive anxiété l'avait saisi. Il s'était informé, et, sur l'indication d'un garde-côte, il était accouru dans la direction de la vallée du Douanier. « Laissez-moi vous ramener chez vous, mademoiselle, ajouta-t-il. Je retournerai ensuite vers votre mère, qui ne saura rien de ce qui s'est passé ici. — Je vous remercie, monsieur, répondit Célestine. Ma femme de chambre me reconduira. » Elle me sourit ensuite avec une indicible expression de tendresse, me pria de ne point l'accompagner et disparut. Resté seul avec le comte. Je plongeai mon regard dans le sien. Je croyais y lire une provocation ; je fus tout stupéfait de n'y trouver qu'une tristesse profonde, un morne reflet de désolation. Je compris alors à quel point M. de Champrosay aimait mademoiselle de Mercœur, et je m'en offensai. Rendez-vous fut pris pour le lendemain. Au point du jour, en effet, nous nous rencontrâmes dans un petit bois, derrière Etretat. Le comte reçut deux coups d'épée. Une seule blessure était grave : elle mit fin au combat. Ce duel, dont les motifs restèrent presque inconnus, fit sensation. Plus d'un nouvelliste, en villégiature au bord de la mer, en parla et tenta même de l'expliquer. Il y eut dans les assertions émises au hasard un peu de vérité et beaucoup d'erreurs, comme il arrive toujours en pareil cas. Je laissai dire, pour ne pas aggraver les choses par une protestation. Craignant même que ma vue n'entretint les rumeurs malveillantes, je résolus de m'éloigner. Après avoir essayé de nouveau, mais vainement, de décider celle que j'aimais à prendre la fuite, je partis seul, navré, mécontent, et sans préméditation, sans but, à l'aventure, je me rendis en Espagne. Pour me distraire, j'acceptai des invitations, et je parus dans les salons les plus aris-

tocratiques de Madrid. Là, je fis la rencontre de la marchesa de San-Lucar, une admirable Andalouse, mariée à un vieillard morose et gouteux; ses grands yeux noirs, lumineux et pénétrants, virent clair dans le secret de mon âme. Elle projeta de dissiper le chagrin que j'y refoulais, et bientôt — ô misère de mon cœur! ô folle et coupable inconstance des passions que je ressentais naguère! — elle réussit à s'emparer de mes pensées, de mes rêves, de mes sentiments les plus exaltés. Oui! en dépit de moi-même, je ne tardai pas à devenir l'esclave de ses caprices; sa splendeur rayonna pour ainsi dire électriquement à travers mon imagination séduite : elle en effaça peu à peu l'éclat plus doux de l'étoile charmante qui s'y reflétait mélancoliquement. Après un mois de séjour à Madrid, je subissais le prestige, j'étais sous le charme de la brune enchantresse, lorsque je reçus une lettre du comte de Champrosay. Il m'écrivait : « Mademoiselle de Mercœur a tout avoué à sa mère, qui vous accorde la main de sa fille. Venez! hâtez-vous! Il y va de l'honneur de celle qui vous aime et que sans doute vous aimez toujours! » Tandis que je lisais, la señora de San-Lucar avait les yeux fixés sur moi. Je pâlis : elle vit mon émotion et voulut savoir ce qui la déterminait. J'eus la faiblesse de lui montrer le contenu de la lettre. Elle me tendit alors une plume et me dicta une réponse. Comme je refusais d'écrire : « Encore une seconde d'hésitation, me dit-elle avec un éclair dans le regard, je vous quitte, et vous ne me reverrez jamais! » Telle était la puissance que cette femme exerçait déjà sur ma volonté, que je me soumis aussitôt, et j'écrivis au comte de Champrosay que le consentement de madame de Mercœur arrivait trop tard. Ah! je frissonne quand je pense que j'ai pu commettre jadis une pareille lâcheté!

— Voilà pourtant où mènent les conduites dissolues, sans principes, sans foi ! dit amèrement la marquise de Thury-Harcourt. Oui, monsieur, vous avez agi comme un lâche ! Mais remarquez que votre félonie a été la punition de cette jeune fille qui avait oublié ses devoirs et trahi la vertu !

— Pauvre enfant ! murmura le duc, dont les paupières demi-fermées se mouillaient. Elle ne méritait pas que je lui infligeasse moi-même le châtiment. Mais Dieu est bon : il a eu pitié d'elle, et c'est moi, le vrai coupable, que sa justice a le plus sévèrement frappé.

— Elle est parfois terrible, cette justice ! proféra la marquise avec une solennité sombre.

— Elle est surtout clairvoyante, repartit M. de Trézel : elle sait comment exciter le repentir et amener l'expiation.

Après une minute de silence, le duc poursuivit en ces termes :

— Je restai un an en Espagne aux pieds de la marchesa de San-Lucar. Un jour j'acquis la certitude qu'elle se jouait de moi. Je provoquai mon rival, et je le tuai. Après quoi je revins en France, où le souvenir de mademoiselle de Mercœur s'empara brusquement de mon âme, et y éveilla le remords. Je fus soudain tourmenté d'un violent désir d'apprendre ce qu'elle était devenue. Je sus bientôt qu'elle était mariée depuis un an, et qu'elle avait pour époux le comte de Champrosay. On m'annonça en outre qu'ils étaient heureux, surtout depuis qu'un enfant — une petite fille jolie comme un ange — souriait à leur union. O divine Providence ! ô suprême équité ! Ce que je ressentis, le jour où je reçus ces nouvelles, fut extraordinaire, presque indescriptible. Il y eut comme un ouragan dans mon cerveau et dans mon cœur. Les sentiments et les idées les plus bizarres,

les plus inconciliables, s'y heurtèrent en grondant. Tour à tour j'admirais le comte et je le raillais, je me couvrais de mon mépris et je m'amnistiais avec audace, je me réjouissais du salut de Célestine et je lui reprochais de m'avoir été infidèle en se mariant. Tout s'agitait douloureusement en moi, même la jalousie, non pas cette âcre sensation qui résulte de l'amour, mais ce frémissement indicible causé par une passion moins égoïste et plus pure; en un mot, j'enviais les caresses de la frêle créature dont l'existence venait de m'être révélée; je voulais la ravir à sa mère, et l'élever en secret, pour moi seul. Peu s'en fallut que je ne misse cet odieux projet à exécution. Mon plan était bien arrêté : j'avais revu par hasard la complice du rendez-vous dans la valleeuse du Douanier. Elle n'était plus au service de madame de Mercœur. Séduite par la promesse d'une fortune, elle avait consenti à accomplir le rapt. Mais, au moment où elle se disposait à agir, elle tomba malade et mourut. Cet événement me frappa d'une sorte de terreur superstitieuse; la lumière se fit dans ma pensée : le caractère criminel de ma résolution m'apparut tout à coup; j'en eus horreur, et j'y renonçai à jamais. Pendant quelques mois, je vécus retiré, sombre, malheureux, n'ayant goût à rien, et, torture étrange! ne pensant qu'à celle que j'avais abandonnée sur le chemin de la honte, et dont un autre avait sauvé l'honneur. Oui, l'amour que je croyais éteint s'était ranimé en moi avec une ardeur subite, et je souffrais cruellement, car je souffrais sans espoir. Cependant la solitude et le chagrin m'accablaient. Je me sentais déclinier, vieillir. Un matin, je me vis dans une glace, et je me reconnus à peine tant mon visage était blême, amaigri, ridé. Une réaction s'opéra aussitôt dans mon esprit : j'eus une soudaine avidité de plaisirs, d'enivremens, de bruyantes consolations, et le

soir même je retournai dans le monde, où mon apparition fut saluée avec éclat. A dater de ce jour, mes folies n'eurent plus de frein. Je me livrai à tous les entraînements, je donnai carrière à toutes les fantaisies de ma prodigalité. Ce fut alors que, pour la dernière fois, votre sagesse voulut impérieusement me contenir; mais, hélas! elle se heurta contre mon orgueil, et ne parvint pas à le faire fléchir. Douze ans environ après mon retour d'Espagne, j'achevais follement de me ruiner, décidé que j'étais à narguer la misère en quittant la vie, lorsqu'une rencontre, que je puis dire providentielle, détermina toute une révolution dans mon cœur.

C'était en juillet, et je venais d'arriver à Trouville, où m'avait conduit le désir de respirer le grand air, de prendre un peu de repos. Dans la journée, je m'assis sur la plage, au bas de la terrasse du Casino, presque à l'endroit où j'avais rencontré madame et mademoiselle de Mercœur. Le temps était sombre, la rafale violente; un orage, qui s'était déchainé le matin, avait brisé une barque sur l'estacade du port et noyé trois hommes, trois pêcheurs; le ressac de la mer se ressentait encore de la tourmente qui avait sévi quelques heures auparavant, et je contemplais avec tristesse le spectacle des flots agités, qui me rappelaient le trouble tumultueux de mes jours disparus. J'avais l'âme absorbée dans la mélancolie des souvenirs, et mon esprit évoquait la douce image de celle que j'avais trahie, quand un bruit léger se fit à quelques pas de moi, me secoua bizarrement, et attira mon attention. Je fus alors comme ébloui : je venais d'apercevoir une toute jeune fille, — une enfant de quatorze ans à peine, — d'une beauté radieuse, d'une grâce féerique, qui descendait les marches de l'escalier du Casino. Suivie d'un domestique à livrée, une bourse de quêteuse à la main, elle se dirigeait vers moi. Je

tressaillis de nouveau, et me levai vivement. A mesure qu'elle approchait, une oppression croissante me serrait la poitrine, un frisson de plus en plus intense se glissait dans mes veines. Je croyais avoir devant les yeux Célestine, mais Célestine plus jeune, plus belle encore que je ne l'avais connue à seize ans. Même démarche élégante et harmonieuse; mêmes traits d'une exquise perfection; même physionomie suave avec plus de sérénité. Lorsqu'elle fut près de moi, elle me présenta son aumônière et me dit en s'inclinant : « Pour la famille des pêcheurs naufragés, je vous prie, monsieur ! » Elle n'avait pas achevé que j'avais déjà vidé dans sa bourse tout le contenu de la mienne. Cependant je tremblais, et ma main n'avait que par hasard accompli sans maladresse cet acte de charité. C'est que la voix angélique qui venait de solliciter mon aumône m'avait rappelé subitement ce qu'il y avait de mélodie et d'onction dans l'accent de mademoiselle de Mercœur. C'est que cette voix enchantée avait eu la puissance de faire vibrer soudain toutes les fibres de mon cœur, et d'éveiller en moi un pressentiment extraordinaire. L'admirable enfant parut surprise de l'émotion que je manifestais, et, m'ayant adressé une gracieuse révérence, elle allait me quitter, lorsque je lui dis, non sans une certaine oppression : « Comment vous nommez-vous, mademoiselle ? — Valentine de Champrosay, » me répondit-elle. Chose inouïe ! je m'attendais à cette réponse, que ne m'enleva point ce qu'il me restait de présence d'esprit : « Et... votre mère ? balbutiai-je avec effort. — Ma mère est morte, » murmura-t-elle en pâlissant. Un sanglot me remplit la gorge ; je le refoulai, et je sentis que je suffoquais. J'eus pourtant la force d'ajouter d'un ton grave : « Il vous reste votre père, n'est-ce pas ? — Non, monsieur, mon père a succombé il y a cinq ans au Brésil. Je suis doublement

orpheline. » Il y eut entre nous un silence ému qui dura plusieurs secondes : « J'ai connu autrefois madame de Mercœur, repris-je. C'est elle sans doute qui vous a recueillie. — Cela était impossible, monsieur, me répondit-elle, car elle a pris la première le chemin qui mène à Dieu. J'ai reçu l'hospitalité chez des amis de ma famille, le baron et la baronne de Mervilly. » En s'exprimant ainsi, sa parole était calme, mais je vis bien qu'elle cachait en elle-même la sensation de plus d'un souvenir douloureux. Après une nouvelle pause, elle me pria de lui apprendre qui j'étais. Cette demande, si simple qu'elle fût, me troubla. « Je suis le duc de Trézel, lui dis-je d'une voix hésitante. — Le duc de Trézel, » murmura-t-elle en fixant sur mon visage ses grands yeux bleus et profonds; puis elle me remercia avec une bonne grâce sensiblement refroidie, et le front incliné, l'air pensif, elle s'éloigna. Il y avait peu de personne sur la plage en ce moment : elle alla tendre à chacune sa bourse de quêteuse, remonta ensuite l'escalier du Casino, et disparut. Tant que j'avais pu la suivre du regard, mes yeux ne l'avaient pas abandonnée. Dès que j'eus cessé de l'apercevoir, il me sembla que la lumière du jour s'était éclip­sée à demi, et que de grandes ombres grises avaient attristé tout ce qui m'entourait. Un ennui profond s'empara de mon esprit. Je voulus le dissiper en pensant à celle qui m'était apparue comme une clarté, comme un rayon de soleil. Mon imagination me la retraça en effet avec une ressemblance saisissante; cette vision idéale ne fit qu'augmenter en moi un impérieux besoin de la revoir palpable, réelle, vivante. J'entrai au Casino, mais j'appris qu'elle venait d'en sortir avec la famille de Mervilly. Le lendemain seulement je la revis, et j'en ressentis une joie si grande, que je ne me souviens pas d'en avoir éprouvé une plus émouvante et plus

douce. Elle était accompagnée du baron, de la baronne et de leur fils. Le baron, que j'avais rencontré plusieurs fois dans le monde, me reconnut et m'aborda. Un instant je redoutai qu'il ne sût quelque chose de ma conduite d'autrefois à l'égard de mademoiselle de Mercœur. Ses manières cordiales, même engageantes, me rassurèrent. Evidemment il ignorait ce qu'il y avait de générosité dans l'union de Célestine et de M. de Champrosay. Le comte avait emporté dans la tombe le secret de son chevaleresque dévouement.

Au bout de quelques jours, mes relations avec la famille de Mervilly étaient devenues amicales. J'eus la joie mystérieuse de me trouver souvent près de Valentine, que je ne me lassais pas d'admirer, et qui m'inspirait une de ces tendresses dont le cœur d'un père connaît seul toute la vivacité. Mais, hélas ! elle ne m'accordait en retour qu'une politesse froide et des égards qui semblaient parfois contraints. Cette remarque m'affligea si sérieusement que j'en devins sombre, soucieux. Je me dis que c'était là sans doute le commencement de l'expiation, et je me résignai à subir cette antipathie instinctive que les convenances ne parvenaient point à dissimuler. Je ne savais cependant pas encore avec qu'elle énergie je m'étais mis à aimer Valentine. J'en eus seulement conscience lorsque le baron m'annonça un matin qu'il partait le jour même de Trouville et retournait avec sa famille à Mervilly. Je fus comme atterré ; je n'eus pas la force de dire un mot. Quelques minutes plus tard, je me rendis sur la plage, et me dirigeai solitaire, d'un pas rapide, vers les Roches-Noires, dont la morne perspective m'attirait. J'avais la poitrine ulcérée, je souffrais ; des paroles entrecoupées, presque folles, s'échappaient de mes lèvres. Je m'écriais : « Valentine ! Valentine !... Est-ce donc vrai que je ne la verrai plus ?... Mais je

l'aime avec une indicible ardeur ! Mais je ne puis plus renoncer à vivre dans son rayonnement !... Ah ! depuis qu'elle s'est emparée à son insu de mon pauvre vieux cœur, je ne suis plus le même homme ! J'ai envie, non de mourir, mais de me régénérer !... Oui ! loin de moi, pensées lugubres, àpre tentation du suicide ! Je vous repousse, je vous chasse de mon cerveau ! Je veux me repentir ! Je veux expier ! Je veux achever mes jours dans les rigueurs d'une existence austère, accomplir encore un peu de bien en ce monde avant d'exhaler mon dernier soupir ! O chère Valentine ! enfant adorée ! reprenais-je avec exaltation, tout me sera facile ! Je me résignerai à tout, même à la froide douceur de ton accueil, pourvu que je respire désormais le même air que toi ! pourvu que je puisse te contempler souvent, t'entendre, te sourire et t'aimer ! » J'étais arrivé aux Roches-Noires ; la marée se retirait ; je me reposai sur un bloc de granit. Là, silencieux, le regard flottant entre le ciel et l'eau, je réfléchis profondément. Lorsque je revins sur mes pas, mon avenir était fixé ! j'avais résolu d'acheter un coin de terre à proximité de Mervilly, d'y faire construire un ermitage et d'y passer le reste de ma vie dans la retraite, le renoncement et la résignation. Un mois s'était à peine écoulé, que mon plan était déjà mis à exécution. J'avais converti en une rente viagère le mince capital que je possédais encore, et satisfait de peu, sobre comme un anachorète, je distribuais aux pauvres la plus grande part de mon modique revenu. On s'étonna d'abord qu'un duc vécut de la sorte ; puis on s'habitua à ma manière d'être, et je fus bientôt libre d'agir à ma guise, sans que personne s'occupât de moi. Je me tins d'ailleurs presque toujours à l'écart, froid et indifférent, dans le but d'éloigner les importuns. On me surnomma LE TACITURNE, et l'on eut raison, car l'isolement ne tarda pas à me don-

ner le goût du silence, et je n'eus plus la force de parler que dans les circonstances où le devoir m'y obligeait. Inutile de dire que dès que le monde aristocratique des châteaux du pays sut que je m'étais relégué sous une futaie de sapins, dans le repli d'un coteau d'Orbec, je reçus de nombreuses invitations. Je n'en acceptai qu'une : celle qui m'arrivait de Mervilly. Ah ! c'est que si je m'étais imposé une existence de privations, si j'avais renoncé à finir brusquement par le suicide, c'était dans le seul espoir d'avoir accès sous le toit béni où Valentine avait reçu l'hospitalité ! Que m'importait le reste de l'univers ! Mon amour ne demandait qu'elle, ne voulait s'absorber qu'en elle ! Aussi avec quelle émotion pieuse j'entrai pour la première fois au château de Mervilly ! L'accueil que j'y reçus fut plus charmant encore que je ne l'espérais. Je devins un ami de la famille, mais un ami discret, un peu sauvage, heureux le plus souvent d'apercevoir de loin celle à qui je devais ma force et ma vertu ! Comme je m'extasiais, sans qu'elle s'en doutât, devant les grâces et les harmonies dont la nature l'avait douée, et que le temps développait avec une inexprimable perfection ! Il suffisait que je l'eusse entrevue un instant pour que j'emportasse au fond de mon âme une satisfaction toujours lente à s'épuiser. En vérité, celui-là n'a pas connu la plus pure des joies de la terre qui n'a jamais senti tressaillir dans sa poitrine le sublime amour qu'inspire l'enfant ! Et cependant mon bonheur n'était pas sans amertume, non ! car la politesse respectueuse que me montrait Valentine ne cessait pas de conserver une étrange réserve qui parfois me navrait. Hélas ! les années ont fui, et je n'ai pas osé lui demander la cause de sa froideur à mon égard. Je ne sais si j'aurai un jour le courage de l'interroger, tant j'ai peur d'une réponse qui m'accablerait. En attendant, je subis cette

fatalité sans me plaindre, car je reconnais que j'ai mérité mon tourment... Mais j'abuse de votre patience, ma sœur, dit le duc en s'interrompant. Pardonnez-moi. Quelques mots encore, et je terminerai cette triste confession d'un homme qui a mal vécu et qui en est cruellement puni.

— Achevez, monsieur, répondit la marquise d'une voix brève qui ne trahissait aucune émotion.

— Dans la situation où se trouvait Valentine, reprit M. de Trézel, une chose me ravissait : c'est qu'elle était entourée d'opulence ; c'est que le baron et la baronne de Mervilly — deux belles âmes — la considéraient non comme une étrangère, mais comme une enfant bien-aimée qui a tous les droits de la famille. Cela me consolait d'avoir gaspillé des millions, de ne pouvoir plus rien léguer à l'orpheline restée sans fortune après la mort du comte et de la comtesse de Champrosay. Vaine consolation ! Oui, je me réjouissais follement, car la destinée, dont la logique est souvent implacable, me porta soudain un coup terrible en ruinant les bienfaiteurs de Valentine, en m'accablant sous le sentiment odieux de mon impuissance à les secourir ! Insensé ! oh ! bien insensé celui qui se pardonne les extravagances coupables qui l'ont appauvri, parce qu'il se flatte d'en souffrir seul ! Attends, malheureux ! et tu connaîtras bientôt tout le prix des trésors que tu as jetés au vent ! et tu gémiras en regardant tes mains vides tendues vers les honnêtes gens dans l'infortune, ou vers l'être adoré que tu ne peux plus enrichir et pour qui cependant tu donnerais ta vie ! Que vous dirai-je enfin, ma sœur ? Vous avez vu Didier de Mervilly ; vous avez appris les revers qui ont durement éprouvé sa famille : la ruine et la mort du baron, l'héroïque désintéressement de la baronne, qui s'est réduite à une médiocrité voisine de l'indigence

afin de sauver l'honneur du nom ! Eh bien ! vous ne savez pas tout encore, car l'adversité s'est appesantie de nouveau sur la mère et le fils, sur ces deux grands cœurs si dignes de toutes les prospérités. Un brusque changement du ministère vient d'enlever à Didier ses espérances d'avenir, tandis qu'un vol de confiance dérobaît à madame de Mervilly le dernier débris de sa fortune. Ainsi, les voilà l'un et l'autre sans ressources, désespérés, vaincus par l'impitoyable violence du destin ! C'est-à-dire, voilà Valentine, ma Valentine, hier encore dans l'opulence, maintenant à la veille de tomber dans la misère sous le contre-coup des chocs imprévus qui renversent ses bienfaiteurs ! Ah ! cette pensée me déchire l'âme ! elle envenime mes remords les plus cuisants ! elle me désole !... Mais en même temps elle me communique une force que sans elle je n'eusse peut-être jamais eue : la force de venir vers vous et de vous dire : « Ma sœur, les dix mille francs que je recevrai de maître Ribaud, votre intendant, et que j'espère bien faire accepter à mes amis dans l'affliction, les empêcheront quant à présent de fléchir sous le fardeau de leurs peines. Mais cette modeste libéralité ne saurait suffire à mon ardente sollicitude. Ce qui me préoccupe surtout, ce que je souhaite avec ferveur, c'est de placer ma Valentine sous la protection d'un cœur généreux, c'est de lui assurer ainsi une richesse à venir qui lui permettra de rendre un jour la sécurité et le bonheur à sa famille d'adoption ? »

— Et vous avez compté sur moi pour réaliser ce vœu ? demanda la marquise de Thury-Harcourt en fronçant le sourcil.

— De grâce, ma sœur, ne vous prononcez pas encore ! s'écria le duc d'un air anxieux. Je sais, poursuivit-il, que vous avez pris vos dispositions afin que je n'hérite pas

de vous. C'était votre droit, et vous avez bien fait. Je ne tenterai donc pas d'obtenir de votre bonté une modification en ma faveur; non, je ne vous demande rien... oh! rien pour moi du moins, car je veux rester pauvre... mais pour elle, pour l'orpheline, pour l'abandonnée, pour... mon... enfant!...

— C'est-à-dire pour l'enfant de l'inconduite, de la honte, du déshonneur!... N'espérez pas plus pour elle que pour vous-même... J'ai résolu de sanctifier ma fortune avant de mourir : elle ne saurait donc devenir la complice de votre dépravation.

Le duc pâlit, il chancela même comme s'il eût reçu un choc; mais il parvint à se raffermir en se roidissant, et reprit d'un ton navré :

— Je vous en supplie, ma sœur, soyez juste. Est-ce la faute de Valentine si j'ai été odieux, si j'ai repoussé vos conseils, si j'ai dédaigné de suivre l'exemple de votre sagesse, de vos vertus? Ah! croyez-moi, celle dont je vous parle est un ange, oui, un ange de lumière, de grâce, de pureté; elle est digne de vous, digne du ciel! Après avoir été la joie des Mervilly, elle est maintenant leur consolation. Si vous pouviez voir avec quelle égalité d'âme, avec quelle courageuse modestie elle s'est faite la servante de l'humble maison qu'habitent ceux qu'elle aime, vous seriez touchée, édifiée, et votre âme ne résisterait pas au charme qu'exerce à son insu cette admirable enfant! Laissez-vous fléchir, ma sœur, et promettez-moi que vous la verrez.

— Jamais! Ce n'est pas une Trézel, c'est une Champrosay... Je ne lui dois rien.

— Ah! je vous en conjure, ne repoussez pas une prière, ne refusez pas de réparer autant qu'il vous est possible le mal que j'ai fait! Je suis votre frère, enfin; le même sang coule dans nos veines, et les âmes dispa-

rues dont nous avons partagé la tendresse doivent en ce moment faire un mystérieux appel à votre générosité... Et, tenez, vous n'ignorez pas, sans doute, que je n'ai jamais courbé la tête devant personne, jamais abaissé mon orgueil, même en face des plus hautains et des plus puissants : eh bien ! voyez, je m'incline devant vous, je me prosterne à vos pieds, je vous crie encore, le front dans la poussière : Rien pour moi !... tout pour elle !... pour elle !...

En s'exprimant ainsi, le duc avait de grosses larmes dans la voix. Il était tombé à genoux ; ses cheveux blancs touchaient la terre. La marquise parut hésiter, un vague reflet de compassion glissa dans ses yeux ; mais elle se reprocha sans doute comme une faiblesse cette légère émotion, car elle appuya la main sur son cilice pour s'infliger une souffrance, et s'arma de toute la rigueur de ses sentiments.

— Relevez-vous, monsieur, dit-elle d'un ton ferme, presque dur ; ce n'est pas devant moi que vous devez vous agenouiller. Sachez, du reste, que je n'ai plus désormais ni frère, ni parent, ni ami ; je me suis réfugiée dans le Seigneur, qui me tient lieu de tout et qui me défend de favoriser ce que sa morale réprouve. Ne comptez pas sur moi ; mon testament est fait, je n'y changerai rien.

— Encore une fois, je vous demande grâce, ma sœur : j'implore votre pitié !

— Non, pas de grâce ! pas de pitié pour qui a mal vécu !

— Qui donc ose être impitoyable à l'ombre de la croix, devant l'image du Rédempteur ? dit une voix solennelle à quelques pas de la marquise et du duc.

M. de Trézel se leva brusquement ; madame de Thury-Harcourt tourna la tête du côté où on l'interpellait. Tous

deux virent dans un sentier aboutissant au calvaire un homme, un prêtre, le front nu, un bréviaire à la main. Il était jeune encore et d'une beauté remarquable; il avait la taille élevée, les traits corrects, le teint pâle, les cheveux noirs demi-argentés. Sa physionomie était franche et sympathique; ses yeux brillants, cerclés de bistre par le feu des passions de la jeunesse, décelaient encore une généreuse ardeur.

— Qui êtes-vous? demanda la marquise d'un air hautain.

— Je suis le nouveau vicaire de Thury-Harcourt, répondit-il, un grand pécheur converti à Dieu. Je me suis fait prêtre afin de pouvoir enseigner l'indulgence, la miséricorde et le pardon.

— Monsieur l'abbé, s'écria le duc, ne perdez pas ici vos paroles évangéliques : cette femme n'a pas de cœur!

Il détacha vivement son cheval, sauta en selle, et s'éloigna au galop.

XIII

Le duc s'arrêta à Falaise, où il vit maître Ribaud, qui lui compta dix mille francs; puis il reprit sa course, traversa Livarot, et entra dans Orbec vers onze heures du soir. Lorsqu'il eut gravi le faubourg du Câble, il

trouva ouverte la porte de son habitation. Gervaise l'attendait sur le seuil, un falot à la main. Il mit pied à terre, remercia la vieille servante, et lui confia le soin de reconduire le cheval à l'écurie, située dans une ferme, sur la lisière du bois des Capucins. Il se rendit ensuite à sa chambre, où Gervaise avait eu la prévoyance d'allumer une lampe. Là, brisé par la fatigue, il se laissa tomber sur une chaise, et y resta quelques minutes immobile, accablé. Tout à coup, cependant, il se redressa, courut à la cheminée, saisit le cadre d'ébène dans lequel souriait la tête suave peinte par Prud'hon, et dit en soupirant :

— Valentine, ma Valentine, je viens de faire pour toi ce que je n'eusse jamais fait pour moi-même. Hélas ! et je n'ai pas réussi ! N'importe ! je n'éprouve aucun regret d'avoir écrasé mon orgueil aux pieds d'une créature sans âme, dont le sentiment religieux est pétrifié au point qu'il ne s'attendrit plus. Je t'aime tant, cher ange, que je payerais du sacrifice de ma vie une fortune pour te la donner ! Ah ! du moins, reprit-il en s'animant, suis-je en mesure d'empêcher l'indigence de pénétrer de si tôt sous le toit des Mervilly !

Après avoir remis le tableau à sa place accoutumée, il tira d'un portefeuille les dix billets de banque qu'il avait reçus de maître Ribaud, les considéra avec une sorte de curiosité pensive, puis il murmura ces mots :

— Jadis, ces chiffons de papier bleuâtre n'eussent obtenu de moi qu'un coup d'œil de dédain. Aujourd'hui je les regarde avec joie, je les contemple avec ravissement. C'est qu'autrefois ils ne représentaient à mes yeux que la satisfaction d'un caprice, tandis que maintenant ils me promettent la consolation et peut-être le salut d'une famille d'honnêtes gens ! Si l'avare est méprisable parce que pour amasser un peu d'or il impose mille pri-

ventions autour de lui et se fait haïr, le prodigue ne l'est pas moins, car, en dissipant ses richesses avec ostentation et vanité, il s'enlève l'admirable puissance de faire souvent le bien avec sagesse et discernement. Ah ! si j'avais encore mes millions !

Il hocha la tête avec mélancolie et sourit amèrement :

— Lamentation vaine ! ajouta-t-il. Cri de désespoir inutile de tous les fous qui voudraient ressaisir ce qui a disparu à jamais, et réparer ce qui est irréparable : le passé !

L'émotion lui faisait oublier en ce moment la lassitude. Il ouvrit une fenêtre, s'y accouda, et livra son visage brûlant aux ondes fraîches de l'air. La lune planait, projetant sa pâleur de fantôme sur le paysage silencieux. Non loin d'elle, une étoile radieuse égayait la nuit : c'était Vénus, le plus beau diamant de l'écrin du ciel. Tout reposait sur les coteaux et dans les prairies ; aucune rumeur ne s'élevait de la petite ville endormie dans le creux du vallon ; aucun souffle n'agitait le feuillage des arbres qui boisaient toutes les perspectives et veloutaient tous les horizons ; un rossignol élevait seul la voix au milieu de cette tranquillité nocturne : ses vocalises hardies avaient un éclat comparable au scintillement de l'étoile propice aux amours ; on eût dit qu'entre l'astre et l'oiseau il se chantait une mélodie concertante où les notes perlées se mêlaient ineffablement aux rayons cristallins. C'était là une scène idyllique d'un sentiment délicieux ; le duc ne se lassait pas de regarder et d'entendre ; en face de ce spectacle calme et charmant, il sentait s'apaiser les troubles tumultueux de son âme : il admirait, il méditait, il priait !

Le lendemain, vers une heure, il descendit dans Orbec. Lorsqu'il arriva près de la rue de Livarot, il fut surpris de reconnaître un grand nombre de personnes,

vêtues cérémonieusement : les unes stationnant çà et là et causant, les autres paraissant regagner à la hâte leur demeure. Quelques mots qu'il recueillit en passant lui apprirent qu'on venait d'enterrer Manuel, l'ancien contre-maitre de la manufacture de M. Herbault. Il poursuivit son chemin, et entra dans la maisonnette qui abritait celle dont la pensée résumait depuis cinq ans toute la vie de son cœur. Mademoiselle de Champrosay vint au-devant de lui : en la voyant, il se rappela ce que la veille il avait tenté pour elle, et se dit avec une secrète exaltation qu'il n'avait pas poussé trop loin le dévouement. Comme si elle eût deviné le sacrifice qu'il avait accompli, elle l'accueillit avec plus de cordialité que de coutume et le conduisit au parloir, où la baronne venait de s'installer dans sa bergère, près de l'embrasure de la fenêtre ouverte sur le jardin.

Madame de Mervilly était encore souffrante ; tout en elle le témoignait : ses yeux agrandis et fiévreux, ses joues creuses et blêmes, ses lèvres pâles et sèches, et jusqu'à ses mains grêles qui frémissaient nerveusement. Elle avait eu cependant le courage de quitter sa chambre pour recevoir ses amis et pour embrasser son fils, à qui elle voulait annoncer avec le plus de fermeté possible la triste nouvelle qui lui était venue de Lisieux. Le duc remarqua cet alanguissement douloureux de la baronne, ainsi que l'effort qu'elle s'imposait pour paraître moins abattue qu'elle ne l'était en réalité. Il feignit de prendre au sérieux l'assurance qu'elle lui donna d'une amélioration survenue depuis quelques heures dans son organisation physique et son état moral. Il avait hâte d'aborder le sujet de sa plus intime préoccupation. C'est ce qu'il fit bientôt en présentant à madame de Mervilly un pli cacheté, et en lui disant avec une inflexion de voix qui suppliait :

— Si vous voulez me rendre vraiment heureux, chère baronne, vous accepterez cela!

— Qu'est ce donc? demanda madame de Mervilly d'un air surpris et curieux.

— Regardez, ajouta M. de Trézel.

La grande dame brisa le cachet, et resta stupéfaite en apercevant des billets de banque dans l'enveloppe. Sa physionomie exprima un singulier mélange de gratitude, de honte et de fierté. Elle était encore sous cette impression bizarre, lorsque Georgette parut et annonça mademoiselle Clotilde Herbault. La jeune fille s'avança tout émue et toute rougissante dans le parloir; elle pressa vivement la main de Valentine; puis, sans remarquer le duc qui venait de se placer à l'écart, elle alla, par une sorte de résolution subite, plier le genou devant la baronne, à laquelle elle offrit son front à baiser. Madame de Mervilly l'embrassa; mais, lorsqu'elle voulut la relever, elle fut étonnée de sentir une résistance dans l'attitude de mademoiselle Herbault.

— Eh bien! ma belle enfant, dit-elle, vous avez donc l'intention de rester à mes pieds?

— Oui, madame, car j'ai une prière à vous adresser, et je suis en bonne position pour cela.

— Je vous écoute : parlez.

— Mais d'abord, reprit Clotilde, permettez-moi de faire appel à vos souvenirs. Vous rappelez-vous avoir dit un jour à mon père : « Soyons amis? »

— Parfaitement. Je venais de parcourir les ateliers de votre manufacture, dont j'avais pu apprécier les excellentes dispositions, et je prenais congé de lui.

— Cette parole était bien sincère, n'est-ce pas madame la baronne?

— En doutez-vous? Je vous le répète alors : j'aime et j'estime sincèrement M. Herbault.

— Ah! que vous êtes bonne, et que je vous remercie de tout mon cœur!

— Mais enfin quelle conclusion songez-vous à tirer de mon aveu?

— Ne pensez-vous pas que l'amitié vraie, l'amitié réciproque, confère plus d'un droit et impose plus d'un devoir?

— Sans doute, je le pense. Eh bien?...

— Eh bien! le droit de mon père, dans la triste conjoncture qui résulte du vol récent commis à votre préjudice, est de m'envoyer vers vous pour vous dire : Chère madame, puisque vous êtes notre amie, votre devoir vous oblige à ne point repousser la main affectueuse qui glisse timidement dans la vôtre, avec une caresse, une modeste preuve de dévouement. Ah! de grâce! — et voici ma prière — ne dédaignez pas l'offre de notre tendresse! Acceptez! M. le baron de Mervilly, votre fils, saura bien tôt ou tard s'acquitter envers nous.

Presque au même instant Clotilde appuyait ses lèvres sur les doigts fluets et mignons de la baronne, en les forçant avec une gracieuse insistance à se refermer sur un petit portefeuille en maroquin vert, sans ornement, mais d'un volume excessif, eu égard à l'exiguité de ses dimensions. Après quoi, la jeune fille se releva rapidement et fit quelques pas en arrière, comme pour empêcher madame de Mervilly de lui rendre ce qu'elle venait de lui offrir. Elle se trouva ainsi placée près de Valentine, dont elle enlaça la taille élégante avec ses deux bras, et qu'elle regarda de cet air humblement quêteur qui sollicite un concours, qui implore un appui.

Tandis que la baronne ouvrait le portefeuille et qu'un groupe de billets de mille francs s'en échappait, made-

moiselle de Champrosay souriait à Clotilde, mais en communiquant à son visage une expression qui n'avait rien d'encourageant.

— Vous arrivez un peu tard, lui dit-elle : une personne animée des mêmes intentions que les vôtres vous a précédée ici.

— Qui donc ? balbutia mademoiselle Herbault toute contristée.

— Monsieur le duc de Trézel, répondit Valentine en indiquant du regard la place où le vieux gentilhomme s'était retiré.

Clotilde aperçut alors le duc ; elle le salua avec un peu de confusion ; une larme, produite sans doute par le désappointement, roula dans ses jolis yeux de velours gris.

M. de Trézel s'empessa de s'incliner devant la jeune fille ; il vint ensuite à elle, et lui dit à demi-voix :

— J'ai sur vous, en effet, le mince mérite de la priorité ; mais vous avez sur moi, mademoiselle, l'immense avantage de la séduction. J'ai offert le premier, cela est incontestable ; mais vous avez mis dans votre offre tant de grâce touchante que je me sens inquiet. Oui, j'ai peur, j'ai sérieusement peur de voir votre charme l'emporter sur mon droit.

Au moment où il achevait ces mots, la baronne renfermait les billets de banque dans le petit portefeuille en maroquin vert, qu'elle posait aussitôt sur un guéridon à portée de sa main, près de l'enveloppe qui contenait les dix mille francs du duc. Puis elle resta silencieuse et parut réfléchir.

M. de Trézel se pencha vers Clotilde.

— Je commence à craindre, ajouta-t-il tout bas, qu'il n'y ait de préférence ni pour vous ni pour moi, et que nos démarches n'obtiennent également aucun succès.

— Je le redoute aussi, murmura mademoiselle Herbault en soupirant.

Elle terminait à peine cette réponse lorsque mademoiselle de Rechignevoisin entra dans le parloir, sans attendre que Georgette l'eût annoncée. Elle apparut plus grave encore et plus imposante que de coutume. La présence du duc et de Clotilde sembla lui causer une désagréable impression; sa physionomie devint sombre; la fée à l'ouïe merveilleuse, qui entendait pousser l'herbe des champs, eût perçu distinctement dans un souffle qui expirait sur les lèvres de la noble vieille fille cette exclamation presque imperceptible : « Eux ici!... Déjà!... C'est irritant! » Elle s'inclina à peine et d'un air contraint; puis elle s'arrêta toute majestueuse devant madame de Mervilly; son visage s'était animé soudain d'une expression de triomphe :

— Chère baronne, dit-elle avec cet accent métallique qui résonne comme la fanfare d'un cor de chasse, hier je vous ai fait remettre un bouquet : aujourd'hui je vous apporte un cadeau. Nos relations depuis longtemps si amicales, en dépit de certaines dissemblances de nos idées et de nos opinions, autorisent assurément cette familiarité de ma part. Vous vous souvenez d'ailleurs de ce que je vous ai dit un jour, à savoir que toutes mes économies doivent former un legs que je destine à votre fils. Ce que je me permets de vous donner en ce moment n'est donc en réalité qu'une avance d'hoirie, selon l'expression consacrée par les gens de loi.

A ces mots, elle présenta solennellement à madame de Mervilly un grand sac, ancien ridicule, brodé en soie violette, fermé par une torsade de même couleur, et sur lequel se détachaient avec éclat les armes compliquées des Rechignevoisin : « De sable, au dextrochère mouvant du flanc sénestre, et sommé d'un faucon d'argent, ac-

compagné en chef de deux fleurs de lis d'argent et en pointe d'une demi-fleur de lis du même mouvant au flanc dextre. » La baronne prit le sac héraldique : il était si volumineux et si lourd qu'elle dut le poser immédiatement sur ses genoux. Après avoir dénoué les cordons, elle en écarta les plis et vit briller à l'instant tout un faisceau de rayons lumineux. Elle avait entre les mains dix mille francs en pièces d'or. Une clarté douce, presque gaie, se répandit sur les traits de madame de Merilly.

— Ah ! les bonnes âmes ! murmura-t-elle en regardant tour à tour mademoiselle de Rechinevoisin, Clotilde et le duc. Où donc ont-ils observé la vie, les philosophes pessimistes, qui prétendent que les amis s'en vont quand la fortune nous abandonne et que le malheureux reste seul ? Ils seraient moins absolus, ces lugubres menteurs, s'ils voyaient ce qui se passe autour de ma pauvreté !

Elle souleva, non sans effort, tant elle était affaiblie, le précieux fardeau, et le plaça sur la petite table à côté de l'enveloppe et du portefeuille vert ; puis elle dit d'une voix altérée par l'attendrissement :

— Ma bonne Yseult, votre conduite en cette circonstance ne me surprend pas : il y a longtemps que je connais la bonté de votre cœur. Je sais que l'amitié n'est pas un vain mot pour vous, et vous m'en donnez une nouvelle preuve aujourd'hui. En vérité, ce qui m'arrive à l'instant même est bien fait pour relever mon âme abattue et ranimer l'espérance au milieu de mes revers.

— Que vous arrive-t-il donc ? demanda mademoiselle de Rechinevoisin, dont la mine hautaine et triomphante eut une contraction d'anxiété.

— Une chose rare et charmante, répondit la baronne ; un miracle de prévenance et de dévouement.

— Quoi encore ? Expliquez-vous.

— Eh bien ! l'idée généreuse qui a inspiré votre démarche est venue également à l'esprit de deux autres personnes. Elles m'ont remis tout à l'heure ce qui est là, sur le guéridon, près de votre sac. Vóyez !

Le front de la vieille fille se plissa violemment ; un éclair de mauvaise humeur jaillit de ses yeux : par un geste rapide, irréfléchi, elle s'empara des objets indiqués, les examina avec attention, et reconnut qu'ils contenaient chacun dix mille francs.

— Ah ! parbleu ! baronne, s'écria-t-elle avec aigreur, c'est vraiment extraordinaire ! Il y a sous cette enveloppe et aussi dans ce portefeuille la même somme que celle qui vous est donnée par moi. Je ne suppose pas, ajouta-t-elle d'un ton ironique, que M. le duc et mademoiselle Herbault soient les deux personnes dont il vient d'être question. Si je ne me trompe, il ne reste plus à M. le duc qu'une simple rente viagère, avec laquelle il ne saurait se permettre les grosses libéralités. Quant à mademoiselle Herbault, je me refuse à croire qu'elle ait eu la hardiesse d'offrir de l'argent à la noble famille de Mervilly.

Cette impertinence empourpra le visage de Clotilde et choqua visiblement M. de Trézel, qui allait répliquer, lorsque madame de Mervilly l'en empêcha en se hâtant de prendre la parole.

— Vous êtes dans une complète erreur, ma mie, dit-elle d'une voix accentuée, car je tiens justement de cet excellent duc et de cette aimable mademoiselle Herbault les deux objets dont vous connaissez maintenant la valeur. Je ne vous cache pas que j'ai été très-sensible à la marque d'intérêt sérieux contenue dans les plis de cette enveloppe et de ce portefeuille. Rien, ma chère Yseult, ne peut égaler ma gratitude à cet égard, si ce n'est le

sentiment de reconnaissance que m'inspire votre touchante générosité. Mes meilleurs amis — et je considère désormais comme tels l'honorable manufacturier de la Roseraie et sa fille — ont tous été fidèles au rendez-vous de l'infortune : je les en remercie avec une sincère effusion.

Ces paroles produisirent sur mademoiselle de Rechinevoisin un effet stupéfiant : elle demeura comme suffoquée par une exaspération qu'elle s'efforçait de contenir. Que la baronne accordât au duc le droit de lui venir en aide, passe encore ! Le duc était de grande race, et madame de Mervilly ne dérogeait pas en acceptant ses secours. Mais qu'elle souffrît qu'un ancien ouvrier, un industriel, un démocrate et son enfant, si considérés qu'ils pussent être, osassent prétendre à l'honneur de la secourir, voilà ce qui semblait intolérable à la fière descendante des preux, dont l'anoblissement remontait à la fameuse bataille de Cerisoles, sous François I^{er}.

— Franchement, madame, dit-elle avec roideur, je ne vous comprends pas. Vous m'avez promis formellement que vous n'auriez jamais recours, en cas d'urgence, qu'à ceux qui ont avec vous une solidarité de race, à moi d'abord. Je m'étonne donc que vous n'ayez pas tenu compte de cette grave promesse, et je n'hésite pas à m'en plaindre ici.

— Votre reproche n'est pas fondé, mademoiselle, répondit avec une douceur sérieuse madame de Mervilly ; M. de Trézel et M. Herbault ont agi spontanément. Je n'ai donc pu manquer à ma parole, car je n'ai encore rien demandé, rien accepté.

Cette déclaration fléchit tout à coup mademoiselle de Rechinevoisin.

— Eh bien ! soit, dit-elle, j'ai eu tort, pardonnez-moi, Mais avouez, je vous prie, que j'ai eu l'avantage de vous

faire contracter un engagement. Annoncez même que votre choix n'est pas douteux, que vous gardez ce que vous avez reçu de moi, et ce qui n'est en réalité qu'une anticipation sur l'avenir.

— Je ne ferai point cet aveu, ma chère Yseult, parce que je ne vous ai rien promis de si explicite, de si formel. Je n'annoncerai pas non plus ce que vous dites, parce que je ne veux prendre en ce moment aucune détermination. J'attends mon fils, et, si je conserve là près de moi les présents de l'amitié, c'est que j'ai résolu, en lui annonçant le nouveau vol commis à notre préjudice, de lui montrer combien il y a de beaux sentiments au milieu des laideurs morales qui affligent l'humanité. Ensuite, comme il est le chef de la famille, il décidera lui-même ce qui convient à notre sécurité et à notre honneur.

Une crispation soudaine traduisit la contrariété de mademoiselle de Rechignevoisin ; mais cette crispation disparut presque aussitôt sous un rayonnement joyeux. Georgette venait d'accomplir cette métamorphose en s'écriant :

— Ah ! quel bonheur !... Notre monsieur ! Voilà notre monsieur !...

Il y eut dans le parloir comme un tressaillement sonore, auquel succéda un silence profond. Madame de Mervilly se leva : elle tremblait. Mademoiselle de Champrosay ne bougea pas, mais elle pâlit.

Au même instant Didier, suivi de Félix Duhautbois, apparaissait. Il s'élança dans les bras de sa mère, puis on entendit un frémissement de baisers et de sanglots.

Quand l'effusion maternelle se fit un peu calmée, Didier se dégagea doucement des bras qui l'étreignaient et se tourna vers Valentine, dont il saisit les deux mains, sur lesquelles il appuya ses lèvres avec une muette exal-

tation. Mademoiselle de Champrosay ne répondit à cet enthousiasme contenu que par un de ces sourires étranges, mêlés d'ombre et de rayons, qui semblent exprimer autant de tristesse que de joie, autant d'affliction que de bonheur. Le jeune baron vit ce bizarre sourire : il en fut peu surpris, parce qu'il crut y reconnaître le reflet des préoccupations du présent et des soucis de l'avenir. Cependant il s'étonna d'avoir à peine senti la pression des doigts charmants de sa fiancée, mais il ne songea pas à lui en adresser l'observation. Il s'empressa d'ailleurs de prodiguer aux trois personnes réunies chez sa mère des témoignages de vive amitié. Clotilde Herbault reçut principalement de lui, au grand déplaisir de mademoiselle de Rechignevoisin, des marques de déférence et d'affection. Il lui dit qu'il avait appris en arrivant à Orbec qu'on venait d'enterrer Manuel, le contre-maitre de la manufacture, et demanda avec sollicitude des nouvelles de M. Herbault ; puis il ajouta d'un ton expressif que l'une de ses premières visites aurait lieu à la Roseraie. L'inflexion particulière qui accentua ces paroles fut remarquée : elle impatienta au dernier point la vieille fille, qui eut toutes les peines du monde à se contenir.

Après s'être acquitté de ses devoirs de politesse cordiale, Didier retourna vers sa mère ; il fixa sur elle un regard scrutateur, et, quoique les lettres de Valentine l'eussent préparé, il éprouva un serrement de cœur à la vue des altérations graves qui s'étaient produites dans les apparences de madame de Mervilly. En examinant les traits décolorés, la physionomie malade, les membres amaigris de la pauvre femme, il sentit une larme rouler sous sa paupière, mais il ne lui permit pas de se montrer et la sécha sous une flamme qui jaillit de ses yeux. Il avait résolu, en effet, d'égayer son retour et de

cacher au fond de lui-même toute trace de faiblesse, de découragement et de chagrin.

S'adressant alors à Duhautbois, dont les hommages profondément respectueux se terminaient par deux baisers sans cérémonie sur les joues roses de Clotilde, Didier s'écria :

— Et maintenant, mon cher Félix, offrons des bouquets à ma mère, et fêtons à notre tour la baronne Antoinette de Mervilly !

Disant cela, il sortait du parloir, et y rentrait presque aussitôt tenant dans ses mains deux magnifiques touffes de fleurs qu'il avait posées sur une banquette du vestibule. Il en donna une à Duhautbois, et garda l'autre, qu'il offrit d'un air heureux :

— Ma bonne mère, dit-il, je suis enchanté que mon retour coïncide avec un anniversaire qui nous invite à nous réjouir en dépit de tout. Le bouquet que je t'apporte vient de Paris, la ville où les bouquetières ont du génie. Il est du goût de Félix, qui s'y connaît, et qui a voulu m'accompagner, l'excellent cœur, pour te présenter, lui aussi, les plus belles fleurs de la saison.

La baronne admira le chef-d'œuvre épanoui et embaumé que son fils venait de lui remettre. Lorsqu'elle releva les yeux, Duhautbois était devant elle : il la pria d'accepter une merveille d'élégance, de fraîcheur, de parfum, et lui disait :

— Oui, madame, j'ai saisi avec empressement l'occasion qui se présentait à moi d'être le compagnon de voyage du baron de Mervilly, et de concourir à célébrer la fête d'une personne éminente qui m'a toujours accueilli avec bonté.

— Plus que jamais, monsieur, soyez le bienvenu, répondit la baronne. Vos fleurs, reprit-elle, sont vraiment belles et rares : elles ressemblent en cela au senti-

ment qui a dicté votre conduite aujourd'hui. C'est bien à vous, en effet, d'être venu de loin, d'avoir quitté la capitale de toutes les distractions, de tous les plaisirs, pour m'apporter une preuve de bon souvenir et de touchant intérêt. Je sais d'ailleurs combien vous avez été aimable à l'égard de mon fils dans l'existence pleine de tourments et de déceptions qu'il a menée à Paris, et je vous adresse pour ma part mille remerciements affectueux.

— Vous me comblez, madame la baronne ! dit Félix ému. Vous me faites surtout regretter de ne pouvoir, comme je le voudrais, donner à la noble famille de Mervilly un sérieux témoignage d'attachement.

A ces mots, il lançait un coup d'œil de reproche à Didier, qui parut en comprendre la secrète signification, car ses lèvres s'animèrent d'un sourire pensif.

Madame de Mervilly remarqua l'expression qui pénétrait le regard de Duhautbois.

— Avez-vous quelque grief contre mon fils ? lui demanda-t-elle avec un effort de gaieté.

Félix garda le silence. Didier prit la parole et répondit :

— Oui, ma mère, il m'en veut, et tu sauras tout à l'heure pourquoi... Mais d'abord, reprit-il avec une gravité subite, n'as-tu rien appris depuis quelques jours qui soit d'une nature douloureuse et navrante pour nous ? N'as-tu pas quelque triste nouvelle à m'annoncer ?

La baronne tressaillit.

— Je n'osais t'en parler encore, balbutia-t-elle, dans la crainte d'assombrir nos premiers épanchements... Mais je vois que tu es déjà prévenu, et je n'hésite pas à t'avouer que la mesure de l'infortune est pleine. L'adversité n'a plus guère à nous prendre désormais que la

vie, le seul bien qui nous reste, s'il est vrai que ce soit un bien !

Cette parole de découragement s'exhala dans un soupir. Madame de Mervilly sembla regretter de l'avoir dite ; elle voulut en détruire l'effet pénible, car elle ajouta vivement :

— Mais j'ai tort de m'exprimer ainsi ! Oui, la vie est un bien, même dans le malheur, lorsqu'on se voit entouré d'affection, lorsqu'on a sous les yeux des gages certains de la générosité et du dévouement des amis.

Elle s'inclina alors vers la petite table de travail qui était près d'elle, et fixa son attention sur les présents du duc, de Clotilde et de mademoiselle de Rechignevoisin. Didier ne s'aperçut pas d'abord de l'attitude qu'avait prise sa mère. Il raconta qu'il avait lu le jour même dans un journal la nouvelle de la banqueroute frauduleuse du notaire de Lisieux.

— Je ne puis plus douter de l'exactitude du fait, reprit-il. Il y a dans la physionomie des personnes qui m'entourent la confirmation la plus formelle du déplorable événement. En vérité, nous n'avons pas la main heureuse dans le choix des hommes d'affaires auxquels nous accordons notre confiance, car ce n'est pas la première fois que nous sommes les victimes de l'improbité.

Sa voix avait faibli tandis qu'il énonçait cette observation. Evidemment la perte des dernières ressources de sa mère lui semblait le coup le plus cruel qu'il eût encore reçu ; cependant il se reprocha d'avoir l'air de fléchir sous cette implacable rigueur du sort, et il contraignit son visage à prendre un caractère de tranquille résolution.

— Le mal est fait, résignons-nous, dit-il. C'est, au reste, dans l'excès de l'infortune que l'on trouve l'excès

du courage. Quant à moi, je me sens plus énergique que jamais !

Comme il s'exprimait ainsi, il remarqua enfin que le regard de la baronne s'était concentré sur le guéridon et s'y attachait obstinément.

— Tu m'écoutes à peine, ma mère, ajouta-t-il. Qu'examines-tu donc avec un intérêt si soutenu ?

— Trois bonnes actions, répondit-elle d'un air réfléchi. Trois inspirations généreuses que j'ai mises là pour te les montrer. Regarde.

Cette formule un peu solennelle excita au plus haut point la curiosité du baron. Il prit d'abord l'enveloppe, en tira le contenu et feuilleta les billets. A la vue de cette libéralité, il ne manifesta aucun étonnement.

— Qui t'a offert cela, mère ? demanda-t-il.

— Le duc de Trézel.

— Je m'en doutais, car je m'attends à tout... à tout ce qui est noble et désintéressé... de la part de ceux qui nous aiment et que nous aimons.

Didier s'empara ensuite du petit portefeuille vert, et se rendit compte de ce qu'il renfermait. Son attention n'était pas tellement absorbée cette fois qu'il ne pût entrevoir la rougeur incarnadine qui envahissait les joues de Clotilde.

— Ou je me trompe fort, ma mère, dit-il, ou c'est mademoiselle Herbault qui t'a remis de la part de son père le gracieux objet que voici.

— Tu as deviné, mon fils. La chère enfant s'est acquittée de sa délicate mission avec une gentillesse et un tact dont tu aurais été certainement émerveillé.

— Je m'imagine sans peine comment elle a dû s'y prendre, car je me souviens de quelle manière irrésistible elle t'a offert les deux clefs de Mervilly.

— Cette fois comme l'an dernier, balbutia Clotilde,

je n'ai fait qu'obéir aux recommandations de celui qui m'a envoyée, c'est-à-dire de mon père, dont le cœur guide souvent le mien.

— Vous effacez toujours votre aimable personnalité derrière la sienne, répliqua le baron, et c'est charmant, mademoiselle, car vous ajoutez la modestie à la bonne grâce de vos actions. Vous êtes vraiment inimitable en cela.

Cet éloge, dont la sincérité n'était pas douteuse, acheva de troubler mademoiselle Herbault. Elle n'eut pas la force de répondre, mais pour cacher son émotion elle embrassa mademoiselle de Champrosay. Chose singulière ! cet élan de naïve tendresse fut accueilli froidement par Valentine, dont le front si pur se plissa tout à coup, dont le regard lumineux s'obscurcit. Mais ce fut instantané : elle ressaisit promptement tout son empire sur elle-même ; sa physionomie se rasséréna, et elle rendit à sa compagne les caresses qu'elle venait d'en recevoir.

Le duc, dont la sollicitude était pénétrante, devina seul le sentiment contradictoire qui s'agitait dans l'âme de mademoiselle de Champrosay.

En cet instant, Didier soulevait le sac aristocratique donné par Yseult de Rechignevoisin. Il feignait en soulevant d'être ébloui par l'irradiation de l'or qui y était contenu.

— Faut-il que je te nomme la personne qui t'a présenté cela ? demanda madame de Mervilly.

— C'est inutile, ma mère. J'ai reconnu les armes brodées sur l'étoffe de ce superbe coffre-fort.

Et se tournant vers la vieille fille, qui, toute droite, toute revêche, refoulait visiblement en elle un accès de mauvaise humeur, il reprit :

— Chère demoiselle, je parierais qu'il y a là, dans cet

appendice utile de la toilette de nos bonnes aïeules, une dizaine de mille francs.

— Vous gagneriez, répondit Yseult d'un ton sec.

— Ah ça ! mais, s'écria le baron, nos amis se sont donc entendus pour mettre chacun une somme égale à notre disposition ?

— Je proteste que non, quant à moi ! répliqua avec hauteur mademoiselle de Rechignevoisin. Je ne consulte jamais personne. J'ai agi spontanément et sans prendre aucun avis.

— Cela est évident ! repartit le duc avec une pointe de raillerie. Une entente cordiale ne pouvait avoir lieu, comme semblait le croire Didier. Mais il est facile de comprendre que le hasard ait suggéré à trois personnes la même inspiration. Toutes les trois, voulant rendre service à la famille de Mervilly, ne devaient le tenter que d'une manière honorable et digne d'elle. C'est ce qui explique comment, ne nous étant pas concertés, mademoiselle Yseult de Rechignevoisin, mademoiselle Clotilde Herbault et moi, nous avons fait des offres d'une nature équivalente, sans petitesse et sans exagération.

— L'idée est ingénieuse et délicate, dit le baron. Elle me rend compte d'une proposition que j'ai reçue ce matin, et dont il convient que je parle maintenant.

Duhautbois se montra subitement embarrassé, comme inquiet. La baronne s'en aperçut.

— Je soupçonne, dit-elle, qu'il va être question de M. Félix.

— Et tu as raison, ma mère. Félix a eu connaissance en même temps que moi de la fuite du notaire de Lisieux. Il a insisté pour savoir si le misérable emportait le dernier débris de notre fortune. Ma réponse ayant été affirmative, il m'a pressé dans ses bras et m'a dit avec une

vive émotion : « Si vous m'estimez, mon ami, vous ne repousserez pas l'élan de mon cœur, vous me rendrez heureux et reconnaissant en daignant devenir mon obligé, ce qui vous permettra d'attendre sans impatience les jours de prospérité qui ne tarderont pas à vous sourire après tant de revers. » Disant cela, il glissait dans ma main un papier, sur lequel mon regard se fixa aussitôt : c'était un bon du trésor échu et d'une valeur de... DIX... MILLE... FRANCS...

Une légère rumeur, causée par la surprise, accueillit l'énonciation de cette somme. Il y eut même comme un reflet de gaieté sur les visages. Mademoiselle de Rechi-gnevoisin conserva seule toute sa gravité.

— Vous voyez, monsieur le duc, dit le baron, que votre explication est parfaitement plausible, car elle peut s'appliquer à la démarche de Félix, qui certes ne s'était pas entendu avec vous... Je voulus, ajouta-t-il, forcer cet excellent Duhautbois à reprendre ce qu'il me proposait si généreusement, mais il s'y refusa avec obstination : « Eh bien ! lui répliquai-je, c'est la baronne de Mervilly qui vous le rendra ! Ses remerciements vaudront mieux que les miens. » Et je consentis à garder le bon du trésor jusqu'au moment où je pourrais te le remettre, ma mère. Le voici.

La baronne prit le titre précieux. Elle allait adresser la parole à Félix, lorsque Georgette fit irruption dans le parloir.

L'idiotie avait les joues enluminées, son œil étincelait. Elle s'arrêta près du guéridon, devant madame de Mervilly.

— Et moi aussi, dit-elle avec explosion, j'ai de l'argent, et j'en donne !... Voilà !...

Elle plaça brusquement sur la table un objet informe, bleuâtre, en tricot de laine, qui se gonflait vers une

extrémité. C'était un petit bas dans lequel elle avait serré les épargnes faites sur ses modestes gages depuis qu'elle servait.

— Il y a là-dedans vingt pistoles, pas moins ! ajouta-t-elle fièrement... Et c'est bien à moi, tout ça !... Vrai, c'est mon gain !... Prenez, mes bons maîtres ! prenez !... et j'aurai du plaisir plein le cœur !

Sans attendre une réponse, elle s'enfuit en boitant au jardin, d'où elle avait vu quelques minutes plus tôt ce qui se passait dans le parloir. On l'entendit fredonner d'une voix joyeuse, mais aigre comme la vibration d'un timbre fêlé, ce refrain d'une chansonnette du pays :

Oui-da ! c'est bien beau l'argent,
Ma fillette !
Mais c'est mieux d'être obligeant,
Mignonnette !
Et d'avoir le cœur content,
Turlurette !
Lon lan !

Cette petite scène, à la fois comique et touchante, éveilla le rire sur presque toutes les lèvres et mit une expression d'attendrissement dans presque tous les yeux. Chacun examina le trésor de Georgette et fit l'éloge de sa bonne intention. Pendant ce temps, mademoiselle de Rechignevoisin se tenait rigide et muette à l'écart. Didier lui demanda pourquoi elle se montrait si sévère ; elle répondit d'un ton dédaigneux :

— C'est que je ne saurais approuver, quant à moi, les hardiesses de cette petite sotte. Je trouve qu'elle est trop familière, et qu'on a tort de ne point l'obliger au respect.

— Vous oubliez, ma chère Yseult, que c'est une inno-

cente, dit la baronne avec douceur. Nous lui devons de l'indulgence, parce qu'elle n'a guère conscience de ce qu'elle fait, et que d'ailleurs son instinct est excellent.

La vieille fille ne crut pas devoir répliquer tout haut, mais son attitude protesta.

Il y eut un instant de silence, durant lequel le baron devint sérieux, presque solennel.

— C'est vraiment fête ici, dit-il avec un accent qui vibrerait, car c'est fête en dépit de l'adversité ! Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un plus beau concert de sentiments généreux sous un toit visité par l'infortune. Ah ! mon âme fût-elle abattue, sans force, elle se relèverait avec énergie sous le stimulant de vos libéralités. Mais, Dieu Merci ! je me sens encore résolu, et, si j'ai éteint en moi les brillantes illusions, j'ai conservé du moins la volonté ferme de combattre le malheur et de le vaincre. Souffrez donc que ma mère et moi nous n'acceptions point vos propositions. Après le naufrage d'une richesse, il reste toujours quelques épaves qui suffisent pour le présent. Quant à l'avenir, je ne le crains pas, car je pense qu'il est rarement hostile aux hommes déterminés à le conquérir par le travail.

Il contraignit ensuite M. de Trézel, Clotilde et mademoiselle de Rechignevoisin à reprendre ce qu'ils avaient offert. Il supplia d'abord, puis il exigea avec tant d'autorité, qu'Yseult elle-même se soumit, tout en déclarant qu'elle trouvait insensé que le baron de Mervilly refusât une avance sur ce qui devait un jour lui appartenir.

Didier ne se formalisa point de cette parole échappée au dépit affectueux de la vieille fille. Il alla vers sa mère et lui demanda si elle approuvait ce qu'il venait d'accomplir.

— Oui, mon fils, répondit la baronne ; je m'y attendais.

Elle remit aussitôt à Félix le bon du trésor, en lui disant :

— Vous comprenez que je ne saurais faire une exception en votre faveur, monsieur. Nous ne voulons conserver de toutes les belles choses qui se sont produites ici qu'un souvenir bien tendre et bien reconnaissant.

Duhaubois ne pouvait insister, après avoir vu les trois premières restitutions. Il reprit donc en silence le titre qui lui était rendu, et appuya respectueusement ses lèvres sur la main toute frêle de madame de Mervilly.

— Georgette ! appelait en ce moment le baron.

L'idiote accourut.

— Quoi donc, notre monsieur ? demanda-t-elle d'un air épanoui et béat.

— Tiens, petite, emporte ton bas de laine, exclama Didier, et mets encore cette... pistole... dedans !

Malgré l'accent de bonne humeur qui égayait ces mots, la pauvrette changea de physionomie : elle parut toute contristée.

— Vous ne voulez donc pas de mon argent ? balbutia-t-elle... Pourquoi ?

— Parce que la somme n'est pas assez grosse, répondit au hasard le baron. Un jour, quand ta sacoche sera pleine, tu nous la représenteras.

— Oh ! alors je vas me dépêcher de la remplir ! s'écria Georgette, qui se contenta de cette explication.

Elle sortit de nouveau du parloir en glissant dans sa bourse rustique sa nouvelle pièce de dix francs.

Quelques minutes plus tard, le duc se leva pour se retirer. Mademoiselle de Rechignevoisin, Clotilde et Félix semblaient être également sur le point de prendre congé de la baronne. Madame de Mervilly ne les retint pas, mais elle les pria de revenir pour l'heure du dîner.

— Je compte sur vous, dit-elle avec une insistance mélancoliquement gracieuse. Vous ne pouvez vous soustraire à mon invitation, car je croirais que vous dédaignez de prendre place aux agapes de ma pauvreté.

Le refus n'était pas possible. Aussi les quatre invités promirent-ils d'être exacts au rendez-vous.

Lorsque Didier se vit seul avec sa mère et Valentine, il leur demanda si on serait en mesure de recevoir honorablement les convives. Mademoiselle de Champrosay répondit qu'elle avait tout commandé, tout prévu.

— Puisqu'il en est ainsi, répliqua le baron, je suis tranquille. La fée a pris en main sa baguette magique : tout ira bien.

Un profond soupir l'interrompit, il regarda sa mère : elle était toute frémissante ; elle avait les yeux fixes et navrés ; deux larmes ruisselaient en silence sur ses joues d'une extrême pâleur.

— Qu'as-tu donc, ma mère ? s'écria le baron en s'élançant vers elle et en l'entourant de ses bras.

— Rien... presque rien, mon enfant, murmura-t-elle d'une voix contrainte... Une pensée déraisonnable !... une vision folle !... C'est disparu... c'est fini.

— Je devine, pauvre mère !... Tu songeais à Mervilly !... Tu évoquais le souvenir des réceptions brillantes d'autrefois !

— Eh bien ! oui, je l'avoue... Que veux-tu ? Je suis encore un peu souffrante... un peu faible... et mon imagination me tyrannise parfois. Mais, grâce à Dieu, je finis toujours par la maîtriser, l'impérieuse !... Sois donc tranquille, mon cher fils : ce soir, je serai tout entière à la gaieté de notre petite fête, et surtout à la joie de ton retour.

Cette assurance, donnée avec animation, parut satisfaire Didier.

— Va, ne crains rien, ma mère, dit-il en l'embrassant de nouveau. Me voici : je me sens fort, et mon parti est bien arrêté.

— Quel est-il, mon ami ?

— Dans quelques heures sans doute tu le sauras.

Mademoiselle de Champrosay était là, près d'eux, attentive et muette ; son beau visage revêtit soudain un inexprimable caractère de tendresse et de fermeté.

— Et moi aussi, murmura-t-elle, j'ai pris une détermination !

XIV

Lorsque Clotilde et Félix arrivèrent à la Roseraie, M. Herbault venait d'y entrer, après avoir donné le coup d'œil du maître aux ateliers de la manufacture, où chacun avait repris son travail à la suite de l'enterrement de Manuel.

En apercevant Duhautbois, qui n'arrivait d'ordinaire en Normandie que vers le mois de septembre, le manufacturier se montra stupéfait et enchanté.

— Pardieu, voilà une bonne surprise ! s'écria-t-il. Je ne vous attendais guère, et naturellement je n'en ai que plus de plaisir à vous voir.

— J'ai accompagné le baron de Mervilly, qui est de retour à Orbec, répondit Félix, et j'ai recours à votre hospitalité.

— Vous êtes toujours ici chez vous, mon cher, reparut M. Herbault en échangeant avec Duhautbois des témoignages de vive amitié.

On entra au salon, grande pièce carrelée, brillante de siccatif, tendue de perse lilas, meublée en acajou, ornée de tableaux et d'objets d'art d'un goût douteux, mais égayée par la perspective du jardin enguirlandé de roses, des vertes prairies de la vallée et des coteaux boisés de l'horizon.

M. Herbault était fatigué ; il se jeta dans un fauteuil, et s'informa de ce qui s'était passé chez M^{me} de Mervilly.

— Je te rapporte les dix mille francs, père, répondit Clotilde en les détachant du petit portefeuille vert qui les contenait.

— J'avais bien prévu qu'ils ne seraient point acceptés ! exclama le fabricant avec un peu d'irritation. Si aimables que soient la baronne, son fils et mademoiselle de Champrosay, ils n'en ont pas moins l'orgueil de leur caste. En dépit des protestations, leur amitié sait au besoin tenir les gens comme nous à distance : elle aurait honte de devoir un service effectif à des *roturiers*.

— Prends garde, père ! tu te trompes, répliqua Clotilde. L'accueil qui a été fait à ma proposition n'a eu rien de blessant pour moi, ni pour toi par conséquent. Nous ne sommes pas en effet les seuls auxquels une fierté légitime ait opposé tout à l'heure, dans la maisonnette de la rue de Livarot, un refus gracieux et formel.

Et la jeune fille retraça, en un récit fidèle et émouvant, ce qui avait eu lieu chez madame de Mervilly.

— Tout cela est vraiment extraordinaire et plein d'intérêt, déclara M. Herbault, dont le léger ressentiment s'était dissipé. J'aime surtout l'action de cette petite Georgette, qui a donné si drôlement ses épargnes renfermées dans un petit bas... Allons, reprit-il, je confesse que j'ai eu tort d'accuser nos *nobles* amis d'un excès d'orgueil : ils n'ont fait preuve, je le vois, que d'un excès de dignité.

— La distinction est juste, repartit Duhautbois. J'ai été frappé moi-même de ce qu'il y avait de digne et non d'orgueilleux dans la restitution des valeurs remises entre les mains de la famille de Mervilly. On ne saurait vraiment montrer plus de résolution et de gratitude en repoussant un bienfait.

— C'est à merveille ! reprit le manufacturier. Mais enfin la position est à présent des plus critiques pour ces âmes honnêtes, si cruellement meurtries par les violences de la destinée. Savez-vous, mon cher Félix, quels sont les projets du baron de Mervilly ?

— Il ne m'en a point parlé, et je ne me suis permis aucune question, dans la crainte de paraître indiscret. Cependant j'incline à croire que Didier a déjà l'esprit fixé sur ce qu'il compte faire pour préserver la baronne et mademoiselle Valentine de l'indigence qui les menace désormais.

— Peut-être retournera-t-il à Paris, dans le but de tenter de nouveaux efforts.

— J'en doute, car je lui ai entendu dire que l'insuccès de ses démarches l'avait découragé si profondément, qu'il renonçait pour toujours aux chimères de l'ambition.

— Ce n'est pourtant pas à Orbec qu'il trouvera l'occasion d'occuper d'une manière utile et honorable pour lui son intelligence et son activité.

— Le fait est que je ne vois guère en ce pays ce qui pourrait convenir à un homme instruit et distingué comme l'est ce cher baron. Si j'étais d'une origine vraiment aristocratique, je me laisserais mourir de faim plutôt que de déroger en acceptant un mince emploi.

— Oh ! oh ! ce serait pousser un peu bien loin le respect des aïeux, et je me plais à croire, mon bon Félix, que vous changeriez de sentiment aux premières crampes d'estomac causées par un sérieux appétit. La faim, dit-on, chasse le loup du bois : elle fait également sortir les plus hautains des majestueux replis de leur vanité... Mais à propos, reprit le père de Clotilde d'un ton doucement railleur, comment se porte votre noblesse postiche ? Vos armoiries imaginaires sont-elles toujours « d'azur, à la bande d'or, avec casque de chevalier ? »

L'imprévu de cette question ironique parut d'abord embarrasser Duhautbois ; mais il ne tarda pas à se remettre daplomb, et répondit gaiement :

— Ma noblesse postiche se porte mieux que jamais. Quant à mes armoiries imaginaires, elles sont trop coquettes pour que j'aie eu le désir de les changer, du moins complètement, car je dois avouer que j'y ai introduit une modification.

— Laquelle, s'il vous plaît ?

— Le casque de chevalier, produisait un effet sec et lourd. Je l'ai remplacé par une jolie couronne de vicomte à trois fleurons d'or. C'est une bonne idée, n'est-ce pas ?

M. Herbault haussa les épaules et agita ses bras dans l'air.

— Décidément vous êtes un monomane, mon pauvre Félix ! s'écria-t-il. Il y a dans les maisons de santé bien

des êtres plus ou moins privés de raison qui ne sont pas aussi toqués que vous !

— Reconnaissez du moins que ma folie est douce.

— Oui, mais elle n'en est que plus incurable, malheureux !

— Je ne tiens pas à en guérir.

— C'est clair, parbleu ! Aussi je m'attends à vous voir franchir bientôt tous les degrés de la hiérarchie nobiliaire, et devenir duc comme M. de Trézel... Mais brisons sur ce chapitre, mon cher ami, car je sens ma poitrine se gonfler d'une sainte colère démocratique, et je ne veux pas manquer d'égards envers un *vicomte* qui me fait l'honneur de venir loger sous mon toit plébien.

— Raillez, raillez tant qu'il vous plaira, papa Herbault ! Je suis aguerri contre les foudres de votre éloquence révolutionnaire, et ne m'émeus plus pour si peu. Il est temps d'ailleurs que j'aie fait toilette, car je vous prévienne que je ne dîne pas aujourd'hui chez vous. Non, et j'en suis fort aise, puisque vous êtes en si belle disposition de vous moquer de moi.

— Où dîne donc *monseigneur* ? demanda le fabricant, dont le sourire sarcastique disparut sous une expression de contrariété.

— Chez madame la baronne de Mervilly, oui-dà ! Je suis invité, Clotilde aussi : si bien que vous dinerez seul comme un paria, ce qui me réjouit infiniment, attendu que vous détestez la solitude presque autant que la nature a horreur du vide. Je suis vengé !

Cette boutade n'eut pas le mérite de dérider le front de M. Herbault. Il se tourna vers sa fille et l'interrogea du regard.

— Ce que vient de t'annoncer Félix est vrai, mon père, répondit-elle. Madame de Mervilly, à l'occasion de

sa fête, et malgré le nouveau malheur dont elle est atteinte, a manifesté le désir qu'on se réunit à table chez elle. J'ai accepté pour ma part l'invitation, et je ne pense pas que tu veuilles me retenir.

Le visage du manufacturier s'assombrit; une anxiété pleine de sollicitude se trahit dans une subite contraction de ses traits.

— Ma chère fille, dit-il en soulignant chacune de ses paroles, je n'ai voulu mettre aucun obstacle, en l'absence de M. Didier, à tes relations fréquentes avec madame de Mervilly et mademoiselle Valentine. Mais voici le baron de retour, et je verrais avec déplaisir la continuation de tes visites à la maisonnette de la rue de Livarot. Je m'abstiens de te donner mes raisons; tu les devines d'ailleurs parfaitement. Une extrême réserve va donc devenir un devoir impérieux pour toi. J'espère que tu ne m'obligeras point à t'imposer une règle de conduite et à te défendre contre les entraînements de ton propre cœur.

— Sois tranquille, père. Je ferai en sorte que tu n'aies pas de reproches à m'adresser. J'agirai prudemment, sagement. Toutefois je puis t'affirmer que je suis maintenant bien plus raisonnable que je ne l'étais l'an dernier. Je m'en suis aperçue au moment de l'arrivée de M. de Mervilly. Certes, je mentirais en prétendant que sa vue m'a laissée indifférente; mais l'émotion que j'ai ressentie tout à l'heure en sa présence était loin de ressembler au trouble profond qui s'emparait de mon esprit dès qu'il m'apparaissait naguère ou que j'entendais seulement parler de lui. J'attribue ce calme de mon cœur à la résignation qui m'est entrée dans l'âme depuis que je sais que Valentine et M. de Mervilly s'aiment et doivent s'unir. L'apaisement qui s'est fait en moi résulte sans doute de ce que je n'espère plus.

— Soit, ma chère enfant. J'admets que tes sentiments se sont modifiés et qu'ils ne sont plus à craindre pour toi-même. Cependant il n'en faut pas moins user de circonspection, crois-moi; car il arrive que les blessures cicatrisées se rouvrent quand on néglige de les préserver contre les accidents. Retourne donc aujourd'hui chez la baronne pour la fêter; mais, à partir de demain, souge que tes apparitions devront être rares dans la maison de *l'honneur* jusqu'après le mariage du baron de Mervilly et de mademoiselle de Champrosay.

— C'est entendu, mon père. Tu seras content de moi.

— Et de moi aussi! s'écria joyeusement Félix.

— Pourquoi? lui demanda M. Herbault.

— Parce que j'imiterai votre fille: désormais, quand je serai à Orbec, je n'irai plus que rarement chez la baronne, dans l'intérêt de mon repos.

— Vous êtes donc toujours épris de mademoiselle de Champrosay? murmura Clotilde.

— Toujours, je l'avoue; mais j'ai résolu d'éteindre ma passion.

— Ah! pardieu! repartit le manufacturier, si vous faites jouer les pompes, mon ami, noyez donc un peu l'ardeur de votre amour pour les particules, les titres et le blason. J'en serais ravi!

— Jamais je ne vous causerai une telle joie, repartit Félix demi-plaisant, demi-sérieux. Je veux continuer à vivre dans le culte de la noblesse, et j'espère même mourir en parfait aristocrate, victime d'un nouveau 93!

Il prit, à ces mots, une attitude grave, pensive et solennelle, un air de martyr. Puis, changeant tout à coup d'allure et d'expression, il saisit la main de Clotilde, à laquelle il dit avec entrain :

— En attendant que le prochain comité de salut public demande ma tête, moi, je réclame une chambre sous ce toit hospitalier. Allons, vite, qu'on me conduise à mon appartement. J'ai hâte de faire disparaître en moi les traces du voyage, de m'habiller conformément à mes goûts d'élégance aristocratique et d'irréprochable fashion.

Et il sortit du salon en entraînant Clotilde qui riait.

Dans le vestibule, il aperçut son groom assis sur une valise et tenant un journal à la main.

— Que lisez-vous là, Victor? lui demanda-t-il.

— *L'Omnibus*, monsieur, répondit le valet d'un air à la fois sinistre et doux.

— J'en étais sûr!... Et que contient ce recueil des plus noires élucubrations?

— Oh! monsieur, trois récits palpitants, trois histoires d'assassins.

— Naturellement!... Montez-moi mon bagage, puis vous pourrez vous remettre à lire les aventures des intéressants criminels, dont l'exemple est si bien fait pour attendrir le cœur et moraliser l'esprit des populations!

Après avoir lancé cette saillie, Duhautbois, précédé de Clotilde et suivi de son groom, se rendit à la chambre qu'on lui destinait habituellement.

Un quart d'heure plus tard, M. Herbault était encore seul au salon, lorsqu'une servante en ouvrit la porte et annonça le baron de Mervilly.

M. Herbault accueillit le baron avec déférence et cordialité.

— Je savais déjà que vous étiez de retour à Orbec, lui dit-il; mais j'ignorais que vous me feriez l'honneur de me rendre visite aujourd'hui même. Votre empressement me flatte et me fait grand plaisir.

— Plusieurs motifs, cher monsieur, m'ont déterminé à venir sans retard à la Roseraie, répondit le baron. D'abord, le vif désir de vous remercier, au nom de ma mère et en mon nom, de la démarche dont mademoiselle Clotilde, inspirée par vous, s'est acquittée il y a une heure avec tant de tact et de sensibilité; ensuite l'intention de vous prier d'être ce soir notre convive et d'accompagner votre charmante fille et mon ami Duhautbois à la plus modeste et sans doute à la dernière de nos réceptions.

— Je vous rends grâces de la libéralité de vos remerciements, repartit le manufacturier, mais en regrettant que l'expression de votre gratitude me vienne à la suite d'un refus. Quant à votre invitation, permettez-moi de n'en point profiter. J'ai renoncé depuis longtemps aux distractions du monde : je ne dîne jamais hors de chez moi.

Didier insista néanmoins, mais il ne parvint pas à obtenir une promesse de M. Herbault.

— J'abandonne donc l'espoir de compter à la table de ma mère un ami de plus, reprit le baron, et j'aborde maintenant le plus grave des motifs qui m'ont amené ici.

— Je vous écoute avec recueillement.

Mais l'attention de Didier venait d'être sollicitée tout à coup par l'éclat d'une tapisserie qui couvrait une grande table en acajou placée au milieu du salon. Le manufacturier remarqua sans peine la fixité subite des yeux du baron de Mervilly.

— Est-ce que vous ne connaissiez pas cette broderie de laine qui attire votre regard, et dont le sujet rappelle une scène émouvante dans laquelle vous avez figuré comme acteur principal?

— Elle m'apparaît pour la première fois.

— Eh bien ! c'est un travail de ma fille ; c'est même une composition imaginée par elle. Les personnages ne sont guère ressemblants, le paysage manque de perspective. Que voulez-vous ! l'aiguille ne saurait avoir la magie du pinceau. Somme toute, cela reproduit tant bien que mal le terrible incident dont Clotilde eût été la victime sans votre intervention. C'est une preuve que vous n'avez pas secouru une ingrate et que nous gardons le souvenir de votre intrépidité.

Le baron examina de près le tableau commémoratif, et le trouva aussi parfait que peut l'être un travail dont le dessin et la couleur sont rendus par la combinaison des laines multicolores. Il en fit un éloge mérité qui flatta visiblement l'amour-propre paternel. Aussi M. Herbault dit-il en souriant :

— Je suis enchanté que cette tapisserie vous plaise, puisqu'elle a pour but de transmettre à la postérité la plus reculée la mémoire d'une de vos actions d'éclat. Mais elle ne doit pas nous distraire plus longtemps et vous faire oublier qu'il vous reste une chose sérieuse à me communiquer.

— Je m'empresse donc de vous apprendre le troisième motif de ma visite, cher monsieur. Il est très-grave, en effet, car mon avenir en dépend.

Une vibration émue accentua ces derniers mots. La physionomie de Didier prit un caractère d'imposante fermeté.

— De quoi s'agit-il ? énonça M. Herbault surpris et attentif.

— Je viens vous demander si vous avez pourvu au remplacement de Manuel, l'ancien contre-maître de votre manufacture, et, dans le cas où la place serait encore vacante, vous prier avec instance de l'accorder...

— A qui donc ?

— A moi !

M. Herbault poussa un cri de stupéfaction.

— A vous, monsieur de Mervilly ! dit-il ensuite avec une sorte d'effarement.

— Ma supplique vous semble inouïe, n'est-ce pas ? reprit Didier en hochant la tête avec mélancolie. Pourquoi ? Parce que je suis noble et titré ? Parce que mon éducation m'élève en apparence au-dessus de l'emploi que j'espère obtenir ?... Et aussi parce que j'ignore le travail que je songe à diriger ?... Laissez-moi vous répondre tout de suite, monsieur Herbault, que la part d'intelligence dont Dieu m'a doué, jointe à l'énergique résolution de m'acquitter utilement de mes devoirs, suffira pour me rendre bientôt digne de la confiance que vous aurez mise en moi. Quant au reste, qu'importe ! Pour le pauvre, quel qu'il soit, nécessité oblige. L'illustration de la naissance, l'ancienneté des parchemins, ne dispensent personne de gagner au besoin sa vie avec courage et probité. Tout homme de cœur, qui a vu s'évanouir ses espérances dorées et qui voit la sombre indigence menacer ceux qu'il aime, n'hésite pas : il impose silence à son orgueil et devient artisan, s'il le faut. Il y a des abaissements qui honorent ! Il y a des humilités qui glorifient ! Il est urgent que je trouve à tout prix, en travaillant, le pain de trois personnes : de ma mère, de mademoiselle de Champrosay et de moi. Dussé-je me faire ouvrier, je suis prêt. Voilà pourquoi je suis venu en toute hâte vous demander, si elle est encore libre, la place qu'occupait Manuel.

Tandis qu'il écoutait Didier, M. Herbault changeait peu à peu de physionomie. La stupéfaction empreinte sur son visage se transformait en une véritable admiration.

— Monsieur le baron, s'écria-t-il, vous avez prononcé

là de belles paroles, et vous m'en voyez tout attendri ! Votre détermination est également digne d'éloges : elle rehausse votre mérite ; elle achève de vous montrer à mes yeux sous votre aspect le plus estimable et le plus grand !... Oui, reprit-il, l'emploi de contre-maitre est vacant dans ma manufacture, et je vous l'accorde à l'instant même, bien certain que votre capacité ne tardera pas à être une bonne fortune pour mon établissement industriel. Je suis heureux que cette occasion me soit offerte d'être sérieusement agréable à l'homme héroïque qui a sauvé ma fille d'un effroyable péril, et dont je me considérerai toujours comme le débiteur insolvable et l'ami dévoué.

— Les âmes généreuses ont coutume d'exagérer la reconnaissance, répartit Didier. Je me m'étonne donc pas des sympathies que je rencontre chez vous. J'en suis vraiment ému et fier, et je vous remercie du fond de mon cœur d'avoir répondu si favorablement à ma dernière sollicitation.

Il se levait pour se retirer ; M. Herbault le retint.

— Vous ne vous informez pas, lui dit-il, du degré d'importance de l'emploi, ainsi que des avantages qui y sont attachés ?

— A quoi bon, cher monsieur ? Je suis convaincu que vous rétribuez honorablement le travail.

— Cette conviction me flatte, mais elle ne me suffit pas. Je suis un homme positif, moi, monsieur le baron, et j'aime à bien poser mes conditions. Or, les voici.

— Je vous écoute, puisque vous l'exigez.

— Les appointements de mon contre-maitre sont de trois mille francs. Vous conviennent-ils ?

— Je n'espérais pas davantage, monsieur.

— Et pourtant ce n'est pas tout.

— Qu'ajoutez-vous donc à cela ?

— Un intérêt de cinq pour cent sur les bénéfices nets... nets, entendez bien!... Comme ces bénéfices atteignent, bon an, mal an, le chiffre de quarante ou cinquante mille francs, c'est un *boni* annuel de deux mille à deux mille cinq cents francs environ pour le contre-maitre. Voilà mes conditions; je n'y ajouterai pas un centime : c'est à prendre ou à laisser.

— Accordez-vous cet intérêt à Manuel? demanda Didier d'un air réfléchi.

M. Herbault parut embarrassé.

— Franchement, non! répondit-il après un instant d'hésitation. Il est vrai que j'avais des idées particulières à son sujet : je m'étais promis de le mettre un jour à l'abri du besoin en le pensionnant. Il est mort, et j'ai fait pour sa famille ce que j'eusse fait pour lui.

Après une pause, il ajouta :

— Mais je veux me libérer par avance de toute obligation pour l'avenir, et c'est ce qui m'a décidé à grossir désormais les appointements de mon contre-maitre, en lui réservant sur le gain de chaque inventaire semestriel une part d'intérêt.

Didier comprit sans peine que c'était là une inspiration toute généreuse du manufacturier, qui avait spontanément résolu de se montrer libéral envers lui.

— Je ne m'attendais vraiment pas, répondit-il, à trouver des avantages aussi sérieux dans la position que je désirais obtenir de votre amitié.

— Alors, vous acceptez mes conditions?

— Avec un sincère empressement.

— Et quand vous plait-il de prendre possession de l'emploi?

— Demain.

— Sitôt!

— J'estime, cher monsieur, qu'il faut ajourner le

moins possible la mise en pratique de ce que l'on a sagement conçu.

— Vous êtes la raison en personne. Aussi je vous laisse le soin de révéler vous-même ce qui est convenu entre nous. Avant d'en parler à qui que ce soit, même à Clotilde et à Félix, j'attendrai que la nouvelle ait été donnée par vous et qu'on m'en demande la confirmation.

— Vous n'attendrez pas longtemps, car je compte annoncer ce soir à table le résultat de la démarche que je viens d'accomplir ici.

Il achevait ces mots, lorsque la porte du salon s'ouvrit; Clotilde et Félix entrèrent; tous deux étaient en tenue de cérémonie, comme s'ils dussent se rendre à quelque grand gala. Ils avaient voulu fêter la maisonnette de la rue de Livarot aussi bien qu'ils eussent honoré le château de Mervilly. La jeune fille portait une toilette de soie rose qui lui seyait à ravir; le jeune homme, lui, avait endossé un superbe habit noir sorti l'avant-veille des mains de Dusautoy, et mis une cravate de mousseline blanche, dont le nœud savamment combiné eût fait le désespoir de Brummel. En apercevant Didier, mademoiselle Herbault et Duhautbois manifestèrent une certaine surprise. Cependant Félix s'écria :

— Parbleu ! cher baron, je devine pourquoi vous êtes à la Roseraie !

— Voyons : montrez-nous votre perspicacité.

— Vous êtes venu pour inviter le maître de céans.

— C'est vrai; mais, hélas ! le maître de céans a refusé mon invitation.

— Cela ne m'étonne guère, repartit Duhautbois. M. Herbault est un sauvage de la Normandie, un Caraïbe de la vallée de Lisieux. Impossible de le civiliser.

— En effet, je ne suis plus à l'âge où l'on devient

homme du monde comme vous, monsieur le *vicomte* ! répliqua le manufacturier en riant. Car Félix est maintenant vicomte, reprit-il. Saviez-vous cela, monsieur Didier ?

— Je m'en doutais, répondit le baron. Que voulez-vous ! chacun a sa petite ambition, et la satisfait comme il peut.

— Bravo ! exclama Duhautbois. Voilà une parole indulgente ! Et cependant M. de Mervilly aurait bien plus qu'un démocrate le droit de me railler. Ah ! il n'y a que la noblesse qui ait vraiment de la bienveillance et de la magnanimité !

Cette boutade fut accueillie par un accès de bonne humeur.

— En vérité, dit M. Herbault, l'aplomb de Félix me stupéfie et me confond toujours ! Il ne se trouvera donc personne qui lui inflige une cruelle leçon, et réduite à néant la chimère de ses ridicules prétentions à l'aristocratie !

— Peuh ! je doute fort qu'on réussisse jamais à me corriger... En attendant que le miracle ait lieu, souffrez que je vous quitte pour me rendre à l'invitation de madame la baronne de Mervilly. Au revoir donc, papa Herbault. Amusez-vous bien dans votre isolement, et sans rancune !

— Diable de garçon ! murmura le manufacturier en haussant les épaules tandis que sa physionomie s'égayait de nouveau. Il a une manière de plaisanter qui me désarme malgré moi.

Un instant après, le digne industriel accompagnait sa fille, Didier et Félix, jusque sur le chemin de Lisieux. Le baron offrit son bras à Clotilde, qui l'accepta non sans un peu d'émotion. Après quoi, les trois jeunes gens

se dirigèrent vers la petite ville et ne tardèrent pas à arriver rue de Livarot.

Lorsqu'ils entrèrent dans le parloir, M. de Trézel et mademoiselle de Rechignevoisin y étaient déjà. Une table soigneusement dressée, sur laquelle s'épanouissaient les bouquets de fête dans des vases en porcelaine de Sèvres, réjouissait la vue ; de succulents aromes s'exhalaient de la cuisine, où un marmiton disposait quelques plats exotiques, dont Valentine n'avait pas osé prendre la responsabilité. Elle achevait d'ailleurs de tout préparer pour le repas ; elle allait et venait sans bruit, aussi vive qu'un oiseau, aussi magique qu'une fée, tandis que Georgette se démenait avec une bonne volonté louable, mais un peu bruyante, entravant parfois les préliminaires du service plus encore qu'elle ne les accélérait, apparaissant là près de mademoiselle de Champrosay comme un de ces contrastes qui plaisent à l'imagination, comme un gnome difforme et lourd à côté d'un sylphe élégant et aérien.

Retiré dans un angle de la pièce, le duc ne se lassait pas de suivre en ses silencieuses évolutions l'idéale jeune fille ; son recueillement attentif semblait tenir de l'extase, et cependant on y remarquait sans peine une ombre de mélancolie et de honte, car le vieux gentilhomme ne se consolait point de voir que cette merveilleuse personne, si bien faite pour vivre comme une déesse dans un rayonnement, se prodiguait dans l'ombre d'une occupation vulgaire comme une Cendrillon. Il n'était pas le seul d'ailleurs à penser et à sentir de même en ce moment : mademoiselle de Rechignevoisin était affectée d'une impression à peu près semblable lorsqu'elle regardait agir Valentine ; cependant, ce qui la préoccupait le plus et la rendait toute maussade, toute gourmée, c'était la perspective de s'asseoir à la table de la baronne en compa-

gnie de Dubautbois et de mademoiselle Herbault. Elle ne pouvait prendre son parti de l'intrusion de si petites gens dans une fête de famille noble, et elle boudait madame de Mervilly, à laquelle elle reprochait secrètement de manquer de réserve et de dignité. Aussi répondit-elle d'un ton bref aux salutations respectueuses de Clotilde et de Félix, et se composa-t-elle une attitude que le plus orgueilleux de ses ancêtres eût trouvée sans doute trop empreinte d'une majesté dédaigneuse.

Le baron dit alors à sa mère qu'il avait rempli le message dont elle l'avait chargé, mais que son insistance n'avait pas réussi.

— M. Herbault, ajouta-t-il, m'a répondu qu'il avait pour habitude de ne profiter d'aucune invitation.

A ces mots, la vieille fille se redressa brusquement, comme poussée par la détente d'un ressort; son regard était fulgurant, sa lèvre contractée, ses membres roidis. Elle parvint toutefois à se maîtriser, et se contenta de murmurer en fronçant les sourcils :

— Miséricorde !... il ne manquait plus que l'arrivée de celui-là !... S'il était venu, je me retirais sur-le-champ !

La violence du mouvement de mademoiselle de Rechi-gnevoisin n'échappa à l'attention de personne, et si l'on ne perçut point d'une manière distincte l'émission contenue de ce que ses lèvres articulèrent, il ne fut pas difficile d'en deviner le sens souverainement disgracieux.

Il y eut une minute de silence et d'embarras, que Valentine se hâta de faire cesser en invitant de sa voix calme et mélodieuse les convives à se mettre à table, en indiquant la place destinée à chacun, selon les règles les plus strictes du cérémonial. Elle eut la précaution d'épargner, soit au duc, soit à Félix, le voisinage parfois an-

guleux de la rigide Yseult, qui s'assit à la droite de Didier, et près de laquelle elle se plaça. Cette disposition lui offrait d'ailleurs l'avantage de pouvoir tout diriger en aidant Georgette de son concours, car elle n'avait pas voulu qu'une personne étrangère intervint dans le service de cette modeste fête de famille.

Le commencement du repas se ressentit de la contrainte qu'avait produite l'étrange soubresaut de mademoiselle de Rechignevoisin. Peu à peu, néanmoins, une gaieté douce se répandit dans la réunion : les physionomies s'éclairèrent, la conversation s'anima; madame de Mervilly, dont l'excessive pâleur décelait une grande faiblesse malade, sembla puiser une force nouvelle dans l'expansion des tendresses qui se manifestaient autour d'elle; son visage se nuança de reflets roses. Le duc, lui, se départit bientôt de ses habitudes de taciturnité, et se montra plein de bonne grâce et d'esprit. La contagion de l'exemple s'empara même de la noble vieille fille, qui, oubliant son héraldique fierté, consentit à mettre son humeur au diapason de l'entrain général. Pendant ce temps, Georgette s'évertuait à bien remplir la tâche considérable qui lui était confiée; elle ne faisait pas trop regretter l'absence de quelque serviteur habile, grâce à l'intervention vigilante de mademoiselle de Champrosay, qui réparait bien vite et sans bruit les maladroites et les erreurs de la pauvre petite. Comme on s'étonnait, vers la fin du repas, que les choses se fussent passées jusqu'alors par une sorte d'enchantement :

— N'y a-t-il pas une magicienne ici? repartit le baron.

— C'est vrai ! dit le duc. Aussi y a-t-il un peu de féerie dans le service, ce qui n'empêche pas ce qu'on nous sert d'être très-réel.

— Et très-excellent ! ajouta Félix.

— Pourquoi ne pas déclarer tout de suite que l'idiote vaut à elle seule les anciens domestiques de la baronne ? répliqua mademoiselle de Rechignevoisin avec une impatience mêlée d'aigreur. Pourquoi ne pas proclamer hautement que la petite fête de ce soir égale en éclat les grandes réceptions de Mervilly ?

Cette brusque comparaison fit tressaillir soudain la mère de Didier ; elle remua douloureusement l'âme de la malade, en produisant dans la douce quiétude dont elle jouissait l'effet brutal de ces pierres qui, tombant au milieu de l'eau paisible d'un lac, en troublent la surface et la profondeur. La baronne blêmit, sa poitrine se gonfla sous la violence d'un âpre soupir, le peu de force qui lui restait faillit l'abandonner ; elle eut cependant le courage de réagir contre cet excès de faiblesse, et parvint à se ranimer. Mais elle fut presque aussitôt contrainte de baisser ses paupières pour cacher un flux de larmes dont ses yeux se noyaient, car un mirage de son imagination venait de lui montrer, éblouissant de lumière et rempli d'une foule élégante, le domaine héréditaire qui ne lui appartenait plus.

M. de Trézel, Duhautbois, mademoiselle Herbault, Valentine et le baron avaient ressenti plus ou moins fortement l'atteinte du coup reçu par madame de Mervilly. Ils en devinrent tout tristes, et gardèrent le silence, dans la crainte d'aviver le mal en essayant de l'adoucir. Mademoiselle de Rechignevoisin ne tarda pas à remarquer le résultat pénible de son langage imprudent. Pour l'atténuer, elle allait reprendre la parole, lorsque le duc s'en aperçut. Redoutant de sa part une excuse qui eût été peut-être une aggravation, il se leva, tenant un verre à la main, et annonça qu'il voulait porter un toast.

La vieille fille comprit l'intention de M. de Trézel ; ses

lèvres se crispèrent, mais elle n'osa pas l'interrompre, et ne dit mot.

— A madame la baronne Antoinette de Mervilly, dont nous célébrons aujourd'hui la fête ! reprit le duc d'une voix grave et pénétrée. Buvons en son honneur, c'est-à-dire glorifions les plus belles qualités et les plus rares vertus que puisse contenir le cœur d'une femme ! Fasse le ciel que la santé lui soit bientôt rendue, et que la tendresse de son fils, le dévouement de mademoiselle de Champrosay lui donnent la consolation et l'oubli !... Oui, chère baronne, ajouta-t-il, l'une de mes plus vives espérances est de vous revoir bien portante et heureuse dans un prochain avenir, et c'est aussi, j'en suis convaincu, le vœu ardent de tous ceux qui vous aiment et vous admirent comme vous le méritez si bien !

Une approbation chaleureuse, à laquelle Yseult elle-même prit part, salua cette touchante allocution. Les regards étaient humides, mais les physionomies rayonnaient. On choqua les verres, et l'on but. Puis madame de Mervilly s'inclina vers M. de Trézel, et, lui pressant la main :

— Merci, monsieur le duc ! répondit-elle avec un accent faible et doux. Vos souhaits sont les bienvenus. Je me plais à croire qu'ils ne tarderont pas à se réaliser. En attendant, je vous rends grâce, et je bois à l'amitié fidèle qui m'entoure et me sourit.

Ces paroles furent suivies de nouveaux tintements cristallins et des plus cordiales protestations. La joyeuse rumeur avait à peine cessé, lorsque Georgette se dressa près de la baronne : l'idiotie avait la mine exaltée ; elle agitait un verre dans lequel on remarquait quelques gouttes de vin :

— Moi aussi, je veux toquer avec vous, ma bonne maîtresse ! s'écria-t-elle. Oui, toquons, car je vous aime de

tout mon cœur!... Toquons, car je prie soir et matin le bon Dieu pour qu'il nous fasse retourner là-bas, au château où vous n'étiez jamais malade comme ici... Jamais! Jamais!...

La baronne tenait encore son verre à la main; Georgette le heurta avec une telle brusquerie qu'elle faillit le casser ainsi que le sien. Elle avala ensuite gaillardement sa petite rasade, et s'enfuit comme de coutume en sautillant.

Dès les premiers mots de l'innocente, un accès d'hilarité s'était produit dans la réunion; mais le rire avait cessé tout à coup. Il est vrai que madame de Mervilly, après s'être égayée d'abord, était devenue toute sérieuse, et que l'expression soudaine de ses traits avait semblé dire : « Je n'espère plus ! »

La conversation languit durant un quart d'heure; chacun s'efforçait vainement de secouer une impression de tristesse, lorsqu'une simple question d'Yseult ranima l'entretien :

— Que comptez-vous faire désormais, Didier ? demanda-t-elle avec une véritable sollicitude. Avez-vous des projets ?

— J'ai mieux que cela ? répondit le baron.

— Quoi donc, mon fils ? dit madame de Mervilly d'un air étonné. Cela me rappelle que tu m'as promis de m'annoncer ce soir le parti auquel tu as cru devoir t'arrêter.

— Et je vais tenir parole, ma mère... J'ai une place...

— Une place ? exclama mademoiselle de Rechignevoisin d'une voix qui tremblait.

— Oui... une place honorablement rétribuée... qui me tranquillise pour le présent... et me permet d'espérer dans l'avenir.

— Mais... quelle est cette place ? balbutia la baronne avec anxiété.

Il se fit un silence profond.

— Celle de contre-maitre dans la manufacture de M. Herbault.

Le baron n'avait pas achevé, qu'Yseult se levait d'un bond, frémissante, hors d'elle-même :

— Ah ! c'en est fait ! s'écria-t-elle : la noblesse est perdue ! Que le monde s'écroule et m'ensevelisse sous ses débris !

Et elle sortit de la maisonnette à pas précipités.

Son départ avait été trop imprévu, trop rapide, pour qu'on eût eu le temps de la retenir. Didier se leva avec l'intention de s'élancer après elle et de la ramener ; mais il se rassit en apercevant la stupéfaction peinte sur les visages, en remarquant surtout que sa mère venait d'être prise d'un frisson convulsif.

Il y eut alors un moment singulier, pendant lequel on eût pu croire que chacun avait été atteint de paralysie, tant on restait immobile et muet. Il n'était pas difficile, toutefois, de démêler dans le reflet des physionomies la nature du sentiment qui dominait : c'était un bizarre mélange de désappointement et d'admiration.

Seul, Duhautbois était visiblement saisi d'une stupeur empreinte de contrariété.

— Oh ! mon cher baron, quelle incroyable nouvelle ! s'écria-t-il en rompant le premier le silence. Je ne puis y ajouter foi, et je vous supplie de nous donner l'assurance qu'il n'y a là rien de sérieux.

— Je vous affirme, au contraire, que rien n'est plus réel.

— Quoi ! vous, un gentilhomme, un baron, un Mervilly, reprit Félix avec une sorte de véhémence douloureuse, vous avez consenti à accepter l'emploi d'un

simple commis, d'un employé vulgaire, d'un ancien ouvrier ?

— J'ai fait mieux ou pire encore, comme il vous plaira. J'ai demandé la place, et me suis félicité de l'avoir obtenue.

— En conscience, c'est affligeant !

Didier fixa sur Duhautbois un regard sévère, et répliqua d'un ton ferme :

— Il n'y a d'affligeant, mon cher ami, que la pauvreté sans courage et le courage sans travail. Quiconque a charge d'existences n'a pas le droit de dédaigner, fût-il le plus noble et le plus titré de tous les grands seigneurs ! Il a le devoir, l'impérieux devoir, au sein de l'infortune, de se plier aux exigences du moment et d'assurer aux siens le pain de chaque jour, en se résignant aux labeurs les plus humbles dans les limites d'une rigoureuse probité. Il doit en même temps mettre sa confiance en Dieu, qui relève souvent les vaincus de ce monde, lorsqu'ils ont fait preuve de modestie, de renoncement et de résolution.

Après une pause, il ajouta :

— Qu'en pense monsieur le duc de Trézel ?

Une approbation explicite, un peu enthousiaste même, fut la réponse du duc, qui poursuivit en ces termes, avec un accent où perçait l'ironie :

— Je ferai remarquer à M. Félix Duhautbois que sa manière de voir et de penser eût pu convenir à un privilégié de la naissance, mais qu'elle a lieu de surprendre exprimée par lui. Je ne suppose pas, en effet, que le fils de l'ancien associé de M. Herbault soit issu d'une souche aristocratique, et je sais que les enfants de la bourgeoisie ont d'ordinaire le bon sens de considérer le travail comme un devoir, comme une sauvegarde, comme une dignité.

Duhautbois rougit.

— Sans doute... sans doute... babutia-t-il. J'apprécie le travail... J'estime les travailleurs... Mais je crois qu'un *noble* pourrait bien choisir une occupation... plus distinguée... que celle d'un contre-maitre de manufacture.

— Quand le choix est possible, soit, répliqua le duc. Mais quand le choix n'existe pas et qu'il y a urgence, un homme de cœur fait ce qu'il peut, car il fait alors ce qu'il doit.

Félix demeura interdit.

M. de Trézel se tourna vers la baronne, dont l'accablement avait semblé disparaître dans une subite exaltation, et lui dit :

— Votre fils, croyez-moi, vient d'accomplir un grand acte de courage. Plus que jamais il faut que vous soyez fière de lui.

— C'est mon avis, répondit-elle. Je me sens l'âme pleine d'attendrissement et d'orgueil.

Et madame de Mervilly se leva ; elle alla d'un pas ferme vers son fils, qu'elle saisit dans ses bras et qu'elle étreignit silencieusement, car son cœur seul parlait de cette voix mystérieuse qu'aucune oreille humaine ne saurait entendre, mais dont l'éloquence pieuse s'élève jusqu'à Dieu dans une action de grâces, dans une sublime prière d'amour maternel !

Cet effort avait épuisé ce qui lui restait d'énergie. Lorsqu'elle voulut mettre fin à l'effusion de sa tendresse, elle eut un étourdissement et chancela.

Didier la soutint.

— Je me sens toute brisée, murmura-t-elle. J'ai besoin d'un peu de repos, et je demande à mes amis la permission de me retirer.

— C'est à eux de prendre congé de vous, répondit

M. de Trézel. Je vous quitte donc en vous souhaitant une douce nuit de sommeil.

— Puisse votre souhait s'accomplir, cher duc, car mon cerveau brûle, tandis que mon corps commence à se glacer.

En effet, les joues de la baronne semblaient se marbrer, et son regard lançait un éclat fiévreux.

— Adieu, madame, dit aussitôt Clotilde, en appuyant ses lèvres sur les mains froides de la malade. Adieu !

— Et au revoir, ajouta madame de Mervilly, qui accompagna cette parole d'une caresse et d'un baiser.

En ce moment Valentine échangeait tout bas quelques mots avec Félix.

— Comptez-vous retourner bientôt à Paris ? lui demandait-elle vivement.

— Demain, répondait-il avec un air de stupéfaction.

— Et si je vous priais de rester quelques jours à Orbec ?...

— Je resterais.

— Restez.

Duhautbois, au comble de l'étonnement, ne put qu'incliner la tête pour faire comprendre à mademoiselle de Champrosay qu'il lui obéirait.

Quand le duc, Clotilde et Félix furent partis, la baronne se retira dans sa chambre, et Valentine, aidée de Georgette, se hâta de tout remettre en ordre dans le parloir, où une heure plus tard le baron se trouva seul avec mademoiselle de Champrosay.

Didier se montrait réfléchi, presque soucieux.

— Ma chère âme, dit-il tout à coup avec une bizarre inflexion de voix, je ne sais encore ce que vous pensez de la résolution que j'ai prise et qui va faire de moi le contre-maitre d'une manufacture. Jusqu'à présent vous

vous êtes abstenue de me communiquer votre opinion : me blâmez-vous ? m'approuvez-vous ?

— Je vous approuve, mon ami. Mieux encore : je vous admire !

— Merci ! c'est plus que je n'espérais ! c'est même plus que je ne mérite. N'importe ! vous me rendez bien heureux !

— Doutez-vous donc de mes sentiments ? reprit Valentine avec gravité.

— Pardonnez-moi ; votre silence me navrait, et je craignais que l'humilité de ma nouvelle situation ne me diminuât à vos yeux.

— Elle vous grandit, au contraire ! Elle vous élève jusqu'à l'héroïsme dans l'estime des honnêtes gens.

— O mon doux ange ! s'écria Didier avec animation, comme je vous aime, et comme je me réjouis de voir que vous ne dédaignerez pas d'être la femme du baron de Mervilly devenu simple employé dans la manufacture de M. Herbault !

Le visage de mademoiselle de Champrosay s'assombrit. Elle ne répondit pas.

— Pourquoi vous taisez-vous ? lui demanda le baron stupéfait. Ai-je commis une erreur ? Auriez-vous renoncé à nos projets d'union ?

— Oui, répondit-elle d'un ton résolu.

Didier tressaillit.

— Pourquoi ? balbutia-t-il.

— Parce que votre mère est en danger de mort.

— Ma mère ?...

— Elle mourra si elle ne retourne prochainement habiter Mervilly !

— Je n'ose vous comprendre... Expliquez-vous ?

— Pas encore... mais demain... cette nuit peut-être...

— Cette nuit ?...

— Oui, Didier. Ne vous couchez pas. J'irai sans doute dans quelques heures frapper à votre porte.

— Suis-je le jouet d'un rêve ! murmura le baron avec stupéur.

— Non, mon ami ; nous sommes ici sous l'influence d'une triste réalité.

A ces mots, Valentine sortit du parloir, laissant le baron profondément ému et l'esprit égaré en un dédale de mornes présomptions.

XV

Minuit venait de sonner au clocher de l'église d'Orbec ; la dernière vibration achevait à peine de s'éteindre lorsque Didier, assis dans sa chambre les bras croisés sur sa poitrine, sombre et pensif, entendit une légère rumeur à proximité. Il retint sa respiration et écouta très-attentivement. Son oreille perçut alors le bruit lent et un peu lourd d'un pas qui descendait l'escalier. Comme il se levait, avec la résolution de se rendre compte de ce qui se passait, deux coups rapidement frappés à sa porte surexcitèrent sa curiosité. Il se hâta d'ouvrir, et se trouva en présence de mademoiselle de Champrosay.

— Venez, lui dit-elle à voix basse et d'un air mystérieux.

— Où allons-vous?

— Chut! je vous le dirai dans un instant.

Valentine, tenant un flambeau à la main, se mit à marcher avec précaution. Didier la suivit, en ayant soin d'imiter son allure silencieuse. Au moment où tous deux arrivaient dans le vestibule, ils virent une personne franchir le seuil de la maison et disparaître au milieu de l'obscurité de la rue de Livarot.

— Qui donc ai-je aperçu? demanda vivement le baron.

— Votre mère.

— Où va-t-elle?

— A Mervilly.

Didier s'arrêta soudain. Il semblait étourdi, consterné. Lorsqu'il eut secoué le saisissement qui l'oppressait :

— Ma mère a donc contracté l'habitude de sortir la nuit? s'écria-t-il.

— Oui. Depuis quelques semaines, c'est la quatrième fois.

— Je m'étonne que vos lettres ne m'en aient jamais prévenu.

— Je ne voulais pas, mon ami, ajouter un grave sujet d'inquiétude à tous vos ennuis. J'espérais d'ailleurs que cette anomalie de l'existence de la baronne cesserait bientôt.

— Comment avez-vous pu prévoir, ainsi que vous l'avez fait il y a deux heures, ce qui arrive maintenant?

— J'ai remarqué que les sorties nocturnes de votre mère ont toujours eu lieu à la suite d'une sensation violente ayant agité outre mesure son système nerveux. Il m'a été facile, après les fortes émotions qui lui ont re-

mué le cœur depuis votre arrivée, de pressentir que son sommeil serait livré à la plus bizarre, à la plus incompréhensible des hallucinations. Apprenez, en effet, que la chère malade n'a pas conscience en ce moment de l'acte qu'elle accomplit.

— Quoi donc ! elle ne sait pas ce qu'elle fait ?

— Non, Didier, car elle est en état de somnambulisme. Son corps, soutenu par la puissance de l'instinct, va sans doute rejoindre son âme qui n'a jamais abandonné le domaine paternel.

Le baron était atterré. Il ne retrouva que par un effort sa liberté d'esprit.

— Ma mère, dit-il, sait-elle ce qui lui arrive ainsi la nuit ?

— Je me suis abstenue de l'en instruire, dans la crainte de l'effrayer inutilement. Mais chaque fois qu'elle a été conduite au dehors par le magnétisme du sommeil, j'ai suivi ses traces et j'ai veillé sur elle. C'est ce que je vous propose de faire sans plus de retard.

— Oui, courons ! La pauvre femme doit être loin déjà. Je crains qu'elle ne soit la victime d'un hasard, d'un accident.

— Rassurez-vous ! Autant elle paraît faible quand elle est éveillée, autant elle se montre énergique quand elle agit en dormant.

Quelques secondes plus tard, Valentine et Didier s'élançaient sur les pas de la baronne, qui, inspirée par un singulier sentiment de prudence et de calcul, avait pris une rue étroite, sombre et solitaire même dans le jour, abrégeant ainsi la distance avec la presque certitude de ne rencontrer personne sur son chemin.

Il ne fallut pas longtemps au baron et à sa compagne pour atteindre la somnambule. Celle-ci s'avancait sans hésitation, mais avec une certaine pesanteur. Il y avait

dans son allure une tension automatique qui frappa le regard de Didier, et qu'il s'expliqua en se disant que tout excès même involontaire de la force nerveuse doit produire une contrainte dans les mouvements.

— Hélas! murmura-t-il, ma mère s'épuise dans une telle violence exercée sur elle-même par son imagination.

— C'est évident, se contenta de répondre mademoiselle de Champrosay.

Tous deux réglèrent leur marche sur celle de madame de Mervilly. Ils n'étaient séparés d'elle que par un court intervalle, afin de pouvoir, s'il le fallait, la secourir en un instant.

La nuit était calme, l'air tiède, la lune éclairait, mais en s'éclipsant parfois derrière quelque nuage sombre; le plus souvent elle apparaissait humide et blafarde comme si elle flottait demi-noyée dans un océan d'écume. Sa lueur avait alors une apparence spectrale, qui rendait pour ainsi dire fantastique, aux yeux de Valentine et de Didier, la scène étrange dans laquelle eux-mêmes figuraient.

La baronne passa devant l'église d'Orbec, et fit le signe de la croix; puis elle se dirigea vers la campagne, pénétra dans le cimetière, et alla poser ses lèvres sur le marbre du tombeau de son époux; ensuite elle reprit le sentier qui mène à Mervilly. A mesure qu'elle approchait, sa démarche devenait plus rapide; elle gravit le coteau si précipitamment qu'elle dut s'arrêter au sommet et s'appuyer contre un arbre. Dans cette attitude, elle semblait embrasser d'un regard immobile, atone, le creux du vallon qui se dessinait vaguement sous le reflet blême de l'astre nocturne, dont le disque venait de se voiler sous un épais rideau de vapeur.

Tandis que la somnambule attendait sans doute que

sa respiration fût plus libre, une ombre glissait non loin d'elle, dans une grande avenue tapissée d'herbe courte qui relie les deux collines entre lesquelles la petite vallée se resserre étroitement. Cette ombre cessa tout à coup de se mouvoir, comme si elle eût été stupéfaite en remarquant ce qui se passait sur le plateau de Mervilly, où venaient de paraître le baron et mademoiselle de Champrosay. Elle ne s'agita de nouveau, et cette fois avec une sorte d'inquiétude frémissante, qu'au moment où la baronne quitta l'arbre contre lequel elle s'était reposée et se dirigea vers la clôture du parc.

Ni Didier, ni Valentine, dont l'attention ne se détournait pas de madame de Mervilly, n'aperçurent l'ombre qui commençait à courir dans la sinuosité du chemin vert.

Parvenue devant la petite grille d'entrée, la baronne l'ouvrit avec l'une des deux clefs qu'elle tenait de l'obligeance de M. Herbault; puis elle s'élança en exhalant un soupir presque joyeux sous les beaux ombrages qui l'avaient si longtemps abritée, et qui la saluèrent avec de doux murmures, comme s'ils fussent heureux de revoir celle qui les aimait tant. Une chose merveilleuse se produisit en elle : son visage devint souriant, son allure acquit une légèreté d'oiseau. Elle fit promptement le tour des grandes pelouses, caressa d'un air enfantin le tronc d'un orme haut lancé, d'un magnifique sapin, d'un cèdre majestueux, qui lui rappelaient sans doute quelque souvenir charmant; après quoi elle examina les plates-bandes et les corbeilles, que la plus jolie flore du printemps ornait avec profusion; elle cueillit un bouquet d'anémones, de renoncules et de roses, dont le suave arôme parut l'enivrer.

Quand elle arriva devant le perron du château, elle n'en franchit pas tout de suite les degrés; elle s'arrêta,

et ses yeux, toujours immobiles, se fixèrent sur la façade, dont les blanches statues avaient été mises en relief par une irradiation subite, celle de la lune, qui, victorieuse enfin des nuages dont elle était obsédée, planait dans un vaste losange de ciel bleu et enveloppait de sa clarté la plus pure le domaine seigneurial. Après quelques minutes de cette contemplation muette, elle prit en main la seconde des deux clefs offertes par Clotilde, et pénétra dans le vestibule. Elle n'en referma point la porte derrière elle, et les bustes de marbre posés sur des cippes parurent s'animer au contact d'un faisceau de pâles rayons.

Valentine et Didier, qui jusqu'alors l'avaient suivie pas à pas, ne franchirent point le seuil du château; ils restèrent sur la terrasse, d'où ils ne tardèrent pas à voir que la somnambule avait allumé une bougie, dont la lueur s'échappait à travers les lames des persiennes closes, et qu'elle parcourait avec cette lumière les appartements du rez-de-chaussée. La trace lumineuse indiqua bientôt qu'elle était montée au premier étage, et qu'elle en traversait chaque pièce avec lenteur, comme si elle se fût imposé le devoir d'en faire l'inspection. Elle descendit ensuite l'escalier monumental, rentra au salon, ouvrit une fenêtre, poussa les persiennes qui s'appliquèrent contre le mur, et s'assit dans un fauteuil de manière à regarder le parc, dont les massifs se détachaient en vigueur autour des boulingrins que la nuit devenue radieuse inondait de reflets argentés.

Elle était là depuis un quart d'heure à peine, lorsque mademoiselle de Champrosay et le baron se placèrent furtivement des deux côtés de la fenêtre, et se penchèrent en avant pour observer sur le visage de la baronne le caractère de la sensation qu'elle éprouvait. Ils tressaillirent l'un et l'autre en remarquant que ses yeux bril-

laient comme deux diamants humides et que des ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues sans bruit. Elle ne sembla point d'ailleurs s'apercevoir qu'on l'observait ; aucun indice ne put faire supposer que son regard eût la moindre perception de la présence de Valentine et de Didier, qui se montrèrent peu à peu devant elle sans qu'elle s'émût de leur apparition.

— Il faut maintenant que je vous parle, mon ami, dit à demi-voix au baron mademoiselle de Champrosay. Eloignons-nous.

Didier ne répondit pas, mais il se laissa prendre la main et conduire à quelque distance du château. A plusieurs reprises, cependant, il se retourna pour voir si sa mère ne donnait pas un signe d'intelligence et ne tendait point vers lui ses bras pour le rappeler. Mais elle ne bongeait pas, et continuait de pleurer, tandis que sa vue rigide se tenait fixée sur un espace mystérieux compris entre la terre et le ciel.

Mademoiselle de Champrosay conduisit le baron dans un carrefour de verdure formé par des palissades de charmille et des massifs d'arbrisseaux verts. Un gigantesque mélèze, au pied duquel régnait un banc de bois circulaire, s'élevait au milieu du rond-point, qu'il couvrait de ses longues branches au feuillage mélancolique et vaporeux.

Valentine prit place sur le banc ; Didier se tint debout devant elle. Tous deux entendirent un craquement léger sur le sable d'une allée voisine, ainsi qu'un froissement de feuilles derrière un rideau d'arbustes ; mais ils attribuèrent sans doute cette double rumeur à la chute de quelque branche sèche, à l'agitation produite par un effort de la brise, car ils ne s'en préoccupèrent point.

— Je vous écoute, dit le baron à mademoiselle de Champrosay.

Valentine ne se hâta pas de répondre ; elle avait caché son beau visage dans ses deux mains éblouissantes de blancheur, et rassemblait secrètement toute sa force pour engager une lutte en cet instant suprême et décisif. Son front se redressa tout à coup : il était calme ; ses traits se dessinèrent sous un rayon de lune comme dans un nimbe lumineux : ils avaient une angélique sérénité.

— Vous comprenez maintenant, mon ami, dit-elle avec une douceur sérieuse, combien il importe que vous épousiez mademoiselle Clotilde Herbault.

Cette simple phrase eut un effet rapide et profond. Elle remua violemment Didier, dont les lèvres s'agitèrent, mais sans pouvoir articuler un seul mot.

Valentine reprit d'un ton à la fois expressif et contenu :

— La cause du mal qui consume votre mère et menace de la tuer vous est désormais connue : c'est le regret incurable de la richesse évanouie, c'est l'âpre souvenir du cher domaine où presque toute sa vie s'est écoulée dans les joies les plus inaltérables du cœur. Ce regret et ce souvenir sont devenus des obsessions pour la pauvre bien-aimée, non-seulement le jour, mais encore la nuit. Le jour elle parvient à nous cacher vaillamment la nature de ses souffrances ; mais la nuit elle ne s'appartient pas, sa volonté se soumet à la tyrannie de l'instinct, et son sommeil la trahit. Je vous le répète donc, Didier, votre mère est en danger de mort, et son salut dépend de vous ! Oui ! elle sera sauvée, elle pourra vivre heureuse encore, si vous lui rendez Mervilly !

Didier parvint à dissiper l'oppression qui lui gonflait la poitrine.

— En d'autres termes, répondit-il d'une voix altérée,

vous demandez que je renonce à vous, que je répudie mon amour; que je me brise le cœur!

— Hélas! le sacrifice est indispensable, et vous n'hésitez pas à l'accomplir!

— Vous vous trompez, Valentine! Je ne consentirai jamais à cette immolation de ma plus ardente espérance, de mon plus beau rêve de bonheur!

— Vous n'avez donc pas pitié de votre mère? ou plutôt vous ne comprenez donc pas qu'elle est déjà si cruellement atteinte, qu'un remède suprême est seul capable de prolonger ses jours? Ah! prenez garde, Didier! Ne méconnaissez pas le cri de ma sollicitude! Rentrez au plus vite en possession de votre ancien domaine; sinon, je vous prédis que notre malade adorée languira peut-être encore quelques mois; puis elle rendra son âme à Dieu en murmurant le nom de Mervilly. Quel ne sera pas, à l'heure de l'éternelle séparation, votre chagrin, votre désespoir, de n'avoir pas su mettre votre tendresse filiale au-dessus de votre amour pour moi? Il y a une chose plus grande et plus belle que le bonheur, mon ami : c'est le dévouement!

Mademoiselle de Champrosay élevait à peine la voix, et cependant sa parole avait une accentuation poignante, qui faisait tressaillir le baron.

— Vous exigez l'impossible! s'écria-t-il. Vous voulez que je sois plus qu'un homme, que je devienne un héros d'abnégation et de vertu! Eh bien! je l'avoue je ne me sens pas de force à remplir ce rôle sublime! Ma faiblesse recule devant un excès de rigueur contre moi-même, devant une sorte de suicide moral! Sous le stimulant d'une inflexible nécessité, j'ai pu ne tenir aucun compte de certains préjugés du milieu social auquel j'appartiens, et plier mon orgueil jusqu'à me réduire à la condition d'un contre-maitre de manufacture. Mais c'est là toute

la mesure de mon courage, et je ne ferai rien de plus, dussé-je acquérir la navrante certitude que votre prédiction se réalisera... Mais non, ma chère Valentine, reprit-il, non, l'état de la baronne n'est point si désespéré. Vous vous exagérez le mal, et je ne veux pas croire les pessimistes qui ont excité vos inquiétudes jusqu'à la terreur !

— Les médecins que j'ai consultés sont tous d'accord sur l'imminence du péril !

— Que m'importe ! Leur science est vaine, et le diagnostic les trompe presque toujours ! Je vous déclare qu'aucune considération ne parviendra à me détacher de vous, aussi longtemps que vous ne me direz pas : « Didier, je ne vous aime plus ! »

Il y eut une pause, pendant laquelle Valentine sembla se recueillir et se consulter. Peut-être eut-elle un instant la tentation de joner l'indifférence et le désenchantement. Mais, soit qu'elle ne se sentit pas cette force, soit qu'il lui répugnât de mentir, même pour se sacrifier, elle sourit tristement et répondit avec une expressive lenteur :

— Si j'osais prétendre que je ne vous aime plus, vous ne me croiriez pas, et vous feriez bien ! Mes sentiments n'ont pas d'exaltation, mais ils n'en ont que plus de profondeur. L'amour qui est entré dans mon âme n'en sortira peut-être jamais ! Oui, Didier, oui, je vous aime ! je vous aime toujours ! je vous aime plus ardemment que je ne saurais l'exprimer ! Et cependant ma détermination est irrévocable. Je ne veux pas contribuer plus longtemps, par un cruel égoïsme, au dépérissement de ma bienfaitrice, de votre mère ! Je cesserai bientôt d'être un obstacle à un mariage que je juge indispensable entre vous et mademoiselle Herbault.

— Et quels sont vos projets ? demanda le baron avec anxiété.

— Je devrais sans doute vous les cacher, mon ami, pour en mieux assurer le succès ; mais je vous estime trop pour vous croire capable d'y mettre obstacle après mon aveu. Sachez donc que je compte partir, me séparer de vous, sinon pour toujours, du moins pour quelques années. Moi aussi, j'ai une place, une place d'institutrice dans une famille anglaise qui habite en ce moment au Havre. Un hasard, une insertion dans un journal, m'a mise en rapport avec elle. J'ai écrit, et l'on m'attend pour commencer un voyage de long cours. Je ne tarderai donc pas à vous dire adieu, Didier, et j'espère emporter dans mon cœur une souveraine consolation, c'est-à-dire la certitude que vous épouserez Clotilde, que vous ramènerez la baronne à Mervilly, que vous ranimerez ainsi la chère âme qui s'étiole et languit comme ces plantes délicates exilées loin de la terre et du soleil qui les ont vues naître, croître et fleurir !

Le baron se laissa tomber sur le banc. Ce qu'il venait d'entendre le suffoquait ; son esprit perplexe ne savait que penser : il hésitait entre l'enthousiasme et l'irritation.

— Est-ce bien vrai que vous soyez sur le point de partir ? murmura-t-il en refoulant un sanglot. Est-ce bien vrai que vous ayez résolu de vous séparer de moi ? Mais y avez-vous sérieusement réfléchi, Valentine ? Ne craignez-vous pas que cette inspiration de votre dévouement ne produise aucun résultat heureux ? En supposant même que je consente, pour sauver ma mère, à seconder vos vœux, êtes-vous sûr que M. Herbault et sa fille ne refuseront pas de s'y associer ? Ils n'ignorent plus en effet notre mutuel amour ! Ils savent que nous sommes fiancés l'un à l'autre, et leur sagesse leur conseillera de repousser

une alliance qui ne saurait leur offrir des garanties certaines d'affection et de bonheur !

— Je crois les connaître mieux que vous, répliqua mademoiselle de Champrosay, et je suis convaincue que moi partie, partie pour longtemps, ils apprécieront comme il convient le mobile de notre conduite, et ils s'empresseront d'achever eux-mêmes l'œuvre de salut, d'abord parce que Clotilde ne vous a pas encore repris son cœur, ensuite parce que M. Herbault vous honore, et qu'il aura une foi entière en votre loyauté dès qu'il placera dans votre main la main de son enfant. M. Félix Duhautbois, reprit-elle, m'a promis de rester quelque temps à Orbcc. Il sera sans doute un intermédiaire puissant et zélé pour hâter une union dont l'ajournement serait un véritable malheur.

Didier avait écouté avec calme le commencement de cette réplique, mais les derniers mots lui causèrent une sensation douloureuse qui se manifesta dans un éclair de son regard.

— Ah ! dit-il d'un ton bref et légèrement saccadé, vous avez déjà mis Félix Duhautbois dans la confidence de vos intentions ?

— Pas encore, mon ami, mais demain, je pense, il saura ce que nous attendons de son obligeance et de son amitié.

Un frisson de colère se glissa dans les veines du baron, qui se leva brusquement et répartit avec une sourde véhémence :

— Croyez-vous donc que j'aie souscrit à vos vœux ? Vous imaginez-vous donc que je veuille me faire l'instrument passif de vos mystérieux desseins ? Eh bien ! vous êtes dans une complète erreur ! Puisque vous l'exigez, je renoncerai à vous, je répudierai mon amour, je me briserai le cœur ! Mais c'est là tout ce que je vous promets,

et, sur ma foi de gentilhomme, je tiendrai ma parole ! Ne comptez donc pas que j'épouserai mademoiselle Herbault ! Non que je la dédaigne, la douce et charmante jeune fille, qui m'a toujours semblé digne de la tendresse d'un honnête homme, fût-il aussi noble qu'un Rohan ou un Montmorency ! Mais, vive Dieu ! je considère que ce serait m'avilir et l'outrager que lui offrir, en échange de sa fortune, une âme flétrie, desséchée sous le vent de la plus cruelle des déceptions !

Mademoiselle de Champrosay devint pâle comme une morte ; elle abandonna son attitude, et toute droite, tout endolorie, elle se croisa les bras comme une sainte qui se prépare au martyre.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle d'une voix douce, mais dont on devinait l'imperceptible frémissement.

— Vous allez me comprendre, s'écria Didier avec une exaltation croissante, car je vais m'exprimer sans réticence. Valentine, vous ne m'aimez pas ! vous ne m'avez jamais aimé ! Vous êtes une de ces créatures brillantes et froides, pétries de grâce, étonnantes de beauté, qui cachent, comme la statue de Pygmalion, sous la richesse des dehors une véritable indigence morale ! J'avais entrevu déjà cette réalité morne à travers votre inaltérable sérénité, mais je m'étais toujours imposé le devoir de chasser de mon esprit un pareil soupçon ! Il ne m'est plus permis de douter maintenant ! Oui, je reconnais avec un profond chagrin que je me suis trompé sur vos mérites et vos vertus ! Le charme indicible qui réside en vous m'abusait ! Hélas ! le prestige s'est évanoui, et l'implacable désillusion est entrée dans mon cœur pour l'assombrir à jamais !... Mademoiselle de Champrosay, reprit-il d'un ton poignant, vous avez peur de notre pauvreté ; vous reculez devant l'obligation de devenir la

femme d'un contre-maitre de manufacture ! Vous ne songez à nous fuir, ma mère et moi, que pour vous soustraire à l'humiliation de partager encore l'existence modeste à laquelle nous sommes réduits. Je ne suis pas la dupe du superbe prétexte dont vous vous êtes adroitement emparée, et votre prétendu sacrifice ne m'en impose pas ! Non ! Si vous me conseillez un mariage d'argent, c'est moins dans l'intérêt de celle que vous nommez votre bienfaitrice que dans votre propre intérêt ! En effet, moi marié selon vos désirs, vous serez libre ; et jenne, belle, rayonnante, irrésistible, vous aurez bientôt fait de contracter quelque riche union, qui vous apportera ce que Didier de Mervilly ne peut plus vous donner : le luxe dans l'amour ! Eh bien ! qu'à cela ne tienne ! Je ne suivrai pas votre conseil, mais je vous dégage vis-à-vis de moi ! Je romps les liens fragiles qui m'attachaient à vous ! Nous ne sommes plus fiancés ! Allez vers la fortune ; je reste avec le travail, et j'espère, à force de caresses et de soins affectueux, consoler et guérir celle que je vais être seul à aimer !

Il couvrit alors mademoiselle de Champrosay d'un regard étincelant de colère et de mépris ; puis il se précipita hors de l'enceinte de verdure et disparut.

Valentine sembla pétrifiée ; ses yeux n'avaient pas une larme, ses lèvres pas un souffle, ses artères pas une pulsation. On l'eût prise pour une statue de l'Épouvante et de la Stupeur. Tout à coup elle se mit à trembler ; ses joues s'incendiaient, sa poitrine bondit, ses bras se tordirent ; elle exhala un cri sourd et déchirant :

— Ah ! le malheureux, proféra-t-elle avec angoisse, comme il m'a méconnue, insultée, avilie ! et je vis encore ! et je n'ai pas succombé sous la violence de ses outrages !... Mon Dieu ! reprit-elle d'un air égaré, pourquoi n'ai-je pas été broyée dans l'engrenage de la fila-

ture? Mon Dieu! pourquoi n'ai-je pas été ensevelie devant l'écluse dont l'eau profonde m'attirait? Mon Dieu! ayez pitié de ma misère! tuez-moi! tuez-moi!

Elle tomba à genoux, et elle éclata en sanglots.

Comme elle était plongée dans cette désolation, qui contrastait avec la tranquillité habituelle de son âme énergique, elle entendit qu'on soupirait près d'elle. Avant qu'elle eût relevé son front caché dans ses deux mains, une voix trempée de larmes murmura ineffablement son nom; puis elle ajouta :

— Chère victime... ange du sacrifice... espérez... et séchez vos pleurs!...

En un clin d'œil, mademoiselle de Champrosay fut debout. Elle aperçut dans l'ombre de la palissade un homme de haute taille, qu'elle ne reconnut pas d'abord.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle en retrouvant soudain toute sa présence d'esprit.

— Je suis le duc de Trézel.

Le vieux gentilhomme fit un pas en avant, il se plaça sous un reflet de lune, qui mit en lumière son visage humide, dont les traits s'efforçaient néanmoins de paraître souriants.

— Vous ici, monsieur le duc? articula Valentine avec une expression de surprise mêlée de froideur.

En même temps elle recula, tandis qu'il s'approchait.

M. de Trézel remarqua l'instinctive répulsion que la jeune fille éprouvait à sa vue. Il ne s'en étonna point, mais il s'en attrista malgré lui. Aussi fut-ce d'une voix oppressée qu'il expliqua sa présence dans le parc de Mervilly.

— Le sommeil me fuit presque toujours, dit-il, je dors peu, surtout lorsqu'une préoccupation m'agite. Je me promène alors la nuit dans la campagne. Il y a une heure, en rentrant chez moi, j'ai reçu une nouvelle im-

prévue, de nature à me causer une insomnie. J'ai quitté mon ermitage, j'ai marché sans but, et j'ai pris par les hauteurs la direction de Mervilly. Arrivé dans le creux du chemin vert, j'ai aperçu trois personnes sur la colline que j'allais gravir. Mes pas se sont précipités, et j'ai franchi, à la suite de la baronne, de Didier et de vous, le seuil de la petite grille du parc. La curiosité et surtout l'inquiétude m'ont rendu indiscret : je sais que la baronne est en état de somnambulisme. J'ai été l'invisible témoin des tortures qui ont brisé ici l'âme du baron et votre propre cœur. Je viens vous dire : Valentine, il ne faut pas en vouloir à Didier ! Le désespoir de vous perdre l'a rendu injuste et fon ! Valentine, il ne faut pas non plus désespérer de la Providence, car elle n'est jamais plus près de nous secourir que lorsque nous croyons tout perdu !... O mon enfant, reprit-il à mains jointes, je vous en supplie, ajournez votre départ ! renoncez même à votre projet de nous abandonner ! J'ai le pressentiment que les rigueurs du sort sont sur le point de fléchir devant votre famille adoptive et de s'écarter de votre front béni. Promettez-moi d'attendre quelques semaines... que dis-je ! quelques jours au plus avant d'agir, avant de donner suite à la désolante et sublime inspiration de votre dévouement ! Ne refusez pas cela au vieillard qui vous implore, et qui serait bien à plaindre, croyez-moi, si vous disparaissiez du pays et s'il cessait de vous voir !

La touchante effusion de ces paroles étonna plus encore qu'elle n'émut mademoiselle de Champrosay.

— Je vous remercie, répondit-elle d'un ton grave et d'un air réservé, de l'extrême intérêt que votre bonté m'exprime. J'en suis un peu surprise, je l'avoue, car je ne crois pas avoir mérité de votre part une si généreuse affection.

Le duc se troubla.

— En effet, balbutia-t-il, je n'ai pu jusqu'à présent me dissimuler que votre tendresse ne m'est pas acquise, et que, si vous m'avez parfois accordé vos soins lorsque j'étais souffrant, la sympathie prenait à votre bonne action moins de part que la charité.

— Pourquoi ne m'avez-vous point demandé le motif de ma retenue à votre égard ?

— Je serai sincère : je n'osais vous interroger... Je craignais... que sais-je ?... Eh bien ! parlez !... parlez !... Pourquoi me haïssez-vous ?

Il y avait de l'effroi dans l'accent de M. de Trézel.

— Je ne hais personne, monsieur le duc, répondit la jeune fille avec une mélancolie grave. Mais je ne puis me défendre à votre aspect d'une impression pénible, car votre vue éveille toujours en moi un triste souvenir !

— Et... me direz-vous lequel ?

— Oui... Je me souviens que ma mère n'entendait jamais prononcer votre nom sans pâlir et frissonner. Je n'étais alors qu'une enfant, et cependant cette remarque m'a frappée plus d'une fois. Je me rappelle qu'un jour on lui annonça que vous arriviez à Trouville, où nous étions, et qu'elle s'évanouit... Monsieur de Trézel, qu'avait donc ma mère à vous reprocher ?

La voix de Valentine avait une inflexion sévère. Le duc courba le front avec une sorte d'accablement.

— Je n'ai pas le droit, répondit-il de vous révéler les torts dont je me suis rendu coupable envers elle. Ils étaient grands, hélas ! et j'avais mérité sa réprobation. Mais, croyez-moi, je les ai expiés, je les expie encore, et, s'il y a une miséricorde pour le repentir ardent et sincère, j'ai mérité mon pardon !... Au nom de votre mère, Valentine, pardonnez-moi !

Le duc s'était si profondément humilié devant la

jeune fille, qu'elle sentit son âme envahie par la compassion. Cependant elle devint toute réfléchie et ne répondit pas.

Après un court silence, M. de Trézel reprit d'un ton suppliant :

— Dieu aime la jeunesse qui a pitié des vieillards ! Plus que vous ne pouvez le croire, ô mon enfant, vous avez autorité pour m'absoudre ! Refuserez-vous d'amnistier le malheureux qui implore de vous une consolation ?

Mademoiselle de Champrosay parut interdite. Un soupçon s'empara brusquement de son esprit, mais elle le repoussa aussitôt, car il projetait une ombre sur l'image radieuse de celle qui lui avait donné le jour. Elle s'exprima ensuite avec une douce solennité :

— Monsieur le duc, dit-elle, je n'admets pas que je puisse faire ce que vous me demandez. Mais, je vous le jure, je prierai avec tant de ferveur ma mère pour vous, que cet ange miséricordieux vous pardonnera !

— Comment le saurai-je, hélas ? Les âmes disparues restent invisibles et ne nous parlent jamais.

— Détrompez-vous, monsieur le duc, elles se manifestent quelquefois et se font entendre... secrètement... Ma mère vous montrera, j'en suis sûre, qu'elle vous accorde son pardon.

— A quels signes le reconnaitrai-je ?

— A l'empressement de mon accueil, à la tendresse désormais inaltérable de mes sentiments à votre égard.

— Ah ! Valentine, chère Valentine, s'écria le duc rayonnant, transporté, si le ciel est juste, vous serez bientôt sur la terre comme dans le paradis !

Il couvrit de baisers et de larmes les mains de mademoiselle de Champrosay.

— Et maintenant, ajouta-t-il avec un peu de calme,

promettez-moi de ne point quitter Orbec avant de m'avoir revu ! De grâce, promettez-le-moi !

— Soit. Je vous le promets.

— Merci !... et au revoir !

M. de Trézel s'éloigna précipitamment.

Valentine inclina la tête sur sa poitrine ; elle se plongea dans une mystérieuse méditation.

Un bruit de pas rapides, qui retentit derrière une charmille, la fit tressaillir. On parlait en courant.

— C'est un fantôme ou un voleur, disait une voix de femme.

— Fantôme ou voleur, je ferai feu sur lui ! répondit une voix d'homme.

Effrayée, anxieuse, mademoiselle de Champrosay s'élança hors du carrefour. Comme elle arrivait dans une allée presque sombre, elle vit la baronne qui s'avavançait lentement, et semblait se diriger vers la petite grille du parc.

Au même instant une rumeur s'éleva derrière un massif.

— Voilà le fantôme ou le voleur, murmurait-on.

Puis le claquement sec d'une double détente qu'on arme frappa l'oreille de Valentine, qui bondit et se plaça résolument devant la somnambule.

— Je vais mourir ! pensa-t-elle avec exaltation... Adieu, ma bienfaitrice !... Adieu, Didier !

Et elle regarda le ciel.

Mais tout à coup un cri déchira l'air.

Le baron, qui suivait madame de Mervilly, avait tout vu, tout compris ; il s'était hâté de prévenir une catastrophe en proférant une exclamation.

Luc et Simonne Imbert, les jardiniers du château, parurent : c'étaient eux dont le zèle avait failli causer un irréparable malheur.

Ils apprirent ce qui se passait, se confondirent en excuses, et se retirèrent discrètement.

La baronne ne s'était pas éveillée; elle continuait à marcher d'un pas ferme.

Valentine et le baron restèrent immobiles, navrés.

— Pauvre chère âme ! soupira Didier dans un sanglot, comme je vous ai cruellement offensée ! Oublierez-vous jamais mes incroyables torts ?

— Je les ai déjà oubliés, mon ami, répondit mademoiselle de Champrosay. Consolez-vous.

Elle lui sourit divinement, lui prit le bras et l'entraîna vers la somnambule, qu'ils rejoignirent au moment où elle allait sortir du parc de Mervilly.

XVI

Le duc de Trézel se leva de grand matin, comme il en avait d'ailleurs l'habitude. Il contempla un instant la ravissante tête de jeune fille peinte par Prud'hon, puis il déplia une lettre qu'il avait reçue la veille, et la relut.

Elle contenait ces mots :

« Monsieur le duc,

« Après votre brusque disparition à travers le bois de

« Soulangy, madame la marquise de Thury-Harcourt, « votre sœur, m'a invité à prendre place dans sa voiture, « et je l'ai accompagnée jusqu'au château.

« J'ai eu, en cette circonstance, l'occasion de m'entre-
« tenir longtemps avec elle, et le bonheur de la rendre
« attentive à mes paroles. J'étais inspiré sans doute, car
« j'ai senti son âme pieuse, mais trop rigide, s'attendrir
« sous l'onction de mes sentiments.

« Ce matin, elle m'a fait mander. Elle était très-souf-
« frante, si souffrante que son médecin n'a pu contenir
« devant elle l'expression d'une crainte sérieuse et que
« j'ai dû administrer la malade sur-le-champ. — L'in-
« dulgence, la miséricorde et le pardon sont le meilleur
« des viatiques, lui ai-je dit alors. Ne reverrez-vous pas
« votre frère? Ne lui tendrez-vous pas la main? — Ecri-
« vez-lui, m'a-t-elle répondu, et priez le de venir en toute
« hâte, s'il veut être ici avant la mort.

« Accourez donc, monsieur le duc. L'approche de
« l'heure suprême adoucit les cœurs les plus inflexibles,
« et j'ai l'espoir que la marquise mourante abandonnera
« la rigueur de ses principes, en entrevoyant le ciel, qui
« est la source radieuse de l'infinie bonté. »

Cette lettre portait la signature du vicaire de Thury-Harcourt.

— C'est un honnête homme! murmura M. de Trézel.
C'est un vrai ministre de Dieu!

Quelques minutes plus tard, il descendit l'escalier de son chalet. Un cheval, que Gervaise venait d'amener, attendait sous les sapins. Le duc se mit en selle, prévint la servante qu'il serait peut-être plusieurs jours absent, et partit.

Il parcourut au trot les sinuosités de la pente du Câble. Lorsqu'il fut à proximité du chemin de Lisieux, il fit

halte, et son regard se fixa sur le baron de Mervilly, qui s'éloignait d'un pas résolu dans la direction de la manufacture de M. Herbault.

— Il va vers le travail comme un soldat intrépide monte à l'assaut, observa le duc. Brave cœur !

M. de Trézel fut tenté de le joindre pour lui adresser un éloge ; mais il réfléchit que Didier n'avait pas une de ces âmes vulgaires qui ont besoin d'être encouragées dans l'accomplissement d'un devoir, et il s'abstint. Il pensa aussi qu'il n'avait pas un instant à donner même aux épanchements intimes, et il gagna au plus vite la rue de Livarot.

Quand il arriva près de la demeure de la baronne, il ne put s'empêcher de ralentir l'allure de son cheval ; ses yeux interrogèrent la façade de la maisonnette, où personne ne se montra. Les volets du rez-dé-chaussée étaient ouverts ; mais les rideaux de mousseline strictement baissés interceptaient la curiosité du dehors. Dans sa sollicitude inquiète, le vieux gentilhomme fut sur le point de s'arrêter pour prendre des nouvelles de madame de Mervilly ; il n'en fit rien, craignant de troubler à une heure trop matinale le silence et le repos qui semblaient régner sous l'humble toit où se cachaient tant de souffrances et de chagrins immérités.

— Là est toute ma pensée ! murmura le duc. Là est tout mon cœur !

Et ses deux mains s'appuyèrent alors sur ses lèvres, d'où s'envola un essaim de baisers sonores, que la brise odorante emporta mystérieusement jusque sur le front de mademoiselle de Champrosay.

Puis le duc éperonna son cheval, qui repartit au galop.

Valentine achevait en ce moment de tout ranger dans le parloir. Elle avait aperçu M. de Trézel à travers la

transparence des rideaux, et son attention n'avait rien perdu des mouvements du duc, dont l'extraordinaire tendresse avait de nouveau excité sa surprise et provoqué ses réflexions. Bientôt, cependant, elle se lassa de n'imaginer aucune explication qui la satisfît, et, pour se distraire de l'idée qui la préoccupait, elle se rendit à la chambre de la baronne. Après s'être assise au chevet de la malade, qui dormait encore de ce sommeil lourd dont les crises étranges du somnambulisme sont ordinairement suivies, elle se pencha vers elle et la regarda.

Madame de Mervilly n'était plus que l'ombre d'elle-même; le repos dans lequel elle était plongée lui communiquait l'apparence de l'anéantissement; elle ne bougeait pas, elle respirait à peine; sa figure, plus mince et plus blanche que jamais, était posée sur l'une de ses mains, d'une excessive ténuité. Il était évident que les fatigues de la nuit avaient produit de graves désordres dans sa frêle constitution. Elle était si immobile, elle donnait de si imperceptibles signes de vie que Valentine craignit un instant qu'elle ne fût morte, et frissonna; mais cette sinistre appréhension se dissipa vite, car la baronne exhala un soupir et une plainte qui révélèrent que l'âme n'avait pas abandonné son corps souffrant et amaigri.

Devant cette image d'une existence dont la sève semblait près de se tarir, mademoiselle de Champrosay fut saisie d'un violent regret : elle se repentit d'avoir ajourné son départ pour le Havre, en engageant sa parole au duc. Elle s'accusa de faiblesse; elle se reprocha de n'avoir pas su se sacrifier à temps.

— Voilà bien le cœur humain ! se dit-elle d'un air découragé. L'énergie lui manque presque toujours pour le bien ! Il hésite devant la douleur et s'empare du moindre prétexte qui lui permet de temporiser avec le dévoue-

ment... Et cependant, ajouta-t-elle, la fatalité qui s'est appesantie sur ma famille adoptive mesure peut-être avec parcimonie les semaines, les jours, les minutes à celle qui est là, sous mes yeux, épuisée, débile... Ah ! pourquoi ai-je commis l'imprudence de compter sur l'avenir quand le mal grandit et menace, et que je ne suis pas même sûre d'un lendemain ?

Après un silence, durant lequel son tourment se calma, elle reprit :

— Mais je m'alarme à tort, sans doute ; Dieu ne voudra pas rappeler à lui cette âme charmante avant de lui avoir rendu le bonheur, avant de l'avoir remise en possession de l'Eden dont elle s'est exilée elle-même dans un élan de probité et d'honneur ! Je me refuse à croire que la justice suprême ne récompensera pas en ce monde ce modèle de mansuétude et de générosité, qui a le droit de dire aux anges : « Séraphins du ciel, êtres parfaits, je vous ressemble, car j'ai toujours voulu le bonheur des autres et je l'ai souvent accompli ! »

Tandis que cette réflexion se formulait dans son cerveau ou plutôt dans son cœur, elle avait le regard doucement attaché sur les traits de la dormeuse. Un instant après, elle remarqua que madame de Mervilly se réveillait, et que ses paupières alourdies s'efforçaient de se soulever. Une lutte parut s'engager aussitôt entre la puissance du sommeil et l'activité de l'esprit ; puis les yeux de la malade s'ouvrirent démesurément et rencontrèrent ceux de mademoiselle de Champrosay.

— Valentine ! murmura-t-elle.

— Me voici, répondit la jeune fille en s'inclinant sur le lit.

— Bonjour, ma belle... Il me semble que j'ai dormi bien longtemps.

— Non... A peine est-il sept heures du matin.

— Ah!... Je supposais qu'il devait être tard... Oui, mon sommeil m'a paru s'éterniser... Il est vrai que j'ai eu un long rêve qui m'a impressionnée étrangement.

— Quel rêve?

— Je ne me souviens pas bien... Ce que je me rappelle, c'est que mon imagination m'a conduite à Mervilly... Là, je me suis trouvée d'abord très-heureuse... puis mes sentiments se sont modifiés peu à peu... et alors j'ai beaucoup souffert... beaucoup pleuré... que sais-je?... Ah! comme on est faible en rêve!... plus faible, vraiment, qu'en présence de la réalité, si pénible qu'elle soit.

Valentine ne voulut pas détromper madame de Mervilly en lui révélant que la réalité ressemble parfois à un rêve; elle craignit qu'un tel aveu, dans l'état d'atonie où elle la voyait, ne lui causât une mortelle frayeur.

— Comment vous sentez-vous ce matin? lui demanda-t-elle en lui posant un baiser sur la joue.

— Toute courbaturée, toute meurtrie, répondit la baronne d'un ton plaintif. J'eusse marché pendant la nuit, que mes membres ne seraient pas plus brisés... Chose bizarre, mes sens sont engourdis... mes yeux se ferment malgré moi... Est-ce que je vais encore dormir?

— Puisque vous êtes si lasse, ne résistez pas au sommeil. Reposez-vous.

— Non... j'aurai le courage de me lever...

Et madame de Mervilly essaya de s'asseoir sur son lit, mais elle n'en eut pas la force; sa tête retomba lourdement sur l'oreiller.

— Allons, reprit-elle d'un air triste, je cède à l'excès de la fatigue, à l'endolorissement inexprimable de tout mon corps... Je ne me lèverai pas aujourd'hui.

— Voilà une bonne résolution. Demain, je l'espère, le repos vous aura rendu la liberté de vos mouvements.

— J'en accepte le présage, quoique je commence à craindre que la santé ne me revienne plus.

— Si mes vœux s'accomplissent, elle vous reviendra bientôt, répondit d'un ton ferme mademoiselle de Champrosay.

— Oh ! je sais que s'il dépendait de vous que je redevinse bien portante et heureuse comme par enchantement, ce serait fait à l'instant même.

— Oui, certes ! Mon bonheur, ma santé, ma vie, je les donnerais sans hésitation pour avoir la puissance de vous rendre ce que vous avez perdu !

— Je le crois sincèrement... Mais la volonté ne suffit point... et l'on n'opère un miracle qu'avec la baguette d'une fée.

— Le cœur est un talisman grâce auquel il est parfois permis de faire des prodiges.

— Comment cela ?

— C'est mon secret en ce moment. Dans quelques jours vous le connaîtrez.

— Soit... Je vous promets d'attendre avec patience... la révélation.

— Et... si cette révélation, qui vous rapportera une partie des joies disparues, vous coûte cependant quelques larmes, vous serez indulgente pour moi, n'est-ce pas ?

La malade, dont les paupières palpitaient sous une nouvelle étreinte de sommeil, ouvrit de grands yeux étonnés.

— Je ne vous comprends pas, mon amour, murmura-t-elle... N'importe !... Je suis certaine d'avance que si vous me causez jamais un tourment, ce sera bien malgré vous, et parce qu'il vous aura été impossible de me l'épargner.

— Alors... vous me pardonnerez ?

— Alors... quoi qu'il arrive... ma main s'étendra vers vous... ma Valentine... pour vous bénir.

Après avoir exhalé ces mots avec une ineffable expression de tendresse, la baronne parut s'assoupir. Mais une minute à peine s'écoula, et elle reprit d'un ton languissant :

— Où est mon fils?... Priez-le de venir m'embrasser avant que je m'endorme... ce qui ne tardera pas.

Mademoiselle de Champrosay eut un instant d'hésitation.

— Eh bien? insista madame de Mervilly.

— Didier est absent, balbutia Valentine.

— Ah!... Et où est-il?

— A la manufacture de M. Herbault.

Toutes les fibres de la grande dame s'agitèrent soudain; son visage en un clin d'œil s'empourpra et blémit; son regard eut un rayonnement sombre.

— Oui... je me souviens! soupira-t-elle... Il s'est fait ouvrier... contre-maitre... pour gagner notre vie... Pauvre Didier!

Elle couvrit son visage de ses deux mains, et des larmes glissèrent sans bruit entre ses doigts.

Valentine ne voulut pas interrompre l'effusion de ce chagrin maternel. Quand elle crut remarquer que la baronne ne pleurait plus, elle se pencha vers elle, et lui dit avec une expressive inflexion de voix :

— Espoir et confiance, mon amie, ma mère! J'ose vous prédire que votre fils ne sera pas longtemps dans l'humble position qu'il occupe aujourd'hui. La fortune lui sourira bientôt, n'en doutez pas, et vous rentrerez pour toujours en possession du domaine dont l'air natal peut seul vous ranimer.

Elle se tut et attendit une réponse; mais madame de Mervilly resta muette et ne remua pas. Surprise et

même inquiète, Valentine écarta les mains de la malade, dont elle mit ainsi les traits à découvert. Les yeux de la baronne s'étaient enfoncés dans une orbite bleuâtre; ils n'étaient fermés qu'à demi; ses joues avaient une pâleur naerée : elles étaient froides comme du marbre; sa bouche se dessinait rigidement : elle avait même une légère contraction. Cette fois encore mademoiselle de Champrosay eut peur; elle prêta l'oreille pour percevoir un souffle, mais elle n'entendit rien. Elle voulut interroger ensuite le battement des artères, mais elle ne sentit rien. Dans une anxiété poignante, elle s'empara d'un miroir et l'approcha des lèvres de M^{me} de Mervilly.

Le miroir devint humide et terne.

Mademoiselle de Champrosay s'en aperçut; son cœur contracté se dilata.

La syncope léthargique dans laquelle venait de tomber la baronne ne dura qu'un instant : sa pupille fixe et sombre disparut tout à fait sous l'areade de ses eils, qui achevèrent de s'abaisser; une légère teinte purpurine se répandit sous l'épiderme de ses traits et y amena une sensation de chaleur; de petites secousses artérielles remuèrent subitement la région de ses tempes, annonçant que la vie revenait à la malade dans un accès de fièvre sans violence et sans danger.

Moins tourmentée, plus calme, Valentine détourna son attention de madame de Mervilly; elle se replia en elle-même, et se prit à songer.

Hélas ! les âmes les plus éuergiques ont leurs heures de doute et de défaillance. Tout leur apparait alors sous un aspect sinistre; elles n'entrevoient qu'entraves et périls dans l'accomplissement de leurs plus fermes décisions; elles déplorent la fatalité, qui semble les entourer d'obstacles et d'écueils. Mademoiselle de Champrosay en était arrivée là : après avoir cru d'abord qu'il lui se-

rait facile de se sacrifier au salut de la baronne, elle commençait à redouter que ses espérances ne fussent déçues, et que sa disparition soudaine ne produisit un résultat plus funeste qu'heureux. Non-seulement, en effet, elle n'était pas sûre que Didier reviendrait sur sa résolution de ne point épouser mademoiselle Herbault, mais encore elle appréhendait que l'héroïsme même de sa conduite ne fût pour sa bienfaitrice une cause de violent chagrin, et ne rendit mortel le mal qui la consumait. Pauvre jeune fille, si vaillante, si admirable d'abnégation, et dont les anges invisibles contemplaient sans doute l'âme vraiment céleste, elle n'apercevait en ce moment qu'incertitudes et menaces dans l'acte courageux qu'elle méditait d'accomplir ! Elle s'en effrayait, mais elle n'en persistait pas moins dans sa détermination.

— La vie a ses crises douloureuses, ses poignantes alternatives, se dit-elle. Il faut alors que l'esprit se décide, que le cœur se prononce ; puis il convient d'agir sans hésiter, en priant Dieu de nous venir en aide, de favoriser nos bonnes intentions. Bientôt, je l'espère, j'aurai revu le duc, je serai libre de me séparer de la baronne et de son fils, laissant à la Providence le soin de récompenser mes efforts, et de faire le bien que ma volonté seule est impuissante à réaliser.

Après une pause, elle ajouta d'un air réfléchi :

— Pourquoi M. de Trézel a-t-il exigé de moi la promesse d'attendre quelques jours avant de mettre à exécution le projet que j'ai conçu ? Où donc est-il allé à cheval ce matin ? Quelle durée son absence aura-t-elle ? C'est en vain que je m'adresse ces questions ; je ne sais comment y répondre, et je n'en pénètre point le mystère. Cependant le temps presse, le danger grandit, et il importe que mon éloignement ne souffre aucun re-

tard... Après-demain, si le duc n'est pas de retour, ajouta-t-elle avec fermeté, aucune considération ne m'arrêtera; la certitude de remplir un devoir impérieux sera mon seul mobile..., et je partirai.

Comme elle prononçait à voix basse ce dernier mot, un frisson courut dans ses veines; sa main s'appuya sur son cœur, dont les fibres venaient de se serrer. La souffrance, heureusement, ne se prolongea pas, et la noble enfant, dont les forces commençaient à se ressentir de la fatigue et de l'insomnie, pencha son front sur sa poitrine, ferma les yeux, et se remit à penser.

Par une réaction naturelle aux sentiments de la jeunesse, elle envisagea tout à coup l'avenir avec moins de tristesse et de découragement qu'elle ne l'avait fait jusque-là. Le reflet lugubre répandu sur son imagination se dissipa; ses idées se colorèrent d'un doux reflet de confiance et d'espoir. Elle se rappela, il est vrai, ce qui avait eu lieu le matin même entre elle et Didier, et ce souvenir lui parut de bon augure. En effet, le baron, sur le point de la quitter pour se rendre à la manufacture, lui avait demandé si elle persistait dans sa résolution de se faire institutrice; elle lui avait répondu affirmativement, et il s'était séparé d'elle après lui avoir serré la main sans aucune apparence d'irritation. Elle en concluait qu'il avait reconnu la nécessité du sacrifice auquel elle s'était résignée, et qu'il se disposait, lui aussi, à prendre sa part de souffrance et de dévouement dans l'holocauste de leur mutuel amour. Une telle réflexion était de nature à lui raffermir l'âme. Cet optimisme s'accrut encore dans son esprit lorsqu'un moment après, reportant son regard sur la malade, elle remarqua que sa respiration était régulière, et que ses traits n'avaient plus l'expression funèbre dont ils étaient revêtus quelques minutes auparavant.

— Allons, murmura-t-elle avec une mélancolie qui tâchait de s'égayer, les choses iront mieux, je crois, que je ne le supposais tout à l'heure. J'ai même comme un pressentiment que Didier n'aura pas trop de peine à devenir l'époux de cette gracieuse Clotilde Herbault, et que ma bienfaitrice ne tardera pas à se consoler de m'avoir perdue en retrouvant à Mervilly presque toute la félicité d'autrefois..... Ah ! je me sens rassurée..... satisfaite..... heureuse !... Pauvre, pauvre Valentine !...

Elle voulut sourire, mais elle pleura malgré elle ; puis sa belle tête blonde s'inclina lentement vers le lit ; son suave visage, que l'émotion et la lassitude appesantissaient, se posa sur l'oreiller, et elle s'endormit en soupirant.

Quand elle se réveilla, quelques heures s'étaient écoulées. Elle aperçut devant elle Georgette, qui lui dit à demi-voix, d'un air animé :

— Et vite, mademoiselle, et vite descendez. Le gentil monsieur qui vous aime bien est en bas. Il vous attend.

— Qui donc ? demanda mademoiselle de Champrosay surprise et ne comprenant pas.

— Parbleu ! celui qui, pour sûr, se marierait avec vous de bon cœur.

— Monsieur Félix Duhautbois ?

— Oui-da ! il a grande envie de vous voir. Eh dame ! ça se comprend !

Disant cela, l'idiotte laissa échapper de sa gorge un de ces rires niais et francs qui sont le privilège des innocents et des sots.

Valentine ne songea pas à se formaliser de cette manière un peu primitive d'annoncer un visiteur. Elle se contenta d'intimer par un signe l'ordre à Georgette de se taire, en lui montrant la baronne, dont le sommeil ne s'était point interrompu, et elle se rendit au

parloir, où elle se trouva en présence de Félix Duhautbois.

Félix était venu chez madame de Mervilly, poussé surtout par le stimulant d'une vive préoccupation. Les derniers mots qu'il avait secrètement échangés la veille avec mademoiselle de Champrosay s'étaient imprimés dans son esprit; ils y avaient produit une sensation de curiosité à laquelle se mêlait une certaine impatience nerveuse; ils y avaient même ranimé un ancien espoir, dont l'ardeur ne s'était pas éteinte complètement. Néanmoins, si désireux que fût Duhautbois d'obtenir de Valentine une explication, il n'osa pas lui demander tout de suite pourquoi elle avait voulu qu'il prolongeât son séjour à Orbec. Il commença par s'informer avec un sincère intérêt de l'état de la baronne, s'affligea d'apprendre qu'elle était très-affaiblie, très-languiissante; puis il parla de Didier, et annonça qu'il avait assisté à la petite cérémonie de son installation comme contre-maitre dans la manufacture de M. Herbault.

— Franchement, ajouta-t-il, je ne m'étais pas rendu là de bonne volonté. J'avais cédé à des instances, car je m'indignais à la pensée qu'un gentilhomme de mes amis allait subir une sorte d'humiliation. Je connais l'esprit railleur des ouvriers, et je m'attendais de leur part à des sourires ironiques, à des murmures offeusants, que sais-je? Je gémissais d'avance sur le sort de Didier, lui reprochant en moi-même d'exposer son orgueil aristocratique à d'inévitables blessures... Eh bien! j'avais tort! Rien de ce que craignais n'a eu lieu; tout s'est passé à merveille. Hommes et femmes, employés dans les ateliers de la filature et du tissage mécanique, s'étaient réunis au milieu du jardin. Ils avaient sans doute été prévenu la veille, car tout le monde était en tenue de chômage, et les physionomies avaient un air de recueil-

lement. M. Herbault présenta le baron de Mervilly ; il s'exprima en des termes si touchants, que plus d'un regard se monilla. Puis Didier prit la parole : ce qu'il dit fut simple, cordial, éloquent. Il termina ainsi : « Je compte sur votre bienveillance, mes amis, pour faciliter ma tâche. Comptez sur mon esprit de justice pour apprécier vos fatigues, et sur ma sympathie pour soulager vos peines. Je ne serai pas seulement le régulateur de vos travaux, je serai aussi le confident de vos tristesses, l'interprète de vos besoins. En conscience, je vous aime déjà, et je souhaite que vous m'aimiez bientôt ! » Une approbation respectueuse accueillit ce langage ému. M. Herbault fit défoncer une pièce de cidre, et l'on fêta la bienvenue du nouveau contre-maitre. Quelques instants plus tard, chacun était à son poste, et l'on travaillait avec ardeur.

Ce récit avait doucement remué l'âme de mademoiselle de Champrosay.

— Bonnes gens que tous ces travailleurs quand ils ont un bon maître ! dit-elle avec un peu d'exaltation. Comme ils ont l'instinct généreux ! Comme ils savent honorer l'infortune dans ceux qui la supportent avec courage et probité !

— Je ne saurais en disconvenir après ce que j'ai vu ce matin, répartit Félix. Réellement, je ne les croyais pas si équitables, et ils m'ont fort surpris... C'est égal ! poursuivit-il, je ne m'habituerai jamais à l'idée que le baron de Mervilly est à la place qu'occupait ce pauvre diable de Manuel.

— Aussi faut-il qu'il n'y reste pas longtemps.

Valentine prononça cette phrase en appuyant sur chaque mot.

Duhautbois semblait stupéfait.

— Parbleu ! s'écria-t-il, s'il en pouvait être ainsi, je m'en réjouirais !

— Il en sera ainsi prochainement, j'en ai l'espoir, et c'est pour cela que je vous ai prié de prolonger votre séjour à Orbec.

— Ah !... c'est pour cela ? balbutia Félix de plus en plus étonné. Ma présence en cette ville doit donc contribuer à produire ce résultat heureux ?

— Je le désire... et je le crois.

— Eh bien, vrai ! je ne devine pas votre pensée, mademoiselle. De grâce, expliquez-vous.

— Soit, cher monsieur.

Mademoiselle de Champrosay ajouta d'un ton solennel qu'il importait à l'existence de la baronne que Didier épousât Clotilde Herbault, et que la malade retournât habiter Mervilly.

— J'ai pensé à vous, reprit-elle, pour me venir en aide dans la réalisation de ce projet, qui aura le mérite de donner à votre ami une situation dont il est digne, et de rétablir promptement, j'en ai la certitude, la santé de sa mère, que mine de jour en jour davantage le regret mortel de ce qu'elle a perdu.

— Quoi ! c'est vous qui me parlez de la sorte ? Mais j'ai ouï dire que vous étiez fiancée au baron ? Renoncez-vous donc à lui ?

— Oui.

— Didier le sait-il ?

— Je le lui ai dit formellement.

— Et il vous approuve ?... Et il consent à se marier avec une autre que vous ?

— Ma réponse ne saurait être affirmative, hélas ! Cependant, j'ai quelque raison de croire que son amour filial le décidera bientôt à contracter une union qui seule

contient le salut de celle qui lui a donné la vie... et qui se meurt.

— Vive Dieu ! je me refuse à admettre que, vous présente, il osera devenir l'époux de Clotilde Herbault !

— Dans quelques jours, monsieur Félix, je ne serai plus ici.

— Où serez-vous donc ?

— Loin... bien loin... pour longtemps... peut-être pour toujours.

La voix de mademoiselle de Champrosay était calme, et pourtant Duhautbois sentit son cœur se serrer.

Valentine reprit :

— Quand vous ne me verrez plus, cher monsieur, souvenez-vous d'une prière que je vais vous adresser : soyez pour le baron de Mervilly un ami dévoué, un consolateur ; placez-vous entre Clotilde et lui pour les rapprocher et les unir. Efforcez-vous de déterminer un mariage qui ramènera la prospérité dans la famille de Mervilly.

— Je vous jure, mademoiselle, de tenter même l'impossible pour faire réussir vos intentions. Je souhaite ardemment que votre héroïsme ne soit pas stérile, et j'emploierai toute mon énergie à le féconder. Je me félicite et je suis fier que mademoiselle de Champrosay, en cette grave circonstance, ait daigné mettre sa confiance en moi.

— Merci de vos excellentes paroles, monsieur Félix. Vous êtes bon, et j'emporterai de vous dans mon cœur un gracieux souvenir.

Ces mots eurent l'effet d'une caresse sur l'âme impressionnable de Duhautbois. Il tressaillit, et resta quelques secondes silencieux ; puis, rougissant et pâlisant tour à tour :

— Mais j'y songe, dit-il avec une légère oppression, est-il donc si indispensable que vous vous sépariez pour longtemps, sinon pour toujours, de ceux qui vous aiment? Une absence de quelques mois ne serait-elle pas suffisante, et ne pourriez-vous revenir au milieu de vos amis après l'accomplissement de l'union de Clotilde et de Didier? Si nous touchions le but que vous m'indiquez, quelle raison auriez-vous de demeurer au loin? Pourquoi ne vous accorderiez-vous pas la douce satisfaction de contempler ici le bonheur qui vous serait dû? Pourquoi ne songeriez-vous point à devenir la joie d'un honnête homme dont l'ambition serait de vous consacrer sa vie... et de relever l'éclat de l'antique maison des Champrosay?

Une ombre glissa sur le front de Valentine; une morne lueur attrista son regard; mais un instant après sa physionomie s'éclaira doucement, et elle répondit avec tranquillité :

— Monsieur Félix, je ne me marierai jamais.

Cette repartie calme était assurément plus imposante que la plus énergique des protestations.

Duhautbois n'e se permit pas d'insister.

La jeune fille reprit :

— Vous aurez en M. de Trézel un auxiliaire de bon conseil. Il sait ma détermination, et j'ai tout lieu de penser qu'il l'approuve, quoiqu'il s'en afflige. Vous ferez donc bien, dès qu'il en sera temps, d'aller le voir et le consulter.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle, je vous le promets.

— Encore une fois, merci, monsieur Félix. Gardez-moi le secret jusqu'à mon départ, et croyez que mon estime et ma reconnaissance vous sont acquises désormais.

Disant cela, elle lui offrait sa main, sur laquelle il laissa tomber une larme en y posant un baiser ; puis il se retira, le cœur plein de mélancolie et d'admiration.

Trois jours s'écoulèrent sans que mademoiselle de Champrosay revit le duc. En considération de la promesse qu'elle lui avait faite, elle retarda de vingt-quatre heures l'instant fixé par elle-même pour son départ. Mais ce fut le dernier délai qu'elle consentit à s'accorder. Il est vrai que la situation lui commandait d'agir au plus vite, si elle voulait le faire en temps utile. Madame de Mervilly s'affaiblissait encore à vue d'œil. Plusieurs médecins venaient de se prononcer hautement : ils n'avaient entrevu un espoir de guérison que dans un prompt retour de la malade à son existence d'autrefois. Didier, présent à la consultation, avait écouté cet arrêt de la science sans prononcer un seul mot, mais ses traits s'étaient empreints d'un caractère stoïque et résolu.

Sur le point de se séparer de tout ce qu'elle aimait, Valentine fit secrètement porter son mince bagage au bureau de la voiture qui correspond avec le chemin de fer, puis elle mit sa chambre en ordre, posa sur une table trois lettres, l'une écrite à la baronne, l'autre à Didier, la troisième au duc, et elle se mit en devoir de quitter la maison. C'était le soir, avant l'heure où d'ordinaire le baron de Mervilly revenait de la manufacture. Mademoiselle de Champrosay, le cœur frémissant, descendit l'escalier d'un pas ferme. Parvenue à la porte d'entrée, elle crut entendre derrière elle un léger bruit, se retourna, et tressaillit violemment.

Didier venait de sortir du parloir ; il la regardait à travers un nuage de pleurs.

— J'avais deviné que vous alliez partir, murmura-t-il, et je suis accouru.

— Ah ! mon ami, soupira Valentine toute chancelante, vous auriez dû m'épargner cette douleur !

— Rassurez-vous, pauvre âme ! Je suis venu pour vous dire : « Allez en paix ! Je ramènerai ma mère à Mervilly !... » Et maintenant, adieu !

— Adieu, Didier !... soyez béni !

Valentine se disposait à s'éloigner, lorsqu'un cheval lancé au galop s'arrêta brusquement à quelques pas d'elle. Le cavalier mit pied à terre aussitôt.

C'était le duc de Trézel. Il s'écria :

— Où donc allez-vous, mademoiselle de Champrosai ?

— Vers l'exil, monsieur le duc.

— Il faut d'abord que je vous parle, et que j'accomplisse ici une importante mission !

XVII

M. de Trézel eut avec Valentine et Didier un entretien qui dura près d'une heure. A la suite de cette conférence secrète, mademoiselle de Champrosai ne partit pas ; le duc se remit en selle et regagna son habitation.

Le lendemain, dans la matinée, le vieux gentilhomme

descendit à pied le faubourg du Câble; sa démarche était alerte, sa physionomie avait un éclat singulier. Contre sa coutume, il interpellait en passant tous ceux qui le saluaient, et chacun se montrait surpris de cette infraction à ses habitudes de taciturnité.

Après avoir suivi dix minutes le chemin de Lisieux, il s'arrêta devant la grille de la Roseraie et souma.

Ce fut Victor, le groom de Félix, qui se présenta pour ouvrir. Il avait la mine sombre, le regard inquiet. Il tenait à la main un numéro de son journal favori, *l'Omnibus*.

— Qui êtes-vous, monsieur? demanda-t-il d'un air doucement effaré au duc, qu'il n'avait jamais vu.

— Que vous importe? répliqua M. de Trézel demi-plaisant, demi-sérieux.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas! reprit le domestique en pâlisant. On ne saurait être trop circonspect en ce temps-ci. Il y a tant d'assassins!

— Ah ça, êtes-vous fou? Ouvrez!

M. de Trézel avait pris un tel ton de commandement, que Victor se hâta d'obéir.

— Annoncez le duc de Trézel, ajouta le vieux gentilhomme... Allez.

Le jeune laquais ne bougea pas.

— J'ai lu une histoire, pensait-il avec effroi, où un forçat évadé se fait passer pour un duc.

Il reprit tout haut, d'une voix qui balbutiait :

— A qui faut-il... que j'annonce... monsieur le duc... de Trézel?

— A M. Herbault, parbleu!

— M. Herbault est absent.

— Serait-il à la manufacture?

— Je l'ignore.

— Croyez-vous que son absence se prolonge?

A cette question, Victor tressaillit. Son œil devint hagard.

— Plus de doute, se dit-il. C'est un faux duc... un chef de brigands!... Sa bande doit être cachée dans les environs.

M. de Trézel fronça le sourcil et s'écria d'un ton impérieux :

— Pourquoi ne me répondez-vous pas, faquin?

— Pardon... pardon, Excellence ! Je... je réfléchissais.

— Me direz-vous enfin si M. Herbault sera bientôt de retour?

— Oui... oui... Je le crois... J'en suis sûr.

— C'est bien ! Je l'attendrai.

Et le duc se dirigea vers la maison, laissant le groom immobile et murmurant d'un air terrifié.

— Miséricorde ! Que va-t-il se passer ici ?

Après avoir gravi les degrés du perron, le vieux gentilhomme entra dans le vestibule. Arrivé à la porte du salon, qui était ouverte, il aperçut Félix Duhautbois assis devant une table sur laquelle il écrivait.

— Permettez-moi, lui dit-il, de ne point me faire annoncer. J'ai sans doute produit un terrible effet sur l'esprit du bizarre garçon qui m'a reçu à la grille du jardin, car il est resté là-bas planté comme un terme. Je suppose qu'il m'a pris pour un malfaiteur.

Dès les premiers mots Duhautbois avait levé la tête. Ayant reconnu M. de Trézel, il s'était élancé vers lui en le saluant avec obséquiosité.

— Ah ! monsieur le duc, exclama-t-il, quel honneur pour la Roseraye !

Et il s'empressa d'offrir un fauteuil au noble visiteur qui s'y assit, tandis que sur ses lèvres errait un sourire finement narquois.

— Quel est donc, reprit Félix, le maraud qui a manqué de révérence à votre égard?

Disant cela, il lançait un coup d'œil dans le jardin, où il remarquait la présence de Victor.

— Quoi! c'est mon domestique! proféra-t-il. Je vais le chasser!

— De grâce, n'en faites rien!

— Mais en vérité, monsieur le duc, je ne puis plus garder ce malheureux à mon service. A force de se repaître l'imagination des romans du jour, dans lesquels il n'est question que de vols et d'assassinats, son cerveau s'est troublé. Il commence à ne voir partout que larrons et bandits. Ses accès de terreur le rendent parfois insensé.

— Je m'en suis aperçu, pardieu! Si son état s'aggrave, placez-le dans une maison de santé où on lui interdira la lecture de ces élucubrations violentes, qui sont un véritable *gin* intellectuel, et cette abstinence le guérira.

— Votre conseil me paraît bon, monsieur le duc. Je le suivrai.

Le vieux gentilhomme regarda fixement son interlocuteur, sa bouche se plissa, une expression d'ironie y apparut de nouveau.

— Puisque vous êtes si bien disposé à faire cas de mes avis, dit-il, je vais me permettre de vous en donner un assez sérieux.

— Donnez, je vous prie, répondit Félix en rougissant un peu. Je tâcherai de le mettre à profit.

Le duc tira une carte des plis d'un portefeuille, et dit en même temps :

— Vous êtes venu hier pour me visiter au chalet que j'habite. Malheureusement pour moi, j'étais absent.

Duhautbois parut se décontenancer.

— Je n'avais pas l'intention de vous déranger, monsieur le duc, balbutia-t-il. Je voulais seulement vous faire remettre mon nom.

— Est-ce bien votre nom que vous aviez le désir de placer sous mes yeux ? A vous parler franchement, j'en ai douté en apercevant les caractères tracés sur la carte que voici.

Et M. de Trézel ajouta d'un ton railleur :

— Voyez vous-même, voyez !

Félix resta muet et confus.

Le vieux gentilhomme lut alors en scandant plusieurs syllabes avec affectation :

— Vicomte Félix... Du... Haut... Bois.

Il reprit ironiquement :

— Je dois reconnaître que le titre de « vicomte » se présente sous une forme modeste, pudique, abrégée. Il est vrai qu'une jolie couronne à triple fleuron en détermine le sens, et qu'un charmant blason « d'azur, à la bande d'or » en rehausse l'éclat. Je vous félicite, mon gentilhomme, et je regrette d'avoir ignoré jusqu'à présent l'illustration de votre naissance et le titre que vous portez. A vrai dire, aucun *Annuaire de la noblesse* n'en fait mention, et c'est là l'excuse de mon ignorance à ce sujet.

Duhautbois se repentit, mais trop tard, d'avoir eu l'imprudence de laisser chez M. de Trézel un témoignage flagrant de sa vaine prétention. Il se mordit la lèvre, et murmura :

— Maladroit que je suis !

Puis il essaya de prendre légèrement le sarcasme du duc :

— Riez de moi tant qu'il vous plaira ! répliqua-t-il avec un effort de bonne humeur. J'ai une faiblesse, je l'avoue ; mais peut-être mérité-je un peu d'indulgence

de votre part, car ma faiblesse même est un hommage que je rends à l'aristocratie des titres dont je me plais à imiter bien innocemment les insignes et les attributs.

Le duc se leva par un brusque mouvement; sa physiognomie avait changé d'expression : l'ironie s'était effacée de ses traits, qui n'offraient plus que l'apparence d'une froide rigidité.

— Je vous croyais honnête homme, monsieur, dit-il sèchement; mais je déclare que vous ne l'êtes pas!

Cette rude apostrophe fit reculer Félix comme s'il eût reçu la décharge d'une pile électrique.

— Monsieur le duc veut sans doute plaisanter, murmura-t-il en s'efforçant de se remettre d'aplomb.

— Je parle sincèrement.

— Mais alors c'est une injure que vous m'adressez!

— C'est du moins une vérité dont je suis prêt à vous convaincre, s'il vous plaît de m'entendre.

— Je vous écoute, car je suis curieux d'apprendre comment moi, qui n'ai jamais fait tort à personne, je manque de droiture et de probité.

Duhantbois se jeta tout frémissant dans un fauteuil; il se croisa les bras sur la poitrine, comme pour en cacher les soubresauts, et devint silencieux.

M. de Trézel parut hésiter une minute; un reflet d'indulgence glissa au fond de son regard à la vue du visage pâle et défait de Félix; mais cette douce impression s'effaça vite sous le souffle d'un sentiment plus rigoureux.

— Je ne vous reprocherai pas, monsieur, commença le duc d'un ton sévère, d'avoir renié le nom paternel en le dénaturant. Le monde tolère parfois qu'un homme s'approprie un nom qui n'est pas le sien, quand cet homme l'illustre par le talent. Mais je ne sache pas qu'aucun de vos mérites ait glorieusement consacré la

dénomination dont vous vous êtes affublé. N'importe ! passons.

Il y eut une pause, pendant laquelle Duhautbois se mordit la lèvre jusqu'au sang. Il n'osa point repliquer.

Le vieux gentilhomme poursuivit :

— Si je n'insiste pas sur le mépris que semble vous inspirer l'humble origine de votre père, qui a pourtant laissé une réputation intacte, c'est que rien ne m'est plus pénible à voir que l'ingratitude et le dédain d'un fils !

— Je proteste que je ne suis point un ingrat ! s'écria Félix. J'honore le souvenir de celui qui m'a donné la vie, l'éducation, la fortune, à qui je dois tout !

— Eh bien ! vous ne le prouvez pas ! répliqua le duc. Que dis-je ? Votre conduite dément vos protestations, puisque vous cachez votre véritable naissance sous la mascarade d'une noblesse d'emprunt !

— Ah ! vous êtes cruel, monsieur ! articula Félix d'une voix suffoquée. Mais admettons que je sois un mauvais fils, s'ensuit-il que je doive être considéré comme un malhonnête homme, ainsi que vous l'avez tout à l'heure déclaré formellement.

— Qu'est-ce qu'un honnête homme, je vous prie ? C'est celui qui ne transgresse aucune loi, et ne cherche à tromper personne, entendez-vous bien, monsieur ?

— Soit !... Après.

— Ignorez-vous donc qu'en changeant la nature d'un nom, en s'attribuant sans droit une particule, un titre, un blason, on enfreint la loi de germinal an XI, qui interdit de modifier un nom sans y être autorisé ? on viole le décret de mai 1838, qui défend d'usurper une qualification nobiliaire, quelle qu'elle soit ? Ignorez-vous cela ?

Félix baissa la tête d'un air embarrassé.

— Votre silence me suffit, reprit le duc. C'est un aveu que vous commettez sciemment une chose condamnable. Or, un homme de bien n'expose jamais ainsi son honnabilité.

— Vous exagérez étrangement, balbutia Félix, ce qu'il y a de grave dans la fantaisie que je me suis permise, sans doute à tort. Que de gens ont fait comme moi que la justice n'a point frappés, et que l'opinion publique n'a pas même flétris !

— Qu'importe ! L'impunité doit-elle être un encouragement ? Non, mille fois non ! La vraie probité ne transige pas avec ce qui blesse la franchise et l'honneur. Toute âme loyale repousse l'exemple du mensonge, même lorsqu'il paraît triompher. Qui veut être estimable se garde d'imiter ces sycophantes modernes qui trompent impudemment sur ce qu'ils sont, qui se parent d'un faux nom, d'un faux titre, d'une fausse décoration, d'une fausse dignité pour surprendre la confiance d'autrui, pour obtenir une considération qui ne leur est pas due, pour... *escroquer*... le respect et l'hommage des honnêtes gens !

Duhautbois bondit à ce mot que M. de Trézel avait impitoyablement accentué.

— C'est trop m'insulter ! proféra-t-il, la lèvre frissonnante, l'œil en feu. Vous m'en rendrez raison !

Un éclair de joie traversa la physionomie du duc.

— Je ne me bats qu'avec les gens que j'estime, répondit-il ensuite froidement.

— Que vous m'estimiez ou non, répliqua Félix avec violence, il faudra bien que je vous tue ou que je sois tué par vous !

— Si c'est le vicomte... Du... Haut... Bois... qui me provoque, je vous affirme qu'il n'aura pas l'honneur de se rencontrer avec moi.

— Mais si celui qui vous jette ici le gant ne se présente plus à vous que comme un enfant du peuple, comme le fils d'un ancien ouvrier tisserand, accepterez-vous sa provocation?

— Quel témoignage m'offrira-t-il de sa sincérité? Est-ce une carte semblable à celle que je tiens entre mes doigts et dont j'admire la gravure héraldique? Est-ce l'élégante papeterie que je remarque là sur une table, devant nous, et qui contient toute une ramette de papier reproduisant à merveille le blason et la couronne du féal chevalier dont la noble colère m'appelle en champ clos?

Ce sarcasme acheva d'exaspérer Dubautbois. Il saisit brusquement la carte que le duc lui tendait d'un air dédaigneux, et la déchira en menus morceaux; puis il s'empara des cahiers et des enveloppes rangés dans la papeterie, et les réduisit en miettes sans en rien épargner; après quoi, il lança par une fenêtre du salon son cachet armorié, qui alla se perdre au milieu des eaux rapides de l'Orbiquet, de l'autre côté du chemin de Lisioux.

Cette exécution terminée, il se dressa devant M. de Trézel, et le regarda en face avec résolution :

— A présent, lui dit-il d'un ton ferme, je ne suis plus que Félix Dubautbois, en deux mots. Refuserez-vous encore de vous battre avec moi?

— Dans un instant je répondrai à cette question, répliqua le vieux gentilhomme sans s'émouvoir. Jurez-moi d'abord que, quoi qu'il arrive, vous resterez ce que vous voilà, laissant aux aigrefins et aux sots la coupable et puérile vanité qui les porte à s'anoblir par le mensonge et l'usurpation.

— Je vous le jure, et sincèrement! Oui, je proteste que je ne m'exposerai plus à recevoir de nouveau l'af-

front que je viens de subir ! La leçon a été rude : j'en ferai mon profit.

Le visage de M. de Trézel rayonna. Il prit vivement les deux mains de Félix, et les pressa dans les siennes avec énergie.

— Mon but est atteint, dit-il. Je vous ai fait cruellement sentir ce qu'il y avait de contraire à la loi et surtout à la loyauté dans le travers que l'on blâmait justement en vous. Je me plais à croire que j'ai redressé ce mauvais penchant de votre caractère d'ailleurs si honorable, et je m'en félicite de tout mon cœur. Je n'hésite pas maintenant à vous demander pardon des termes blessants dont je me suis servi pour vous guérir. Soyons amis, voulez-vous ?

— Pas encore, monsieur le duc ! J'exige d'abord une réparation par les armes !

— J'ai le droit de vous la refuser. Je me suis battu vingt fois, et vingt fois, hélas ! j'ai frappé.

— Raison de plus pour que j'insiste ! Il faut que du sang lave la tache que vous m'avez faite, efface la honte que j'éprouve ! Tant mieux si ce sang est le mien !

— Eh bien ! soit, répondit le vieux gentilhomme. Demain je serai à vos ordres, si jusque-là vous n'avez pas retiré votre provocation.

— Il la retirera, soyez-en sûr, car un duel entre vous et lui serait inutile, maladroit et scandaleux !

M. de Trézel et Duhautbois se tournèrent vers celui qui venait de s'exprimer de la sorte ; ils aperçurent M. Herbault à l'entrée du salon.

Sa fille l'accompagnait.

— J'ai tout entendu, reprit le manufacturier, et je remercie avec effusion M. le duc de Trézel.

Félix, honteux, frissonnant, brisé, se laissa tomber sur un divan et cacha son front dans ses mains.

Il entendit presque aussitôt une voix sympathique murmurer doucement à son oreille :

— J'ai bien souffert pour vous, mon bon Félix, mais aussi je vous ai bien admiré ! Je suis heureuse que vous ayez pris enfin une bonne et louable détermination !

Duhautbois, ayant levé la tête, vit Clotilde près de lui.

Elle avait les yeux humides, et elle lui souriait.

Avec ce tact parfait du gentilhomme qui sait terminer adroitement une scène pénible, M. de Trézel se hâta de changer la nature de l'entretien, pour laisser aux sensations du moment le temps de se calmer.

— Votre retour me réjouit, monsieur Herbault, dit-il d'un ton affable, car je suis venu à la Roseraie dans l'intention de causer affaires avec vous.

— J'arrive de Mervilly en compagnie de ma fille, répondit le manufacturier. J'étais allé ce matin donner quelques ordres à l'un des fermiers de ce domaine. Me voici, monsieur le duc, tout prêt à vous écouter.

Clotilde manifesta l'intention discrète de sortir, et Duhautbois se disposait à la suivre, lorsque M. de Trézel les retint.

— Il n'y a rien de mystérieux, leur dit-il, dans le projet qui m'amène. Vous pouvez entendre l'un et l'autre l'entretien qui va avoir lieu entre M. Herbault et moi.

Les deux jeunes gens, surpris, intrigués même, ne songèrent plus à s'éloigner. Félix crut qu'il s'agissait déjà d'une demande en mariage, et s'étonna qu'une telle démarche s'accomplît avec tant de précipitation.

Le duc reprit lentement :

— Cher monsieur Herbault, voici le motif de ma présence : j'ai le désir d'acheter Mervilly.

Ces paroles produisirent une visible émotion.

Le fabricant regarda son interlocuteur d'un air ébahi.

— Mais je ne veux pas vendre la propriété dont il est question, répondit-il. J'entends la garder pour plus d'une raison qui ne manque pas d'une certaine gravité, croyez-moi.

— Mervilly vaut en effet qu'on y tienne, répartit M. de Trézel. Cependant il ne peut y avoir là pour vous qu'une spéculation, et, pourvu que vous trouviez un avantage sérieux dans la cession de vos droits, il est évident que vous n'hésitez pas à conclure. Or, je vous offre cent mille francs au-dessus de votre prix d'acquisition : acceptez-vous ?

La physionomie de M. Herbault devint grave. Il y eut de la sévérité dans son regard.

— L'avantage que vous me faites tenterait sans doute un autre que moi, répondit-il en fronçant le sourcil. Je dois cependant vous déclarer qu'il ne me séduit pas du tout.

— Peut-être ne le jugez-vous point suffisant ? reprit le duc avec une sorte de froideur. Le domaine que j'ai résolu d'acquérir est de nature, si on y introduit quelques améliorations, à gagner en importance et en valeur. Je comprends à merveille que cette plus-value éventuelle soit dès aujourd'hui mise par vous en ligne de compte, et que vous vouliez en avoir tout de suite le bénéfice comme s'il était acquis. J'estimais néanmoins qu'une surenchère de cent mille francs devait suffire. Puisqu'il n'en est pas ainsi, ayez l'obligeance de m'apprendre quelle est votre estimation. Si élevée qu'elle soit, je doute que nous ne parvenions point à nous entendre parfaitement.

Le manufacturier redressa sa taille avec roideur, et répliqua d'un ton sec :

— Je m'aperçois, monsieur le duc, que vous vous mé-

prenez sur le sens de mes paroles. En vérité, cela ne me surprend pas de la part d'un grand seigneur; mais cela me prouve que vous manquez en ce moment de pénétration.

— En quoi, s'il vous plait?

— Je vous le dirai tout à l'heure... Et d'abord je vous prie de me déclarer quelle est la personne qui vous a chargé de traiter avec moi de l'acquisition de Mervilly.

— Je ne comprends pas votre exigence, cher monsieur. Cette personne est solvable, je vous l'affirme. N'est-ce pas l'essentiel?

— Non certes!

— Eh bien! je vous annonce que c'est moi.

— Vous, monsieur le duc?

— Moi-même. Vous convient-il que nous traitions à présent? Ce n'est plus cent mille, mais cent cinquante mille francs que j'ajoute à votre prix d'acquisition.

M. Herbault haussa les épaules et se crispa la lèvre avec dédain.

— Je garde le domaine que vous convoitez, répondit-il avec une certaine rudesse d'accentuation. N'en parlons plus.

M. de Trézel se montra consterné.

— Quoi! balbutia-t-il, l'offre que je viens de vous faire ne vous a pas semblé assez brillante? Mais quelles sont donc vos prétentions? Avouez-les, de grâce! S'il me faut payer ce qui est à ma convenance un prix exorbitant, croyez-bien que je n'hésiterai pas!

Et le duc lança au manufacturier un de ces coups d'œil qui sont pleins de fierté aristocratique, et couvrent de mépris l'âpreté calculatrice du bourgeois.

Un rayonnement de colère enflamma le cœur de M. Herbault, qui s'écria tout frémissant :

— Monsieur le duc, il y a un instant, vous avez infligé une rude correction à la manie vaniteuse d'un enfant du peuple, et vous avez bien fait ! A votre tour, vous en méritez une, et c'est moi qui vous l'infligerai.

— Voyons ! dit le vieux gentilhomme stupéfait.

— La noblesse s'imagine avec trop de présomption qu'elle a le privilège des sentiments désintéressés, et que la classe moyenne n'est animée que d'un mobile, celui du lucre sans frein. Drapée dans son orgueil héraldique, elle laisse tomber de haut sur le commerce, l'industrie, la finance, une dédaigneuse accusation de cupidité. Eh ! sans doute les travailleurs cherchent le profit, et, pourvu que leur ambition d'acquérir ne fasse point de dupes, tout est bien ! Mais n'y a-t-il dans l'âme de ces bourgeois que le désir immodéré de réaliser de gros bénéfices en toute occasion ? C'est ce que vous croyez, vous autres, messieurs les gentilshommes, et c'est en quoi l'injuste esprit de caste vous induit parfois en de graves erreurs. Qu'un pauvre diable, dont le labeur est difficilement productif, soit âpre au gain, cela se comprend, cela s'excuse, et certes les exemples sont nombreux. Mais, sachez-le, l'homme, quel que soit son rang social, s'élève presque toujours moralement à mesure que s'accroît sa fortune. A de rares exceptions près, la prospérité rend le cœur plus libéral, surtout quand la source du travail ne tarit pas et que le produit constant de chaque jour permet d'être généreux sans compromettre sa sécurité. Soyez sûr que plus d'un commerçant, plus d'un industriel, plus d'un financier, devenu riche, a d'ordinaire la main moins lente à donner que beaucoup de hobereaux, voire même de marquis et de ducs, qui ont à craindre que de trop bonnes actions ne compromettent leur revenu limité et ne produisent dans leur existence, qu'elle soit modeste ou fastueuse, une gêne

et un tourment. Où étaient-ils, ces chevaleresques descendants des preux, quand une misérable spéculation projetait de s'emparer à vil prix du domaine seigneurial de Mervilly? Pas un ne s'est présenté aux enchères, et c'est moi, moi, ancien ouvrier, démocrate endurci, qui ai couru, la casquette au front, les sabots aux pieds, pour empêcher une infamie, pour donner sa valeur réelle à la propriété, non d'une famille d'aristocrates, mais d'une famille de véritables honnêtes gens!... Et vous êtes venu m'offrir aujourd'hui cent et cent cinquante mille francs de bénéfice pour vous emparer du meilleur souvenir de ma vie! Et vous avez cru, grand seigneur que vous êtes, tenter ma convoitise en me jetant au visage une liasse de billets de banque! Allons donc! vous n'y avez pas réfléchi! Est-ce qu'un bourgeois de ma sorte se soucie d'un tel appât? Si j'avais voulu gagner, le jour de la vente, une somme égale à celle que vous me proposez, il me suffisait de modérer l'élan de mon indignation. Mais, Dieu merci! je n'ai rien calculé pour venir sérieusement en aide à la baronne et à son fils, dont la belle conduite m'enthousiasmait. Eh bien! ne vous en déplaie, monsieur le duc, je ne calculerai pas davantage maintenant. Je repousse vos impertinentes largesses et je garde Mervilly, avec la résolution de ne céder ce domaine qu'à ceux qui l'ont vendu pour sauver l'honneur de leur nom! Cela dit, je vous laisse à penser si l'aristocratie a le privilège du désintéressement!

M. de Trézel avait écouté ce réquisitoire sans donner aucune marque d'impatience et d'irritation. Quand M. Herbault eut mis fin à l'impétuosité de son éloquence plébéienne, le vieux gentilhomme prit la parole, et s'exprima ainsi d'un ton grave et doux :

— La leçon a été plus dure que je ne m'y attendais... N'importe, je reconnais que je me la suis attirée, et je

ne m'en plains pas. Oui, je l'avoue, sous l'empire d'un préjugé de race, j'ai commis ici une maladresse, et même pis que cela, une brutalité : j'ai beaucoup trop cru à l'influence de l'argent pour conclure l'affaire qui m'amenait en ces lieux. J'en demande pardon, car mon repentir est réel... Je profiterai de cette circonstance, reprit-il, et je ferai remarquer à M. Felix Duhautbois comment on subit une juste remontrance sans colère, et comment on confesse un tort sans exiger une réparation.

Le jeune homme se leva vivement. Dans une attitude simple et digne, il répondit :

— S'il est trop tard, monsieur le duc, pour que j'imite votre exemple, je puis du moins retirer à temps ma provocation, et je vous supplie de n'en pas tenir compte.

— Soit. C'est entendu.

Se tournant alors vers le manufacturier, M. de Trézel reprit en souriant :

— J'ai fait amende honorable, moi aussi, et je me plais à croire, cher monsieur Herbault, que vous ne me tiendrez pas rigueur.

— Non, sans doute, répondit le fabricant, dont l'exaltation démocratique s'était apaisée soudain. La franchise et la bonne grâce de vos excuses m'ont complètement désarmé.

— Tant mieux !... A présent reparlons de la propriété de Mervilly.

— Pourquoi ? Je suppose que vous n'avez plus l'espoir de l'obtenir ?

— Si fait. Je suis même plus que jamais certain que vous la céderez.

— Ah ! parbleu ! voilà qui est fort extraordinaire, et je suis vraiment curieux de voir comment vous vous y prendrez pour me contraindre à la vendre.

— C'est bien simple. J'aurais même dû me servir plus tôt du seul moyen auquel vous êtes incapable de résister... J'eusse épargné à mon amour-propre une assez cuisante blessure, et j'irais en ce moment chez le notaire pour donner l'ordre de rédiger le contrat.

M. Herbault demeura ébahi.

— Et quel est ce moyen triomphant? demanda-t-il après un instant de silence.

— Il consiste à vous déclarer que je me présente au nom de mademoiselle Valentine de Champrosay, qui est en mesure d'acheter Mervilly, qu'elle a résolu de rendre à la baronne en épousant Didier.

A cette nouvelle, trois cris de joie retentirent dans le salon de la Roseraie.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas annoncé cela tout de suite? dit aussitôt le manufacturier au vieux gentilhomme. Doutez-vous du bonheur que nous en ressentirions ici?

— Assurément non; mais j'avais promis de ne révéler le secret qu'après avoir accepté vos conditions.

— Je ne comprends pas le motif de cette réserve. Expliquez-le-moi,

— Volontiers. Valentine et le baron, qui vous estiment profondément, ont pensé que vous seriez plus libre d'imposer votre prix si vous n'étiez point retenu par la sympathie qu'ils vous inspirent. Ils vous connaissent mieux que moi, et ils ont su vous apprécier comme le mérite votre caractère.

— Les dignes jeunes gens! Ah! je n'attendais pas moins de leur noble esprit et de leur bon cœur!

— Mademoiselle de Champrosay est donc devenue riche tout à coup? balbutia Félix au comble de l'étonnement..

— Oui, répondit le duc. Il vient de lui échoir un legs d'un million.

— Ah ! juste ciel ! s'écria Clotilde en sautant comme une folle. Quel heureux événement ! Gloire à Dieu !

— Oui, gloire à Dieu, car il vient de récompenser une belle âme et une rare vertu, ajouta Duhautbois avec une touchante vivacité de cœur.

Le duc reprit en s'adressant à M. Herbault :

— Vous savez maintenant que la possession de Mervilly doit retourner à ceux qui l'habitaient naguère. Dicter-moi les conditions de la vente, et d'avance j'y souscris.

Le manufacturier garda le silence : il semblait qu'il n'eût pas compris. M. de Trézel formula sa pensée avec plus de précision.

— Vous voulez savoir le prix auquel je consens à céder le domaine ? répondit M. Herbault. Ne l'avez-vous pas deviné déjà ? Eh bien ! je réclame simplement la somme que j'ai déboursée.

— Quoi ! rien de plus ?

— Non, rien de plus.

— Ah ! monsieur Herbault, un vrai gentilhomme n'agirait pas mieux que vous.

— J'agis comme un brave homme, voilà tout, monsieur le duc, répartit le manufacturier. Je considère que je ne fais point une vente, mais que je restitue un dépôt. Veuillez le dire à madame de Mervilly.

— Vous le lui déclarerez vous-même, je l'espère, cher monsieur, quand le moment sera venu de lui apprendre la bonne nouvelle que vous connaissez à présent.

— Elle l'ignore donc ?

— Oui. La pauvre baronne est si faible, si souffrante, si gravement atteinte, que des précautions et des ménagements ont paru nécessaires, car il y a des joies brusques qui peuvent devenir mortelles, surtout dans l'état

de langueur où se trouve madame de Mervilly. Elle n'aura donc que peu à peu la révélation du bonheur qui lui arrive, et tous ses amis seront là, près d'elle, pour célébrer le retour de ses prospérités.

— Comptez sur ma présence ! s'écria M. Herbault.

— Et sur la nôtre aussi ! répétèrent avec exaltation Clotilde et Félix.

— Certes, j'y compte ! répliqua le duc d'une voix qui vibrât sympathiquement.

Quelques minutes plus tard, M. de Trézel retourna à Orbec, tandis que M. Herbault prit le chemin de la manufacture.

Félix et Clotilde se promenèrent ensemble sur la terrasse de la Roseraie. Ils étaient devenus pensifs.

— Plus d'espoir, chère petite ! dit tout à coup Duhautbois à sa compagne : vous n'épouserez pas Didier.

— Oh ! je n'espérais plus ! répondit la jeune fille en hochant la tête avec mélancolie ; et, franchement, j'ai hâte de voir s'accomplir l'admirable union de mademoiselle de Champrosay et du baron de Mervilly.

— Moi de même... vrai !

— Vous avez un bon cœur, Félix !

— Et vous donc, ma belle ! Ah ! celui qui vous aura pour femme sera un mari heureux !

— Parlez-vous sérieusement ?

— N'en doutez pas.

— Voulez-vous connaître, à votre tour, mon opinion sur vous ?

— J'écoute.

— Eh bien ! j'estime qu'elle ne sera pas du tout à plaindre celle dont vous serez l'époux.

— C'est gentil ce que vous me dites là !

— Et surtout sincère, croyez-le.

Il y eut un silence ému, pendant lequel Duhautbois cueillit une rose et l'offrit.

— Une idée, ma bonne Clotilde ! dit-il avec un léger embarras.

— Voyons l'idée.

— Si nous nous consolions... en nous mariant tous deux ?

Clotilde respira la rose, puis elle regarda Félix d'un air tendre et malicieux.

— J'y songeais, murmura-t-elle en rougissant.

XVIII

Le surlendemain était un dimanche, un dimanche bien ensoleillé. Il y avait de joyeuses mélodies et de fraîches senteurs de printemps dans l'air. Toutes les grâces fleuries, toutes les gaietés rayonnantes du mois de mai semblaient s'être réunies pour remplir ce jour de fête d'un suave enchantement.

Madame de Mervilly, quoiqu'elle pût à peine se soutenir et que son extrême faiblesse l'obligeât à garder le lit, voulut se lever et descendre au jardin. Mademoiselle de Champrosay mit un grand empressement à lui venir

en aide. Il n'était pas douteux que ce désir de la malade lui causait une vive satisfaction.

La baronne s'installa dans un fauteuil, à l'ombre d'un beau sorbier, près d'une jolie corbeille de renoncules, de balsamines et de jacinthes. Son visage étiole, ses membres alanguis contrastaient en quelque sorte avec l'épanouissement de la végétation qui l'entourait.

— Quel temps délicieux ! soupira-t-elle. Comme il est doux de vivre aujourd'hui !

Puis, à voix basse, elle ajouta :

— Comme il serait doux aussi de mourir !

Valentine n'entendit pas ces derniers mots, mais elle parut les deviner.

— Oui, répondit-elle d'un ton expressif, la nature est riante et gracieuse. Il y a en elle une sorte d'encouragement qui promet le bonheur.

— Oh ! je ne me fie plus à ces promesses-là, car elles mentent presque toujours.

— Eh bien ! répliqua mademoiselle de Champrosay, moi, je me sens plus confiante que vous en ce moment. Je me recueille, j'écoute, et je crois.

— C'est de votre âge, ma belle. Vous avez l'avenir : je n'ai plus que le passé. Vous avez l'espérance : je n'ai plus que le regret. Votre vie en est au début : la mienne est près de finir.

— La vôtre va recommencer, croyez-moi ! J'en ai le pressentiment !

— Et moi aussi ! articula la baronne avec une inexprimable mélancolie ; mais cette vie-là sera éternelle, chère enfant, et nous nous y retrouverons plus tard.

Disant cela, ses paupières se soulevaient avec effort, et elle dirigeait vers le firmament un de ces regards profonds qui semblent réfléchir l'éternité.

Valentine ne put s'empêcher de tressaillir secrètement.

Durant plus d'une minute son émotion l'empêcha de parler. Elle allait cependant protester contre les idées funèbres de madame de Mervilly, lorsqu'elle entendit un bruit de pas dans le vestibule de la maisonnette. Didier, sorti depuis le matin, rentrait. Elle alla au-devant de lui.

— Où est ma mère? lui demanda-t-il.

— Au jardin.

— Comment est-elle?

— Bien débile. Je crains qu'en dépit des transitions habilement ménagées l'épreuve n'offre un danger sérieux.

— N'importe! Il faut agir. Impossible d'ajourner.

— Tout le monde est prévenu?

— Oui.

— Le médecin et le notaire seront à Mervilly?

— Je les quitte à l'instant. Ils se sont mis en chemin.

— La voiture est prête?

— Elle attend.

— Ah! mon ami, exhala Valentine avec oppression, la circonstance est solennelle, décisive... et j'ai peur!

— Du courage, mon cher amour! Dieu ne voudra pas mettre un deuil sur le retour de nos prospérités.

En s'exprimant ainsi, Didier, le visage brillant de tendresse et d'admiration, eulachait la taille élégante et flexible de sa compagne, qu'il entraînait doucement vers madame de Mervilly.

Dès que la baronne les aperçut, elle souleva sa tête qui venait de s'incliner sur le dossier du fauteuil; sa physionomie s'éclaira d'un tendre reflet du cœur.

— Qu'ils sont beaux l'un et l'autre! pensa-t-elle. Qu'ils sont dignes de s'unir! Ah! la destinée, si rigoureuse pour moi, devrait bien s'adoucir pour eux!... Seigneur,

ajouta-t-elle en joignant les mains, j'ai assez vécu : rappelez-moi vers vous ; mais accordez à ces nobles enfants, si bons, si héroïques, toutes les pures joies de ce monde qu'ils ont su mériter !

Elle achevait à peine cette prière mentale, — sainte exaltation d'une âme maternelle, — que déjà Didier et Valentine s'étaient mis à genoux à ses côtés, et l'entouraient de leurs bras caressants.

— Mère, dit alors le baron, il me semble que les forces te sont un peu revenues. Aussi, comme la journée est charmante, je viens te proposer...

— Quoi donc ?

— Une promenade.

— Quelle folie ! Est-ce que je suis capable de marcher ? Il m'a fallu le secours de Valentine pour quitter ma chambre et venir jusqu'ici.

— Certes, je ne compte pas t'emmener à pied. Nous irons en voiture, mère, et tu ne te fatigueras pas.

— En voiture ? mais ce serait déraisonnable ! Tu oublies, mon fils, que nous devons être plus économes que jamais.

— Bah ! il ne faut rien exagérer. Je suis sûr que le grand air de la campagne te fera du bien. La santé d'abord, l'épargne après.

— Nous sortirons un autre jour, Didier, quand mes pas se seront un peu raffermis.

— J'insiste pour que ce soit maintenant, mère. Je te prie avec instance d'y consentir. Je me suis déjà procuré une bonne calèche dans laquelle tu seras transportée bien doucement.

— Où irons-nous ? demanda la baronne en cédant au désir de son fils.

— N'importe où !... Dans la direction de Mervilly, si tu veux.

— Oh ! non... non... pas de ce côté-là !

— Pourquoi ? J'aimerais cependant à revoir cette chère demeure des temps heureux tandis qu'elle est encore inhabitée. Avec un petit effort d'illusion, nous pourrions croire que le domaine nous appartient toujours... et que nous y sommes chez nous.

— Dès chimères ! A quoi bon, si ce n'est à rendre plus triste la réalité ?

— D'ordinaire, oui. Mais cette fois j'ai l'espoir que notre situation nous paraîtra plus belle ensuite.

— J'en doute, hélas !

— Tentons l'expérience, je t'en supplie.

— Tu y tiens donc beaucoup ?

— Plus que tu ne peux l'imaginer.

— Eh bien ! allons à Mervilly, quoique je craigne, à vrai dire, que la vue de ces lieux toujours regrettés ne me communique une douloureuse impression.

— Nous verrons bien ! Partons.

— Mais... la voiture ?...

— Elle est là.

Madame de Mervilly se montra stupéfaite. Néanmoins elle n'exprima pas son étonnement. Elle voulut se lever sans l'appui de son fils et de Valentine, mais elle ne put y réussir. Elle eut recours alors aux bras des deux jeunes gens, qui la conduisirent avec précaution jusqu'à la porte de la rue, où une calèche stationnait.

C'était un huit-ressorts très-élégant, quoique visiblement défraîchi, auquel étaient attelés deux chevaux bai-brun, élevés de garrot, bien harnachés. Sur le siège de devant se tenait un domestique vêtu d'une livrée noire, ayant les guides et le fouet en mains, immobile et fixe comme un automate, mais le visage pâle et les yeux mouillés comme s'il était fortement ému. Sur le siège de derrière se prélassait Georgette tout endiman-

chée, se composant une mine tour à tour joyeuse et grave, un sourire à la fois béat et finaud, comme si elle avait conscience d'être initiée à un grand secret.

— Et moi aussi, je vas me promener à Mervilly ! s'écria-t-elle dès qu'elle aperçut la baronne. Que je suis donc contente et fière de m'en aller dans une belle voiture comme celle-ci ! Et fouette, cocher !

Personne ne prit garde aux propos de l'idiote. L'automédon ne bougea pas. Quant à la malade, elle s'arrêta devant la calèche, dont la portière était ouverte, et l'examina avec une étrange insistance de regard.

— Je crois reconnaître une de nos voitures d'autrefois, balbutia-t-elle en soupirant.

— C'est l'une d'elles, en effet, répondit le baron d'un ton calme. Elle était sans emploi : on l'a mise à ma disposition.

— Et les chevaux, nous ont-ils également appartenu ?

— Mon Dieu, oui ! J'ai obtenu qu'ils me fussent cédés, du moins pour aujourd'hui.

— Quelle fantaisie bizarre tu as eue là, mon ami ! J'eusse préféré un équipage modeste, plus conforme à l'humilité de notre situation.

— Rien ne saurait être trop brillant pour toi, ma mère. Et d'ailleurs je me suis procuré la calèche que voici, parce qu'elle est très-douce, et que tu y seras comme bercée entre de moelleux coussins.

— Mon cher enfant, que tu es bon ! murmura la baronne avec un ineffable accent.

Puis, toujours soutenue sur les bras de Valentine et de Didier, elle se plaça dans la voiture. Les deux jeunes gens s'assirent près d'elle, et le cocher lança ses chevaux.

Il y avait foule dans la principale rue d'Orbec quand

la calèche s'y engagea. Presque toute la population s'y trouvait réunie, les uns se tenant sur le seuil des boutiques à demi-fermées, les autres apparaissant aux fenêtres des maisons ; ceux-ci ayant l'air de se rendre à la messe, ceux-là paraissant se diriger vers le chemin de Lisieux ou le bois des Capucins. Tout le monde, à coup sûr, s'attendait à un événement, car on chuchotait, et le nom de Mervilly était souvent répété. L'événement se produisit enfin, et ce fut l'arrivée du bel équipage qui emportait vers leur ancienne propriété seigneuriale ceux qui s'en étaient exilés si noblement quelques mois plus tôt.

Quand les passions politiques ne troublent point l'âme humaine, il en émane presque toujours un admirable sentiment de justice. Le peuple, dont le cœur est si prompt à s'irriter et à s'attendrir, est alors le premier à se réjouir des retours de fortune qui récompensent la vertu des honnêtes gens. Aussi la voiture circula-t-elle au milieu d'une double rangée de fronts qui se découvrirent respectueusement. Il y eut même quelques cris d'enthousiasme ; mais la vue de la baronne, si pâle, si amaigrie, si frémissante, n'était point de nature à les encourager. A peine avait-elle la force d'adresser quelques saluts avec la main. Ne comprenant rien d'ailleurs à cette ovation populaire, elle s'en étonnait et s'en affligeait presque, craignant qu'elle ne cachât une intention ironique. Mais mademoiselle de Champrosay et le baron la tranquilliserent à cet égard, bien qu'ils fussent un peu surpris eux-mêmes de la spontanéité d'une telle démonstration. Ils se l'expliquèrent néanmoins en songeant qu'une petite ville de province n'a jamais rien de secret, et qu'il suffit de quelques heures pour mettre tout le monde au courant de ce qui s'y passe de plus mystérieux.

La calèche déboncha bientôt sur le parvis de l'église, où la baronne voulut s'arrêter.

— Il ne faut pas oublier Dieu, murmura-t-elle avec onction.

Elle descendit de voiture comme elle y était montée, en s'appuyant sur son fils et sur Valentine. Elle s'agenouilla à l'entrée de la vieille basilique normande; son âme parla : ce fut encore une émouvante et sublime intercession en faveur de ses deux enfants.

Un instant après elle avait repris place dans la calèche, qui se remit en mouvement, gagna la campagne, et arriva devant le cimetière d'Orbec.

— Souvenons-nous des morts ! soupira madame de Mervilly.

Et elle ajouta qu'elle désirait se rendre à la tombe de son époux.

Mademoiselle de Champrosay et le baron s'empressèrent de l'y conduire. Là encore, elle ne resta qu'un moment. Ce qu'elle dit au cher fantôme que son cœur entrevoyait, elle seule aurait pu le répéter. Cependant, sur le point de s'éloigner du tombeau consacré par le culte du plus fidèle souvenir, elle prononça quelques mots qui furent entendus.

— A bientôt, mon ami, dit-elle, à bientôt!...

Puis elle sortit du cimetière, en acceptant de nouveau le secours de son fils et de Valentine, qui, la voyant toute chancelante, durent cette fois la transporter.

Quand l'équipage repartit, Didier ressentait une anxiété si poignante qu'il fut sur le point de donner au cocher l'ordre de retourner à Orbec. Mademoiselle de Champrosay l'en empêcha, en lui faisant remarquer que la malade se ranimait.

— L'atonie a cessé, murmura-t-elle à l'oreille de son compagnon. Ayez confiance, le but est si près de nous !

La voiture roulait entre des prairies et des champs, le long d'un chemin sinueux, sous un ciel bleuâtre, à travers les effluves d'un soleil étincelant. Les oiseaux étaient en joie, les pommiers étaient en fleur. Tout chantait et tout riait dans la campagne. En présence de cette gaieté de la nature, comment le cœur eût-il désespéré? Le baron se rassura.

Les chevaux gravirent rapidement le coteau de Mervilly, et la calèche se présenta devant la principale entrée du château. La grille était toute grande ouverte, deux personnes se tenaient debout de chaque côté des battants : c'étaient Luc et Simonne Imbert. Ils tirèrent une joyeuse révérence, tandis que la voiture passait près d'eux et s'engageait dans la grande allée circulaire conduisant au bas du perron.

Madame de Mervilly eut un soubresaut; sa taille se redressa.

— Pourquoi entrons-nous ici? demanda-t-elle avec une sorte d'effarement.

— Parce que j'ai donné l'ordre au cocher avant le départ, répondit le baron.

— Est-ce que nous sommes attendus? reprit la malade d'un air anxieux.

— Oui, ma mère. Regarde. J'aperçois sur les marches du perron plusieurs personnes, entre autres le duc de Trézel, Yseult de Rechignevoisin, M. Herbault, Clotilde et Félix.

— Je les reconnais aussi... Il y a donc réception au château?

Et la voix de la baronne s'altéra au point qu'on entendit à peine la fin de sa question.

— Justement, ma mère, repartit presque gaiement Didier. Il y a réception intime, et il importe que nous soyons présents.

— Tu n'aurais pas dû accepter l'invitation, mon cher enfant. Je ne suis guère en état de figurer dans le monde, surtout à Mervilly.

— Moi, j'ai bon espoir que tu ne seras pas mécontente de notre promenade. Je compte même que tu auras bientôt l'occasion de te montrer heureuse... comme autrefois.

— J'y compte aussi, ajouta d'un ton gracieusement ferme mademoiselle de Champrosay.

La baronne fit un signe de tête qui exprimait le doute et même l'incrédulité.

Eu ce moment la calèche s'arrêtait, et tandis que le duc, Yseult, le manufacturier, sa fille et Duhaubois descendaient les degrés du château, un valet de pied s'empressait d'ouvrir la portière : sa main tremblait.

Madame de Mervilly le reconnut : c'était Hubert, l'un de ses anciens serviteurs.

— Vous ! balbutia-t-elle tonte suffoquée. Qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Saluer madame la baronne, répondit le valet très-ému, et lui rappeler une promesse.

— Laquelle ?

Mais Hubert garda le silence, et la malade fut tout à coup distraite par un nouvel incident. Son attention se fixa par hasard sur le cocher, dont le visage venait de se tourner vers elle, et sa stupéfaction redoubla : c'était Mathias, qui la regardait avec des larmes dans les yeux.

— Quoi donc ! exclama-t-elle avec une joie mêlée d'oppression, ceux qui m'ont servie au temps heureux ont-ils voulu me revoir aujourd'hui ?

— Oh ! certes, madame la baronne, répondit une voix fraîche, quoique légèrement altérée par une vive sensation.

Madame de Mervilly chercha du regard son interlocutrice, et elle remarqua une jeune femme de chambre qui se tenait un peu en arrière sur l'une des marches du perron.

— Lucie ! exclama-t-elle en souriant avec effort.

Puis elle reprit aussitôt :

— Est-ce que Gertrude manquerait à ce rendez-vous de votre amitié pour moi, mes chers serviteurs des beaux jours disparus ?

— Faites excuse, madame la baronne, me voici !

Et l'ancienne cuisinière de Mervilly se montra toute rouge, tout attendrie sur le seuil du vestibule. Elle était évidemment en costume de travail. Cette particularité n'échappa point à l'observation de la malade, qui murmura :

— Quelque chose d'étrange se passe dans cette demeure ? Qu'est-ce donc ?

— Tu ne tarderas pas à le savoir, mère, lui répondit son fils.

Il avait mis pied à terre, et la fit descendre de voiture en l'enlevant dans ses bras.

Le duc, mademoiselle de Rechinevoisin, M. Herbault, Clotilde et Félix s'étaient avancés vers elle ; ils l'entourèrent avec sollicitude : tous, même la rigide Yseult, avaient une physionomie qui rayonnait.

La baronne s'excusa de ne les avoir point salués d'abord ; puis, s'abandonnant aux soins de Valentine et de Didier, elle se laissa porter à demi jusque dans le salon, qui avait un grand air de fête, car il était rempli de fleurs et de soleil.

A peine madame de Mervilly s'était-elle assise sur une causeuse, lorsqu'elle remarqua la présence de deux personnes auxquelles elle n'avait pas encore fait attention. L'une était un notaire, l'autre un médecin. Elle

les connaissait de longue date, et les accueillit avec cordialité.

— Docteur, voici mon poulx, dit-elle. Interrogez-le : il doit être bien bizarre s'il reproduit mes sensations.

Le docteur s'empara gravement de la main que la malade lui tendait.

S'adressant au notaire, la baronne reprit :

— Maître Piel, seriez-vous venu à Mervilly pour rédiger quelques actes concernant votre profession ?

— C'est fait, madame la baronne, répondit le notaire en s'inclinant. J'ai apporté deux contrats qui n'attendent plus que votre signature pour être réguliers.

— Deux... contrats?...

— Mon Dieu, oui... Un contrat de vente et un contrat de mariage.

— En quoi ma signature est-elle nécessaire ? Je ne comprends pas.

Le duc s'approcha vivement de la baronne, dont la poitrine commençait à s'agiter.

— Je vais vous expliquer cela, répondit-il.

Il y eut un silence presque solennel.

— Mademoiselle de Champrosay, commença le duc, vient d'hériter d'un million.

— De qui ? balbutia madame de Mervilly.

— De la marquise de Thury-Harcourt, ma sœur, morte il y a quelques jours, après s'être réconciliée avec moi, grâce à l'éloquente intervention d'un prêtre, qui est un homme de bien.

— La marquise ne connaissait pas Valentine, représenta la baronne. Comment a-t-elle pu se résoudre à lui constituer un legs si important ?

— J'avoue que je lui en ai suggéré l'idée quand elle a consenti à refaire son testament, pour me réserver une part dans sa succession, dont plus de la moitié d'ail-

leurs appartient maintenant aux institutions de charité.

— Mais alors votre part est diminuée d'un million?

— Je l'ai souhaité ainsi, et mon vœu s'est réalisé... On refuse parfois le dou d'un vivant, ajouta le duc en accentuant chaque mot, on accepte toujours le legs d'un mort.

Ces paroles imposantes produisirent une impression profonde sur le cœur de tous ceux qui écoutaient.

Après une pause, M. de Trézel reprit :

— Dès qu'elle sut ce qui lui arrivait, mademoiselle de Champrosay voulut racheter Mervilly, et M. Herbault — dont il est inutile que je fasse ici l'éloge — s'est empressé de lui donner satisfaction. Il a cédé le domaine... en repoussant toute offre qui excédait ce que lui-même avait payé.

— Cela ne me surprend pas, dit madame de Mervilly, tandis que tous les regards, même ceux de mademoiselle de Rechignevoisiu, se dirigeaient sympathiquement vers le manufacturier.

Cependant le notaire venait de placer une petite table en marqueterie devant la baronne, il lui présenta une plume et un acte écrit sur papier timbré.

— Voici le contrat de vente, lui dit-il. Signez, je vous prie.

— Mais je ne suis pas l'acquéreur ! objecta la malade violemment stupéfaite.

— Vous vous trompez. Votre nom figure en toutes lettres dans ma rédaction. Mervilly est redevenu votre propriété.

— Oui, ma mère, déclara Didier. Signe donc, Valentine l'exige absolument.

— Hâtez-vous, chère âme ! ajouta mademoiselle de

Champrosay. Cette première signature sera suivie d'une seconde, et nous attendons.

Madame de Mervilly resta muette, mais elle signa d'une main fébrile.

— A présent, dit le notaire, voici le contrat de mariage. En donnerai-je lecture ?

— Non, répondit la baronne d'une voix qui tremblait.

Et cette fois encore, elle traça sa signature avec une vivacité frémissante; puis elle se leva pour parler, mais elle n'en eut pas la force : elle exhala un soupir déchirant, et retomba comme foudroyée.

Des cris de désespoir et des sanglots retentirent dans le salon.

Le médecin se pencha tout anxieux sur le corps immobile et froid. En vain l'interrogeait-on : il gardait un silence poignant.

Dix minutes s'écoulèrent ainsi : dix siècles de mortelles angoisses pour Valentine et Didier.

Tout à coup le docteur se redressa triomphant :

— Elle vit!... murmura-t-il, le regard étincelant de joie. Elle vit!

Cette nouvelle causa de tels accès d'allégresse, que mademoiselle de Rechignevoisin, étourdie, transportée, oublia pour la première fois peut-être sa morgue aristocratique, et alla serrer énergiquement la main de M. Herbault.

C181

Le retour de la fortune et la possession de Mervilly ont opéré un miracle sur la santé de la baronne : elle se porte à ravir.

Deux mariages ont eu lieu en même temps : celui de Valentine et de Didier, celui de Clotilde et de Félix.

Une amitié sérieuse, fondée sur une estime réciproque, lie étroitement tous ceux qui ont figuré d'une manière active dans ce drame intime de la famille de Mervilly. Yseult a daigné faire quelques concessions de principes dans l'intérêt de l'harmonie qui s'est produite, en dépit des préjugés de race, entre de si honnêtes gens. M. Herbault lui-même, se départant de certaines habitudes par trop plébéiennes, s'est mis à soigner un peu sa toilette, afin de faire honneur au duc et à la baronne, dont il est volontiers le commensal, et qui acceptent de grand cœur ses invitations.

M. de Trézel est peut-être le plus heureux de tous, depuis que Valentine lui a dit un jour de sa voix d'ange miréricordieux :

— Monsieur le duc, embrassez-moi bien fort : ma mère vous a pardonné !

FIN



19193



